



**HAL**  
open science

# Etude syntactico-sémantique de la particule espagnole ENDE : diachronie d'une disparition

Gabrielle Le Tallec Lloret

► **To cite this version:**

Gabrielle Le Tallec Lloret. Etude syntactico-sémantique de la particule espagnole ENDE : diachronie d'une disparition. Linguistique. Université Sorbonne Paris IV, 1999. Français. NNT: . tel-01846037

**HAL Id: tel-01846037**

**<https://hal.science/tel-01846037>**

Submitted on 20 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE PARIS IV- SORBONNE  
U.F.R. D'ETUDES IBERIQUES  
ET LATINO - AMERICAINES

1999

THESE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE PARIS IV

Discipline : Linguistique

présentée et soutenue publiquement par

Gabrielle Le Tallec

le 9 janvier 1999

ETUDE SYNTACTICO- SEMANTIQUE DE LA  
PARTICULE  
ESPAGNOLE ENDE : DIACHRONIE D'UNE DISPARITION

Sous la direction du Professeur Jean-Claude Chevalier  
Volume n°1

## Remerciements

Je remercie mon directeur de thèse, Monsieur Jean-Claude Chevalier, pour la confiance qu'il m'a témoignée dès mes premières recherches, pour m'avoir orientée et conseillée, tout en me laissant une grande marge de liberté.

J'adresse mes chaleureux remerciements à Marie-France Delport pour ses encouragements et ses précieuses suggestions tout au long de l'élaboration de ce travail.

Merci à Yves Macchi de m'avoir accordé quelques entretiens brefs mais intenses.

Merci également à Frédéric-Albert Lévy de m'avoir accompagnée et guidée dans mon voyage en *INDE*.

Merci à Christophe Lloret Linares et à Claire Pelosse pour leur relecture attentive et bienveillante.

Merci à Michel Banniard, Carmen Vásquez, Silvia Roubaud, Françoise Moulin Civil et Maria Grazia Spiza Bannura d'avoir pris le temps de répondre à mes courriers.

## SOMMAIRE

## Introduction

### I L'héritage latin : capacité référentielle de *ende* des débuts de l'espagnol jusqu'au milieu du XIVème siècle.

#### A- *Ende* anaphorique d'un lieu précis explicite ou implicite.

##### 1- *Ende* + verbe de mouvement.

- 1-a. *Ende* + verbe de mouvement : *ende* rappelle un lieu explicite.
- 1-b. Du lieu explicite au lieu implicite : *escapar de*.
- 1-c. *Ende* + verbe de mouvement : *ende* rappelle un lieu implicite.

##### 2- *Ende* + verbe d'extraction, de prélèvement.

- 2-a. *Ende* + verbe de prélèvement, d'extraction (lieu explicite).
- 2-b. Collocation de *ende* dans *ser ende* + participe passé.
- 2-c. *Ende* + verbe de prélèvement, d'extraction (lieu implicite).
- 2-d. *Aver ende* + nom.

##### 3- *Ende* au sein de formules marquant l'origine.

- 3-a. *Ser ende natural*.
- 3-b. *Ser ende* + adjectif ordinal numéral.
- 3-c. *Ser ende* + nom.
- 3-d. *Fazer ende* + nom.

##### 4- *Ende* + verbe statique.

- 4-a. *Ende* équivalent diffus de l'adverbe anaphorique *y* ?
- 4-b. *Fincar ende* : lieu explicite, lieu implicite.
- 4-c. Problème de l'ambiguïté : *matar ende*.

#### B- *Ende* anaphorique d'un objet animé ou inanimé.

##### 1- *Ende* anaphorique d'une chose : *fazer ende* + substantif.

##### 2- *Ende* anaphorique d'un butin, d'un ensemble

de biens, d'un héritage.

- 2-a. Ende dans un contexte de partition.  
 2-b. La formule conclusive *non fagan ende al* dans les *Documentos. \_\_\_\_\_*  
*Linguísticos de España.*

3- **Ende anaphorique d'un « tout animé ».**

**C- De la provenance géographique à la provenance mentale : le discours comme lieu de prélèvement.**

- 1- **Ende + verbe de mouvement.**  
 2- **Ende + verbe de prélèvement, d'extraction.**  
 3- **Ende anaphorique d'un discours.**

- 3-a. L'écrit rend compte d'un propos : *fazer ende + substantif.*  
 3-b. Ende anaphorique d'une connaissance, d'un savoir particuliers.

**D- L'anaphore mentale diffuse du *Cid* au milieu du XIVème siècle.**

1- **L'anaphore diffuse dans le premier état de système de la langue : les deux premières attestations du *Cid*.**

2- **Ende au sein de formules figées exprimant un sentiment.**

- 2-a. *Aver ende + substantif.*  
 2-b. *Ser ende + adjectif.*  
 2-c. Ende + verbe exprimant un sentiment.

3- **La cause, la conséquence : du spatial au temporel.**

- 3-a. *Venir ende bien, seguir ende daño.*  
 3-b. *Morir ende.*  
 3-c. Ende, équivalent de *por ende* ?

#### 4- De l'origine spatio-temporelle à l'origine discursive.

- 4-a. Ende a : du point de départ au point d'arrivée.
- 4-b. Dessende, desend, dessent, desent.
- 4-c. Ende joncteur discursif.

## II- Disparition de *ende* à partir du milieu du XIVème siècle.

### A- *Ende* au sein de formules lexicalisées.

- 1- *Ende* dans *aver ende + substantif*.
- 2- *Ende* dans *plogol ende mucho*.
- 3- *Ende* dans *pesar ende mucho, placer ende mucho, fallarse ende bien, fallarse ende mal*.
- 4- *Ende* et l'anaphore diffuse dans *El Conde Lucanor*.

### B- Disparition de *ende* au sein de formules figées.

#### 1- *Ser ende + adjectif*.

- 1-a. Disparition de *ende* au sein de la formule.
- 1-b. L'exemple de *fue ende pagado*.

- 2- *Ende + verbe exprimant un sentiment* : l'exemple de *maravillarse ende mucho*.
- 3- De *foras ent* à *fuera*.
- 4- Lexicalisation de *por ende*.

- 4-a. Aptitude de *por ende* jusqu'à la *Primera Crónica*.
- 4-b. Restriction de l'emploi de *por ende*.

### C- *Ende + verbe statique* du milieu du XIVème siècle à la disparition de *ende*.

### 1- Dans la seconde moitié du XIVème siècle.

- 1-a. Survivances de *ende* + verbe de mouvement.
- 1-b. Survivances de *ende* + verbe de prélèvement, d'extraction.
- 1-c. Réapparition de *ende* + verbe statique dans la seconde moitié du XIVème siècle.

### 2- *Ende* + verbe statique au XVème siècle.

- 2-a. Les verbes d'action fondamentaux.
- 2-b. Les verbes d'existence.
  - *ende aver* et *ende ser*
  - *ende estar*
  - *ende ir*

## III- La disparition de *ende* s'inscrit dans le contexte de l'élaboration d'un système.

### A- Capacité référentielle et évolution de *dende*.

#### 1- *Dend*, *dent*, du *Cid* jusqu'au milieu du XIVème siècle.

- 1-a. Etat de langue dans le *Cid*.
- 1-b. *Dende* de *Fazienda de Ultramar* à la *Primera Crónica*.
- 1-c. Amorce d'évolution dans la *Primera Crónica*.
- 1-d. Concurrence *dende* / *desi*.

#### 2- Evolution à partir du milieu du XIVème siècle.

- 2-a. Remplacement de *ende* par *dende* dans les manuscrits postérieurs au XIVème siècle.
  - L'anaphore spatiale
  - l'anaphore mentale
- 2-b. Partage *ende* / *dende* dans les textes du XIVème siècle.
- 2-c. Partage *ende* / *dende* dans les textes du XVème siècle.

### B- Capacité référentielle et évolution de l'anaphorique *y*.

### C- Disparition du *de* partitif.

**D- Les concurrents de *y* et de *ende* : les déictiques.**

**1- L'héritage latin : le passage du latin vulgaire aux débuts de l'espagnol.**

**2- Premier état de système de la langue : Le *Cid***

**3- De l'espace indivisible à l'espace trimorphe.**

**Conclusion.**



## Introduction

Le point de départ fut un problème de traduction, suffisamment important pour faire l'objet d'un chapitre entier dans la plupart des grammaires françaises de langue espagnole : de la difficulté de traduire *en* dans un emploi autre que prépositionnel : *j'en viens, j'en parle, j'en veux*.

En effet, le français moderne dispose de deux unités, *en* et *y*, susceptibles de prendre les valeurs partitive, anaphorique ou cataphorique. L'espagnol contemporain est dépourvu d'éléments équivalents. Le problème de traduction rend alors incontournable l'analyse grammaticale de *en* pour trouver ses équivalents. Si l'on ne peut contester une vérité connue de tous, même des non hispanistes, qui participe de l'idée que l'apprentissage de l'espagnol est aisé pour un Français - les deux langues étant des langues latines -, la difficulté de traduction met en évidence le fait qu'à partir d'une origine commune, ces deux systèmes de langue ont fait, au cours de leur élaboration et de leur installation, des choix différents.

Historiquement, en espagnol, ont existé un *y* et un *ende* avec des valeurs en partie communes avec celles des deux anaphoriques français *en* et *y*. Pourquoi le *inde* latin a-t-il eu une descendance jusqu'au français contemporain, alors que le même *inde* n'a eu de descendance en espagnol que jusqu'à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, et au plus tard jusqu'au milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle ?

Cette descendance de *inde* en espagnol, *ende*, ne survit que dans une expression lexicalisée et savante qui appartient au vocabulaire

philosophique ou juridique : *por ende*.

L'objectif de cette étude est double :

1- **Déterminer la nature de la particule anaphorique *ende***. Issu de l'anaphorique latin *inde*, *ende* a hérité de sa double capacité référentielle : servir une anaphore géographique précise, et à la fois une anaphore mentale beaucoup plus diffuse.

L'analyse classique, dans la droite ligne de ce qui est dit sur le *en* français, ferait également de *ende* un *pronom-adverbe*.

La difficulté de déterminer la nature du *en* français vient simplement du fait que l'on s'acharne à tenir pour double ce qui est UN. *Je viens de Paris* : complément de lieu. Donc dans *j'en viens*, *en* = adverbe. *Je parle de ma mère* : syntagme nominal objet prépositionné. Donc dans *j'en parle*, *en* = pronom. Comme on sent une gêne, on dit *pronom-adverbe*, et le tour est joué ! Il est pourtant évident que ce qui crée la valeur adverbe ou la valeur pro-nom, c'est la nature sémantique de l'élément anaphorisé.

Si l'on s'en tient aux définitions d'un adverbe et d'un pronom, *ende* ne fait partie d'aucune des deux catégories grammaticales, adverbe et pronom :

«L'adverbe est un mot **invariable** que l'on joint à un verbe, à un adjectif ou à un autre adverbe, **pour en modifier le sens**.»<sup>1</sup>

«La catégorie adverbiale est malaisée à définir. On remarquera d'abord que la dénomination de l'adverbe est fonctionnelle : **ad-verbe**

---

<sup>1</sup> M. Grévisse, *Précis de grammaire française*, éd. Duculot, Paris-Louvain-La-Neuve, 1990, p. 212.

(= *ad verbum*), ce qui signifie qu'il est **incident à un verbe** - on dit qu'il est l'adjectif du verbe : il **détermine ou caractérise un procès**.

Cependant, ce terme, secondaire donc à première vue, est quelquefois incident à un adjectif. (...) L'adverbe est plus une fonction qu'une catégorie grammaticale.»<sup>2</sup>

***Ende* est certes invariable, mais il n'est pas incident au procès du verbe**, comme le montrera cette étude.

A propos de la difficulté de définir les anaphoriques *y* et *en* français, Bernard Pottier fait la remarque suivante :

«Il semble que l'on ait mis dans les grammaires sous la rubrique adverbe tous les mots dont on ne savait que faire. La liste n'en est jamais close et on n'en donne pas de définition intégrante.»

«On peut, en outre se demander ce que ***en*** et ***y*** font dans la catégorie des adverbes : **ils ne sont pas incidents au contenu du verbe et se présentent comme de simples éléments de relation.**»<sup>3</sup>

*Ende* n'est pas incident au procès du verbe, il est cependant très lié au verbe. L'observation et l'analyse de *ende* n'est pertinente que si elle se fait en tenant compte de sa combinaison avec les autres notions convoquées dans le discours. Une attention toute particulière sera donc portée aux verbes.

---

<sup>2</sup> C. Baylon, P. Fabre, *Grammaire systématique de la langue française*, Nathan Université, p. 58

<sup>3</sup> B. Pottier, *Systématique des éléments de relation*, cité dans C. Baylon, P. Fabre, *ibid.*, p. 53.

Selon Gustave Guillaume, la catégorie pronominale est «la catégorie substituée à celle du nom partout où cette dernière se montre inapte (ou disconvenante), pour quelque raison que ce soit, à satisfaire aux conditions momentanées d'application que le discours lui propose.»<sup>4</sup>

L'inaptitude peut être linguistique ou stylistique. La définition habituelle, «le pronom remplace un nom», est insatisfaisante puisque le pronom peut remplacer autre chose qu'un nom : c'est le cas de *ende*.

La définition de G. Guillaume soulève le problème de l'utilité du pronom puisqu'il intervient pour pallier à une inaptitude du nom. Son utilité repose sur la nécessité linguistique de faire référence au nom. Dans le cas de *ende*, le problème est de savoir s'il y a réellement nécessité linguistique de se référer au nom ou à la proposition.

Le pronom est anaphorique : il évoque quelque chose ou quelqu'un posé dans l'antériorité: à la différence de l'adverbe, il n'apporte pas une nouvelle donnée. Il est forcément lié à du «déjà pensé» :

«L'extension anaphorique est un **retour de la pensée à ce qui a été antérieurement son objet**. C'est l'emploi où l'article se rapproche le plus du pronom. De même que ce dernier, l'article anaphorique renvoie à une idée particulière inscrite dans la mémoire. Le souvenir ainsi évoqué est d'une nature spéciale : **ce n'est pas le souvenir d'une chose, mais le souvenir qu'une chose a été précédemment un objet de pensée.**»<sup>5</sup>

L'intérêt pour la collocation de *ende* est grand puisque l'anaphore

<sup>4</sup> G. Guillaume, cité dans C. Baylon, P. Fabre, *ibid.*, p.54

<sup>5</sup> G. Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, 1975, p.223.

s'oriente naturellement vers le passé de l'énonciation.

La notion d'anaphore renvoie aux notions de prospectivité et de rétrospectivité : à un procès tourné vers l'avenir (**prospectivité**) *ende* apporte, au moment où il intervient, sa **rétrospectivité** inhérente.

Se poser le problème de la collocation de *ende*, c'est déterminer à quel moment intervient, dans **l'édifice temporel de l'énonciation**, la visée rétrospective portée par l'anaphorique. Cette démarche s'appuie sur deux principes énoncés par Yves Macchi :

«Le défilé des notions portées par une phrase s'inscrit dans une durée opérative pendant laquelle se construit son propre sens.

L'ordre des signifiants ne peut donc être tenu pour insignifiant et constitue la matérialisation physique d'une intention de sens singulière : faire varier l'ordre des mots, c'est modifier tout l'édifice temporel de l'énoncé et changer l'effet qu'il produira sur le récepteur.»

6

L'observation de la collocation de *ende* aboutira à la définition du rôle de l'anaphorique dans le discours et posera de nouveau le problème de son utilité.

Tenter de déterminer la nature de l'anaphorique *ende* implique de s'interroger sur sa spécificité par rapport à ses grands concurrents : les déictiques. En effet, *ende* (tout comme *y*) cohabite dès les premières attestations avec un autre type d'anaphore, celle qu'offrent les déictiques

---

<sup>6</sup> Y. Macchi, *L'anticipation syntaxique de l'attribut dans «La familia de Pascual Duarte» de C. J. Cela - Esquisse de chronosyntaxe*, Actes du Colloque de Linguistique Hispanique, mars 1998, à paraître.

précédés de la préposition *de* et placés le plus souvent en position tonique après le verbe : *de aquí, de ahí, de allí, de esto, de eso, de ello, de aquello*.

Dès les débuts de l'espagnol, *ende* est également en concurrence avec *dende* : l'étude diachronique de cette particule montrera comment cette concurrence se transforme en complémentarité peu avant la disparition de *ende*.

## 2- Eclaircir les raisons de la disparition de *ende*.

Sur les raisons de la disparition de *ende*, Antonio Badia Margarit émet l'hypothèse suivante :

«...en el uso precario de *ibi* e *inde* en castellano medieval se contienen las causas de su pérdida al terminar la Edad Media. Así, frente a la absoluta variedad y riqueza de sentido que poseen los complementos en aragonés y catalán, corresponde una gran pobreza en castellano, que nos demuestra que no tuvieron nunca un completo arraigo en esta lengua, y que viene comprobada, por otra parte, por la competencia que le hacen al complemento pronominalo-adverbial unos adverbios o locuciones pronominales.(...) frente a uso normal en aragonés y catalán, se puede decir que esos complementos no arraigaron nunca de una manera definitiva en la lengua castellana.»<sup>7</sup>

Outre le fait que l'anaphorique *ende* n'a jamais eu une capacité

---

<sup>7</sup> Badia Margarit, Antonio, *Los complementos pronominalo - adverbiales derivados de «ibi» e «inde» en la Península Ibérica*, in *Revista de Filología española*, XXXVIII, Madrid, 1947, p.68-69.

référentielle aussi riche que le *en* français contemporain, la disparition d'un mot a de quoi surprendre, et comme il est peu probable que ce qu'il servait à conceptualiser a disparu, il faut supposer que c'est la façon de conceptualiser les référents de *ende* qui a disparu avec lui. Cette façon de conceptualiser concerne également l'autre anaphorique de l'espagnol médiéval, *y*.

En effet, la nature de *ende* ne suffira pas à expliquer sa disparition : l'éviction de *ende* s'inscrit dans un mouvement général, celui de la mise en place d'un système, entraînant donc des choix. La disparition de *ende* n'est pas un phénomène isolé et inexplicable ; de même, l'apparition d'un mot dans une langue répond à des besoins de la langue (cas de l'apparition presque *ex nihilo* de *dans* en français du XVI<sup>ème</sup> siècle).

Il nous faudra montrer que la disparition de *ende* intervient au moment où se met en place un système en partie en rupture avec le système latin. Cette mise en place débute dans la seconde moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle avec l'anaphorique *y* et s'achève à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, au plus tard dans la seconde moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle.

Les occurrences du corpus couvrent la période allant des débuts de l'espagnol jusqu'au début du XVI<sup>ème</sup> siècle. Le dépouillement a été systématique pour *ende*, *dende*, et *foras ende*, partiel pour *por ende*.

L'étude diachronique n'exclut nullement la description d'un état du système à un moment donné, pour ensuite montrer l'évolution, les choix faits par la langue, les incidences sur les structures de phrases.

Le classement des occurrences de *ende* réunies dans le corpus a

posé deux difficultés majeures, l'une d'ordre synchronique, l'autre d'ordre diachronique.

- Eviter la tentation d'analyser immédiatement *ende* à la lumière de ce que l'on sait du *en* français contemporain : ne pas tomber dans le travers *ende* pronom, *ende* adverbe, comme on est tenté de le faire en français pour ce que les grammaires appellent le *pronom-adverbe en*. *En* et *ende* ont une capacité référentielle commune puisqu'ils partagent un même héritage latin, mais en aucun cas *ende* n'exprime la même chose que le *en* français.

- Plus l'anaphore est diffuse, plus le corpus s'enrichit d'occurrences tirées de textes du XIV<sup>ème</sup> siècle et du XV<sup>ème</sup> siècle.

Le classement des occurrences ne peut être d'une parfaite rigueur dans la mesure où *ende* conserve globalement la même capacité référentielle, des premières attestations à sa disparition progressive.

Le tournant se situe à la moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle :

- Des débuts de l'espagnol à la moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle : *ende* sert à la fois une anaphore précise (lieu, chose) et une anaphore mentale diffuse.

- A partir du XIV<sup>ème</sup> siècle : *ende* ne dit plus qu'une anaphore mentale très diffuse.

Même si cette tendance globale se dégage de l'étude du corpus, il ne sera pas rare de trouver une occurrence extraite de l'*Amadís*, où *ende* est anaphorique d'une chose précise.

La périodisation est surtout une tendance qui se dégage de l'étude des occurrences. Même si elle se justifie parfaitement, et c'est ce que nous



nous proposons de démontrer, il n'y a pas de coupure stricte : certains emplois de *ende* se rencontrent jusqu'à sa disparition. L'évolution concerne davantage les emplois qui sont faits de la particule que la particule elle-même.

## Textes pour l'élaboration du corpus.

Liste des textes, ordonnés chronologiquement, auxquels ont été empruntés les exemples cités dans le corps de l'étude, et classés en annexe suivant le plan de l'étude. L'indication en caractère gras, pour certains textes, est celle adoptée dans le corps du texte et en annexe.

*Glosas Silenses*, in Ramón Menéndez Pidal, *Orígenes del español*, in *Obras Completas* de R. Menéndez Pidal, VIII, 5a ed., Madrid, Espasa-Calpe, 1964. (Seconde moitié du Xème siècle)

*Documentos Lingüísticos de España*, I, *Reino de Castilla*, Ramón Menéndez Pidal, Madrid, CSIC, *Revista de Filología Española*, Anejo LXXXIV, 1966, reimpresión. (Documents des XIè, XIIè, XIIIè, XIVè et XVème siècles) **DLE**

*Crestomatía del Español Medieval*, edición de Ramón Menéndez Pidal, acabada y revisada por Rafael Lapesa y María Soledad de Andrés, Gredos, Tomo I, II, Madrid, 1966. **Crestomatía**

*Cantar de Mío Cid*, edición de Alberto Montaner, Biblioteca Clásica, *Crítica*, I, Barcelona, 1993. (1201-1207) **Cid**

*Vida de Santa María Egipcíaca*, edited by B. Bussel Thompson, Columbia University, New York, and John K. Walsh, University of California, Berkeley, University of Exeter, 1977. (1215 ?) **María Egipcíaca**

*La Fazienda de Ultramar*, introduction édition, notes et glossaire par Moshé Lazar, Salamanca, 1965, « Acta Salmanticensia ». (XIème siècle, premier tiers du XIIIème siècle ?) **Fazienda**

Gonzalo de Berceo, *La vida de San Millán de la Cogolla*, in *Obras Completas*, I, estudio y edición crítica por Brian Dutton, London, Tamesis Books Limited, 1967. (Vers 1230) **Berceo, Cogolla**

Gonzalo de Berceo, *Los Milagros de Nuestra Señora*, in *Obras Completas*, II, estudio y edición crítica por Brian Dutton, London, Tamesis Books Limited, 1971. (Entre 1245 et 1255) **Berceo, Milagros**

*El Libro de Alexandre*, edited by Edward C. Armstrong, Texts of the Paris and the Madrid Manuscripts prepared with an introduction by Raymond S. Willis, Jr., Princeton University Press, Princeton N.J., U.S.A., Les Presses Universitaires de France, Paris, 1934. (Vers 1249) **Libro de Alexandre**

Manuscrit O, XIVème siècle.

Manuscrit P, XVème siècle.

*Primera Crónica General*, reimpression de la edición de Ramón Menéndez Pidal, con un estudio actualizador de Diego Catalán, Tomo I, II, Madrid, Gredos, 1977. (De 1270 à 1340-1345) **Primera Crónica**

Alfonso el Sabio, *General Estoria, Primera parte*, edición de Antonio G. Solalinde, Madrid, Centro de Estudios Históricos, 1930 ; *Segunda parte*, ed. de Antonio G. Solalinde, Lloyd A. Kasten, Victor R. B. Oelschläger, vol.I, Madrid, CSIC, 1957; vol.II, Madrid, CSIC, 1961. (Primera parte vers 1272 ; segunda parte en 1280) **General Estoria**

Alfonso el Sabio, *General Estoria, Tercera parte : Libro de Salomón. Cantar de los cantares. Proverbios, sabiduría y eclesiastés*, edición de Pedro Sánchez Prieto Borja y Bautista Horcajada Diezma, Madrid, Gredos, 1963. **GE Salomón**

Don Juan Manuel, *El Conde Lucanor* in *Obras Completas*, Tomo I, edición de José Manuel Blecua, Madrid, Gredos, 1983. (Entre 1330 et 1335)

**DJM, El Conde Lucanor**

Les manuscrits ordonnés chronologiquement sont les suivants :

- P : Real Academia Española de la Lengua, siglo 15.
- M : Biblioteca Nacional de Madrid, segunda mitad siglo 15.
- H : Ac. de la Historia, siglo 15.
- G : Gayangos, siglo 16.
- MP : Marcelino Menéndez y Pelayo, siglo 16.
- A : Argote y de Molina, 1575.

Don Juan Manuel, *Libro del Cavallero et del Escudero, Libro de las Armas, Libro Enferido, Libro de los Estados, Tractado de la Asunción de la Virgen María, Libro de la Caza*, in *Obras Completas*, Tomo II, edición

- de José Manuel Blecua, Madrid, Gredos, 1983. (Entre 1326 et 1342)  
 Juan Ruiz, *Libro de Buen Amor*, edición de Alberto Blecua, Madrid, Cátedra, Letras Hispánicas, 1992. (Première rédaction achevée en 1330, la seconde en 1343)
- Crónica de 1344*, edición preparada por Diego Catalán y María Soledad de Andrés, Madrid, Gredos, 1970.
- Gran Crónica de Alfonso XI*, edición preparada por Diego Catalán, 2 vols., Madrid, Gredos, 1976. (Vers 1376-1379)  
 Manuscrito A : letra de finales del siglo XVI.  
 Manuscrito P : letra de fines del siglo XV o comienzos del siglo XVI.
- Libro de los Gatos*, édition avec introduction et notes par Bernard Darbord, Paris, Klincksieck, 1984, «Annexes des Cahiers de Linguistique hispanique médiévale», 3. (Entre 1350 et 400)
- Pedro de Luna, *Libro de las consolaciones de la vida humana*, in Pascual de Gayangos, *Escritores en prosa anteriores al siglo XV*, Madrid, Atlas, 1952, «B.A.E.», LI, pp. 561-602. (Début du XVème siècle, avant 1414)
- Juan de Mena, *Laberinto de Fortuna y Poemas menores*, edición preparada por Miguel Angel Pérez, Madrid, Editora Nacional, 1976. (1444)
- Gutierre Díez de Games, *El Victorial. Crónica de don Pero Niño, Conde de Buena*, edición de Rafael Beltrán Llavador, Clásicos Taurus, Madrid, 1994. (1435- 1448) **Victorial**
- Garci Rodríguez de Montalvo, *Amadís de Gaula*, 2 vols., edición de Juan Manuel Cacho Blecua, Cátedra, Madrid, 1996. (XVème siècle)  
**Amadís**
- Diego de San Pedro, *Tractado de amores de Arnalte e Lucenda*, in *Obras*, edición, prólogo y notas de Samuel Gili Gaya, Madrid, Espasa-Calpe, 1967, pp.1-98. (Entre 1477 et 1491)

Diego de San Pedro, *Cárcel de Amor*, in *Obras*, edición, prólogo y notas de Samuel Gili Gaya, Madrid, Espasa-Calpe, 1967, pp.113-212. (Entre 1483 et 1492)

Fernando de Rojas, *La Celestina*, edición de Dorothy S. Severin, Cátedra, Madrid, 1987. (1496-1500) **Celestina**

Juan de Valdés, *Diálogo de la lengua*, edición, introducción y notas de José F. Montesinos, 5a ed., Madrid, Espasa-Calpe, 1969. (1535-1536)

*Lazarillo de Tormes*, edición de Víctor García de la Concha, Espasa Calpe, Madrid, 1996 (Vers 1525, premières éditions conservées 1554)  
**Lazarillo**

Motolinia, Fray Toribio de Paredes, *Relación de los ritos antiguos, idolatrias y sacrificios de los indios de la Nueva España y de la maravillosa conversión que Dios en ellos ha obrado*, *Manuscrito de la Ciudad de México*, por Javier O. Aragón, México, 1979. (Début XVIème siècle)

## I L'héritage latin : la capacité référentielle de *ende* des débuts de l'espagnol jusqu'au milieu du XIVème siècle.

Pour le relevé des occurrences, nous avons choisi la *Primera Crónica* comme oeuvre charnière entre le XIIIème siècle et le XIVème siècle, puisque sa rédaction s'échelonne de 1270 à 1330-1340.

### A- *Ende* anaphorique d'un lieu précis explicite ou implicite.

C'est cette capacité référentielle de *ende* qui le rapproche le plus du *en* français, que l'on qualifie inmanquablement d'adverbe.

Dès les premiers textes, en dehors du *Cid* sur lequel nous reviendrons plus loin, *ende* a pour référent **un lieu précis** explicite ou implicite posé dans l'antériorité discursive.

Dans la grande majorité des exemples constituant le corpus, il est associé à un verbe ayant pour régime la préposition **de** : c'est ce que nous appelons les verbes de mouvement, les verbes marquant l'origine, la provenance, ou l'extraction.

Le contexte de ces nombreux exemples est toujours spatial, très souvent géographiquement précisé.

### 1- *Ende + verbe de mouvement.*

Nous avons relevé 135 occurrences de *ende* associé à un verbe de mouvement, réparties ainsi :

*Ende* anaphorique d'un lieu explicite : 85

*Escapar ende* : 34

*Ende* anaphorique d'un lieu implicite : 16

Lorsque l'on observe l'association *ende + verbe de mouvement*, on pense immédiatement à la préposition *de* : *ende* est un anaphorique, et à son énonciation se crée dans la pensée un mouvement rétrospectif vers un référent, quel qu'il soit - ici, ce sera un lieu -, qui a déjà fait l'objet d'une pensée. Le verbe de mouvement associé à *ende* sera donc lui aussi tourné vers l'antériorité discursive où a été posé l'endroit du départ.

Mais certains de ces verbes, et précisément parce que ce sont des verbes de mouvement, peuvent être associés à la préposition *a*, et ainsi se tourner plutôt vers la nouvelle destination, dans un mouvement prospectif : *partir a, salir a, ir a, exir a...*

Les verbes que nous appelons verbes de mouvement associés à *ende* sont des verbes dont le contenu sémantique leur permet d'être tournés à la fois vers l'origine (qui dit mouvement dit départ d'un lieu), et vers la nouvelle direction (qui dit mouvement dit déplacement vers une destination).

C'est le contexte qui indiquera si le propos vise à marquer l'origine du mouvement, le but du mouvement, ou les deux. Selon le cas, le verbe aura pour régime la préposition *de* ou la préposition *a*.

1-a. Ende + verbe de mouvement : ende rappelle un lieu explicite.

Nous avons relevé 85 occurrences, dont une énorme majorité dans la *Primera Crónica*. En annexe, les exemples sont classés par verbe, ceci afin de rendre compte de l'ampleur et de l'aspect récurrent, pour certains verbes, de cette association.

Dans les exemples suivants, *ende* associé à des verbes de mouvement est anaphorique d'un lieu précédemment évoqué : un lieu géographique précis -une ville, une région, un pays-, ou imprécis -un château, une bataille, les portes d'une ville-. La combinaison de *ende* avec un verbe de mouvement fait de ce lieu un endroit que l'on quitte, un endroit de départ.

A la différence des verbes *salir* et *mover*, la destination future n'est pas souvent évoquée avec le verbe ***partir***. Le propos rapporte le départ d'un endroit précis, et uniquement cela :

- (1) «... fallaron los mandaderos en la carrera que les contaron cuemo Annibal avie destroyda ya Siguença, et que era partido *ende...*» (*Primera Crónica*, I, p.18-19)
- (2) «De cuemo los romanos cercaron a Carthago e cuemo se partieron *ende.*» (*Primera Crónica*, I, p. 47)

Le contenu sémantique du verbe indique un mouvement et le propos est nécessairement tourné vers l'origine du déplacement, c'est-à-dire le lieu posé dans l'antériorité discursive rappelé anaphoriquement par *ende*.

*Ende* rappelle un lieu posé dans l'immédiate antériorité discursive: peu de mots séparent *ende* de son référent, peu de temps s'est écoulé entre



*Siguença* et *ende*. Autrement dit, dans tous les exemples que nous pouvons observer, *ende* rappelle par anaphore un lieu qui, du fait de sa proximité discursive, vient d'être «fraîchement» posé en mémoire.

Pour toutes les occurrences de *ende* qui vont suivre, la structure de la phrase ou du vers est toujours la même :

Lieu + verbe + *ende* ou

Lieu + *ende* + verbe :

- (3) «... e depues que **Troya** fue destroyda **salieron** *ende* dos hermanos ; all uno dizien Priamo e all otro Anthenor...»  
(*Primera Crónica*, I, p. 5)
- (4) «... otrossi abriosse una vez un luziello por si mismo, et salio *ende* una grand voz que lo llamo por su nombre. »  
(*Primera Crónica*, II, p. 127)

Les relevés qui suivent indiquent le nombre d'occurrences par verbe, ainsi que la collocation de *ende* au sein de l'énoncé : en position atone avant le verbe, en position tonique après le verbe. Figurent aussi en position atone, les exemples où *ende* est placé entre un verbe modal conjugué et le verbe de mouvement à l'infinitif.

- <i>Salir, sallirse</i> : 30	(Atone : 7 ;Tonique : 23)
- <i>Partir, partirse</i> : 10	(Atone : 4 ;Tonique : 6)
- <i>Mover</i> : 9	(Atone : 2 ;Tonique : 7)
- <i>Ir, irse</i> : 15	(Atone : 3 ;Tonique : 12)
- <i>Exir (essir)</i> : 2	(Atone : 1 ;Tonique : 1)
- <i>Mudar</i> : 3	(Atone : 2 ;Tonique : 1)
- <i>Hoyr (fuyr, fuxir)</i> : 4	(Atone : 2 ;Tonique : 2)
- <i>Tornar, tornarse</i> : 2	(Atone : 1 ;Tonique : 1)
- <i>Alongar, alongarse</i> : 2	(Atone : 0 ;Tonique : 2)
- <i>Levantar, levantarse</i> : 7	(Atone : 4 ;Tonique : 3)
- <i>Arredrar</i> :1	(Atone)

- Il ressort de ces statistiques que *ende* est le plus souvent placé après le

verbe de mouvement lorsqu'il est anaphorique d'un lieu explicite.

Qu'il soit tonique ou atone, et quel que soit le verbe, *ende* semble être, à première vue, l'équivalent de *de allí* : en effet, la référence au lieu comme lieu de départ fait que, dans tous les cas, la glose de *ende* fait forcément intervenir la préposition *de* suivie d'un déictique montrant ce lieu que l'on ne veut pas répéter.

Les occurrences associant **salir** à *ende* s'échelonnent du XII<sup>ème</sup> siècle au début du XIV<sup>ème</sup> siècle.

On remarquera que dans les exemples précédant la *Primera Crónica* (1270 ; 1330-1340), *ende* est placé avant le verbe :

- (5) «Yuso al pie de la montanna de Belynares nacio una fontana e a nonbre Jor, e passa delant Safez e por Gué Jacob e caye en el mar de Galylee. Quanto **y** entra tanto *end* sale...» (*Fazienda*, p.115)

La place de *ende* peut s'expliquer par une volonté de parallélisme dans le vers : *Quanto + anaphorique + verbe*,

*tanto + anaphorique + verbe.*

Ce parallélisme entre la collocation de *y* et de *ende* est d'autant plus intéressant qu'il met en valeur la spécificité de *ende* : *y* est associé à un verbe de mouvement tout comme *ende*, mais *entrar* implique un mouvement **vers** un lieu. *Y* montre et rappelle le lieu vers lequel se dirige le mouvement.

*Ende* est associé à un verbe de mouvement qui quitte un lieu. *Salir* implique un mouvement à **partir d'**un lieu. Un même lieu est ici l'objet d'une destination (*entrar a*) et d'un départ (*salir de*). A la différence de *y*, *ende* ne

montre pas le lieu, il dit qu'à un lieu posé dans l'antériorité discursive s'applique le procès énoncé par le verbe *salir*.

(6) «La cuba fue fecha || en quel rey azia  
a los unos pesava || a los otros plazia  
bien cuydavan algunos || que nunca *ende* saldria»  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O, p. 399)

«bien cuydavan algunos que nunca **de ally** saldrie» (Ms. P, p. 398)

Dans ce dernier exemple, *ende* placé avant le verbe est anaphorique d'un lieu et il marque bien la provenance, autrement dit il apparaît comme l'équivalent de *de allí* comme le confirme le manuscrit P datant du XV<sup>ème</sup> siècle.

Cet exemple qui offre la version de deux manuscrits résume notre démarche, qui consiste à montrer que l'anaphorique *ende* n'est pas l'équivalent de *de allí*, mais qu'il offre une capacité anaphorique différente de celle des déictiques.

Comme la préposition *de*, la particule anaphorique *ende* implique un mouvement prospectif :

«La préposition *de*, de même que la préposition *à* est linéaire. Le mouvement de pensée auquel elle correspond est assez complexe. Une direction prospective (d'origine vers but) étant donnée, la pensée prend appui sur un instant de cette direction, et la remonte dans le sens rétrospectif jusqu'au point d'origine. Ex : *Il vient **de Paris***, c'est-à-dire analytiquement : **il va vers un but, et cette\_direction** (prospective) **prend son origine** (direction mentale rétrospective) **au point Paris**. La préposition *à* est plus simple : elle n'est que

prospective (direction vers un but).»<sup>8</sup>

*Ende* est la combinaison de la préposition *en*, porteuse d'une image d'intériorité, et de la préposition *de*, porteuse d'un mouvement rétrospectif vers l'origine.

*Ende* placé après **mover** (7 exemples sur 9) est le plus souvent intégré au sein d'un énoncé marquant la transition entre un lieu de départ et la nouvelle destination, probable ou implicite. Lorsque le propos vise à marquer la transition entre un lieu que l'on quitte et la nouvelle direction que l'on prend, le verbe associé à *ende* est aussitôt suivi d'un **verbe de mouvement** et d'une **préposition** indiquant la **direction**, puis de la nouvelle destination :

(7) «Mas el arçobispo non quiso venir...; mas estido iiii dias en aquella egleſia de Sant Salvador, et desi otro dia de Pasqua salio **ende et metiose al** camino con sus clerigos...»  
(*Primera Crónica*, III, p. 444)

(8) «Et desque el rey don Fernando ovo taiado et astragado a **Carmona**, movio **ende** con su hueste **et fuese para Alcala de Guadera...**» (*Primera Crónica*, IV, p. 748)

On retrouve le même balancement que dans le vers de l'exemple (5) mais avec deux lieux différents. On s'extrait d'un lieu, *movio ende*, et l'on se dirige vers un autre : *fuese para*. Les deux notions de provenance, *de* dans *ende*, et de direction, *para*, sont présentes aussi dans les prépositions.

*Para* produit le même effet que *y* : montrer un endroit vers lequel on se dirige, ou dans lequel on va entrer. **Ende** véhicule l'idée d'intériorité, et

---

<sup>8</sup> G. Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, p.261.

associé à un verbe de départ, il ne dit pas seulement que l'on quitte un lieu.

Dire *mover ende* présuppose que l'on était **dans** ce lieu. Y montre un lieu que l'on se donne comme but : avant d'être un endroit dans lequel on peut pénétrer, et ainsi être une intériorité, le lieu qui suit *para* ou *a*, et que rappelle *y*, est avant tout un but à atteindre, une sorte de point à l'horizon. Pour une ville, ce seront ses portes à franchir.

Tout semble être une question de limites : parvenir à un lieu, c'est arriver devant cette limite, la voir, être devant. Entrer dans un endroit implique que l'on est en présence de cet endroit, et que dans l'antériorité on se l'est donné comme but à atteindre, puis que l'on y est parvenu. Pour quitter un endroit et dire *salir ende* ou *mover ende*, il faut d'abord être dans cet endroit. Sortir de la ville, c'est de nouveau franchir une limite qui part de l'intériorité (lieu du séjour) pour aller de l'autre côté : c'est ce que permet *ende* associé au verbe *salir*. Parvenu de l'autre côté, on pourra de nouveau viser un autre but, et ainsi de suite.

Carmona est un lieu **dans** lequel on a séjourné avant d'être un lieu que l'on quitte. *Ende* rappelle ce lieu comme intériorité avant que ne lui soit appliqué le procès du verbe qui dit le mouvement.

*Ende* fonctionne de la même façon avec le verbe *irse*, verbe de mouvement par excellence :

(9) «... descerco a Martos et fuese *ende*.» (*Primera Crónica*, II, p.114)

La proposition s'achève sur le mouvement rétrospectif qu'opère *ende*, placé après le verbe de mouvement : *irse* est donc tout à la fois tourné vers une prospectivité inhérente à tout mouvement, et vers la rétrospectivité qui a

posé le lieu de départ.

- (10) «E moro en Roma el rey Genserico catorze dias... e cativo a Eudoxia con dos sus fijas, et mucho del pueblo de Roma. Et **desi** fuesse *ende*, et **passo por** tierra de Canpanna, et destruyo todas las cibdades et robolas todas, et levo *ende* muchos cativos, et tornosse pora Affrica.»  
(*Primera Crónica*, II, p. 239)

Comme pour *salir* et *mover*, l'information concernant la nouvelle direction passe par des éléments récurrents : la conjonction *et*, un nouveau verbe de mouvement, *passo*, suivi d'une préposition indiquant un déplacement, *por*, et le nouveau lieu, *tierra de Canpanna*.

Nous n'avons relevé qu'une occurrence où *ende* est suivi d'une préposition indiquant la nouvelle direction, sans intervention du verbe :

- (11) « Garci Perez llego a aquel logar do se le cayera la cofia et fallola y... et tomola et sacodiola et diogela ; et pusosela en la cabeça, et fuese *ende para* do andavan los erueros. »  
(*Primera Crónica*, IV, p. 752)

Dans l'exemple suivant, *ende* est placé entre l'auxiliaire *ser* et le participe passé, ce qui exclut son rapprochement avec la nouvelle direction introduite par *para* :

- (12) «... prisieron un pastor de ganado et preguntaron le por nuevas de como estava la villa; e el dixo les que los mayorales de Cordova que todos **eran ende ydos para** Toledo...»  
(*Primera Crónica*, III, p. 315)

Nous aurons à revenir sur la collocation de *ende* entre l'auxiliaire et le participe passé : d'ores et déjà, on peut signaler que la vision rétrospective portée par *ende* intervient avant la déclaration de la visée prospective portée par *ydos para*... Le participe passé *ydos* est placé à la jonction entre le lieu que l'on quitte, rappelé par anaphore par *ende*, et le lieu que l'on rejoint

annoncé par *pora*.

Les exemples sont extraits de la *Primera Crónica*, où il s'agit très souvent de présenter au lecteur une succession de faits et de lieux, cette narration favorisant l'éclosion de formules elliptiques permettant de passer très vite de l'un à l'autre :

- (13) «Pasando el rey don Fernando el puerto a muy grant peligro, llego **a Anduiar**... Et el rey don Fernando con la reyna su muger et con su hueste movio lugo *ende*, et fuese para Ariona...» (*Primera Crónica*, III, p. 743)
- (14) «Otro dia que el Çid salio de Toledo, sallio *ende* el rey de yda pora Carrion...» (*Primera Crónica*, III, p. 625)

Dans de nombreux exemples, le verbe de départ est modifié par un verbe modal, ici le verbe *querer*. On remarque alors que *ende* est systématiquement placé entre le verbe modal conjugué et le verbe de départ à l'infinitif :

- (15) « El infante don Alfonso seyendo en Toledo et **quriendo** *ende mover* para esa frontera del Andalozia...» (*Primera Crónica*, III, p. 741)
- (16) «... mando fazer **una grand foguera** tamanna e aun mayor quelos caldeos la fazien pora passar sus fijos por ella, e mando tomar por fuerça a Aram e a Abraam e dar con ellos en aquella foguera ; e Abraham salio *ende* en salvo, e Aram cayo de guisa que non pudo *ende* salir, e murio y, e sacaron le *ende* muerto los suyos, e soterraron le en esta cibdat Vr de Caldea o moravan el e su padre e sus hermanos.» (*General Estoria*, I, p. 97)

Il ne s'agit pas ici d'un lieu géographique comme une ville ou une région, mais d'un endroit précis, *una grand foguera*. *Ende* est placé entre le verbe modal *poder* et *salir*. On retrouve ici ce que nous avons dit sur *y* et

*ende* : *salio ende en salvo* *murio y*  
*sacaron le ende muerto.*

Y est associé à un verbe statique : la mort est liée à un lieu précis rappelé par *y*. *Ende* est associé à un verbe de départ, *salir*, et à un verbe d'extraction, *sacar*. Ici, la différence entre *y* et *ende* prend la forme d'un contraste entre le lieu de la mort désigné par *y*, et le lieu d'où l'on peut sortir en vie, *salio ende en salvo*.

*Ende* est associé à deux résultats différents : si l'on peut sortir de l'intériorité du lieu, on survit. Rester dans le feu implique la mort. *Ende* fait de *la grand foguera* une intériorité hors de laquelle, si l'on s'en extrait, on survit. *Y* associe au lieu qu'il montre un procès, *morir*. Quand le résultat de l'action énoncée dans *morir* est achevée, *muerto*, l'intériorité du lieu est de nouveau suggérée : *sacaronle muerto*. Il faut être mort dans le feu, en avoir été extrait pour que, en dehors de la limite du feu, on puisse constater le résultat : *muerto*. A l'inverse, sortir sain et sauf du feu implique le séjour à l'intérieur du feu, puis le franchissement d'une limite salvatrice.

(17) «... fueronse con el pora los palacios de Galiana, et armaronlo çerca la Siella del rey... et todo aquel dia et aquella noche estudieron **y** et albergaron **y**, que nunca se *ende partieron*...»  
*(Primera Crónica, III, p. 616)*

Cet exemple montre, une fois encore, à quel point *y* et *ende* sont liés : *Y* est associé à deux verbes, *estudieron* et *albergaron*, qui évoquent l'activité **à l'intérieur d'un lieu**. Le lieu qui peut être quitté, *se ende partieron*, a existé avant en tant qu'intériorité où s'est déroulée une suite d'actions.

C'est également une vision du lieu que pose *y* associé à ces verbes.



Cette existence du lieu dans l'antériorité discursive n'est pas systématique, mais elle ne fait que renforcer la différence de traitement qu'opèrent sur le lieu *y* et *ende*, d'autant plus si *y* est associé à des verbes statiques, comme ici. *Se ende partieron* dit bien l'extraction d'un lieu, mais un lieu de vie et d'activités qui forme une unité spatiale **dans** laquelle on est entré, **dans** laquelle on peut rester, et **de** laquelle on peut s'extraire.

### **Conclusion.**

Ces nombreuses occurrences de l'anaphorique *ende*, combiné avec un verbe de mouvement et dans un contexte spatial toujours explicite, sont des occurrences relativement limpides, où la nature de *ende* ne pose pas vraiment problème. Ces occurrences sont conformes aux définitions de *ende*, où l'on pose que *ende* = *de allí*, et peuvent justifier son appellation d'adverbe anaphorique.

Néanmoins, *ende* affiche une réelle spécificité par rapport à l'anaphorique *y*, non seulement par le contenu des verbes auxquels il est associé, mais aussi par la représentation mentale qu'il offre du référent, ici un lieu.

Jusque-là, l'observation de la collocation de *ende* laisse à penser qu'elle participe de sa nature dans la mesure où elle reflète le rôle qu'il joue dans l'énoncé, c'est-à-dire à quel moment intervient le mouvement rétrospectif qu'il porte en lui. Presque toujours placé après le verbe de mouvement, il s'insère systématiquement entre deux verbes quand le premier est un auxiliaire ou un verbe modal.

1-b. Du lieu explicite au lieu implicite : *escapar de*.

Ce verbe mérite un traitement particulier parce qu'il occupe une très grande place dans la *Primera Crónica*, et parce que la relation qu'il entretient avec le lieu est, du fait de son sémantisme, différente de celle des autres verbes.

- *Escapar* : 34 (Atone : 10 ; Tonique : 24)

Si l'on compare avec l'association *ende salir / salir ende*, *ende* associé à *escapar* dit moins la provenance et l'on est moins tenté de poser *ende* = *de allí*, comme on est tenté de le faire lorsque *ende* est anaphorique d'un lieu géographique précis.

A la lecture de *escapar ende*, le lieu est moins présent à notre esprit. Le contexte est toujours spatial : *ende* rappelle un lieu, mais surtout les circonstances qui y sont attachées.

En effet, nous retrouvons ici l'opposition lieu de vie / lieu de mort abordée avec l'exemple **(16)** de la *General Estoria* :

(18) «... et mandoles luego poner fuego a la flota ; et quemaronles y lxx naves. Et de aquellos normanos los que *ende* pudieron escapar de aquella **quema**, fuxieron con algunos dessos navios, et escaparon fuyendo por la mar.»  
(*Crestomatía, Versión Amplificada de la Primera Crónica General*, p. 298)

(19) « Et ellos yndose camino por la mar, levantoseles **tempesta** tan grand que crebanto quantas naves y yvan, et moriron y todos los mas moros, que non escaparon *ende* ningunos, si non unos muy pocos con Abdelhamit. »  
(*Primera Crónica*, III, p. 377)

Plus que de **s'échapper d'**un lieu par choix, il faut **échapper à** un lieu par nécessité du fait des circonstances mortelles qui y sont liées : l'incendie d'un bateau, la noyade lors d'une tempête. Dans ces exemples, le lieu précis où se déroule le drame importe peu. Ce qui importe, c'est que sur un bateau (ou ailleurs) va s'opérer une **sélection** parmi toutes les personnes réunies par le même péril : celles qui vont mourir et celles qui vont survivre.

*Ende* rappelle qu'à un endroit donné existe un ensemble, ici de personnes, dont va s'échapper au moins un élément. C'est précisément parce que *ende* permet ce renvoi par anaphore à un endroit explicite ou implicite, dont la représentation mentale est une intériorité, que l'association *escapar ende* est possible : le contenu sémantique de *escapar* autorise la combinaison avec *ende*. *Escapar ende* permet la représentation mentale d'une sélection géographique entre ceux qui ont pu s'échapper d'un lieu de mort, et ceux qui n'ont pas pu le faire.

Mais pour presque toutes les occurrences de *escapar ende* tirées de la *Primera Crónica*, le contexte est celui d'une bataille.

De l'examen des occurrences se dégagent trois constantes :

- Les circonstances sont toujours celle d'une bataille : le mot **batalla** ou **fazienda** est précisé, ou la bataille est suggérée.

(20) «... e los espannoles que eran con ellos, que fueron vençudos los dafrica, e fuxo Asdrubal de **la batalla**, e murieron y grand partida de los sos, e los otros fueron cativos assi que pocos *end* escaparon...» (*Primera Crónica*, I, p. 22)

(21) «... vino Narses el patricio sobre Theias, rey de los ostrogodos, et **lidio con el**, et matol et a todos los otros que suyos eran, en

guisa que non escaparon *ende*, si non muy pocos que fuxieron et se acogieron a los godos de Espanna.»  
(*Primera Crónica*, II, p. 257)

La bataille des troupes est suggérée par l'affrontement *-lidio con el-* des deux chefs en début de phrase *-el patricio, rey de los ostrogodos-*, alors que la suite et la fin de la phrase concernent la masse des combattants : *los otros, suyos, pocos*.

- L'adverbe anaphorique *y* est très présent, associé à la mort, c'est-à-dire aux verbes *morir* et *matar*. *Y* est toujours placé avant que n'intervienne *ende*, exactement dans les mêmes circonstances que les exemples étudiés précédemment.

(22) « Zaman salio contra ellos, et ovieron su batalla en uno, mas pero al cabo murio **y** el con muchos de los suyos. Et los que *ende* escaparon, fuxieron...» (*Primera Crónica*, III, p. 327)

- Le lieu de la bataille n'est pas toujours précisé (seulement 4 exemples) dans la même proximité discursive que celle observée avec les autres verbes, c'est-à-dire dans la même phrase ou dans la phrase précédente :

(23) «... Muça estando en Merida, ayuntaron se los cristianos de Niebla et de Beia et dotras partes en uno, et fueron a **Sevilla**, et prisieron **ell alcaçar**, et mataron muchos daquellos moros que Muça **y** dexara ; e los moros que *ende* escaparon fuxieron et fueron se pora Muça.» (*Primera Crónica*, II, p. 318)

Pour chaque occurrence où aucun lieu n'est précisé, il est possible de «remonter» le texte et ainsi de retrouver le lieu de la bataille, si on l'a oublié. C'est ce que nous avons fait pour les exemples en annexe. Le lieu est plus ou moins précis, selon les conquêtes qui motivent les combats. Il peut s'agir d'un pays, d'une région, d'une ville ou d'un château :

- (24) «... encabo fueron vençudos los gallegos, e murieron **y** cinquenta mil omnes dellos, e fueron presos seys mil, assi que no escaparon *ende* mas de quatro mil que fuxieron. »  
(*Primera Crónica*, I, p. 29)

En amont du texte, la première référence spatiale et lieu probable du combat évoqué est celle-ci :

« A poco tiempo depues desto vino a Espanna un cabdiello de Roma que avie nombre Bruto, e fue derechamientre pora destroyr **Galizia**... » (p. 29)

En fait, *escaparon ende* ne renvoie pas à ce lieu mais à la bataille : c'est moins le lieu de la bataille qui nous intéresse que la bataille elle-même. Ici *ende* se réfère à la bataille, tout comme *y*. Le lieu est secondaire mais bien présent. Une bataille ayant toujours lieu dans un lieu déterminé, c'est le résultat du combat et ce qu'il advient des combattants qui est essentiel : une sélection ne pouvant être réalisée qu'à partir d'un tout formé de plusieurs éléments, la bataille est bien plus qu'un lieu de combat. Comme sur le bateau, le lieu du combat est un endroit circonscrit par les hommes qui s'y sont retrouvés pour accomplir une même activité :

- (25) « Et Almançor era ya estonces salido de su tierra con su hueste et vinie pora correr Castiella et astragarla como solie, et llogo alli a Cannatamaçor... » (*Primera Crónica*, III, p. 449)
- (26) « Et el conde Garci Fernandez fue en alcanço con su companna empos los moros que yvan fuyendo, et **mato y** tantos dellos que muy pocos **escaparon ende**. »  
(*Primera Crónica*, III, p. 449)
- (27) « Et Almançor que siempre venciera, fue dalli vençudo daquela vez, el et toda su companna essa poca que *ende* escapo. »  
(*Primera Crónica*, III, p. 449)

*Escaparon ende* opère un prélèvement non sur un lieu, mais sur un ensemble donné dans l'antériorité discursive. Dire *mato y*, c'est montrer un

endroit où des gens ont été tués. Dire *mataron en ellos*, c'est dire qu'à cet endroit se trouvait un *tout*, et que dans ce *tout* des éléments ont été tués :

- (28) «... vino grant hueste de moros de Toledo correr et astragar tierra de cristianos. »  
 «... el rey don Alfonso fue enpos ellos en alcançe et fizo tan grant mortandat **en ellos** que non escaparon *ende* sinon muy pocos.» (*Primera Crónica*, III, p. 370)

On remarquera que *y* est associé à un verbe statique, *matar* (*il tua là, à cet endroit-là*), alors que *ende* est associé au verbe d'extraction *escapar* : très peu s'**en** échappèrent (**de** la bataille), très peu **y** échappèrent (**à** la mort), comme si *ende* était l'équivalent «provenance», ou «extraction» de *y*, selon les cas.

*Escapar ende* s'intègre parfois dans une formule conclusive :

... en la batalla. Et los que **ende** escaparon fueronse pora Almaria...  
 ... ovieron su batalla. Et los que **ende** escaparon, fuxieron...  
 ... poner fuego a la flota. Et de aquellos normanos los que **ende** pudieron escapar... fuxieron...  
 ... acerca de la puerta que dizen de la Puente. Et los que **ende** podieron escapar punnaron de foyr...  
 ... ovieron su batalla..., et los que **ende** escaparon fuxieron...  
 ... en aquella batalla... et los que cativaron et los que **ende** escaparon et fuxieron...  
 ... salio de la cueva. E los moros que **ende** escaparon... saliron con el  
 ... fasta las puertas dela çibdat... Et aquellos que **ende** podieron escapar, acogieronse...

Comme nous l'avons signalé un peu plus haut, *ende* est surtout placé en position tonique après *escapar*, sauf précisément dans ces formules aux variantes diverses.

Les deux points communs à ces extraits sont, d'abord, la présence de l'embrayeur *E* ou *Et* permettant le rebondissement narratif en début de phrase ou de proposition, et ensuite, aussitôt après le verbe *escapar*, la

présence d'un verbe de mouvement qui projette les fuyards vers un lieu de sauvegarde : *saliron, fuxieron, acogieronse...*

Même lorsque *escapar* est précédé du verbe modal *poder*, *ende* précède le groupe *poder escapar*, ce qui ne laisse pas de surprendre puisque jusque-là, la tendance de *ende* est de se placer entre le verbe modal et le verbe de mouvement.

Dans cette phrase qui fait l'effet d'une transition entre un lieu de mort et un lieu de survie, la place de *ende* le relie spatialement et temporellement au lieu de mort : le mouvement rétrospectif que l'anaphorique implique doit intervenir avant le verbe *escapar*, et en aucun cas juste avant le verbe de mouvement qui annonce un nouveau départ. La place de *ende* s'explique par la volonté de séparer nettement un premier mouvement salvateur, d'un second mouvement impliquant un nouveau lieu :

Lieu de mort <— *ende escaparon / fuxieron* —> Lieu de vie  
*acogieronse*

La bataille vient parfois conclure un chapitre parce qu'ainsi, elle est l'aboutissement d'un voyage et se transforme en nouvelle conquête. De même, la formule *e los que ende escaparon*, ou une variante, vient conclure un combat.

L'intégration de *ende* dans une formule est liée au sémantisme particulier du verbe *escapar de*, puisque de l'idée de *s'échapper d'un lieu explicite*, on glisse rapidement à l'idée *d'échapper à ce qui se passe dans ce lieu*, c'est-à-dire *échapper à la mort, échapper à la maladie, en réchapper*, comme l'on dit *s'en sortir*. D'ailleurs, dans tous les exemples, la mort est

présente : *mato, mataron, murieron*.

- (29) «Sennor, pues que yo non e ventura de arrancar esta lid, non quiero yo *ende escapar a vida* aun que pudiesse...»  
(*Primera Crónica*, III, p. 404)

Dans ces exemples s'opère une sélection entre les combattants tués sur le champ de bataille, et ceux ayant pu échapper à la mort en même temps qu'au lieu. On peut résumer la sélection en deux équations : *rester = mourir*, *fuir = survivre*. Ceci apparaît clairement dans tous ces exemples où le verbe qui suit immédiatement *ende escapar* est un verbe de mouvement assurant la transition entre le lieu de mort et le lieu de survie.

L'étude des exemples où *ende* est associé à *escapar* soulève le problème du lieu implicite ; c'est la raison pour laquelle les occurrences ont été classées en fonction de la présence ou non dans l'immédiate antériorité discursive d'un lieu, géographiquement précis ou non.

Dans les exemples suivants, le lieu est implicite avec tout verbe de mouvement.

**1-c. Ende + verbe de mouvement : ende rappelle un lieu implicite.**

Nous avons relevé 17 occurrences où le lieu rappelé par *ende* ne figure pas dans la même proximité discursive que dans les très nombreux exemples que nous avons observés, mais où il a été posé plus en avant dans le discours :

- (30) « era cerca del fierro la carne muy inchada ;



la qe yazié de yuso era toda qemada,  
fuése *ende* otro día de buena madurgada.»  
(Berceo, *Milagros*, 408 d, p.135)

Le lieu implicite est celui où se déroule l'action (la bataille, la conquête) dans tous les exemples de la *Primera Crónica*. Parfois le lieu est indiqué dans le titre du chapitre : dans tout le chapitre les faits évoqués se dérouleront dans un seul endroit. Quitter cet endroit impliquera l'ouverture d'un nouveau chapitre :

«Capitulo de las noblezas et de los abondamientos de la hueste de Sevilla.» (p. 768)

- (31) «Et asi avien arraygado las gentes con cuerpos et con averes et con mugeres et con fijos, commo si por sienpre oviesen **y** de durar; ca el rey avie puesto et prometido que se nunca *ende* levantase en todos los dias de su vida, fasta que la oviese...»  
(*Primera Crónica*, IV, p. 768)

Lorsque le titre du chapitre annonce le déroulement des actions dans un lieu particulier, comme c'est le cas ici, *ende* associé à un verbe de mouvement intervient en fin de chapitre, au moment où il faut annoncer le départ de ce lieu, une fois les exploits accomplis, et annoncer la transition vers un autre endroit.

Mais dans la plupart des exemples, que le lieu soit explicite ou implicite, le changement de lieu et l'arrivée dans un autre lieu se fait dans un même chapitre :

- (32) «Don Rodrigo, porque vio que non tenie aun sazon de complir su coraçon assi como el querie, et porque **non podrie *ende* salir** bien si se estonces volviessen, dixo quel plazie mucho de lo que dizie et que lo tenie por bien.»  
(*Primera Crónica*, III, p. 438)

Le lieu que rappelle *ende* est celui où se sont déroulés jusque-là les faits, lieu évoqué plus haut dans le chapitre et ouvrant un nouvel épisode :

« Pues que los VII infantes fueron partidos de Munno Salido, andidieron tanto que llegaron A Febros. » (p. 437)

Cet emploi de *ende*, que nous avons évoqué avec *escapar ende*, est très courant dans la *Primera Crónica*, mais en comparaison avec les 85 occurrences (auxquelles s'ajoutent celles de *escapar ende*) où *ende* rappelle un lieu explicite évoqué dans l'immédiate antériorité discursive, cette aptitude de *ende* est cependant peu exploitée.

Le fait que cette aptitude de *ende* soit délaissée par rapport à la première aptitude peut sembler paradoxal : dans le cas du lieu implicite, le temps écoulé entre le moment où a été posé et inscrit dans la mémoire le lieu de l'action et le moment où intervient *ende* est largement supérieur au temps très bref qui s'écoule entre le lieu posé explicitement et l'intervention de *ende*.

Dans le premier cas, *ende* réactive un lieu qui a pu être oublié, précisément parce qu'il a été posé longtemps avant en mémoire. Dans le second cas, la proximité discursive empêche la moindre possibilité que le lieu ait été oublié. Et c'est pourtant **dans ce cas, où *ende* ne joue pas de rôle de réactivation, que les occurrences sont les plus nombreuses.**

### **Conclusion sur *ende* + verbe de mouvement (lieu explicite et implicite).**

Que le lieu soit explicite ou implicite, *ende* s'adapte : le lieu peut être posé explicitement, ou l'être implicitement à titre de lieu préalable supposé acquis. *Ende*, du fait de son aptitude à servir une anaphore diffuse, s'adapte

selon le contexte, comme nous l'avons vu avec *escapar de*.

Le lieu auquel renvoie *ende* est parfois **implicite** à titre de lieu **préalable supposé acquis**. Le lieu a été posé plus haut dans le discours et *ende* ramène à la mémoire le lieu où se déroule l'action : *ende* se contente d'inscrire le départ dans un contexte spatial déjà évoqué dans le discours. L'intervention de *ende* se situant généralement soit en fin de chapitre, soit en fin de paragraphe lorsque les faits sont accomplis, participe de la clôture de l'épisode et de l'annonce du prochain.

Dans les exemples où le lieu s'efface au profit de ce qui s'y passe (ou des personnes qui s'y trouvent en cas d'extraction comme nous allons le voir), *ende* sait préserver la notion de lieu, ou plutôt d'intériorité et de provenance, pour que l'extraction dite par le procès du verbe puisse s'opérer.

Entre *s'échapper de* et *échapper à*, le français passe de la préposition *de* à la préposition *à* selon que le lieu est primordial ou secondaire : échapper à la mort sur un lieu de bataille implique de s'échapper de ce lieu où sévit la mort. L'insistance porte davantage sur les circonstances attachées au lieu (*a fortiori* si la vie y est en jeu), que sur le lieu lui-même. En revanche, l'espagnol garde la préposition *de* dans les deux cas.

Dans ces exemples, le glissement n'est pas total puisque la référence à la bataille, voire au lieu de bataille, figure non loin de *ende*. Même dans ces exemples, la référence au lieu sera présente sous la forme de l'adverbe *y*. Comme nous le verrons plus loin, le glissement est plus accompli dans le cas d'une maladie.

**Le contenu sémantique du verbe joue donc un rôle fondamental dans l'interprétation que l'on a de *ende*.** Lieu explicite ou implicite, *ende* dit toujours la même chose et suit le glissement qui s'est éventuellement opéré dans la phrase, parce que le contenu du verbe et tout le contexte de la phrase le permettaient.

**Conclusion sur *ende* + verbe de mouvement dans la *Primera Crónica* :**

L'importance du nombre d'occurrences de *ende* dans la *Primera Crónica* est à la fois un handicap et un indicateur important de l'éventuelle évolution de *ende*. Le handicap concerne le nombre d'occurrences qui reviennent dans cette oeuvre de façon récurrente, qui peut masquer parfois les occurrences présentes dans d'autres oeuvres.

Pourtant, l'intérêt de cette oeuvre dans le corpus est triple : tout d'abord, montrer l'importance de l'emploi de *ende* sur une large période (1270 - 1330 - 1340) ; ensuite, observer que *ende* s'adapte particulièrement bien à un type de narration et s'intègre dans un type de structures propres à cette narration ; enfin, grâce au «découpage» de l'oeuvre en quatre parties linguistiques bien distinctes, relever les éventuels signes d'une évolution de *ende*.<sup>9</sup>

Concernant ***ende* associé à un verbe de mouvement**, l'observation

---

<sup>9</sup> La *Primera Crónica General* peut se découper en 4 grandes parties correspondant à une période de rédaction et un état de langue différents :

I : les 108 premiers chapitres (86 pages) constituent la partie la plus ancienne.

II : du chapitre 109 au chapitre 565 (234 pages) : la langue est moins archaïque.

III : du chapitre 566 au chapitre 1049 (415 pages) : la langue est encore plus moderne.

et le calcul des occurrences montrent très clairement **une inflation, entre la première et la dernière partie de l'oeuvre**, des occurrences où *ende* est anaphorique d'un lieu précis dans une formule récurrente telle que :

- (33) «... estando el rey don Fernando en Cordova mesurando todo esto, **ssalio ende et fuese para** Jahen.»  
(*Primera Crónica*, IV, p. 748)

L'inflation est d'autant plus remarquable que la dernière partie ne compte que 37 pages.

Si l'on réunit la totalité des occurrences des quatre parties (tous verbes confondus sauf *escapar*), on obtient la répartition suivante : 9,14,15, 23.

A cela s'ajoute, dans la quatrième partie, la plus grande variété de verbes de mouvement : tous sauf *mudar* et *hojr* sont présents.

Ces observations nous permettent de conclure que *ende*, associé à un verbe de mouvement et rappelant surtout un lieu explicite, entre 1270 et 1330-1340, a trouvé comme lieu de prédilection ce style de formule.

## **2- Ende + verbe d'extraction, de prélèvement.**

Dans les exemples suivants, la référence au lieu est toujours très importante et la distinction lieu explicite / lieu implicite est toujours valable.

La disproportion entre le nombre d'occurrences où le lieu est implicite (8) et celui où le lieu est explicite (94) est remarquable.

---

IV : du chapitre 1050 au chapitre 1135 (37 pages) : il s'agit de la partie la plus

La nouvelle donnée concerne l'objet animé ou inanimé qui est extrait d'un lieu. A partir du moment où le verbe renferme l'idée d'extraction, la représentation mentale du lieu change : on passe d'un lieu que l'on quitte à un lieu d'où, éventuellement, peut s'extraire au moins un élément.

Nous avons vu que entre *entrar a* et *salir ende*, le lieu offrait, même implicitement, la représentation mentale d'une intériorité. Nous allons voir qu'ici, *ende* permet également de rappeler un lieu en tant qu'intériorité.

**2-a. Ende + verbe de prélèvement, d'extraction (lieu explicite).**

Nous avons relevé 94 occurrences dont 62 dans la *Primera Crónica*.

*Ende* est associé à des verbes véhiculant cette notion d'extraction. On distinguera deux objets susceptibles d'être extraits d'un lieu : des objets animés (soldats, soldats vaincus,...), et des objets inanimés (richesses, trésors, bétail...). Ces prélèvements interviennent dans un contexte de conquête (bataille puis pillage) où le résultat prend la forme d'un bilan matériel et humain.

Comme pour les verbes de mouvement, les occurrences en annexe sont classées par verbe.

- *Levar* : 33
- *Sacar* : 24
- *Echar* : 21
- *Tomar* : 5
- *Aducir (adozir)* : 2
- *Toller* : 4
- *Levantar* (1), *Tirar* (1), *Librar* (1), *Sacodir* (1), *Coger* (1)

L'extraction ne porte plus sur le lieu lui-même (on s'extrait d'un lieu pour en rejoindre un autre), mais sur ce qui se trouve dans ce lieu, animé ou inanimé.

Dans les exemples précédents, la référence à la nouvelle destination placée après le verbe n'était pas systématique ; ici, la référence à l'objet du prélèvement devient indispensable. Ici, *ende* est toujours anaphorique d'un lieu, mais parce que ce lieu subit un prélèvement, il est associé à des éléments matériels. Le lieu nous intéresse désormais, non pas en raison du fait qu'on le quitte ou non, mais pour ce qu'il contient. Jusque-là, *ende* était anaphorique d'un lieu «vide», ou du moins d'un lieu dont le contenu n'apparaissait qu'implicitement dans le cas de *matar* ou de *escapar*. A partir du moment où *ende* est associé à un verbe dont le procès évoque un prélèvement, la représentation mentale du lieu est celle d'un contenant :

- (34) «Cativo todo lo de Jherusalem e todos los principes de la tierra e todos los buenos barraganes, e **levo ent .x.mil cativos e levo ent el haras e el mazguer...**» (*Fazienda*, p. 160)
- (35) «... quebrantaron en aquella provincia muchas cibdades et el muy rico templo de la deessa Diana... et pues que **sacaron ende todos los thesoros et las riquezas** que fallaron muy grandes en aquel templo, encendieron et quemaronlo todo...» (*Primera Crónica*, II, p. 222)
- (36) «Mas cuemo quier que fuesse, avinie muy bien en mantenerlo, et mayormientre el fecho de la cibdat ; ca **echo ende todos los enemigos**, et cobro las provincias que avie perdudas el sennorio de Roma...» (*Primera Crónica*, II, p.168)
- (37) «... la corona del oro que el buen rey Recaredo ofresciera en Gironda al altar de Sant Felizes, atrovosse Paulo por su locura a tomarla e poner la en su cabeça et **levarla ende.**» (*Primera Crónica*, II, p. 292)

- (38) «... fallaron a Abderrhamen ascondudo en el forno del banno, et **sacaronle** *ende*, et mataronle luego...»  
(*Primera Crónica*, III, p. 465)

La formule établie précédemment pour les verbes de départ vaut toujours, mais enrichie à présent de l'objet du prélèvement :

*Lieu + verbe + ende + prélèvement* ... *echo ende todos los enemigos*  
... *levo ent mil cativos*

*Lieu + verbe + prélèvement + ende* ... *sacaronle ende*

Dans la plupart des exemples, *ende* est placé entre le verbe d'extraction et ce qui fait l'objet d'une extraction. Le mouvement rétrospectif porté par *ende* est énoncé entre le verbe en attente de l'élément extrait et l'élément extrait lui-même.

Les occurrences se partagent entre celles où ce qui est prélevé apparaît placé après le verbe suivi de *ende* sous forme de syntagme nominal, et celles où le prélèvement apparaît sous forme de pronom soudé ou non au verbe, mais placé avant *ende*. On distinguera alors deux prélèvements :

- Il peut s'agir de **la partie** que l'auteur du prélèvement et sujet du verbe a prélevé d'un tout posé dans l'antériorité discursive : dans l'exemple de la *Fazienda* s'opposent un tout localisé à Jherusalem et environs -*todo lo de Jherusalem et todos los principes de la tierra e todos los buenos barraganes-* et une partie de ce tout -*diez mil cativos... el haras e el mazguer-*. Nabuchodonosor prélève ce qui l'intéresse de cette totalité : un



nombre précis, *diez mil*, et deux artisans flanqués de l'article défini *el*.

Après le prélèvement, un bilan est dressé de ce qu'il laisse au même endroit : «non y dexo sinon omnes pobres de tierra ».

- Il peut s'agir de **la totalité** elle-même, et dans ce cas, elle apparaît en fin de discours pour clore l'information :

*sacaron ende **todos los thesoros**.*

*echo ende **todos los enemigos**.*

Après *ende*, le lecteur est en attente d'information : le verbe lui indique le procès et *ende* le lieu d'où l'on extrait une personne ou une chose. Le syntagme nominal placé après *ende* apporte une information nouvelle sans aucun antécédent discursif.

*Ende* placé entre le verbe de prélèvement et l'objet du prélèvement s'inscrit dans une **vision prospective** (le nouveau procès engagé par le verbe), mais au moment de son élocution, du fait de sa **rétrospectivité** inhérente, il renvoie à l'origine (restée en mémoire) du prélèvement.

Les deux syntagmes nominaux soulignés, en même temps qu'ils évoquent une totalité, donnent à voir une suite d'unités qu'il eût été possible de séparer. Autrement dit, *todos* pose un ensemble inséparable et paradoxalement, évoque les unités constituant cet ensemble : l'insistance porte sur le fait que **tous les trésors** ont été prélevés et que **tous les ennemis** ont été chassés.

Dans les exemples où le **tout** prélevé (*la corona del oro* ; *Abderrhamen*) est associé au verbe et à *ende* sous forme de pronom

(*sacaronle ende* ; *levarla ende*), l'information nouvelle ne réside pas dans la mention de cette chose ou de cette personne, mais dans la relation que ces éléments préalablement posés dans le discours entretiennent avec le verbe et avec *ende* au moment où ils réapparaissent sous forme de pronoms.

L'association de *ende* à un verbe d'extraction ou de prélèvement renvoie à la préposition *de*, et par là-même au mouvement rétrospectif que cette préposition implique également lorsqu'il s'agit d'un verbe d'extraction.

Si l'on considère les occurrences avec *levar*, dans 27 exemples sur 33, *ende* est placé après le verbe, comme si *ende*, contenant *de*, rétablissait matériellement (et auditivement) la préposition régissant ce verbe, du fait de son contenu sémantique :

*levar ende*  
*levar **de** allí = de l'endroit dont on vient de parler.*

Le lecteur en attente d'information, au moment où il lit *levar* pense instantanément à la préposition *de*, comme si *levar*, comme tout verbe d'extraction, véhiculait l'idée de provenance :

*levar (**de**) + ende*

*Ende* à lui tout seul ne dit pas le prélèvement. *Ende* ne fait que rappeler que dans l'antériorité discursive a été posée une information (un tout, un ensemble) qui permet le prélèvement, au vu du contenu sémantique du verbe auquel l'anaphorique est associé.

**Avant** que ne soit posé *ende*, l'idée de provenance est déjà présente à l'esprit du locuteur, puisque le verbe fonctionne avec *de* et dit :

- Un départ **de** quelque part vers...
- Un prélèvement **de** quelque chose qui se trouve quelque part...
- Une origine **de** quelque part...

Lorsque *ende* est placé après le verbe, c'est-à-dire dans la grande majorité des occurrences, il vient rappeler une relation entre le lieu et le verbe, qui existe déjà mentalement. L'idée d'origine ou de provenance est déjà inscrite mentalement avant l'énonciation de *ende*. C'est pour cela qu'il est inexact, quoique tentant, d'attribuer au seul *ende* la présence de l'idée de provenance dans le discours.

En fait, dès l'énonciation du verbe, le lien est établi avec le lieu resté en mémoire. En effet, comme nous l'avons vu, *ende* n'est pas présent en raison de sa capacité à réactiver un élément éventuellement oublié, sinon le nombre d'occurrences entre lieu explicite et lieu implicite serait inversé. Le lieu est encore très présent dans la mémoire du locuteur au moment de l'énonciation du verbe. ***Ende* matérialise « physiquement » un lien existant déjà mentalement.**

Ce lien matérialisé par *ende* existe entre le lieu et le verbe, **qu'il s'agisse d'un verbe de mouvement ou d'un verbe d'extraction.**

Avec *sacar*, *ende* fonctionne de la même façon qu'avec *salir* ou *escapar* : il rappelle que dans l'antériorité discursive a été posé un tout dans lequel on peut pénétrer, et duquel on peut sortir (*salir, mover*), ou duquel on peut prélever un ou plusieurs éléments (*levar*) parce que ce tout localisé de façon explicite ou implicite est constitué de plusieurs éléments formant une unité.

*Ende*, parce qu'il convoque l'idée d'intériorité et parce qu'il est apte à

servir une anaphore diffuse, permet ce rappel. Nous verrons que dans le cas où *ende* est anaphorique d'un objet animé ou inanimé, il fonctionne de la même façon, dans un contexte où l'effacement du lieu par rapport à ces exemples peut tromper dans l'interprétation de la nature de *ende*.

Au cours du XIII<sup>ème</sup> siècle, le nombre impressionnant d'occurrences où *ende* est associé à ces verbes de départ, d'extraction ou de prélèvement, amène à voir là un signe de la perte de l'idée de provenance, comme si *ende* perdait dans cette association un peu de sa substance. Le verbe contenant déjà mentalement l'idée d'origine, il y a moins l'idée de provenance dans *ende* que s'il est associé à un verbe «statique» ne véhiculant pas l'idée d'extraction. Or, comme nous le verrons plus loin, *ende* associé à un verbe statique ne dit pas la provenance. C'est donc l'association *verbe de mouvement ou d'extraction + ende* qui crée cette impression que *ende* dit la provenance. *Ende* ne véhicule pas l'idée de provenance, mais il est associé à des verbes (ou des adjectifs) dont le contenu sémantique emporte cette idée-là.

Par rapport aux exemples précédents où *ende* est associé à des verbes de mouvement, on retrouve avec les verbes de prélèvement deux constantes concernant le contexte discursif dans lequel intervient *ende* :

- Tout d'abord, la présence de *y*, quel que soit le verbe, dans de nombreux exemples, confirme ce que nous avons dit sur la différence de traitement d'un même lieu selon que l'on en parle avec *y* ou avec *ende* :

- (39) «Otro dia en seyendo llegado el rey a Tablada, et posando **y** con su hueste, venieron los moros o el maestre de Calatrava et el de Alcantara et el de Alcanniz posavan, et levaron *ende* carneros.» (*Primera Crónica*, IV, p.753)

Y associé au verbe statique *posar* désigne le lieu d'arrivée, *Tablada*.

Y désigne l'endroit alors que le verbe déclare l'activité qui s'y déroule.

Tout ce qui précède *levaron ende* depuis l'arrivée, transforme la ville en lieu de séjour et donc en intériorité. *Ende* reprend à son compte cette intériorité et le verbe *levar* lui applique un procès d'extraction. L'objet du prélèvement, *carneros*, est retiré d'une intériorité qui était remplie de bien d'autres éléments.

Ce qui était explicite avec *mover ende* ou *salir ende*, est implicite avec *levar ende* : l'intériorité est un lieu que l'on quitte. L'objet du prélèvement subit une extraction d'un lieu dans lequel il formait une unité avec les autres composantes du lieu. Ce qui est supposé après l'extraction, c'est l'après, le nouveau lieu de *carneros*. *Levaron ende carneros* dit :

*Parmi tous les gens qui étaient à cet endroit et en formaient l'unité, ils ont extrait des moutons... (et on suppose : ils les ont emmenés avec eux).*

Y n'est pas systématiquement placé avant *ende*, mais dans ce cas l'intériorité du lieu est soulignée d'une autre façon :

- (40) «Et llegando, recibieron le muy bien los mayorales et los otros omnes buenos, et querien le coger **en** la cibdat. Mas levantosse el pueblo de los menores contra el, et nol dexaron entrar **en ella**, et echaron *ende* los suyos que eran ya **y** entrados.» (*Primera Crónica*, I, p. 61)

Autour d'un même lieu gravitent des verbes, la préposition *en* et les deux anaphoriques, *y* et *ende* : la ville est d'abord un lieu d'arrivée et

d'accueil (*llegando, recibir*) avant d'être une intériorité (*coger en, entrar en ella*). *En ella* ne fait que souligner une intériorité déjà bien définie, et le verbe *entrar*, seul, pouvait terminer la proposition. Bien qu'associé à *entrar*, *y* ne fait rien d'autre que désigner l'endroit, objet du mouvement, mais il n'en dit rien : de même qu'il y a *llegar y*, il y a *entrar y*. En revanche, *ende* reprend l'idée d'intériorité parce qu'on peut s'en extraire.

- Dans de nombreux exemples, *y* est associé au verbe *matar*, car dans le cadre d'une bataille, d'une victoire et d'un pillage, le lieu devient un lieu de mort avant de faire l'objet d'un prélèvement matériel :

- (41) «Et entraron los cristianos et arraval de Cordova, et mataron **y** muchos moros et cativaron muchos, et levaron *ende* grandes robos...» (*Primera Crónica*, III, p. 455)

Avec les verbes *levar* et *sacar*, *ende* s'intègre dans une sorte de formule conclusive, venant achever un épisode récurrent dans la *Primera Crónica* : la prise d'une ville et son pillage.

- (42) «... cerco Madrit, et crebanto los muros et robo toda la villa et quemola, et levo *ende* muchos moros cativos...» (*Primera Crónica*, III, p. 391)

- (43) «Otra vez acaesçio que don Enrique et el maestro de Calatrava... fueron de noche quebrantar el arraval de Benaliofar que dezien ; et entraronlo et fezieron **y** muy grant danno, et quemaron **y** una partida del, et sacaron *ende* mucho ganado et bestias et ropa et otras muchas cosas.» (*Primera Crónica*, IV, p. 758)

Même dans le cadre d'une formule de fin de chapitre ou d'épisode, de façon elliptique ou détaillée, l'intériorité du lieu et les activités qui s'y déroulent sont suggérées avant que n'apparaisse *ende*.

2-b. Collocation de *ende* dans *ser ende* + *participe passé*.

L'intérêt pour la collocation de *ende* est lié au mouvement prospectif qu'il suppose, comme tout anaphorique. S'intéresser à sa collocation c'est déterminer l'importance que sa capacité référentielle lui permet d'avoir dans le déroulement temporel du discours.

Lorsque le verbe *echar* apparaît sous la forme *ser* + *participe passé*, *ende* est placé entre l'auxiliaire *être* et le participe passé dans 3 exemples sur 4 :

- (44) «En este anno otrosy entraron dos huestes de moros en Gallizia, et al cabdiello de la una dizien Abolabez et al de la otra Melhi ; et bien asi commo entraron mucho enforçadamiente, bien asi **fueron ende echados** enforçadamiente.» (*Primera Crónica*, III, p. 352)

Le mouvement rétrospectif porté par *ende* intervient aussitôt après l'auxiliaire *ser* et avant le participe passé. L'adverbe *enforçadamiente*, placé en position finale après le groupe *ser ende* + *participe passé* achève la phrase et complète le parallélisme introduit par *et bien asi commo*.

L'insistance porte davantage sur l'adverbe placé en position tonique après le verbe et incident au procès du verbe.

L'intérêt d'observer la collocation de *ende* dans la structure *ser ende* + *participe passé* tient à la nature particulière du verbe *ser* lorsqu'il est auxiliaire d'un participe passé. Cette particularité renvoie à la notion de subductivité inhérente à certains verbes.<sup>10</sup>

<sup>10</sup> Sur la notion de *subduction exotérique* des verbes d'existence, on lira dans la *Théorie des auxiliaires* de Gustave Guillaume : «La subductivité est au maximum dans les verbes exprimant les idées fondamentales de genèse, d'existence, de possession. (...) Ainsi, *être*, qui ne peut avoir alors que le sens plein d'*exister*, apparaît subductif, idéalement antécédent

Cette subduction exotérique du verbe «conduit le verbe non plus seulement au-dessous des autres verbes, mais au-dessous des sens moins subductifs qu'il a, dans le procès-même de sa subduction, occupés antérieurement. Autrement dit, elle le fait subductif intérieurement... la subduction, en s'amplifiant, devient *ésotérique*.»<sup>11</sup>

«Que le verbe *être* en fasse l'objet, il n'aura plus le sens aisément fixable d'*exister*, que maintenait en lui la subduction simplement exotérique, mais il prendra dans la subduction plus ou moins profonde de l'idée d'existence un sens moins pénétrable, aussi facile à manier que difficile à fixer.»

Le verbe *être* subduit prend la forme d'un auxiliaire, comme ici dans les exemples *ser + participe passé*, ou d'une copule (nous observerons plus loin *ser + adjectif*). Il en résulte pour le verbe auxiliaire une perte de matière que va venir compenser un autre mot, ici le participe passé.<sup>12</sup>

Cette dématérialisation du verbe auxiliaire crée au sein du discours **une situation d'attente**, puisque l'auxiliaire est en attente d'un complément matériel :

«Dans toutes les langues, les verbes auxiliaires sont des verbes dont la genèse matérielle, interrompue par un achèvement plus rapide de la genèse formelle, **reste en suspens**, ne s'achève

---

par rapport au reste de la matière verbale.», *Théorie des auxiliaires et examen de faits connexes*, in *Langage et science du langage*, Les Presses de l'Université Laval- Québec, 1984, p.73-74.

<sup>11</sup> G. Guillaume, *ibid.*, p.75



pas et appelle, en conséquence, *un complément de matière* qui ne peut venir -l'ontogénèse du mot étant close- que de l'extérieur : d'un autre mot .»<sup>13</sup>

Dans *fuieron **ende** echados*, le mouvement rétrospectif qu'implique *ende* sépare l'auxiliaire du participe passé, et intervient donc au moment où le verbe *être*, interrompu dans sa genèse matérielle, attend justement ce complément de matière qui lui manque pour redevenir un entier.<sup>14</sup>

*Ende* se glisse dans un moment d'attente, de *suspens*, alors que le procès du verbe *echar* n'est pas accompli en totalité. Il le sera au moment de la déclaration de *echados*. Ce moment de suspension rend possible, mais pas nécessaire, l'incursion de l'anaphorique juste avant que tout soit accompli : entre l'auxiliaire *être* (temps suspendu) et le participe passé (procès accompli), *ende* rappelle un lieu de toute façon implicite. Une fois l'auxiliaire complété par *echados*, le rappel du lieu par *ende* crée une insistance sur ce lieu, resté en mémoire et entretenant avec *echados* un lien implicite mais préexistant.

Dans un exemple, *ende* est rejeté en fin de proposition :

- (45) «Mas el rey, assi era quexado de la reyna, que se non quiso partir de la postura que tenie dell officio de Francia seer recebido en Espanna, et que el de Espanna **fuesse echado ende...**» (*Primera Crónica*, III, p. 542-543)

Le mouvement rétrospectif porté par *ende* est rejeté après le groupe

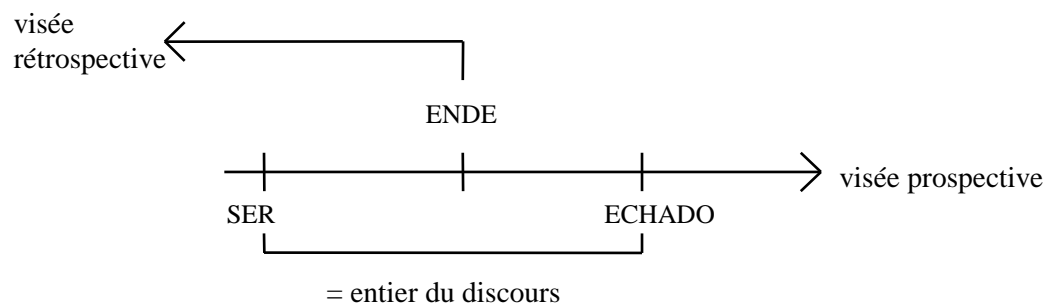
<sup>12</sup> Sur la double genèse, matérielle et formelle, du mot, on se reportera à G.Guillaume, *ibid.*, p.77.

<sup>13</sup> G. Guillaume, *ibid.*, p.78

<sup>14</sup> « Un auxiliaire est un verbe qui, par un effet de dématérialisation, a cessé d'être un entier sémantique... Cette incomplétude explique qu'un auxiliaire ne puisse figurer dans le discours qu'accompagné d'un autre mot qui le complète, lui restitue matériellement de quoi devenir un

auxiliaire - participe passé, c'est-à-dire au moment où le verbe a atteint l'état d'entier. Il n'y a plus de situation d'attente au moment où est déclaré *ende*. Le lieu est rappelé une fois réalisé l'aspect composé, achevé du verbe *echar*. La séparation est nette entre *fuesse echado* et *ende*. L'insistance porte sur le lieu rappelé par *ende*, puisqu'au moment où est déclaré *echado*, le rapport avec le lieu s'est déjà établi mentalement.

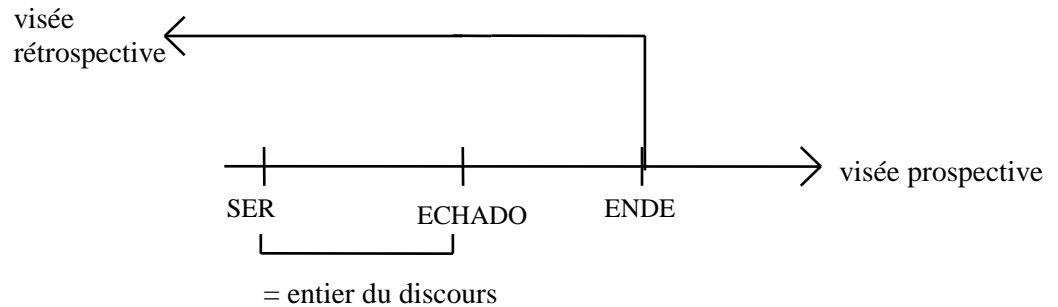
L'exclusion de *ende* du groupe auxiliaire-participe passé ne peut conduire qu'à une insistance sur la provenance. Dans *ser ende echado*, *ende* est intégré dans le nouvel entier du verbe *ser echado*, qui constitue la visée du discours. *Ser echado* étant l'objet principal du discours, y intégrer *ende* équivaut à rappeler par anaphore un lieu resté en mémoire qui entretient avec *ser echado* un lien implicite.



Le rejeter après *ser echado* provoque un déplacement de l'attention vers *ende* : le rappel du lieu ne participe plus à l'élaboration temporelle de l'entier du discours, mais constitue une unité de rappel postérieure à la déclaration de l'entier du discours et, du même coup, dirige le projecteur vers ce lieu.

---

entier. » G. Guillaume, *Existe-t-il un déponent en français?*, 1943, in *Langage et science du langage*, p.131.



Cette collocation de *ende* crée un effet d'insistance sur le lieu, alors qu'il s'agit plutôt d'une vocation propre aux déictiques, lorsque le verbe est suivi de *de aquí* ou *de allí*.

Nous avons relevé de très nombreuses occurrences de *ende* associé à des structures verbales telles que *ser + adjectif*, *aver + substantif*, *verbe modal + verbe*. Nous pourrions vérifier si cette collocation de *ende*, entre l'auxiliaire en attente du complément de matière et ce complément de matière, se confirme.

### 2-c. Ende + verbe d'extraction, de prélèvement (lieu implicite).

Ces exemples font figure d'exception tant ils sont peu nombreux : 13 occurrences, dont 8 extraites de la *Primera Crónica*.

Avant d'observer les exemples qui évoquent un prélèvement matériel (la majorité), il convient de faire une place à part au verbe *nacer*.

Dans l'exemple suivant, il s'agit davantage de circonstances particulières attachées à un lieu que du lieu lui-même :

(46) «hy estavan contrarios || los tiempos por yguales

cada uno cuemo corren || o quales temporales  
 cuemo naçen los truenos || y los rayos mortales  
 cuemo son en el ano || iiiij°. tiempos cabdales.»  
 (*Libro de Alexandre*, Ms. O, p.121)

«Alli estavan contrarios los vientos prinçipales  
 cada unos commo coren y en quales tenporales  
*ende* nasçen los truenos y los rrayos mortales  
 commo son en el año quatro tienpos cabdales.»  
 (Ms. P, p.120)

Une tempête est plus une circonstance qui touche un lieu qu'un lieu en soi. C'est aussi un phénomène diffus difficile à contrôler avec un début, un milieu, et un achèvement. En résumé, c'est un phénomène compatible avec l'idée d'intériorité, d'où les expressions *au milieu de la tempête*, *au plus fort de la tempête*, etc... Ici, *ende nasçen* ne désigne pas un endroit précis mais un endroit diffus quelque part entre ciel et terre, impossible à circonscrire.

(47) «... e son tales commo un omne que puso su misión en fazer buena semiente porque nasçiesse *ende* buen trigo, syn espinas e syn cardos...»  
 (*Crestomatía, Calila e Dina*, 1251, p. 206)

Le rapport entre *semiente* et *trigo* est avant tout spatial : le blé pousse à l'endroit de la semence. Ce lien est doublé d'un rapport temporel avec le verbe *nasçer* qui suppose un laps de temps important entre les semailles et la pousse du blé. Le lieu est non seulement implicite, mais comme dans l'exemple précédent, ce ne peut être qu'un lieu vaste, formant une unité, mais évoquant en même temps une pluralité (toutes les semences, tous les épis de blé) pour lequel le caractère diffus de *ende* convient parfaitement.

Dans les exemples suivants, le lieu prend une dimension particulière

du fait du sémantisme du verbe *nacer*, puisqu'il évoque ici la naissance physique d'êtres animés :

(48) «E destes incubos dize mahestre Pedro que pudo seer que yoguieron con aquellas mugieres del linage de Caym, e que **nacieran ende** gigantes tales como aquellos que avemos dicho...» (*General Estoria*, I, p. 27)

(49) «...e mando a todos los varones dela cibdat e dela tierra que saliessen e fuessen con el luego alli de morada, e fincassen las mugieres en las villas e catassen quantas y saldrien prennadas aquel anno, e quantos **ende nasciessen** varones que los degollassen todos e fue assi fecho.» (*General Estoria*, I, p. 86)

Le lieu constituant l'origine physique est une femme. L'emploi de *ende* dans un contexte où sont réunies les notions de provenance et d'intériorité se justifie d'autant plus que l'on dit *tener un fijo en una muger*.

L'association *nacer ende* montre la capacité de l'anaphorique à s'adapter au contenu sémantique du verbe. *Nacer* emporte de façon très marquée l'idée d'origine, et c'est précisément dans ces exemples que *ende* se pose très clairement comme anaphorique d'une intériorité. L'effet ressenti est celui d'un glissement à l'intérieur de la particule, qui lui permettrait, en fonction du verbe qui lui est associé, de marquer davantage l'intériorité.

Associé au verbe *nacer*, *ende* participe peu à l'idée de provenance, mais compense cette «inutilité» due au sémantisme du verbe par son aptitude à rappeler un lieu donné comme intériorité.

Lorsque nous qualifions le lieu d'implicite, deux situations se présentent :

- Les exemples où, comme avec *escapar*, il faut «remonter» le texte pour

retrouver le lieu où se déroulent les événements, autrement dit la cible de *ende* :

- (50) «Pero con tod aquello non pudo alli estar la hueste de los romanos, e ovasse a levantar *ende* por que les llego a los de Carthago grand ayuda de los de Affrica e dEspaña...»  
(*Primera Crónica*, I, p. 47)

La cible de *ende* se trouve bien en amont du texte, dans le titre qui annonce que toutes les actions évoquées dans le chapitre se dérouleront à Carthage : «*De cuemo los romanos cercaron a Carthago e cuemo se partieron ende.*».

Le lecteur sait donc parfaitement au moment de lire *levantar ende* que l'armée doit quitter Carthage, même si la situation n'a été évoquée que 35 lignes auparavant. L'indication *les llego a los de Carthago*, dans l'immédiate postériorité de *ende*, n'implique pas que l'armée romaine était à Carthage.

Pour l'immense majorité des exemples, la cible de *ende* se trouvait dans l'immédiate antériorité discursive, c'est-à-dire dans la même phrase, voire dans la même proposition. Nous voyons ici que *ende* est capable de rappeler un lieu préalablement posé (y compris 35 lignes auparavant) et donc supposé acquis.

Dans ce texte juridique extrait des *Documentos Lingüísticos de España*, *ende* rappelle un lieu d'autant plus vague qu'il s'agit du royaume en entier et des terres qui, dans ce royaume, appartiennent aux Juifs :

«*Sancho IV concede al reino ciertas exenciones, especialmente relativas a los tributos arrendados por los judíos.*» (p. 182)

- (51) «Otrossi les quitamos lo que levaron los cogedores... o los que algo ovieron de rrecabdar por el rey nuestro padre o por nos o de cavalleros o de otros omnes quales quier, por baratas o por gualardones, quello non pechen doblado nin senziello de quanto *ende* levaron ffasta el primero dia de enero de la era de xx y quatro annos.» (DLE, Alava, 1288, p.184)

- La deuxième possibilité concerne davantage les circonstances attachées à un lieu que le lieu lui-même, et rappelle ce que supposait *escapar ende* dans le contexte d'une bataille. Pour les deux exemples qui suivent, le lieu est le même, Rome, et il a été annoncé en tête de chapitre :

- (52) «De los nombres de los principes et de los principados de Roma.  
Los nombres de los principes et de los cabdiellos de Roma et los sos sennorios ovieron nombres de muchas maneras por las razones que agora departiremos aqui.»  
(*Primera Crónica*, I, p. 84)

Dès les premières lignes du chapitre, Rome se définit comme un lieu de pouvoir à prendre, au sens où l'instabilité politique se traduit par un défilé de figures qui vont être évoquées dans plusieurs chapitres de la *Primera Crónica* :

- (53) «Mas aun por tod esto non podien con los consules ; tanto eran apoderados en el fecho de la cibdat et tenien se ya con ellos los senadores. Et de guisa fue el pueblo agraviado de las cosas que les fazien los consules et el senado, que ovieron *ende* a toller los consules cuemo fizieran a los reyes...»  
(*Primera Crónica*, I, p. 86)

Le lieu implicite est la ville de Rome. En toile de fond la ville-enjeu apparaît : *en el fecho de la cibdat*. Même si *ovieron ende a toller* se réfère à ce lieu, il s'agit davantage d'écarter les incompetents du pouvoir que symbolise Rome, que de les jeter hors de la ville. Cependant, l'exclusion du pouvoir induit souvent une exclusion géographique :

- (54) «Ell uno de los dos primeros fue luego echado de Roma por

que avie nombre Tarquinio cuemo el rey Tarquinio el Sobervio  
a quien tollieron el regno yl echaron *ende*...»  
(*Primera Crónica*, II, p. 88)

Pour revenir à l'exemple (52), le défilé se poursuit un peu plus loin à la même page :

(55) «Mas los mayores quatro dellos, que eran en vez de los consules, poco tiempo duraron ellos et el so poderio, ca los tollieron *ende*.» (*Primera Crónica*, I, p.86)

Le lieu est d'autant plus implicite que le mot *poderio* apparaît. Il est dit clairement qu'ils sont écartés du pouvoir : *ils les enlevèrent de là*. Il se produit le même procédé mental qu'avec le mot *sennorio*, sur lequel nous reviendrons : on ne peut pas dire que *ende* rappelle *poderio*, comme il serait tentant de le faire.

Etre écarté du pouvoir implique être écarté du pouvoir que l'on a dans un lieu, quel qu'il soit. *Ende* dit toujours la même chose, mais il s'intègre parfaitement dans une phrase où le lieu est avant tout un lieu de pouvoir, où le lieu s'efface au profit de ce qu'il symbolise, politiquement par exemple.

On serait tenté, face à un tel exemple, de poser la capacité de *ende* à renvoyer à des notions abstraites, ici *pouvoir*. Ce serait se tromper sur la nature de *ende* et lui attribuer des qualifications inexistantes.

En revanche, il faut toujours garder à l'esprit les notions de lieu et d'intériorité qui lui sont inhérentes. *Ende* ne se transforme ni n'opère de transformation sur un lieu. Il rappelle une intériorité qui subit un procès d'extraction. Du fait de son origine latine qui lui permet de servir une anaphore diffuse, *ende* s'adapte à ce qu'est cette intériorité, même si à



première vue la notion de lieu a glissé au profit d'autre chose : dans cette intériorité, le lieu peut s'être effacé au profit de circonstances particulières ou d'un symbole, comme ce fut le cas pour *escapar ende* et comme c'est le cas pour Rome.

**2-d. Aver ende + nom.**

Dans un contexte de profit matériel que l'on tire d'un lieu (droits, rentes, richesses), *ende* est intégré à 8 reprises dans la structure *aver ende + nom* : *derecho, sennorio, riqueza, aver, renda (renta), algo*. Ces substantifs véhiculent déjà l'idée de possession.

Nous avons choisi de classer ces occurrences à part, pour une raison qui tient au contenu sémantique du verbe *aver*, que l'on ne peut pas vraiment qualifier de verbe d'extraction, même si l'idée de possession (plus statique) est liée de façon consubstancielle à l'idée d'origine, puisque posséder est la fin du processus d'extraction.

Le classement et l'observation de ces exemples à ce moment de l'étude présente un double intérêt pour l'analyse de *ende* :

- montrer une fois de plus l'importance du sémantisme du verbe et celle du substantif dans l'interprétation que l'on a de *ende*.

- permettre la comparaison entre ces exemples et d'autres exemples que nous analyserons plus loin, toujours dans le cadre du profit matériel et de la structure *aver ende + nom*.

(56) «... el senado de Roma, veyendo cuemo este Cesar Nero

echava **el imperio** a mal, despendiendo malamente et en malos usos todas **las rentas et los averes** que *ende avie...*»  
(*Primera Crónica*, II, p. 125)

Par rapport aux exemples précédents, le lieu est toujours explicitement posé dans l'antériorité discursive, mais tant dans le lieu que dans le profit que l'on en tire, il se dégage une impression d'imprécision.

(57) «Los consules et desi los cesares et los emperadores, et aun los mandaderos que ellos enviavan por las otras tierras, avien esta costumbre : que quando yvan a **alguna tierra** que se les alçava e la tornavan al sennorio, o a recabdar **los derechos** que *ende avien a aver...*» (*Primera Crónica*, I, p. 57)

Trois éléments participent à cette imprécision :

- Le verbe *aver* est un verbe fondamental qui préexiste notionnellement ou idéellement aux verbes *levar*, *sacar*, *levantar* qui, eux, évoquent une action précise dont la finalité est la possession. *Aver* est un verbe qui enferme une notion plus large et plus générale que celle des verbes déjà évoqués.<sup>15</sup>
- Le profit tiré de la terre est résumé par *los derechos* : puisque ce passage évoque une pratique habituelle -*los consules avien esta costumbre*-, l'article *los* participe de ce que G. Guillaume appelle l'extension anaphorique :

«L'extension anaphorique est un retour de la pensée à ce qui a été antérieurement son objet. C'est l'emploi où l'article se rapproche le plus du pronom. De même que ce dernier, l'article anaphorique renvoie à une idée particulière inscrite dans la mémoire.

Le souvenir ainsi évoqué est d'une nature spéciale : ce n'est pas le souvenir d'une chose, mais le souvenir qu'une chose a été

précédemment un objet de pensée.

Comme la pensée prend pour objet aussi bien une possibilité qu'une réalité, les articles anaphoriques se rencontrent devant des idées de deux sortes : les unes rétrospectives ont trait à quelque chose qui a eu lieu, les autres prospectives à quelque chose qu'on prévoit.»<sup>16</sup>

*Los derechos* renvoie à une réalité particulière connue de tous et qui n'est donc pas précisée : le texte fait appel au savoir ou à la mémoire du lecteur, si le détail de ces droits a été évoqué dans l'antériorité discursive.

- Puisque le contexte est celui d'une pratique très courante, le lieu est réduit à l'indéfini *alguna tierra* : le propos élabore une généralité qui vaut pour toutes les terres possédées.

L'imprécision dans le traitement du lieu, même s'il est explicite, ainsi que dans l'expression du bénéfice tiré, est constante dans ces exemples :

(58) «... era Costancio muy buen sennor a maravilla et de muy buena vida... avie sabor de enriquecer a todos sus vassallos et a todos los de **la tierra** ; assi que **las rendas** que *ende* avie, las unas las soltava, las otras partie a todas partes entre sus gentes.» (*Primera Crónica*, II, p. 179)

La somme exacte du bénéfice n'apparaît que dans un exemple :

(59) «... et que diesse Abeniaf al Çid quanto valie el pan que tenia **en Valencia** quando matara al rey ; et aquella renta que el solie aver *ende*, cada tres mil maravedis, que gelo diesse todo desde quando començara la guerra fasta entonçes, et *dende adelante* que gelo diessen otrosi...»

---

<sup>15</sup> Sur la subduction exotérique des verbes d'existence, on se reportera à G. Guillaume, *Théorie des auxiliaires et examen de faits connexes*, in *Langage et science du langage*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, 1984, p. 73-74.

<sup>16</sup> G. Guillaume, *Le Problème de l'Article et sa solution dans la langue française*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, 1975, p.223

(*Primera Crónica*, III, p. 571)

Enfin, nous avons choisi de traiter à part les exemples où, malgré la présence du verbe *aver*, il n'est pas question d'un profit matériel.

Dans l'exemple suivant tiré du *Libro de Alexandre*, la notion d'origine contenue dans toute la phrase se répercute sur *ende*, comme le montre la version du manuscrit P (XV<sup>ème</sup> siècle) et la présence du *hy* au vers suivant.

Elle se conjugue avec l'idée de possession puisque le verbe *aver* a également ici son sens plein de verbe de possession :

(60) «Gozeas respondio || dezir te la verdat  
En Egipto fuy nado || y vin a tal hedat  
*ende ove* los parientes || y he grant herdat  
**hy** aprendi sciencia || a muy grant planidat.»  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O, p.189)

«En Egibto fuy nado e vin a tal hedat  
*de ally ovi* los parientes e he grant heredat  
alli apris sapiencia a grant plenedat.» (Ms. P)

Comme dans les exemples précédents, *aver* allie la notion de possession à celle d'origine, toutes deux intimement liées puisqu'il s'agit de la propre origine du locuteur. Le rapport d'extraction prend la forme d'un rapport du *tout* à la partie : la terre d'Egypte a vu naître les parents du locuteur, cela revient à dire que ses parents sont originaires d'Egypte. Comme nous allons le voir plus loin avec *ende* dans des formules marquant l'origine, être originaire d'un endroit présuppose qu'on a été dans cet endroit (et qu'on y est éventuellement encore).

La réalité du lieu en tant qu'intériorité avant d'être origine prend toute sa signification en espagnol médiéval avec l'expression *tener un fijo en una muger* et non *tener un fijo de una muger*. C'est l'idée d'intériorité qui prime

sur celle de provenance :

- (61) «... «¿ E **en** quien ovistes este fijo?» dixo el escudero. «**En** una dueña», dixo el cavallero, «segunt me semejava a la primera vista, la mas fermosa que en el mundo podria ser ; mas a la partida que me *ende* agora parti, vyla tornada en otra figura...»» (*Crestomatía, El Caballero Cifar*, 1300-1305, p. 342)

Le «lieu» représenté mentalement en tant qu'intériorité permettant une extraction justifie l'emploi de *ende* :

- (62) «Otra noch, echos la menor con el e **ovo ent otro fijo** que ovo nombre Amon e fue padre de los d'Amon troa oy.»  
(*Fazienda*, p. 46)

- (63) «E ovo mugier de sos parientes, que avya nonbre Anna, e **ovo ende i fijo** que avye nonbre Tobias.» (*Fazienda*, p.114)

L'intériorité apparaît notionnellement antérieure à l'idée d'extraction : *tener un fijo en una muger* met l'accent sur le fait que l'enfant extrait sort d'une intériorité, de la même façon que l'on sort d'une intériorité où l'on a séjourné quand on se dit originaire d'un pays : il faut d'abord avoir fait partie d'un tout donnant l'image d'une intériorité pour dire ensuite que l'on sort de cet endroit.

Il s'agit du même rapport intériorité / provenance que nous avons dégagé dans l'exemple (17) : le lieu est d'abord une intériorité, même implicitement, avant d'être un lieu de départ ou d'origine: *albergaron y... partieron ende...*

Ici, le contexte étant celui de l'origine, le rapport se double d'un rapport du tout à la partie : nous aurons l'occasion d'évoquer ce rapport du tout à la partie en évoquant les formules marquant l'origine.

### **Conclusion sur *ende* + verbe d'extraction (lieu implicite et explicite).**

Le nombre d'exemples où l'idée d'extraction se conjugue avec un lieu implicite est infime face à la quantité d'exemples où le lieu explicite a été posé juste avant *ende*. Une fois de plus se confirme l'impression que *ende* est doté de certaines aptitudes peu exploitées.

Nous avons déjà constaté la capacité de l'anaphorique (associé à un verbe de mouvement) à s'adapter dans le contexte d'un lieu implicite. Or cette aptitude apparaît dans très peu d'occurrences.

On peut constater le même phénomène avec les verbes d'extraction, compte tenu du petit nombre d'occurrences. L'observation des occurrences où *ende* rappelle un lieu implicite dans la *Primera Crónica* met en évidence une aptitude de *ende* abandonnée dès la deuxième partie de l'oeuvre :

En effet, sur les 7 exemples de la *Primera Crónica*, 5 se trouvent dans la première partie qui, rappelons-le, compte peu de pages par rapport à la seconde et surtout à la troisième. Tout se passe comme si cette aptitude de *ende* à rappeler un lieu implicite supposé acquis avait été possible, comme nous venons de le voir, mais rapidement abandonnée.

En conclusion sur l'association de *ende* à un verbe de mouvement ou d'extraction, être associé à l'un ou à l'autre n'a pas d'incidence notable sur *ende*, comme si sa nature et sa capacité référentielle lui permettaient d'être combiné à ces deux catégories de verbes.

L'observation des exemples (figurant déjà en annexe ou dans le texte) dans une même oeuvre, la *Fazienda de Ultramar*, montre que *ende*

conceptualise les référents de la même façon et opère de la même façon quel que soit le verbe : dans cette oeuvre, l'anaphorique est placé systématiquement entre le verbe et ce à quoi s'applique le procès du verbe :

- *querian los ent sacar*      - *abriré vuestros sepulcros e vos ent aduzré*

- *levo ent mil cativos*      - *quanto y entra tanto end sale*

- *sacodit ent la foca*      - *nos ent partio a diestro ni a siniestro*

Que *ent* soit placé avant ou après le verbe, il est toujours intégré dans un procès à visée prospective, entre l'objet du verbe et le verbe, ou entre le verbe et son objet.

### 3- *Ende* au sein de formules marquant l'origine.

Dans ces formules, le rapport au lieu se pose encore différemment, puisqu'il ne s'agit pas de quitter un lieu ou d'en extraire quelque chose, mais simplement d'être originaire de ce lieu, ce qui implique, comme nous allons le voir, d'en faire partie.

*Ende* est associé au verbe *ser* et à un adjectif ou un nom contenant l'idée d'origine. La présence récurrente de ces formules, en particulier dans la *Primera Crónica*, confirme cette capacité de l'anaphorique à s'intégrer au sein de formules. Le contenu sémantique des adjectifs et substantifs, qui viennent compléter le verbe copule *ser*, montre une fois de plus que *ende* ne déclare pas la provenance à lui tout seul, mais qu'il est combiné à des éléments du discours qui élaborent et déclarent l'idée de provenance.

- *Ser ende + adjectif (natural) : 4*
- *Ser ende + adjectif ordinal numéral :10*
- *Ser ende + nom : 20*
- *Fazer ende + nom : 3*

Mis à part 2 exemples, *ende* est toujours placé entre le verbe copule et le nom ou l'adjectif. L'idée de provenance ou d'origine n'est pas liée aux verbes fondamentaux *ser* ou *fazer*, mais à leur combinaison avec un nom ou un adjectif.

### 3-a. *Ser ende natural.*

La combinaison *ser natural* implique la référence à un lieu auquel elle est reliée par la préposition *de* :

- (64) «En **essa misma tierra**, d'essa penna real,  
avié una contrecha, *end* era natural...»  
(Berceo, *Cogolla*, 138 b, p.111)

Dans l'exemple de Berceo, *end* placé en tête d'hémistiche permet d'insister sur son référent. *End* est surtout exclu du groupe formé par la copule et l'attribut : la vision rétrospective que porte l'anaphorique intervient avant le groupe copule-attribut, ce qui a pour effet d'exclure *end* de la vision prospective portée par *era natural*. La place de *ende* produit une insistance qui pourrait se traduire par le gallicisme *c'est...que* : *c'est de cette terre que...*

En dehors de cette occurrence, *ende* est très vite intégré, **dans les textes postérieurs**, entre le verbe copule et l'attribut ou le substantif :

- (65) «A **Affrica** dixieron otrossi este nombre dotra duenna que fue *ende* sennora e ovo este nombre...»  
(*General Estoria*, I, p. 46)



- (66) «... Aben Alahmar rey de **Ariona** que se llamo en comienço de su reyno «rey de Ariona» porque era *ende natural*...»  
(*Primera Crónica*, IV, p. 737)

Une fois de plus, malgré la tentation, on ne peut poser que *ende* = *de allí* parce qu'il est évident que l'adjectif *natural* emporte avec lui la notion d'origine. *Ende* ne dit pas **à lui tout seul** la provenance, il est combiné à des éléments qui, réunis, évoquent une origine, une provenance.

La vision rétrospective portée par *ende* est désormais intégrée au sein de la formule, séparant ainsi le verbe copule de son attribut. Le verbe *ser* n'est pas auxiliaire en attente d'un participe passé (**exemples 44 et 45**) mais copule en attente d'un attribut, ici *natural*. La dématérialisation de la matière verbale du verbe *ser* provoque également une situation d'attente, de suspension d'attribution, dans laquelle se glisse *ende* pour rappeler le lieu resté en mémoire :

«Le verbe *être* employé auxiliairement comme copule sert à passer de l'attribution intemporelle (*un homme jeune*) à l'attribution temporelle (*cet homme est jeune*). L'auxiliaire *être* et la copule *être* procèdent pareillement d'une dématérialisation du verbe *être*. Dans *cet homme est jeune*, l'adjectif *jeune* occupe dans l'espace appartenant au verbe *être* la place laissée vide par la dématérialisation de ce verbe. Il s'ensuit que l'entier de discours auquel on a affaire c'est *être jeune*, et non pas *être*. Le mot *être* est verbe, sans dématérialisation qui en ferait un auxiliaire ou une copule,

dans : *je pense, donc je suis.*»<sup>17</sup>

Dans *era ende natural*, *ende* est intégré dans l'entier du discours, parce qu'il intervient avant que ne soit posé l'adjectif qui achève le discours et reconstitue du même coup le nouvel entier du verbe, «un verbe homogène qui s'exprimerait en deux mots».<sup>18</sup>

L'entier du discours ne vise pas à mettre en valeur un lieu déjà posé, mais à déclarer *ser natural*. Placé avant ou après *ser natural*, *ende* est exclu de l'entier du discours. La coupure nette entre le nouvel entier verbal que constitue *ser natural* et *ende* ne vise qu'à marquer de façon insistante la provenance, alors que l'intégration de *ende* dans l'élaboration temporelle de *ser natural* fait de cet entier l'information principale. Le groupe *ser ende natural* forme un tout, à l'intérieur duquel la rétrospectivité inhérente à *ende* n'a d'autre but que de rappeler du déjà pensé.

Dans *ser ende + participe passé*, comme dans *ser ende natural*, l'élément final (participe passé, adjectif) achève la suspension temporelle commencée avec l'auxiliaire ou la copule *ser*, et permet que soit réalisé, achevé, terminé, un entier. La collocation de *ende* suit la logique temporelle de tout le discours : le lieu, ou trace mémorielle, est, dans ce discours, préexistant à *ser natural*. La place de *ende* dans *ser ende natural* n'est que le reflet d'un lien mental déjà existant, obéissant à une logique temporelle. C'est la rétrospectivité intervenant après *ser natural* ou *ser echado* qui crée

<sup>17</sup> G. Guillaume, *Leçons de Linguistique*, 1948/49B, Les Presses de L'université Laval - Québec, Paris, 1971, p.161-162.

<sup>18</sup> G. Guillaume, *Théorie des auxiliaires*, *ibid.*, p.79.

l'insistance sur le lieu.

**3-b. Ser ende + adjectif ordinal numéral.**

Dans le cas où le nom est un numéral ordinal, la préposition s'impose une fois de plus puisqu'il indique le rang de quelque chose ou de quelqu'un dans un ensemble. Ici, le rang est rattaché à un lieu précédemment évoqué.

- (67) «Et aquel anno fue Sant Maximino fecho obispo **de Alexandria** et fue *ende* el catorzeno et governo la eglesia diziocho annos.»  
(*Primera Crónica*, II, p.168)

Dans ces nombreux exemples, tirés exclusivement de la *Primera Crónica*, *ende* se trouve au centre d'une **formule récurrente lexicalisée**, qui vient clore de façon elliptique la vie de l'évêque en question, et le chapitre qui lui était consacré.

**3-c. Ser ende + nom.**

Dans cette combinaison qui regroupe 20 occurrences, comme dans les précédentes, l'idée d'origine se conjugue avec celle **d'appartenance** :

- (68) «... fue Asclepiades fecho obispo **de Antiocha** ; e sant Alexandre, de Jherusalem, seyendo aun vivo sant Narciso, que era *ende* obispo.» (*Primera Crónica*, II, p.160)

On sera tenté de prêter à *ende* la même valeur que l'on prête au *en* français dans de tels cas, c'est-à-dire la valeur possessive.

La préposition *de* est toujours aussi présente à l'esprit que dans les exemples précédents avec les verbes d'extraction, et elle s'impose

matériellement si l'on rétablit le rapport de possession, en espagnol comme en français :

*Il était l'évêque **de** cette ville = il **en** était l'évêque  
= il était **son** évêque*

*Pour avoir la possession **de** cette ville = pour **en** avoir la possession  
= pour avoir **sa** possession*

C'est le rapport qui s'établit entre le lieu et le fait d'être évêque, ou d'avoir quelque autorité en ce lieu, qui justifie l'emploi de *ende*. Autrement dit, c'est une fois de plus le lieu vu comme une intériorité que convoque *ende* : être l'évêque **d'**une ville, c'est faire partie **de** cette ville, c'est **en** faire partie. Le rapport d'appartenance revêt l'aspect d'un rapport entre le tout et la partie.

Cette variante du rapport d'appartenance est évoqué par Gustave Guillaume dans son « *Examen des principaux rapports impliqués par la préposition de* » :

«§34. Rapport de la partie au tout.

Ce cas est une variante du rapport d'appartenance. Au lieu que le premier objet nommé appartienne au second, il en fait partie.»<sup>19</sup>

Etre l'évêque d'une ville, ou, de façon plus générale, remplir une charge importante dans une ville, signifie en faire partie et se distinguer des autres éléments formant cette communauté par l'exercice de cette charge.

L'évêque est donc une partie d'un tout, une ville formée de plusieurs

---

<sup>19</sup> G. Guillaume, *Le Problème de l'Article et sa solution dans la langue française*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, 1975, p.122-124.

éléments. C'est l'élément *évêque* qui, dans ce contexte particulier, est distingué.

Dans tous les exemples sans exception, *ende* est placé entre l'auxiliaire *être* et le substantif.

### 3-d. Fazer ende + nom.

Les 4 exemples que nous classons dans ces formules marquant l'origine réunissent à la fois l'idée d'appartenance à un lieu, et celle de la relation entre un tout et une partie.

Au verbe *ser* qui pose l'existence, dans les exemples précédents, succède le verbe *fazer* plus actif :

- (69) «... el emperador Zeno a aquella sazón avie la cabeça et la siella del su emperio en la cipdat de Costantinopla, e nol obedecie **Roma** ni Ytalia por razón que Orestes, un patricio, se alçara con ella, et **fiziera ende emperador** a un su fijo que avie nombre Augustudulo...» (*Primera Crónica*, II, p. 243)

*Ende* rappelle toujours un lieu explicite, placé entre l'auxiliaire *fazer* et son support, un titre honorifique résumant le pouvoir exercé sur une ville ou un royaume, même imaginaire :

- (70) «... e el rey Saturno, otrosi, quando esto vio en el, diol el poderio **delas aguas**, et fizol *ende* almirant e rey con sus derechos...» (*General Estoria*, I, p. 156)

Il nous a semblé intéressant d'observer plus en détail ces exemples, pour ensuite établir la comparaison avec d'autres exemples plus nombreux où *ende* est également intégré dans la formule *fazer ende + nom*, mais où il n'est pas anaphorique d'un lieu géographique posé explicitement (ou

implicitement), comme ce fut toujours le cas dans ces exemples.

De la même façon, dans la formule récurrente *ser ende + adjectif*, nous pourrions observer *ende* anaphorique d'une autre sorte de lieu.

#### **4- Ende + verbe statique.**

Dans plusieurs exemples (42 occurrences dont 25 dans la *Primera Crónica*), *ende* est anaphorique d'un lieu précis, et sans qu'intervienne l'idée de provenance. S'il fallait traduire *ende*, il n'y aurait d'autre recours que *ici*, à *cet endroit-là*. C'est cet emploi de *ende* qui justifie que, dans dictionnaires et glossaires, on pose, à côté de *ende = de allí*, *ende = allí*.

##### **4-a. Ende équivalent diffus de l'adverbe anaphorique y ?**

Dans le *Tesoro de las dos lenguas española y francesa* de Oudin<sup>20</sup>, les deux traductions proposées sont : *là*, *delà*.

Dans le dictionnaire de Cuervo<sup>21</sup>, *ende* est l'équivalent de *allí*, *en aquel lugar*, et de *de ahí*.

Cette aptitude de *ende* peut paraître inutile puisque dès les débuts de l'espagnol existent l'adverbe anaphorique *y* et les déictiques *aquí*, *allí*.

<sup>20</sup> C. Oudin, *Tesoro de las dos lenguas española y francesa*, 1675, Article ENDE.

<sup>21</sup> R. J. Cuervo, *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, Article ENDE.

Dans le *Diccionario etimológico* de Corominas<sup>22</sup>, *ende* aurait acquis cette capacité à dire aussi *allí* du fait de la disparition de *i* :

«...la desaparición de *ende* fue algo posterior a la de *i* : de ahí que ciertos autores empleen también *ende*, como sustituto de *i*, con el significado *allí...*»

Pourtant, dès 1215, on trouve dans *La Vida de Santa María Egipciaca* une occurrence où *ende* est anaphorique d'un lieu précédemment évoqué au même titre que *i*, alors qu'à cette époque *i* n'a pas disparu, ni même subi la moindre modification.

L'information de Corominas est exacte, mais seulement à partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, comme nous le verrons plus loin. Il faut savoir que *ende* a déjà cette aptitude avant la disparition de *i*, même si elle concerne très peu d'exemples :

(71) « Mas el día de la çena del Señor, a la tarde, toma el cuerpo santo del señor e la su preçiosa sangre en un santo cáliz. E vente con ello a la **rribera del rrió Jordán**, e esperame *ende*. »  
(*María Egipciaca*, p. 24)

Le verbe *esperar* est statique, c'est-à-dire qu'il peut fonctionner sans la préposition *de*. Dans un contexte géographique, *esperar* ne convoque pas l'idée de départ, de provenance ou de prélèvement ; au contraire, il véhicule l'idée d'immobilité : *esperar algo*, *esperar a una persona*. Dans un contexte moral, l'idée d'extraction s'impose : *esperar algo de una persona*.

Ici le contexte est géographiquement déterminé : un lieu précis ayant été posé dans l'immédiate antériorité discursive, et le verbe *esperar* étant

---

<sup>22</sup> J. Corominas, J. A. Pascual, *Diccionario Crítico Etimológico Castellano e Hispánico*,

associé à une personne, *me*, tous les éléments sont réunis pour que *ende* fonctionne comme l'adverbe anaphorique *i* ou comme un déictique : *espérame allí*.

Cet emploi de *ende*, qui représente un nombre d'occurrences non négligeable, est très étonnant puisqu'à cette période (de *Fazienda de Ultramar* jusqu'à la troisième partie de la *Primera Crónica*) *y* n'a pas encore disparu, et que *allí* pourrait fonctionner dans quelques exemples.

Hormis l'exemple de *Fazienda*, où *ende* est anaphorique d'un lieu très précis, on constate que dans tous les autres exemples, le lieu, même déterminé, représente un endroit plutôt vague. Le verbe aussi participe de cette imprécision.

On peut alors envisager l'hypothèse que, dans un système mouvant où rien n'était encore bien fixé, où un choix de représentation de l'espace n'avait pas encore été fait, ces occurrences témoignent d'une volonté de donner à *y* un équivalent diffus.

*Ende*, grâce au côté diffus qu'il véhicule, permet de rappeler un lieu dans un procès statique, d'une façon telle que l'anaphorique *y* ou le déictique *alli* qui servent une deixis *ad oculos* ne sont pas pertinents.

La première remarque concernant ces exemples où *ende* est associé à un verbe statique concerne le lieu : il s'agit surtout d'un lieu implicite, évoqué avant et supposé acquis. Quand le lieu est explicite, il est vaste (un pays), voire immense (un empire), donc difficile à circonscrire.



*Ende* peut être associé à trois verbes de mouvement mais qui ne véhiculent pas l'idée de provenance, *segudar*, *correr* et *alcançar*. Dans un contexte de guerre ou de conquête, que l'enjeu soit un royaume, une province, une ville ou simplement une terre, les trois verbes évoquent la mise à feu et à sang d'un lieu traversé par les conquérants. Le contexte précise s'il s'agit d'un saccage matériel ou de la persécution des vaincus, ou des deux.

*Segudar* est toujours employé dans le même contexte dans la *Primera Crónica*, celui d'une bataille qui s'achève par la cavale des vaincus :

- (72) «... et metio toda la tierra a espada e a fuego ; et assi fiziera a Bitinia ; e otrossi luego enpos esto a Paflagonia, et segudo *ende* a Pilemen rey della...» (*Primera Crónica*, I, p. 58)

Dans les *Documentos Lingüísticos de España*, *ende* est associé à *correr* et le lieu est implicite puisque la persécution a lieu sur les terres dont il est question dans l'acte notarié :

- (73) «... **en muchos logares de mios regnos** que non quieren soffrir que los terçeros o los que an de recabdar los diezmos que esten delante quando ellos cojen el su pan nin quieren que sepan quanto es, ante me dizen que si yr quieren al logar por veer si les dan fo derecho o quieren saber verdat quanto es por que se non menoscaben los diezmos, que los maltraen y los fieren y los corren *ende*...»  
(*DLE*, Valladolid y Cerrato, 1255, p. 299)

Le verbe *correr* implique l'incursion sur une terre, la persécution de ceux qui s'y trouvent, ou le saccage de cette terre, ou les trois à la fois.

Dans le *Cid*, cette action se conjugue avec celle d'un passage momentané sur une terre, lieu de pillage avant une prochaine destination :

«Estonces se mudó el Cid al puerto de Alucant,  
dent *corre* mio Cid a Huesa e a Montalván ;

en aquessa corrida diez días ovieron a morar. »  
(*Cid*, 951-953, p.157-158)

La note précise : *Desde allí (dent) saquea (corre) Huesa y Montalbán, tuvieron que pasar diez días en esa incursión (corrida).*

Au moment de l'étude de *dende*, nous aurons l'occasion d'observer ces mêmes verbes associés à *dende*.

Dans les deux exemples, on relève l'imprécision combinée avec le mouvement contenu dans les deux verbes : en effet, *segudar et correr* évoquent un déplacement désordonné à l'intérieur d'un lieu.

(74) «... tanto entro **por la tierra** a adentro, que mato de los ganados e de las bestias **quanto ende alcanço**, e esto fue mucho ademas. » (*Primera Crónica*, I, p. 53)

(75) « Et Dionis, luego que sopo la muerte de Ponpeyo, envio so poder tras **aquella su flota** que fuye ; e a **quantos end alcançaron** mataron los et fizieron los pieças a todos muy cruelmiente, et dieron con ellos en la mar. »  
(*Primera Crónica*, I, p. 82)

Le verbe *alcançar* est réservé à la seule persécution des hommes, et éventuellement du bétail, comme dans le premier exemple.

*Ende* est anaphorique d'un lieu, même vague : une terre ou une flotte.

La quantité réunie dans *quantos* suppose que ce lieu posé dans l'antériorité discursive contient un nombre indéfini d'éléments, hommes ou animaux. Dans le premier exemple, ce nombre indéfini d'éléments est évoqué avant *quantos -mato de los ganados et de las bestias-* ; dans le second, il n'est que supposé dans l'usage métonymique de *flota*, le contenu présentant un intérêt bien plus grand que le contenant.

Le lieu donne déjà la représentation mentale d'un tout composé de

divers éléments avant que n'intervienne *ende*. Cela est d'autant plus frappant dans le premier exemple où le *de* partitif opère une sélection dans cet ensemble entre les bêtes tuées et les bêtes sauvées : *parmi toutes les bêtes qui étaient sur cette terre, toutes ne furent pas tuées*. Furent tuées systématiquement les bêtes à la portée du conquérant.

*Quanto* (ou *quantos*) fait figure de restrictif puisque tous les éléments ne sont pas tués : certains ont échappé à la persécution, parce qu'ils sont restés hors d'atteinte.

Même lorsque l'idée de provenance semble s'être effacée, le lieu est présenté de telle sorte que *ende* y renvoie en tant qu'intériorité formée de plusieurs éléments auxquels s'applique le procès du verbe. *Ende* ne fait pas de ce lieu une intériorité, c'est le contexte qui donne une représentation mentale particulière du lieu, qui peut être, dans certaines occasions, l'intériorité. Et c'est parce que ce lieu est mentalement présent en tant qu'intériorité contenant un nombre indéfini d'éléments que le verbe peut s'y appliquer. *Ende* placé entre le quantitatif restrictif *quanto* et le verbe ne fait que rappeler un lieu qui entretient déjà avec *quantos* un rapport évident, et qui existe déjà en tant qu'intériorité.

Autrement dit, au moment de l'énonciation de *ende*, les données sont déjà fort claires : *quantos* entretient un rapport de partie au tout avec un lieu resté en mémoire parce qu'il vient d'être évoqué, et ce rapport de partie au tout prend la forme d'une sélection entre les éléments formant le tout.

**Avant que n'intervienne *ende*, le retour mental vers le lieu qui permet de dire *quantos*, parce qu'il contient divers éléments, s'est déjà**

**opéré.** *Ende* semble avoir un temps de retard, comme à chaque fois qu'il est placé entre le verbe et son support ou entre le support et le verbe. *Ende* semble matérialiser une jonction mentale qui s'est produite avant lui. D'où cette impression de temps de retard.

**4-b. *Fincar ende* : lieu explicite, lieu implicite.**

Dans plusieurs exemples, *ende* est associé à un verbe qui dit l'immobilité par excellence : *fincar*.

Dans les exemples qui vont suivre, on remarquera que *ende* est placé systématiquement entre le verbe et le résultat : *fincar* joue le rôle de l'auxiliaire en attente de support : *ende*, une fois de plus remplit son rôle de joncteur au moment où la pensée accomplit un mouvement rétrospectif vers ce qui a été posé dans l'antériorité. Ce mouvement rétrospectif intervient entre le moment où est posé le verbe copule, *fincar*, et celui où est apporté le support : *poco, ninguno* ...

Dans les exemples où *ende* rappelle un lieu explicite, ce lieu est encore placé sous le double signe de l'immensité et de l'imprécision :

- (76) «... quando tomo Ponpeyo las Espannas, e el consul Lucollo e este Ponpeyo a Asia, e Julio Cesar las Francias, que crecio ell imperio de Roma fasta los cabos de los terminos de **la tierra**, que muy **pocol ende** finco que no fue todo del so sennorio.»  
(*Primera Crónica*, I, p. 66)

L'évocation d'un lieu immense et imprécis, *la tierra*, est suivie d'une réduction de ce même espace, *poco*, c'est-à-dire une petite partie, comme si, entre les deux, *ende finco* (ou *finco ende*) avait posé un rapport de

réduction à partir d'un tout donné au départ : l'empire de Rome est tellement immense et s'étend tellement sur la terre qu'il la couvre presque entièrement. Il reste donc sur cette terre très peu d'espace à conquérir. On passe d'un extrême à l'autre : de l'extension impressionnante de l'empire romain sur la terre à la petitesse des territoires encore à intégrer à cet empire pour que l'empire romain et la terre ne fassent qu'un.

Dès le *Cid*, *fincar* peut être lié à l'idée de paiement associé à *pagado*. *Fincar pagado* dit un paiement honoré, mais surtout la satisfaction d'avoir obtenu un bon prix :

«Maguer de todo esto, el Campeador contado  
de los buenos e otorgados cayéronle  
mill e quinientos cavallos ;  
cuando a mio Cid cayeron tantos,  
los otros bien pueden fincar pagados.»  
(*Cid*, 1782 b, p. 211)  
Note : fincar pagados = estar satisfechos, considerarse  
bien pagados.

Dans les *Documentos Lingüísticos de España*, *ende* est intégré dans une formule récurrente exprimant la satisfaction après un marché conclu. Si l'on traduit mot à mot la formule, *ende* rappelle un lieu implicite : *il ne resta là rien à payer*, *là* désignant l'ensemble des biens à vendre situés à un endroit évoqué au début de l'acte. Si rien ne reste à payer, c'est que tout fut pris en compte dans la somme versée, que le prix est donc satisfaisant :

(77) « Et otrossi otorigamos y, don Frey Domingo Perez et nos el convento dessi mismo logar, que somos pagados de todos los quatro çientos moravedis que nos diestes vos Martin Gonçalez, y que pasaron todos contados alas nuestras manos y alas nuestras partes, asi que **non finco ende ninguna cosa por pagar.** » (*DLE*, Castilla del Norte, 1285, p.101)

- (78) «... et reçibo de vos en precio çient moravedis alffonsis buenos y derechos, y fo de todos muy bien pagado a toda mi voluntad, que **non finco nin remanecio ende ninguna cosa por pagar** ; assi que en ningun tiempo del mundo non pueda decir yo nin otri por mi que non fue bien pagado destos moravedis sobredichos...»  
(DLE, Castilla del Norte, 1270, p. 93)

Le mouvement rétrospectif de la pensée suggéré linguistiquement par *ende* interrompt le mouvement prospectif constitué de deux éléments :

- *non finco / ninguna cosa por pagar*
- *nin remanecio / ninguna cosa por pagar.*

Comme dans l'exemple précédent, plus géographique, on retrouve le même rapport du *tout* à une partie du *tout*, mais dans un domaine plus restreint : celui d'un bien immobilier avec tout ce qui le compose, chaque unité du domaine ayant une valeur participant de la valeur globale.

Parfois, le lieu implicite s'efface tellement au profit de ce qui s'y passe ou de ce qui s'y trouve, que l'interprétation de *ende* peut prêter à ambiguïté.

Jusque-là, les verbes associés à *ende* (sauf le verbe *nasçer*) ne laissent pas de place à l'idée de provenance qui semblait «étouffée» dans *ende*. Avec le verbe *finçar*, le contexte permet à l'idée d'extraction de réapparaître de façon encore plus évidente :

- (79) «Et este Manilio passo luego de Francia a Espanna...»  
«Et lidio Manilio con Hirtuleyo ; et venciol Hirtuleyo, et desbaratol toda su hueste, et prisol quanto traye que nol finco *ende* nada, et fuxo et fascas solo, et metios en Lerida.»  
(Primera Crónica, I, p. 55)

Le contexte est celui d'une bataille, et comme pour les occurrences avec *escapar ende*, le lieu exact de la bataille a été évoqué un peu plus haut

dans le texte, et constitue donc un préalable supposé acquis au moment où intervient le dénouement du combat, et ses conséquences pour Manilio. La défaite de Manilio implique son dépouillement par le vainqueur et sa fuite.

La proposition qui nous intéresse *-prisol quanto traye que nol finco ende nada-* se fonde sur l'opposition *quanto traye / finco nada* que l'on peut réduire à *quanto / nada*. Les deux verbes inscrivent l'action dans un cadre spatio-temporel : avant le combat, Manilio est arrivé avec quelque chose, après sa défaite et le dépouillement, il ne lui reste rien. Toute l'ambiguïté de l'interprétation de *ende* repose sur l'occupation spatiale supposée de ce *quelque chose* et de ce *rien*. Manilio est arrivé avec armes et bagages, et l'on peut supposer qu'il a installé ses troupes et ses affaires personnelles à un endroit non loin du combat.

Si l'on s'en tient à cette aptitude de *ende* à être associé à un verbe statique, on peut traduire : *il ne lui resta plus rien à cet endroit*, c'est-à-dire à l'endroit supposé non loin de la bataille où il avait son camp, ses hommes, ses effets, etc... N'ayant plus rien à faire là, il fuit.

Ou bien, l'opposition *quanto / nada* se conjuguant parfaitement avec l'idée de provenance et d'intériorité véhiculée par *ende*, on peut affiner ainsi la traduction : *Il ne lui resta rien de tout ce qu'il avait là* : *ende* renvoie à tout ce que possédait Manilio (*quanto traye*) et *nada* pose le triste constat de la dépossession totale. *Ende* permet de renvoyer à un tout posé dans un lieu implicite, le lieu des événements, et formé de plusieurs unités que l'on pourrait détailler : ce avec quoi est arrivé Manilio, y compris les hommes.

C'est le contexte, et surtout le rapport *quanto / finco*, qui permet à

*ende* de renvoyer à un tout posé dans l'antériorité.

A partir du moment où un *tout*, *quanto*, est posé, ce *tout* est susceptible de subir une partition. La suite de la phrase pose que le *tout*, *quanto*, devient *nada*. Au départ a été posé un *tout* formé de divers éléments, dont certains auraient pu être éventuellement préservés. La suite de la phrase livre l'information suivante : aucun des éléments composant le *tout* n'a été sauvegardé. On aurait pu lire : *no le finco ende sino...* suivi d'un des éléments formant *quanto traye*. Pour que l'extraction puisse se réaliser, il faut qu'un *tout* posé dans l'antériorité soit susceptible d'une partition : c'est ce *tout* que rappelle *ende*.

Un rapport d'extraction avec un verbe tel que *fincar* est possible, puisque c'est un verbe statique qui peut évoquer un résultat découlant de circonstances particulières, comme nous l'avons vu dans des exemples précédents.

Le verbe *fincar* pose à un endroit explicite ou implicite un résultat d'ordre quantitatif à partir d'un tout donné, comme le fait l'auxiliaire *aver* :

- (80) «Lucha con los moros. Batalla de Hacinas. Visión que tienen los cristianos la víspera de la batalla.

Vieron aquella noche una fiera cosa :  
venie por el aire una sierpe rabiosa,  
dando muy fuertes gritos la fantasma astrosa

...

todos ovieron miedo que quemar los venia.

Non ovo *end* ninguno que fue tan esforçado,  
que grand miedo non ovo e non fuesse espantado»

(*Crestomatía, Poema de Fernán González*, 1250, p.177)

Dans cet exemple, le lieu implicite est évoqué précédemment dans le discours. Comme pour *escapar ende* dans le contexte d'une bataille, le lieu



est moins important que ce qui s'y déroule. Un ensemble de soldats apparaît immédiatement comme une unité, et tout va être désormais perçu à travers leur regard : *vieron, todos ovieron miedo*. A ce *tout* s'oppose une unité, *ninguno*. Les hommes sont tellement unis dans la peur qui les atteint tous que pas un ne se distingue des autres, pas un ne sort du rang. C'est ce que rappelle *ende* : à l'intérieur de cette masse, dans ce tout formant une unité, aucun élément la composant, *ninguno*, n'adopte un comportement différent des autres. On peut traduire ainsi : *il n' y eut, parmi les hommes qui étaient là, aucun homme qui...* Le *en* français permet de dire : *il n' y en eut aucun qui...*

*End* placé entre *aver* et *ninguno* rappelle un lieu implicite et convoque en même temps l'image d'une intériorité dont on peut extraire un des éléments la constituant. Placé après le verbe qui déclare une existence et se trouve en attente du support *ninguno*, *end* est le témoignage linguistique du mouvement rétrospectif qui s'opère nécessairement dans la pensée entre le moment où est posée l'existence, *aver*, et le moment où est posé son support, *ninguno*. *Ende* est un joncteur mémoriel entre *aver* et *ninguno*.

Une fois de plus, *ende* convient parfaitement dans cette situation pour rappeler non un lieu, mais un ensemble qui se trouve sur ce lieu (indifférent par ailleurs), et dont on va dire quelque chose. L'idée de diffusion mais aussi de pluralité à l'intérieur d'une unité est rapportée par *ende*.

- (81) «El capitulo de como el rey don Sancho se apodero et fue sobre Saragoça. (p. 495)  
«... et si esto non fizieredes, destroyr vos he la villa por suelo et metre **atodos vos** a espada, de guisa que **todos** muerades et non finque *ende ninguno* sinon **el que** fuere cativo. »

(*Primera Crónica*, III, p. 496)

Ici, *ende* opère exactement de la même façon, mais *ninguno* est aussitôt «corrigé» par *sinon el que fuere cativo*. La correction est introduite par *sinon*, qui donne comme vrai ce qui précède (*si*), et immédiatement après exclut de ce nouveau **tout**, que constitue *non finque ende ninguno*, un élément précédé de *non* : *el que...* Autrement dit, le passage de *atodos vos* à *el que* se fait en deux temps.

Le même rapport que celui de l'exemple précédent est posé : tous les éléments d'un *tout* subissent le même traitement. Les hommes sont unis dans la mort comme ils l'étaient dans la peur. De l'intérieur de ce *tout* rappelé par *ende* pourrait être exclu un élément, un élément pourrait échapper à la mort, c'est-à-dire subir un sort différent.

Cet élément **en dehors du** sort commun existe bien, mais il est posé à partir de *ninguno*, et non directement à partir de *todos* : en effet, le fait qu'une individualité soit exclue d'un *tout* suppose que ce *tout* soit constitué d'individualités. C'est cette transition entre une masse indéterminée de soldats et un tout constitué de plusieurs soldats (*ninguno* contient *uno*) que dit *ninguno*. D'où le rôle de *sinon* : à la fois affirmer ce *tout* formé de plusieurs éléments, et infirmer cette donnée en refusant à un élément le sort commun : ... *ninguno si / non el que...*

L'expression du partitif en espagnol médiéval passe donc nécessairement par l'expression d'une intériorité formant un *tout*, dont peut éventuellement être exclu l'un des éléments. Dans un tel système, *ende* a

tout à fait sa place.

Dans le cadre de l'association *ende* + *verbe statique*, le problème de l'ambiguïté peut se poser d'autant plus facilement qu'un lieu précis n'est pas posé de façon explicite dans l'antériorité discursive, comme dans l'exemple de *María Egipcíaca*. Et rien, dans la représentation donnée de ce lieu avant que n'interviennent *ende* et le verbe, ne permet d'envisager un prélèvement ou une sélection.

En effet, quand le verbe est statique, comme *fincar* ou *matar* que nous allons observer à présent, *ende* peut renvoyer moins au lieu resté dans l'implicite qu'au tout qui s'y trouve, ce tout venant d'être posé dans l'immédiate antériorité discursive de *ende*. Dès que le lieu peut être pensé comme un tout formé de plusieurs éléments -le contexte apportant les raisons de le penser comme tel-, une sélection peut intervenir. Le lieu est certes ressenti comme statique (d'où la tentation de poser *ende* = *allí*), alors qu'en réalité il n'intéresse que comme contenant.

Le lieu est toujours présent dans *ende*, mais il glisse et s'efface presque totalement au profit de ce qui s'y trouve. *Ende* s'adapte à ce glissement, tout comme le *en* français dans des formulations telles que *il n'y en a pas*, *il y en a dix*.

4-c. Problème de l'ambiguïté : *matar ende*.

*Matar ende*, comme *segudar ende* ou *correr ende*, peut dire une action associée à un lieu rappelé par *ende*, sans qu'il y ait de rapport de provenance : *tuer là, tuer à cet endroit-là*.

- (82) « Fue la batalla e vinieron los de Israel a los de Syria e mataron *ent* mil omnes e los otros fuyeron a la cibdat, ad Afech, e cayo el **muro de la cibdat** sobrellos e mato *ent* mil omnes. »  
(*Fazienda*, p.127)

La différence est nette entre *ent* anaphorique d'un lieu implicite, celui de la bataille, et *ent* anaphorique d'un lieu précis (l'endroit où le mur de la ville, en s'écroulant, fit mille morts) :

*Ent* en position tonique semble jouer le rôle d'adverbe anaphorique au même titre que *y* :

- (83) « Depues echaronle celada los Phylisteos a Sanpson, e priso los vessos de bestia e mato *end* mil omnes. »  
(*Fazienda*, p. 209)

Dans les deux exemples, on pourrait remplacer *ende* par *y* et on obtiendrait dans les deux cas la traduction suivante :

- *Fue la batalla...mataron y mil omnes* : ils tuèrent **là** mille hommes
- *... cayo el muro de la cibdat e mato y mil omnes* : il tua **là** mille hommes
- *... priso los vessos de bestia e mato y mil omnes* : il tua **là** mille hommes

En réalité, la différence est très nette entre *mato y* qui montre l'endroit où furent tués les hommes et *mato ende* qui, tout en rappelant le lieu du combat, lui associe un ensemble dont sont tirées les mille victimes. *Ende*, du fait de son aptitude à dire une anaphore diffuse, rappelle en même temps le

lieu et l'ensemble qui s'y trouve, ce que y est inapte à faire.

Si on traduit effectivement *mato y mil omnes* par *il tua à cet endroit-là mille hommes*, la traduction de *mato end mil omnes* qui rendrait le plus fidèlement la capacité référentielle de *ende* serait : *il tua parmi ceux qui étaient à cet endroit-là mille hommes*. Même si le verbe *matar* est un verbe que l'on n'associe pas automatiquement à l'idée de prélèvement, ces occurrences de *matar ende* nous semblent très proches de certaines occurrences déjà observées, telles que celle-ci :

- (34) «Cativo todo lo de Jherusalem e todos los principes de la tierra e todos los buenos barraganes, e **levo ent .x.mil cativos** e **levo ent el haras e el mazguer...** » (*Fazienda*, p. 160)

La traduction des trois exemples suivants rapproche davantage *ende* du *en* français :

- (84) «E Quieto guiso luego sus cavallerias, et fue contra **ellos**, et **mato ende muchas millarias...**» (*Primera Crónica*, II, p.144)
- (85) «E desi fue contra los alemanes... et cuemo quier que eran **muchos, mato ende tantos** que adur fincaron la meatad dellos a vida.» (*Primera Crónica*, II, p.169)
- (86) «Et el rey don Alffonso et sus compannas, firiendo en **ellos** todos muy de coraçon, **mataron ende muchos...**» (*Primera Crónica*, III, p. 369)

Deux éléments favorisent ce rapprochement :

- l'absence de lieu explicite auquel pourrait renvoyer *ende*.
- à la différence des exemples précédents, mais comme avec *fincar ende*, un *tout* est posé juste avant *matar ende*, aussitôt suivi d'un adjectif de quantité qui suppose un prélèvement opéré sur ce *tout* :

<i>ellos...</i>	<i>millarias</i>
<i>muchos...</i>	<i>tantos</i>
<i>ellos...</i>	<i>muchos</i>

Plutôt que de traduire *il tua là plusieurs milliers d'hommes*, on traduira : *ils en tuèrent plusieurs milliers, il en tua tellement que, il en tua beaucoup.*

Quelle que soit la traduction, et même si dans ce contexte *ende* rappelle le *en* français que l'on qualifie à tort de partitif, il ne faut pas tomber dans la tentation d'attribuer à *ende*, une action qu'il n'a pas : **cet effet particulier de prélèvement sur une quantité plus grande, ce n'est pas *ende* ou le *en* français qui le produisent à eux seuls, mais leur combinaison avec les autres notions convoquées dans la phrase.**

*Ende*, n'est qu'un anaphorique, et à ce titre, il ne peut renvoyer qu'à du déjà pensé. Autrement dit, *ende* ne dit rien sur cette «matière», il se contente de la rappeler telle qu'elle a été définie antérieurement.

### **Conclusion sur *ende* + verbe statique.**

La combinaison de *ende* avec un verbe statique permet une relecture des exemples où *ende* est associé à des verbes de mouvement ou d'extraction : *ende* ne suffit pas à déclarer l'idée de provenance. Dans *levar ende*, *ende* dit la provenance, mais *levar*, même s'il ne la dit pas, la suggère.

Non seulement *ende* associé à un verbe statique n'apporte pas à lui tout seul l'idée de provenance, mais son association avec ce type de verbe prouve deux choses :

- La provenance contenue dans *ende* peut s'effacer «temporairement» pour qu'une telle association soit possible.

- *Ende* renferme une spécificité qui le rend non seulement compatible avec ce type de verbe, mais lui donne l'avantage par rapport aux adverbes *y* et *allí*.

Que ce soit avec *correr*, *segudar*, *fincar* ou *matar*, l'intériorité est très présente, qu'elle soit circonscrite de façon imprécise et diffuse, ou qu'elle fasse l'objet d'une partition ou d'un prélèvement. La spécificité de *ende* associé à un verbe statique réside plutôt dans cette capacité à rappeler un lieu en tant qu'intériorité à laquelle un procès d'extraction ou de sélection peut s'appliquer. A la différence de l'anaphorique *y* ou du déictique *allí*, donné comme équivalent dans grammaires ou glossaires, *ende* sert une anaphore diffuse *y* compris lorsque l'élément anaphorisé est un lieu géographique.

Dans les deux exemples suivants, la tentation est grande de poser *ende* = *allí*, puis *ende* = *de allí*. Pourtant, l'anaphorique fonctionne de la même façon :

(68) «... fue Asclepiades fecho obispo **de Antiocha** ; e sant Alexandre, de Jherusalem, seyendo aun vivo sant Narciso, que era *ende* obispo.» (*Primera Crónica*, p.160)

(56) «... el senado de Roma, veyendo cuemo este Cesar Nero echava **el imperio** a mal, despendiendo malamiente et en malos usos todas **las rendas et los averes** que *ende* avie...» (*Primera Crónica*, II, p.125)

Hésiter entre poser *ende* = *allí* ou *ende* = *de allí* n'est pas pertinent, puisque dans les deux cas *ende* se contente de rappeler du déjà pensé.

L'insistance sur l'idée de provenance dépend du contenu sémantique

du verbe et du substantif auquel il est associé. C'est la proximité de *ende* avec un verbe véhiculant l'idée de provenance qui fait que l'on ressent très fortement la provenance dans *ende*, comme si le contenu sémantique de *levar* ou de *partir* «détéignait» sur l'anaphorique. Rien ne permet d'affirmer que *ende* dit davantage la provenance dans *levar ende* que dans *segudar ende* ou *fincar ende*. En revanche, il est certain que l'idée de provenance est suggérée dans *levar*, mais qu'elle ne l'est pas dans *segudar* ou *fincar*.

Cela expliquerait que le *en* français descendant de *inde* ait si bien survécu, mais sans *de*. A partir du moment où l'idée d'intériorité est posée avec *en*, le rapport de provenance entre cette intériorité et le procès du verbe ou le substantif est induit. La déclaration de l'intériorité ne vaut que si on peut en extraire quelque chose spatialement ou mentalement, et la relier au verbe ou au substantif. Le *en* français ne peut être utilisé qu'avec un verbe régi par la préposition *de*, comme si ce *de* suggéré par le verbe compensait le *de* perdu de *inde*.

Finalement, les exemples où *ende* rappelle un lieu de façon statique sont très peu nombreux et se résument à ceux où le lieu n'est pas évoqué dans le contexte comme un contenant. C'est la représentation mentale du lieu avant que n'intervienne *ende* qui conditionne l'interprétation que l'on a de l'anaphorique, et qui explique les erreurs commises lorsque l'on pose *ende* = *de allí* ou que l'on qualifie *ende* de partitif.

Nous avons montré que le plus souvent, au moment de l'énonciation de *ende*, le rapport mental entre le lieu et le verbe ou le lieu et le support du verbe s'est déjà produit. *Ende* matérialise un rapport mental et temporel qui



existe sans lui.

**Ende**, dans tous les contextes que nous avons observés, quels que soient le verbe et / ou la formule, **dit toujours la même chose, et opère de la même façon ; le lieu fait l'objet d'un traitement particulier avant et sans lui** : lieu de départ, intériorité dans laquelle on se déplace, contenant duquel on extrait un élément ou au sein duquel on opère une sélection... *Ende* ne fait que rappeler un lieu posé dans l'antériorité discursive, et le côté diffus de l'anaphore qu'il permet (hérité de *inde*) présente l'avantage de s'adapter à toute représentation du lieu.

Le petit nombre d'occurrences où *ende* rappelle un lieu statiquement prouve que cette aptitude a été rapidement abandonnée. La vocation de *ende* est plutôt d'être intégré au sein de formules figées récurrentes qui marquent l'idée de provenance spatiale et, comme nous allons le voir maintenant, mentale.

Après une éclipse d'un siècle environ, on retrouvera cette aptitude de *ende*, mais avec des verbes différents et dans un contexte très différent : après la disparition de *y* comme adverbe anaphorique seul. Nous verrons si ce qui est dit dans le Dictionnaire de Corominas et Pascual se vérifie dans les occurrences constituant le corpus et si cette association de *ende* à des verbes statiques a un lien avec la disparition de l'anaphorique *y*.

### **B- *Ende* anaphorique d'un objet animé ou inanimé.**

L'analyse classique des capacités référentielles du *en* français

tendrait à présenter maintenant sur le même mode, après *ende* adverbe, *ende* pronom.

Or ce qui a changé n'est pas *ende*, mais la représentation mentale du lieu : même s'il s'est effacé, même si parfois il semble avoir complètement disparu, il est encore présent de façon implicite dans chacun des 75 exemples regroupés dans ce chapitre.

La représentation du lieu avant tout comme contenant, qui s'est esquissée dans les exemples avec *matar*, *fincar*, *alcançar*,... se confirme ici avec ces exemples où *ende* est anaphorique non plus du lieu, mais de l'objet se trouvant explicitement ou implicitement dans un lieu.

Le rapport contenant / contenu est inversé : ici, le contenu passe au premier plan pendant que le contenant (lieu explicite ou implicite) passe au second. C'est ainsi que des formules (ou des associations) analogues à celles rencontrées dans le premier chapitre font leur réapparition avec ce nouveau rapport contenant / contenu.

Jusque-là, les occurrences nourrissant le corpus étaient extraites uniquement de textes datant des XIIème et XIIIème siècles, conformément à la périodisation que nous avons dégagée. Il sera cependant intéressant de voir qu'à partir du moment où le lieu géographique s'efface de plus en plus au profit de son contenant, ou au profit d'un lieu mental, les textes du XIVème siècle sont de plus en plus présents dans le corpus.

### 1- *Ende* anaphorique d'une chose : *fazer ende + substantif*.

Les exemples où *ende* est anaphorique d'une ou plusieurs choses précises et matérielles sont très peu nombreux : au total 19 occurrences dans tout le corpus, depuis la *Fazienda* jusqu'à la *Crónica de 1344*.

Ceci prouve que *ende* est non pas inapte, mais peu utilisé comme anaphorique rappelant un ou des éléments précis.

Parmi les 19 occurrences, 11 donnent à voir *ende* au sein d'une formule : *fazer ende + substantif*.

C'est dans ces exemples que parler de « pronominalisation » de *ende* s'impose de prime abord. En effet, dans le cadre d'une transformation matérielle, *ende* renvoie non plus à un lieu, mais à un objet inanimé ou à un ensemble d'objets qui subissent un procès visant à les transformer et à en donner un nouvel usage :

(87) « En Jherusalem regno el rey Josyan xxxi annos e fue buen rey; e andido en la carrera de David so padre, nos *ent* partió a diestro ni a siniestro. Est Josias mando que **el tesoro** que era en tiemple que **fiziessen *ent* guarniment** pora la casa. »  
(*Fazienda*, p. 159)

(88) « ... mando Julio Cesar a sus compannas entrar en aquellos navios et yr a aquel mont et adozir **mucha madera** ; et **fizieron *ende* puentes et logares** por o passassen a ellos... »  
(*Primera Crónica*, I, p.71)

A un *tout* donné dans l'antériorité -*tesoro*, *mucha madera*-, la structure assigne un usage bien particulier -*fazer guarniment*, *fazer puentes et*

*logares*-. Ce **tout**, à l'état de potentiel non exploité dans un premier temps, est **dynamisé**, dans un second temps, au moment de l'énonciation de la structure :

- 1- verbe évoquant le procès,
- 2- objet du procès **réactualisé** par *ende*,
- 3- résultat de l'opération placé en fin de structure sous forme de substantif.

La tentation est grande de poser que *ende* joue le rôle de pronom dans ces exemples. La glose de *ende* conduit en effet à poser cette équivalence :

... *fizieron ende* (= **de mucha madera**) *puentes et logares*

... *fiziessen ent* (= **del tesoro**) *guarniment*

Présentée ainsi, l'équivalence pose que *ende*, remplaçant un syntagme nominal, est pronom.

En réalité, ce à quoi renvoie *ende* est étroitement lié dans les deux exemples à un lieu, même imprécis : *yr a aquel mont, era en tiemple*.

Comme nous l'avons annoncé plus haut, le rapport contenant / contenu a changé : le procès s'applique à un objet qui se trouve en un lieu. Le lieu est explicite, mais il pourra être implicite : *ende* ne renvoie pas *au bois*, mais *au bois qui se trouve là*, tout comme il ne renvoie pas *au trésor*, mais *au trésor qui se trouve là*. Le lieu est secondaire par rapport à ce qui s'y trouve et fait l'objet d'un usage particulier, mais il est bien présent pour contenir l'objet.

*Ende* n'a pas changé : il rappelle que dans l'antériorité discursive a

été posé un ensemble qui se trouve en un lieu et auquel s'applique le procès dit par *fazer* + *substantif*.

- (89) « E esta razon de Noe, como se torno la tierra en su natura despues del diluvio, e la labro Noe, e planto **su vinna**, e **levo e fizo el ende vino**, e bevio... » (*General Estoria*, I, p. 52)

A partir d'un même mot, *su vinna*, et selon le verbe, *levar* ou *fazer*, *vinna* sera tantôt un lieu d'où l'on extrait quelque chose -*levar de alli-*, tantôt une richesse ou un potentiel que l'on peut rentabiliser en le transformant (*fazer vino de esto*). Dans le premier cas, le lieu est au premier plan et favorise l'interprétation *ende = adverbe*. Dans le second cas, il glisse au second plan et favorise l'interprétation *ende = pronom*.

Ce glissement est la cause d'une soi-disant double capacité référentielle de l'anaphorique. **Ce n'est pas l'anaphorique qui se modifie et devient autre, c'est la représentation et l'importance du lieu qui varient dans le discours. Ende s'adapte à cette modulation.**

C'est donc bien le sémantisme des verbes, les deux gouvernés par la préposition *de*, qui incite à poser *ende = adverbe* dans un cas, *ende = pronom* dans l'autre. En réalité, *ende* renvoie à la même cible dans les deux cas, *su vinna*.

- (90) «E pues que las aguas quedaron et se fueron los rios cogiendo en si, et vio Julio Cesar que farie ya tiempo de cometer los enemigos, fizo coier muchos vimbres que avie por las riberas daquellos rios, et **texer ende unos navios** pequennos et muchos dellos, et crobiron los de cueros de vacas.» (*Primera Crónica*, I, p. 71)

Dans ce passage, il s'agit de l'élaboration matérielle d'objets à partir d'un tout vague et imprécis mais localisé spatialement : *muchos vimbres... por las riberas daquellos rios*.

*Ende* rappelle cette matière, ce potentiel se trouvant à cet endroit-là et faisant l'objet du procès évoqué par *texer*.

A trois reprises, *ende* est intégré dans la structure *ser ende + adjectif*, les trois adjectifs admettant la préposition *de* : *cubierto de, bannado de, lleno de*.

- (91) «E en el termino de Baruate... E a y tantas oliveras e tantas figueras que todo su termino es *ende* lleno. »  
(*Crónica de 1344*, Ms. M, p. 78)

Comme dans les exemples précédents, *ende* rappelle aussitôt après le verbe copule la présence en mémoire d'un vaste ensemble d'oliviers et de figuiers (sans autre détermination que *tantas*), qui recouvre un lieu géographique très précis.

Enfin, font partie de cette classification les 2 seuls exemples alimentaires de l'ensemble du corpus : *end comer, beber ende*.

- (92) «Oyd agora palabra del criador: cras a esta ora sera el cafiz del trigo a .i. dinero e .ii. de ordio a .i. dinero. Respuso un princeps del rey e dixo : «si fiziesse el Criador finyestras en los cielos, sera esta largeza.»  
Dixo Helyseus ; veras con tos oios e non *end* combras.»  
(*Fazienda*, p.126)

- (93) «... los encanto el e los trastorno los sentidos de guisa que los fizo saltar en la mar, e fueron ellos tornados en delfines, que non fue esto al si non que aquellos marineros que fallaron en la ribera muy buen vino escollecho, et que tomaron dello buena pieça, e que lo metieron en su nave por **bever ellos\_ende quanto** quisiessen e de lo al venderle bien caro a los otros de la nave, dont oviessen sus despensas ; et que ellos\_ **tanto bevieron ende** fasta que salieron de so sentido...» (*General Estoria*, II, p.190)

Le point commun à ces deux exemples n'a rien de surprenant puisqu'il s'agit d'une quantité impossible à déterminer sur laquelle porte le prélèvement alimentaire : *boire, manger*. Dans les deux cas, *ende* rappelle

une quantité indéterminée de blé et de vin sur laquelle opèrent les deux verbes.

De nouveau réapparaît le rapport de la partie au tout : tant du côté du tout que du côté de la partie, on reste dans l'indéterminé.

... *el trigo*                      *non end combras*  
 ... *muy buen vino*              *quanto quisiessen*

De nouveau réapparaît la tentation de prêter à *ende* une valeur qu'il n'a pas : la valeur partitive. En réalité, *ende* n'opère pas de prélèvement : il fonctionne toujours de la même façon, comme un anaphorique qui renvoie à du déjà pensé.

**Cet effet particulier de prélèvement sur une quantité plus grande, ce n'est pas *ende* qui le produit à lui tout seul, mais sa combinaison avec les autres notions de la phrase.**

Ce n'est pas un hasard si le plus grand nombre d'occurrences du *de* partitif est relevé dans ce contexte alimentaire. Au moment de l'observation du *de* partitif, nous rappellerons ces occurrences de *ende*.

## **2- *Ende* anaphorique d'un butin, d'un ensemble de biens, d'un héritage.**

*Ende* est peu utilisé dans le cadre d'une anaphore précise visant à rappeler une ou plusieurs choses concrètes. En revanche le grand nombre

d'occurrences (51) où *ende* est anaphorique d'un **bien terrestre** dans toute son étendue ou d'un **bien matériel** dans toute son ampleur, attire d'autant plus l'attention.

Dans ces deux cas récurrents, le contexte est toujours le même et implique nécessairement (même s'il reste implicite) un lieu précis :

- Dans le cas du bien terrestre, les exemples sont, pour la plupart, extraits des *Documentos Lingüísticos de España*. Le texte juridique évoque un héritage, la concession ou la privation d'un droit, l'octroi d'un privilège... en se référant toujours à un lieu précis, même s'il n'est évoqué qu'au début du texte.

- Dans le cas du bien matériel, le contexte est celui d'une bataille, d'une conquête... Même s'il reste dans l'implicite, l'action est nécessairement liée à un endroit précis, qui, en cas de victoire (et c'est souvent le cas), fait l'objet d'un pillage et rapporte un butin au chef et à ses hommes.

Dans tous ces exemples, la terre en tant que propriété à exploiter ou en tant que lieu stratégique à conquérir génère un bénéfice matériel. Le lieu s'efface donc devant l'importance que représente le profit matériel tiré de la terre, en temps de paix ou de guerre.

### 2-a. Ende dans un contexte de partition.

*Ende* apparaît également très souvent dans le contexte particulier du **butin** que les vainqueurs se partagent. Dans les 27 exemples évoquant un partage, un tout est posé dans l'antériorité et la structure intégrant *ende*



opère une partition sur ce tout :

- (94) « El rey de los griegos || de la buena ventura  
partio bien **la ganancia** || a toda derecha  
el no **quiso ende parte** || nin ovo **della** cura  
dezien que era grant || ganancia sen mesura »  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O, p. 217)

« El non quiso *ende* parte nin ovo **dello** cura » (Ms. P, p.216)

Le lieu reste en arrière-plan dans la pensée, et c'est le bien matériel qui va être l'objet d'un certain nombre d'opérations. Ainsi, nous retrouvons dans les occurrences de la *Primera Crónica* les verbes d'extraction et de prélèvement récurrents : *tomar, levar, aver + substantif*.

- (95) «... vieron la prea, et apreciaronla en iii mil marcos de plata, et aun los qui la tomassen que levassen *ende* grand ganancia.»  
(*Primera Crónica*, III, p. 525)

Dans tous les exemples, les verbes associés à *ende* évoquent l'idée de possession , de prélèvement ou de partage :

- *nada non end **prendas***
- ***avie** muy grant algo *ende**
- *aquella renta que el solie **aver** *ende**
- *ellos **oviessen** *ende* mas de quanto les el diesse*
- *non **heredava** *ende* el sinon el tercio*
- *el otrosi **tomase** *ende* su parte*
- *non quiso **tomar** *ende* ninguna cosa (5 exemples)*
- *non **dare** *ende* nada (4 exemples)*
- *que **levades** vos *ende* el mio quinto (2 exemples)*
- *non **querien** *ende* mas de aquel vaso*

A trois reprises dans la *Primera Crónica*, *ende* est intégré dans une formule où, après la victoire, le chef victorieux se retire du partage du butin :

- (96) «E el rey gano luego aquel castiello et otros que son y acerca que an nombre Voltoreyra et Libia ; e en estos castiellos avie grand abondamiento de oro et de plata et de pannos de sirgo et de mucho otro bien ; e los de la hueste **tomaron lo todo** et partieron lo entre si ; mas el buen princeps Bamba non les **quiso** *ende* **tomar ninguna cosa** pora si.»

(*Primera Crónica*, II, p. 287)

*Ende* est placé entre le verbe modal *querer* et le verbe de prélèvement, avant que soit énoncé le résultat du prélèvement. La place de *ende* varie dans un autre exemple : *les non **quiso tomar ende ninguna cosa***.

Dans le premier cas, le mouvement rétrospectif porté par l'anaphorique intervient avant l'énonciation du verbe *tomar*, à un moment où la phrase, engagée dans un mouvement prospectif, est encore en attente après l'énonciation du seul verbe modal. Le verbe modal est en attente de support, et c'est pendant cette suspension temporelle que se glisse le rappel au tout posé dans l'antériorité. Dans le second exemple, *ende* intervient à un moment où, mentalement, le lien s'est déjà fait entre *tomar* et le tout qui fait l'objet d'une partition. Dans *quiso tomar ende*, la matérialisation du mouvement mental rétrospectif, *ende* a un temps de retard par rapport au retour mental qui s'est déjà opéré avec l'énonciation de *tomar*.

Dans l'exemple suivant le lieu implicite est le lieu du locuteur et en même temps le lieu d'existence de ce tout qui va faire l'objet d'une partition :

(97) «... lo que yo he ganado aca et lo que vos adozides que se ayunte **todo en uno**, et que levades vos *ende* el mio quinto.»  
(*Primera Crónica*, III, p. 525)

Comme nous l'avons déjà évoqué dans les exemples (92) et (93), ce n'est pas *ende* qui crée la partition, mais sa combinaison avec certaines notions convoquées dans la phrase.

Cet exemple très court présente l'avantage de montrer clairement ce phénomène. *Ende* est combiné à des éléments favorisant ou emportant la

notion de partition : un tout divisible, un verbe contenant l'idée d'extraction, l'expression d'une quantité. Dans un tel contexte « chargé » de partition, *ende* semble inutile. Dans le processus mental qui conduit à la notion de partition, *ende* n'apporte rien, la phrase est parfaitement compréhensible sans lui.

**2-b. La formule conclusive *non fagan ende al* dans les *Documentos Lingüísticos de España*.**

Dans les *Documentos Lingüísticos de España*, *ende* occupe une place très importante dans des textes où il est question de biens matériels légués ou retirés, de profits ou de rentes que l'on tire d'une terre ou d'une ville, l'ensemble de ces opérations financières devant faire l'objet d'un témoignage écrit (24 occurrences) :

- (98) «... desapodero el abbad don Andres de Sancta Maria de Aguilar a don Petro de Santa Ouenia de **la iglesia de Sancta Eulalia de Cordovilla**, y toliol *end* el beneficio, e dond es natural davolengo ede patrimonio.» (*DLE*, Campó, 1223, p. 51)
- (99) «... do hi comigo **quanto que he** en Huercanos, **mueble e raiz, casas e piezas e vinnas** ; e luego me desisco de **todo**, e fago *ent* sennor a vos don Juan, obispo de Calaforra, poral hospital ; e otorgo vos que daquiadelant seades *ent* sennor e mandador, assi cuemo sodes de todo lo al del hospital...» (*DLE*, Rioja Alta, 1227, p. 125)

Les biens immobiliers évoqués constituent à eux seuls, dans la plupart des exemples, un lieu géographique précis : une terre avec maison et dépendances, une église, un château...

Cependant, *ende* renvoie davantage au potentiel financier que représente ce lieu qu'au lieu lui-même. Le lieu reste très présent

mentalement, mais il passe au second plan, par un effet de glissement, au profit de ce qu'il représente financièrement.

Cette interprétation est confirmée par le contexte financier officiel : dans le premier exemple, le lieu *-la iglesia de Sancta Eulalia de Cordovilla-* est réactualisé dans le discours par *ende* placé entre le verbe *toller* et le substantif *benefitio*. Ce n'est pas tant le lieu qui importe que son exploitation financière qui est retirée à don Andrés de Sancta María de Aguilar.

Dans le second exemple, nous avons souligné les éléments qui font du lieu *-en Huercanos-* un bien matériel susceptible d'être rentabilisé : don Juan se voit devenir propriétaire d'un lieu, mais surtout de tout ce que comporte ce lieu, y compris des vignes susceptibles de rapporter une rente.

Dans 15 occurrences (s'échelonnant de 1239 à 1487) tirées des *Documentos Lingüísticos de España*, *ende* est anaphorique de l'ensemble des biens dans une formule, *non fagades ende al por alguna manera*.

Cette formule vient valider la disposition prise dans le testament et sert en quelque sorte de condition nécessaire au bon déroulement du legs ou de l'héritage :

- (100) «Ond vos mando firme mientre, que pues yo assi lo falle por privilegio de mio avuelo que lo an a aver, que les dedes estos trezientos moravedis pora fo vestiario, y estos quatrozientos y diez y dos almudes de sal, cadanno por siempre ; y **non fagades ende al**, sinon pesar mie.»  
(DLE, Burgos, 1239, p. 246)
- (101) «... por esta nuestra carta mandamos al nuestro corregidor y justicias que agora son o seran de aqui adelante en la dicha villa de Caçeres, que vos costringan y aprejen avos lo asy fazer guardar e complir, e non fagades **nin fagan ende al**, so pena de la nuestra merçed e de diez mill maravedis...»

(DLE, Andalucía, 1487, p. 479)

A la différence des exemples précédents, ce qui constitue l'héritage, la source d'une rente, ou un privilège n'apparaît pas comme un tout divisible dont on peut extraire tel ou tel bénéfice, mais au contraire comme un tout indivisible formant une unité qui fait l'objet de dispositions particulières. Le testateur s'assure qu'il sera fait bon usage de l'ensemble de ce qu'il lègue. Autrement dit, par cette formule, il entend que sa volonté soit respectée et qu'elle s'applique à tout le bien évoqué auparavant, partie par partie.

On peut donc prêter à *ende* une valeur anaphorique plus diffuse que dans les exemples précédents : *ende* rappelle la somme d'argent ou le bien légué au sein d'une formule qui reprend l'ensemble des dispositions prises pour la somme d'argent ou le privilège accordé :

(102) «Onde vos mando acadaunos de vos en vuestros lugares que ffagades guardar y tener todas estas cosas, assi commo sobredicho es ; y non ffagades *ende* al, ssi non aquales quier que al y ffiziessen...» (DLE, Valladolid y Cerrato, 1275, p. 302)

La tendance de *ende* à être intégré au sein de formules *-non les quiso tomar ende nada, non fagades ende al-*, qui interviennent généralement au moment de dresser un bilan (matériel dans ces exemples-là), se confirme.

Qu'il soit anaphorique d'un lieu géographique implicite ou explicite, ou d'un objet, *ende* semble remplir le même rôle de joncteur mémoriel apportant une information qui préexiste au procès du verbe. Voyons si dans les rares exemples où *ende* est anaphorique d'un tout animé, il se distingue.

### 3- *Ende* anaphorique d'un «tout animé».

Comme le titre l'indique, *ende* n'est pas anaphorique d'un être animé, mais d'un **tout** indéterminé constitué d'êtres animés, humains ou animaux.

La présence de 5 exemples dans le corpus, où *ende* est anaphorique d'un «tout animé», confirme d'une part ce que nous avons déjà déduit de la nature de *ende*, et d'autre part fait apparaître de façon encore plus évidente l'absence d'occurrences de *ende* anaphorique d'un être animé.

(103) «...e tanto eran ya **los muertos** que las casas et las camaras et los logares mas ascondudos yazien *ende* llenos...»  
(*Primera Crónica*, II, p. 290)

(104) «E tovo por bien de dexar **de sus gentes** en Espanna que mantoviessen aquello que el avie y ganado ; et fizo *ende* tres huestes, e la una envio a la provincia de Guadalquivir...»  
(*Primera Crónica*, II, p. 239)

Dans le cadre de la formule *fazer ende + substantif*, *ende* rappelle par anaphore un ensemble indéterminé d'êtres animés *-de sus gentes-* au moment où le mouvement prospectif a été entamé par *fazer* et avant qu'il ne s'achève par le résultat : la même quantité ordonnée en *tres huestes*.

Le lieu implicite est évidemment le lieu de la victoire et coïncide avec l'endroit où il abandonne son butin : *el avie y ganado*.

De même, le lieu jonché de cadavres reste dans l'implicite : Il ne faut pas poser *ende = de cela*, mais *ende = des cadavres qui envahissaient cette ville*.

Dans ces exemples où *ende* renvoie à de l'animé, il s'agit d'un tout vague indéterminé susceptible d'un prélèvement ou d'une partition : l'adjectif

*lleos* suppose un lieu, et *fazer ende tres huestes* suppose une division d'un tout donné comme divisible.

Dans l'exemple suivant, la tentation est grande de poser que *ende* renvoie aux membres de l'armée, et de conclure qu'il est pronom :

- (105) «Et salimos et lidiamos con ellos en campo, et vençiolos el Çid, et fueron y mal feridos amos los reys moros ; et de los otros murieron y muchos et furon presos muchos, et fue muy grand la ganancia que y fiziemos de cavallos et de lo que cogiemos en el campo. Et **de los cavallos** que cayeron alli al Çid en el su quinto envia *ende* a vos, sennor, estos xxx con sus espadas, como a sennor natural et mui mesurado, cuya gracia querrie el aver mas que otra cosa. »  
(*Primera Crónica*, III, p. 531)

*Ende* ne renvoie aux chevaux qu'en tant que tout dont va être extrait une partie : *ende* rappelle ces chevaux dont je viens de parler, et fait rebondir la phrase vers *estos treinta*. La phrase eût été tout à fait compréhensible sans *ende*. *Ende* n'est pas pronom, il ne fait que rappeler matériellement dans le discours du déjà pensé : chose, homme ou animal.

Un des 4 exemples se distingue par le contenu sémantique du verbe. *Ende* est toujours anaphorique d'un ensemble indéterminé d'êtres animés, mais le syntagme verbal (*poder aver sabiduria*) n'évoque pas la partition :

- (106) « Et luego que se ellos partieron dalli, çerro Raab su puerta muy bien ; et dize Josepho que pues que fueron **estos cibdadanos** de Jherico e non fallaron **dellos** rastro ninguno, nin pudieron *ende* aver sabiduria, ques tornaron a la cibdat. »  
(*General Estoria*, II, p. 10)  
Note : ende] dellos.

En dehors de la volonté d'éviter la répétition de *dellos*, l'emploi de *ende* offre une représentation différente de celle qu'aurait donné *dellos* avec le même syntagme verbal : *nin pudieron ende aver sabiduria* permet, comme

*dellos*, de rappeler un groupe de personnes, mais offre la possibilité d'insister sur le fait que **pas un** seul membre du groupe ne s'est distingué.

*Ende* rappelle le groupe en tant qu'intériorité formée de plusieurs éléments : aucune des personnes à l'intérieur du groupe n'a été revue ou n'a donné de nouvelles.

### **Conclusion sur *ende* anaphorique d'un objet animé ou inanimé.**

*Ende* se comporte exactement de la même façon avec des êtres animés et inanimés. *Ende* ne peut être anaphorique d'un être humain comme l'est un pronom, ou le *en* français (*je suis amoureux d'elle, j'en suis amoureux*). La distinction animé / inanimé n'est donc pas pertinente avec *ende*, alors qu'elle l'est parfois avec le *en* français.

Le lieu du prélèvement n'a pas encore glissé de l'espace géographique à l'espace textuel : qu'il s'agisse d'éléments précis (une chose, un héritage), ou de personnes, ils sont tous liés à un lieu en général explicite. Leur représentation mentale est celle d'un tout divisible susceptible d'une partition. *Ende* participe à cette partition, quand tout le contexte y est favorable. *Ende* ne produit pas la partition : en tant qu'anaphorique permettant la représentation du référent en tant qu'intériorité, il y participe en rappelant le tout qui va faire éventuellement l'objet d'une partition. La partition apparaît comme une éventualité, une possibilité offerte par le contexte.



### C- De la provenance géographique à la provenance mentale : le discours comme lieu de prélèvement.

Ces occurrences constituent **la grande majorité** de tous les exemples du corpus. Les statistiques laissent apparaître une très forte augmentation des exemples où *ende* dit une anaphore diffuse, et une plus grande présence dans le corpus des oeuvres des XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles.

Comme nous allons le voir, plus l'anaphore est diffuse, plus le corpus s'enrichit d'occurrences de la fin du XIII<sup>ème</sup> et du XIV<sup>ème</sup> siècle et aussi de quelques occurrences du XV<sup>ème</sup> siècle.

Peut-on parler de pronominalisation de *ende* ? Si l'on entend par là l'aptitude de *ende* à rappeler une proposition ou un ensemble de faits ou de circonstances, la réponse est de toute façon négative puisque *ende* a cette aptitude dès le *Cid*. Mais il est vrai que *ende* se spécialise de plus en plus dans l'anaphore mentale très diffuse, et que cela se traduit par un nombre considérable d'occurrences de ce type à partir de la seconde moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle et jusqu'à la moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle.

En réalité, nous ne passons pas de *ende* adverbe à *ende* pronom, mais de l'idée de provenance géographique à l'idée de **provenance morale ou mentale**. A partir du moment où la préposition *de* est présente, l'idée d'origine est convoquée. Qui dit origine dit lieu, et quel que soit ce lieu : lieu géographique (on sera tenté de poser *ende* = adverbe), ou lieu mental (on

posera alors *ende* = pronom).

Pourtant, ***ende* fonctionne de la même façon**, mais en faisant cette fois référence à un lieu du discours : l'anaphore est beaucoup plus diffuse, et le discours apparaît comme un lieu d'où l'on peut prélever un propos posé dans l'antériorité. **Le passage de l'adverbe au pronom, est plutôt le glissement d'un lieu spatial à un lieu mental.**

Le lieu du prélèvement aussi s'est déplacé : il n'est plus d'ordre géographique, mais uniquement discursif.

### **1- *Ende* + verbe de mouvement.**

Nous avons relevé 12 occurrences (de Berceo au *Libro de Buen Amor*) où *ende* est associé à un verbe de mouvement, mais dans le cadre d'un lieu mental : il ne s'agit plus de quitter un lieu spatial, mais de quitter des circonstances négatives.

Les verbes de mouvement sont les suivants : *quitarse*, *escapar*, *desviar*, *levantarse*, *llevar*, *partirse*, *foir*.

A la différence des occurrences classées dans les paragraphes **A-1-a.b.c.**, il ne s'agit plus de quitter un lieu géographique précis évoqué dans l'antériorité discursive, mais de quitter une situation, des circonstances particulières.

Comme nous l'avions vu avec ***escapar***, les circonstances peuvent être très étroitement liées à un lieu : échapper à la mort sur un lieu de bataille, c'est réussir à s'échapper sain et sauf de ce lieu. Le lieu est

implicite, mais il est bien présent.

Dans l'exemple suivant, le lieu semble effacé puisqu'il s'agit d'échapper à une maladie :

- (107) «... **cayo en los moros** tal enfermedad que todos los mas dellos murieron della ; et algunos dizen que fue la enfermedad de la menazon que los tomo atodos, de guisa que non escaparon *ende* sinon muy pocos que contassen las nuevas en su tierra...» (*Primera Crónica*, III, p. 443)

On peut encore rattacher *ende* à un lieu en délimitant le lieu de la maladie : *en los moros*. Echapper à une épidémie -*fue la enfermedad de la menazon que los tomo a todos*- revient à s'échapper du lieu où sévit l'épidémie. Le glissement n'est pas encore total entre le lieu spatial et le lieu mental, et cela est dû au sémantisme du verbe *escapar* :

- (108) «E contoles todo en commo pasara, e ellos fueron *ende* mucho maravillados de commo *ende* escapara bivo e sano.» (*Crestomatía, El Caballero Cifar*, 1300-1305, Ms. M, siglo XV, p. 343)

Le lieu est purement discursif, puisqu'il il s'agit pour le héros d'échapper aux circonstances qu'il vient d'évoquer : *contoles todo en commo pasara*. Comme en français, le verbe *escapar* est lié à un lieu que l'on quitte : en français, les locutions verbales *en réchapper, s'en sortir, se sortir d'un mauvais pas*, illustrent ce glissement de la situation géographique à la situation mentale.

Dans les 12 exemples, le contexte est très négatif : du lieu géographique que l'on quitte pour en rejoindre un autre, on est passé à un contexte moral négatif ou réprouvé qu'il faut quitter. On n'est pas loin de la capacité référentielle particulière du verbe *salvarse*... On peut relier ce

mouvement moral (quitter le mal pour rejoindre le bien) à un mouvement temporel ; s'échapper d'une situation, c'est passer d'un moment lié à des circonstances négatives à un moment où ces circonstances n'existent plus :

- (109) «... todos an sospecha que por vuestro conseio fue muerto el rey don Sandro ; et *por ende* vos digo que si vos non salvaredes *ende*, assi como es derecho, que yo nunca vos bese la mano.» (*Primera Crónica*, III, p. 519)

Dans l'exemple suivant tiré d'un texte de la moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, le propos s'inscrit dans une généralité à vocation moralisatrice s'adressant à tous les hommes :

- (110) «El fuego sienpre quiere estar en la çeniza, comoquier que más arde quanto más se atiza ; el omne quando peca bien vee que desliza, mas non se parte *ende* ca natura lo enriza.» (*Libro de Buen Amor*, p.29)

## **2- Ende + verbe de prélèvement, d'extraction.**

Dans 28 occurrences, *ende* est associé une fois de plus à des verbes d'extraction ou de prélèvement dans un contexte qui a sensiblement changé par rapport aux occurrences du **A-2-a.b.c.d.**, et qui ne laisse aucune place au lieu géographique. La répartition par oeuvre (ou par auteur) montre l'invasion progressive dans le corpus d'oeuvres du XIV<sup>ème</sup> siècle et même du XV<sup>ème</sup> siècle :

Berceo (*Milagros*) : 2  
*General Estoria* : 8  
*Primera Crónica* : 12  
*DLE*, 1255 : 1  
 Don Juan Manuel : 4  
*Libro de Buen Amor* : 1

*El Victorial* : 1

A la différence des occurrences étudiées dans le paragraphe **A-2-a.**, le prélèvement n'opère pas sur un lieu précis («...*quebrantaron el muy rico templo de la deessa Diana, et pues que sacaron ende todos los thesoros et las riquezas que fallaron...*») , mais à partir des circonstances évoquées dans l'antériorité discursive. Autrement dit, le lieu du prélèvement n'est plus géographique mais **mental**.

Ainsi, le résultat du prélèvement n'est plus une personne que l'on extrait d'un lieu ou le bien matériel que l'on ramène d'une conquête, mais un constat moral positif ou négatif contenu dans le substantif. Le verbe *tomar* est suivi de trois substantifs illustrant le contexte moral du passage : *tomar venganza, tomar ayuda, tomar sabor*.

(111) «Et quanto quier que pequen e fagan de nemigas daqui adelante, nin sera mester muchedumbre de aguas pora **tomar ende vengança...**» (*General Estoria*, I, p. 34)

Ce sont à la fois le lieu et le résultat du prélèvement qui se sont modifiés, alors que les verbes restent les mêmes : *levar, sacar, tomar, prender, aver* :

(112) «Si sabio fueres, para ti mismo lo serás e tuyo será el pro ; mas si lo escarnieres, tú solo levarás *ende* el mal.» (*GE Salomón*, p. 212)

Le profit n'est pas matériel mais moral, et il résulte d'une action bien particulière évoquée dans l'antériorité discursive, *si lo escarnieres*. La proposition intégrant *ende* sonne comme l'avertissement d'une sanction qui

tombera de façon implacable.

Les substantifs associés aux verbes ont une connotation morale positive ou négative, en particulier le mot *pro* (ou *provecho*) qui désigne toujours un bénéfice moral : *plazer, enxienplo, alevantamiento del alma, nombradia, honra, alguna pro o onrra, dubda, enbidia, penitencia, quebranto, vengança, el mal, miedo*.

De la transformation matérielle évoquée en **B-1.**, on passe à une transformation morale avec *ende* associé à *fazer + substantif* (7 occurrences) :

- (113) «Mas fio en Dios que ante que daqui salgades me faredes *ende* buen derecho.» (*Primera Crónica*, III, p. 420)
- (114) « -Vos, cavallero desesperado de amor y despreciador de todo bien en que fablar no desvíades, que si amor os desamparó, fizo *ende* gran razón, que tal como vos no era para le acompañar ni servir...» (*Amadís*, I, p. 692)

### **3- Ende anaphorique d'un discours.**

Les textes juridiques constituent l'essentiel du corpus dans ce domaine, ce qui est fort logique puisqu'ils rendent compte par écrit de dispositions ou d'engagements, au départ oraux, pris par des personnes physiquement présentes au moment de la rédaction de l'acte.

Par ailleurs, l'emploi de *ende* n'a rien de surprenant dans une

littérature à épisodes rapportant des hauts faits.

**3-a. L'écrit rend compte d'un propos : *fazer ende + substantif*.**

Dans les *Documentos Lingüísticos de España*, *ende* est anaphorique de l'ensemble des dispositions prises et évoquées dans l'antériorité discursive, et dont il faut donner témoignage écrit.

Les 15 occurrences de *ende* extraites des *DLE* se partagent entre **deux formules** qui s'échelonnent de 1229 à 1483 :

(115) « **Et** otorgo que depues de mios dias, que vos lo dexe todo libre **y** quito avos y ala orden sobredicha con las mejoras y con los bienes que yo hy fiziere, **et** que ninguno de mios erederos que non vos puedan *end* enbargar ninguna cosa por ninguna razon. Et por que esto sea mas firme y non venga en dubda, **fiziemos ende dos cartas** partidas por a.b.c.»  
(*DLE*, Andalucía, 1267, p. 464)

(116) « Et desto en commo passo los dichos Fray Fferrando, prior, y Ffray Johan de Pinna y Ffray Françisco, por sy y en nombre delos conventos delos dichos monesterios, pidieron a mi Martin Ssanchez, escrivano publico ssobredicho, que les **diesse ende testimonio**, ssignado con mi ssigno.»  
(*DLE*, Segovia y Avila, 1333, p. 322)

L'anaphore est beaucoup plus diffuse que dans les exemples précédents, puisque *ende* reprend l'ensemble d'un propos, tout ce qui a été évoqué dans l'antériorité et qui doit faire l'objet d'un témoignage ou d'une trace écrits.

Au sein de la formule *fazer ende + substantif*, selon le contexte, *ende* est anaphorique d'un tout matériel et divisible se trouvant dans un lieu implicite (**B-1.**), ou d'un ensemble de circonstances pouvant provoquer un

constat moral (C-2.)

Ici, avec la même structure, il s'agit de rendre compte par écrit, matériellement, sous forme de livre, d'un fait, d'une histoire ou d'un miracle transmis jusque-là de façon orale, ou de présenter une nouvelle version des faits :

(117) «Contaron el miraclo de la Madre Gloriosa, cómo livró al omne de la mar periglosa, dizién todos que fuera una estranna cosa, **fizieron end escripto**, leyenda muy sabrosa.»  
(Berceo, *Milagros*, 617 d, p.181)

(118) «...despues que ove fecho ayuntar muchos escriptos e muchas estorias delos fechos antiguos, escogi dellos los mas verdaderos e los meiores que y sope ; e **fiz ende fazer este libro**, e mande y poner todos los fechos señalados...»  
(*General Estoria*, I, p. 3)

L'anaphore est beaucoup plus diffuse, puisqu'il s'agit de transformer en livre toute une histoire ou des circonstances particulières. L'anaphore ne concerne plus un mot ou un syntagme de l'antériorité discursive, mais une proposition ou plusieurs phrases.

Si l'on compare avec la trace écrite que veut laisser le testeur, on remarquera ici l'aspect elliptique de ce à quoi renvoie *ende*, comme si l'écrit servait deux projets différents :

- La trace écrite du testament va rendre compte mot pour mot de la disposition prise et énoncée dans l'antériorité discursive, et *ende* renvoie précisément à ce *mot pour mot*. Ce qui va être écrit forme un **tout**, même si tout ce qui précède *ende* apparaît comme une suite de faits, ces faits constituant précisément la disposition. *Ende* rappelle qu'un tout posé dans



l'antériorité discursive constitue une disposition, et que chacun des faits la constituant va être couché par écrit : *fiziemos dos cartas*.

- Le livre va raconter des faits extraordinaires sur lesquels la narration ne peut s'appesantir ici. L'ellipse est visible dans les deux exemples : *fuera una estranna cosa* apparaît à la fois comme conclusion et invitation à lire le livre censé rendre compte de ce miracle avec plus de détails et de magie : *leyenda muy sabrosa*. L'ellipse est encore plus flagrante dans l'exemple de la *Primera Crónica*, où l'on nous invite, pour en savoir plus sur *los sus fechos del et las sus bondades*, à se reporter au livre.

L'écrit sert deux objectifs différents, mais l'anaphorique *ende* se comporte de la même façon : dans un cas, l'anaphore est purement discursive (elle ne sort pas du texte) ; dans l'autre, elle dépasse le cadre du texte et suggère tout ce qui va être développé à partir du fait évoqué.

*Ende* renvoie à ce même tout textuel, qu'il soit détaillé (textes juridiques) ou seulement suggéré (légende, haut fait).

Dans les exemples **(117)** et **(118)**, le détail des faits est suggéré comme l'ensemble d'un tout : *cómo livró al omne de la mar periglosa* suggère que la narration va rendre compte, épisode après épisode, de ce fait extraordinaire, qui accède au statut de légende. *Los mas verdaderos e los mejores* évoque également après sélection, une compilation de hauts faits réunis sous le titre *fechos antiguos (los mas verdaderos e los mejores)*.

Le passage de l'oral à l'écrit se fait par le même locuteur. Dans les deux exemples, *fizieron* fait écho à *contaron* : les mêmes qui racontent oralement vont reproduire à l'écrit le récit.

Dans l'exemple suivant, *ende* est anaphorique d'un tout posé dans l'antériorité. Ce tout a la particularité d'être formé de deux éléments :

- (119) «Et es bigamia aver dos mugieres, ca dezimos enel latin bis por dos, e enel griego dizen gamos por mugier ; e ayuntando estas dos palabras, bis e gamos, **compusieron ende** los sabios en la gramatica en latin **este nombre bigamia...**»  
(*General Estoria*, I, p.12)

Le tout est présent matériellement dans le discours sous forme de deux mots qui vont être réunis ensuite en un seul.

Enfin, signalons cet exemple où une prière rend compte d'un discours tout juste tenu, avec un seul locuteur dans les deux cas :

- (120) «E torné luego a fazer a Dios mi petición  
y pedir le por merçed desta tribulación  
que me libre y me guarde y me de consolación.  
E fize yo luego *ende* esta pobre oración.»  
(*Crestomatía, Rimado de Palacio*, 1385-1403, p. 475)

### 3-b. *Ende* anaphorique d'un connaissance, d'un savoir particuliers.

Nous avons relevé de nombreuses occurrences qui reflétaient le souci de rendre compte d'un savoir, ou d'évoquer un fait particulier connu de tous : **contar ende**, **ende fablar**, **ende saber**, **dezir ende**, **ende entender**, **ende oyr**.

Ce classement réunit 58 exemples qui se répartissent ainsi de façon chronologique :

## XIIIème

*General Estoria* : 6  
*San Pedro Pascual* (1290) : 1  
*Primera Crónica I* : 2  
 II : 6  
 III : **15**  
 IV : 0

## XIVème

*Libro del Cavallero* :11  
*Libro de los Estados* :17  
*Libro de Las Armas* : 1  
*El Conde Lucanor* : 5  
*El Caballero Placidas* : 1  
*Libro de Buen Amor* : 1

Concernant la *Primera Crónica* (1270-1330-1340), si l'on s'en tient au découpage selon la période de rédaction, la troisième partie rédigée dans une langue plus moderne compte le plus grand nombre d'exemples.

Cet emploi de *ende* est donc très lié à des oeuvres du XIVème siècle, et plus précisément à un auteur, Don Juan Manuel.

L'anaphore est d'autant plus diffuse qu'elle peut renvoyer à des circonstances ou à un débat qui dépassent même le cadre du discours. *Ende* est anaphorique d'un propos posé dans l'antériorité discursive se référant à un sujet particulièrement vaste et délicat :

(121) «... aun non me avedes mostrado ninguna razon por que yo manifiesta mente entienda que la ley de los christianos, que vos dezides que es mejor que todas las otras, lo sea. Et *por ende* vos ruego que si alguna cosa vos sabedes *ende*, que me la digades...» (DJM, *Libro de los Estados*, p.255)

Les occurrences que nous avons classées dans ce chapitre, se partagent en deux catégories : *ende* renvoie à un savoir particulier (le maniement des armes, l'art de la chasse) et dans ce cas l'anaphore est précisément circonscrite.

(122) «Et por que yo use **la caça** siempre en esta manera, sope *ende* mucho. Et digo vos que tengo que en el mi tiempo non sopo *ende* mas ninguno otro omne de los que yo conosçi.» (DJM, *Libro del Cavallero*, p. 92)

Tout en étant circonscrite, le propos (ou le thème) rappelé par *ende*

renferme nécessairement plusieurs éléments : ici le mot *caça*, associé à deux reprises au verbe *saber*, suggère un certain nombre de pratiques et de connaissances qui se rapportent à l'art de la chasse. Une fois de plus, un tout revêt la forme d'une activité ayant des règles précises, au point d'être l'objet d'un ouvrage savant. Tout ce qui entre dans le mot *caça* n'est pas évoqué (c'est le sujet de l'ensemble de l'ouvrage), mais dans le contexte qui est celui de la connaissance sont suggérées les bonnes pratiques de l'art de la chasse.

*Ende* renvoie à un propos plus vague (une opinion, un conseil, un miracle), et dans ce cas l'anaphore est beaucoup plus diffuse. Ce dernier cas réunit le plus grand nombre d'exemples : 44 sur 58.

(123) « Et fue Pallas fija del rey Jupiter, e nasçiol dela cabeça, segund la razon que *ende* contaremos adelante enla estoria de Cadmo, rey de Thebas.» (*General Estoria*, I, p. 71)

Le discours est le lieu de prélèvement, tel une matière susceptible de provoquer un autre discours : le discours répond au discours. Nous verrons plus loin que le discours peut provoquer un sentiment ou une action, ou les deux.

L'objet du discours est susceptible d'être pris en charge par tout locuteur. Un fait connu de tous (*a fortiori* un haut fait, une légende) est une matière narrative que tout locuteur potentiel peut prendre en charge :

(124) «Las razones que nos fallamos que Lucano dixo de **los fechos que Julio Cesar fizo en Espanna**, contadas las avemos aqui, et daqui adelant diremos otrosi de lo que las otras estorias cuentan *ende*.» (*Primera Crónica*, I, p. 77)

L'objet du discours porte sur les hauts faits de Jules César en Espagne. Ces faits sont pris en charge par trois locuteurs : *Lucano dixo, contadas las **avemos** aqui, las otras **estorias** cuentan.*

Dans *El conde Lucanor*, la connaissance ou l'avis partagé entrent dans le cadre d'un **dialogue** où Patronio donne sa version d'un fait précédemment évoqué :

- (125) «- Sennor conde Lucanor -dixo Patronio-, bien se yo que vos fallaredes muchos que vos podrian aconsejar mejor que yo, et a vos dio Dios muy buen entendimiento, que se que mi consejo que vos faze muy pequenna mengua ; mas pues lo queredes, **dezirvos he lo que ende entiendo.**»  
(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo IIº, p. 45)

Patronio est le locuteur prenant en charge à la première personne un fait ou des circonstances sur lesquels il doit émettre une opinion et donner un conseil à celui qui l'a sollicité, le *Conde Lucanor*. Tout cela est contenu dans *lo que ende entiendo*. La consistance du sujet qu'il va aborder est contenue dans *ende*, grâce à l'idée d'intériorité véhiculée, et accentuée dans le manuscrit P du XVème siècle. Dans l'ensemble de faits qui lui est soumis et qui constitue **le** problème, il va reprendre un certain nombre d'éléments et apporter sa propre vision des faits dont lui a rendu compte le *Conde Lucanor*.

Le problème évoqué prend la forme d'un ensemble discursif dont il faut analyser les éléments en «remontant» le discours, et éventuellement en reprenant un à un les faits, et ainsi, en fonction de cela, se prononcer.

Patronio va reprendre à son compte des circonstances évoquées

dans l'antériorité discursive et émettre une opinion : *ende* assure le relai entre ce discours antérieur et la prise en charge de son contenu par le nouveau locuteur, en s'associant au verbe marqué de la première personne du nouveau locuteur, *entiendo*.

*Ende* est un relais entre le discours 1 resté en mémoire, qui va être l'objet d'une réaction discursive annoncée par *dezirvos he*, et le discours 2, qui est cette réaction discursive et qui commence aussitôt après *entiendo*.

Une fois de plus, *ende* assure la jonction matérielle entre un **mouvement prospectif** et un **mouvement rétrospectif** :

*Dezirvos he* : annonce d'un discours

*lo que ende entiendo* : contenu du discours tourné vers le passé discursif.

Sans *ende*, *dezirvos he lo que entiendo*, le lien mental entre le verbe *entiendo* et l'information que rappelle *ende*, restée en mémoire, est évident mais il n'est que supposé : ***ende* permet de matérialiser ce lien existant mentalement** sans lui.

Cet emploi de *ende* explique la lexicalisation dans des expressions jouant le rôle de rebondissement discursif. Cette pratique est très courante chez Don Juan Manuel,

(126) «Et por que, segund ya vos dixen, non cunple al mi estado saber mucho de las yervas, non vos marabilledes si conplida mente non vos pudiere responder a ellas ; pero **lo que *ende* sopiere, dezir vos lo he.** » (DJM, *Libro del Cavallero*, p. 99)

et donne lieu à plusieurs variantes :

... *et lo que yo ende se es esto ...*  
*Dire ende, segund el mio poco saber ...*

*Mas lo que yo ende entendiere, dezir vos lo he ...*

Dans les exemples de la *Primera Crónica*, la formule récurrente *dize ende assi* fait de *la estoria* le fil conducteur entre les différents épisodes :

(127) «Acabadas las razones del rey don Henrrique et de los otros reyes que regnaron ante dell, entra agora **la estoria** a contar de como regno este rey don Fernando empos el rey don Henrrique, **et dize ende assi** : Seyendo la reyna donna Berenguella en Valladolit...» (*Primera Crónica*, III, p. 713)

Hormis un exemple sur 7, l'expression *et dize ende assi* démarre une proposition en fin de phrase. En effet, la première occurrence de *ende* dans cette formule n'apparaît que dans la troisième partie à la page 650, et en début de phrase :

(128) «... queremos nos aqui fablar del comienço dessos reyes. Et **dize ende** assi el arçobispo don Rodrigo...» (*Primera Crónica*, III, p. 650)

Ensuite, les 6 occurrences apparaissent régulièrement jusqu'à la page 733 : p.672, p.682, p.709, p.713 (2 occurrences) et p.733. Il n'y a plus trace de cette formule dans la quatrième partie.

Une autre façon de passer d'un épisode à l'autre ou d'un chapitre à l'autre consiste à intégrer *ende* dans une formule dont le but est de clore le chapitre de façon elliptique:

(129) «En tomadosse dalla, fallosse con el rey don Alffonso ; mas non ovo y mas, nin la estoria non cuenta *ende* al.» (*Primera Crónica*, III, p. 346)

Dans la deuxième partie, la formule *non sabie ende ninguna cosa* (3 occurrences) est aussi une façon elliptique de clore le débat (en suggérant l'arrêt de la conversation) et de poursuivre la narration :

(130) «... maguera que la madre et la hermana dixieron la verdat que

se yazie Publo Clodio con Ponpeia, non lo quiso dezir Julio Cesar, ante lo nego et dixo que non sabia *ende* ninguna cosa.»  
(*Primera Crónica*, II, p. 94)

Cette façon elliptique de signifier que le propos n'ira pas au-delà, est aussi courante chez Don Juan Manuel :

(131) «Et commo seria muy luenga cosa de contar todo commo acaescio, non vos dire aqui *ende* mas...»  
(DJM, *Libro de los Estados*, p. 494)

Tout se passe comme si *ende* se trouvait au milieu d'un **rebondissement discursif** : tel discours provoque telle réaction qui provoque tel discours et ainsi de suite... Finalement, entre ces exemples et les exemples observés en **A-1-a.**, *ende* ne se comporte pas différemment :

« Et desque el rey don Fernando ovo taiado et astragado a Carmona, **movio *ende*** con su hueste **et fuese** para Alcalá de Guadera...» (*Primera Crónica*, IV, p. 748)

Comme nous l'avons vu, *ende* est un **joncteur spatial**, il peut aussi être **joncteur discursif**.

*movio ende... et fuesse para...*

*dize ende...*

L'association de *ende* à ces deux verbes, a priori très éloignés sémantiquement, provoque pourtant la même impression : *ende* ne modifie en rien le procès du verbe. Il se contente de relier le procès du verbe à du déjà pensé.

**Conclusion.**



*Ende* placé après le verbe évoque un **avant**, du fait de sa rétrospectivité inhérente. Le verbe engage le discours dans un **après** : le démarrage est géographique, *mover*, ou discursif, *dezir*.

La formule *verbe + ende* se trouve, au moment de son élocution, entre un *avant* se trouvant dans la mémoire du locuteur, et un *après* déjà entamé dans le procès évoqué par le verbe «embrayeur», et concrétisé par l'évocation de la nouvelle destination dans le cas de *mover*, ou par le discours annoncé par *dezir*. Dans les deux cas, après le verbe, la situation est une situation d'attente, mais le verbe engage déjà le discours dans un mouvement prospectif.

**Le mouvement rétrospectif porté par *ende* intervient à un moment où, mentalement, le rapport entre le discours (ou le lieu) resté en mémoire et le verbe portant le mouvement prospectif est déjà établi.**

Dans toutes ces occurrences, *ende* est lié à l'idée de conséquence, comme si, à partir de l'idée de provenance, d'origine, le mot avait glissé vers l'idée de provenance liée à une situation donnée dans l'antériorité discursive, ayant des conséquences d'ordre discursif ou moral.

En résumé, observer *ende* dans le cadre de la provenance mentale revient à conclure que l'anaphorique *ende* occupe une place très importante dans **l'expression de la déduction** en espagnol médiéval, mais presque toujours dans le cadre d'une expression lexicalisée ou d'une formule figée.

## D- L'anaphore mentale diffuse du *Cid* au milieu du XIVème siècle.

Nous venons de voir que des circonstances évoquées dans un discours peuvent provoquer du discours et ainsi de suite. Nous allons voir à présent, dans le cadre de l'anaphore mentale de plus en plus diffuse, que le discours peut provoquer un sentiment, un état d'esprit.

Dans ce dernier chapitre consacré aux emplois de *ende* jusqu'au milieu du XIVème siècle, nous continuerons d'observer l'importance grandissante des occurrences tirées de textes du XIVème siècle.

Les deux formules récurrentes qui traduisent un état d'esprit résultant d'une circonstance posée juste avant dans le discours sont : *aver ende* + substantif et *ser ende* + *adjectif*.

### 1- L'anaphore diffuse dans le premier état de système de la langue : les deux premières attestations du *Cid*.

Ces deux occurrences constituent les premières attestations de *ende* en dehors de *foras ent* que nous étudierons plus loin, et confirment à ce titre l'hypothèse selon laquelle *ende*, en bon héritier du *inde* latin, sert aussi **dès les débuts de l'espagnol** une anaphore mentale diffuse.

Il peut sembler incohérent d'aborder à ce moment seulement de l'étude de *ende* les deux premières attestations de *ende*, alors qu'au vu des

statistiques, ce sont plutôt les textes des XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles qui envahissent le corpus à mesure que nous avançons dans l'anaphore mentale diffuse.

L'organisation du système anaphorique telle qu'elle apparaît dans le *Cid* laisse à *ende* un emploi très réduit puisque l'on ne relève que 2 occurrences dans lesquelles *ende* sert une anaphore discursive diffuse :

(132) «D'aquí las prendo por mis manos a don Elvira e dona Sol e dolas por veladas a los ifantes de Carrión. Yo las caso a vuestras fijas con vuestro amor, al Criador plega que ayades *ende* sabor.» (*Cid*, 2097, p.228)

(134) «Trocida es la noche, ya quiebran los albores. Muchos se juntaron de buenos ricos omnes por ver esta lid, ca avién *ende* sabor.» (*Cid*, 3545, p.307)

*Ende* se réfère à un fait singulier précédemment évoqué, tout juste posé dans l'antériorité discursive. *Ende* se trouve encadré par le verbe *aver* et le substantif *sabor* (*ayades **ende** sabor ; avién **ende** sabor*), dans une sorte de formule de conclusion exprimant un sentiment.

La virgule, séparant nettement le fait singulier de la conclusion qui en est tirée, confirme cette impression.

La tentation est grande de gloser ainsi les exemples : *ayades sabor **d'ello** ; avién sabor **d'ello***, et de poser *ende* = *d'ello*. Cela équivaut à prêter à *ende* une valeur pronominale.

La capacité référentielle de *ende*, telle que nous l'avons observée jusque-là, ainsi que sa collocation entre le verbe et le nom nous empêchent de tenir un tel raisonnement. Au contraire, *ende* se comporte comme un joncteur rappelant un fait singulier posé dans l'antériorité discursive.

*Ende* établit le lien entre le verbe *aver* et le substantif *sabor*, en rappelant que dans la mémoire est resté imprimé un fait (ou une situation) qui permet de conclure *aver sabor*. Au moment de l'énonciation de *ende*, l'auxiliaire *aver* est en attente d'apport, le substantif *sabor*.

Puisque *ende* est lié à la préposition *de -aver sabor de-*, et qu'il participe à l'expression de la déduction, on peut ainsi gloser l'exemple :

non pas *ayades sabor d'ello*

mais *ayades de ahi sabor*

*Ahi* ne représente pas un lieu géographique, mais un lieu mental singulier où un fait particulier évoqué est resté en mémoire. Ce fait particulier est rappelé en tant que fait ayant déjà fait l'objet d'une pensée. C'est le propre de l'anaphore.

*Ende*, placé après le verbe, se comporte comme l'adverbe anaphorique *y* postposé à l'auxiliaire *aver* dans *aver y*.

La disposition spatiale que nous observons dans le texte (*aver + ende + sabor*) n'est que l'illustration du processus mental de l'élocution : *aver* pose l'**existence** et semble être en attente après le **fait rappelé** par *ende* d'un apport, ici l'expression du **sentiment**. L'ordre des mots dans la phrase est la matérialisation d'une organisation temporelle qui assigne à *ende* une place figée.

Nous allons pouvoir suivre l'usage de cette formule jusqu'à la *Primera Crónica*, en nous intéressant plus particulièrement à la formule récurrente *aver ende pesar*.

## 2- *Ende* au sein de formules figées exprimant un sentiment.

### 2-a. Aver ende + substantif.

Cette formule réunit 109 occurrences extraites des textes suivants classées chronologiquement :

*Cantar de mio Cid* : 2 exemples (présentés ci-dessus)  
*Libro de Alexandre* : 5  
*Milagros* : 2  
*Primera Crónica* : **89**  
*Versión amplificada de la Primera Crónica* :1  
*Estoria de España* : 4  
*General Estoria* : 4  
*General Estoria, Salomón* : 1  
*Crónica General de España* :1

Le relevé des substantifs 1° indique que la formule traduit un état d'âme résultant d'une situation précédemment évoquée (le sentiment est susceptible de provoquer à son tour une réaction) et 2° rappelle que l'emploi de *ende* est lié à la préposition *de*. En effet, tous les substantifs que nous avons relevés admettent la préposition *de* :

*aver vergüença, aver plazer, aver pesar, (grand pesar, muy grand pesar), aver plazer, aver muy grant aver, aver reçelo, aver voluntad, aver envidia, aver pro et serviçio, aver temor, aver espanto, aver miedo, aver pavor, aver quebranto, aver emienda, aver gozo, aver sanna, aver yra, aver cueta, aver alegria, aver cuedado, aver sabor, aver enbargo, aver sospecha, aver usgo.*

Dans presque tous les exemples, l'expression du sentiment, positif ou négatif, ne constitue pas la chute de la proposition, c'est au contraire un **embrayeur** :

- (134) «... los romanos... **quando** llegaron a la tierra et **vieron** el poder et el esfuerço que Mahomat tenie consigo... **por** el grand pavor que *ende* ovieron **quisieran se acoger** a un castiello que y estava...» (*Primera Crónica*, II, p. 270)

La préposition *por* apporte une nuance causale claire : les faits s'enchaînent les uns après les autres. C'est le style elliptique, concis et efficace de la *Primera Crónica*.

La narration est particulièrement économique et efficace : *quando* et *por* structurent temporellement et causalement cette phrase nourrie essentiellement de verbes d'action.

La proposition contenant *ende*, *por el grand pavor que ende ovieron*, fait l'effet d'une pause avant que ne reprenne l'action. Au cours de cette pause s'établit le lien entre *vieron el poder et el esfuerço que Mahomat...* et *quisieran se acoger a un castiello*.

Dans ce type de structure se pose le problème de l'utilité de *ende* : la phrase est tout à fait compréhensible sans ce renvoi aux circonstances tout juste évoquées. L'enchaînement des faits imparable, rythmé par la préposition *por*, ne laisse aucune possibilité d'incompréhension ni de maladresse. **Sans *ende*, la phrase est parfaitement compréhensible.** Une fois de plus, *ende* matérialise un lien mental évident, qui pourrait rester implicite.

La préposition *con* introduit également dans de nombreux exemples la proposition qui provoque une réaction parfois simultanée (et violente) :

- (135) «Ellos quando vieron que assi los denostava, dieron en el grandes feridas con los venablos que tenien, et mataronle. La infante donna Sancha entonces con la grand coyta que ovo *ende*, **echosse sobrel** ; et el traydor de Fernand Llaynez

tomola essa ora por los cabellos et derribola por unas  
escaleras ayuso.»  
(*Crestomatía, Estoria de España*, 1270, p. 237)

Les 89 occurrences de *aver ende* + *substantif* dans la *Primera Crónica* se répartissent ainsi :<sup>23</sup>

- Partie I : 11
- Partie II : 19
- **Partie III : 56**
- Partie IV : 3

Celles de *aver ende pesar* se répartissent ainsi :

- Partie I : 3
- Partie II : 8
- **Partie III : 31**
- Partie IV : 2

Ces données mettent en évidence la concentration de l'expression figée dans la troisième partie de la *Primera Crónica* écrite dans la langue la plus moderne avec la quatrième partie. Nous rappelons que la rédaction de la *Primera Crónica* s'échelonne de 1270 à 1330 - 1340.

La formule *aver ende pesar* semble prendre de plus en plus d'importance au fur et à mesure que l'on s'approche de la moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

La formule ***aver ende pesar*** réunit à elle seule 50 occurrences, dont 44 dans la ***Primera Crónica***.

Dans 28 exemples sur 44, la structure *aver ende pesar* découle d'une **connaissance** tout juste acquise par le locuteur. Cette connaissance est

---

<sup>23</sup> La totalité des occurrences de *ende* relevées se répartissent ainsi :  
Partie I (86 pages) : 72  
Partie II (234 pages) : 147  
Partie III (415 pages) : **296**

introduite par les verbes *ver* (12 exemples), *oir* (8) ou *saber* (8) :

- (136) «**Quando** don Rodrigo **vio** que contra el dizie aquello Munno Salido, tovoise por maltrecho et por desondrado del, et con grand pesar que *ende* ovo, començo a dar voces et dezir : «ay mios vassallos, en mal dia vos yo do soldadas, pues que vos vedes a Munno Salido assi me desondrar et me non dades derecho dell...» (*Primera Crónica*, III, p. 437)
- (137) «En essos dias llego Julio Cesar de conquerir aquellas tierras que avemos dichas, **e oyo dezir** como era bien andant Ponpeyo en Orient, e ovo *ende* grand pesar segund el desamor que entrellos avie entrado ; e trabaiosse quanto pudo quel tolliessen el senado e la cort el poder quel dieran.» (*Primera Crónica*, I, p. 65)
- (138) «... **pues que** el emperador Justiniano **sopo** de como Theudio matara a la reyna Amalasuient, ovo *ende* grand pesar et se dolio mucho della, e envio *por ende* a Belesario contra Theudio que vengasse la muerte de la reyna.» (*Primera Crónica*, II, p. 255)

La structure s'inscrit toujours dans la même logique temporelle :

- 1- information,
- 2- sentiment (*ovo ende pesar*), et éventuellement
- 3- action.

Cette logique temporelle concerne 75 exemples sur les 89 relevés dans la *Primera Crónica*.

Dans le premier exemple, l'idée de conséquence découlant d'un fait posé dans l'antériorité discursive est encadrée par une proposition temporelle introduite par *quando* :

1- *quando vio...*

2- *con grand pesar que ende ovo...*



### 3- *dar voces et dezir...*

L'expression du sentiment provoqué par l'information ne fait pas «retomber» la phrase qui, au contraire, rebondit grâce à la structure **et con grand pesar que ovo...**

Parfois, l'enchaînement temporel se fait sous forme d'accumulation, comme dans le deuxième exemple : *llego... e oyo dezir... e ovo ende pesar... e trabaiose*, ou comme dans le troisième exemple où *por ende* vient renforcer cette impression d'enchaînement de faits découlant les uns des autres.

### **Conclusion sur la structure *aver ende + substantif* dans la *Primera Crónica*.**

De l'étude des emplois de *ende* apparaît la volonté d'inscrire *ende* dans un type de structure bien particulière et souvent répétitive, comme s'il fallait lui assigner un rôle particulier. C'est la capacité référentielle propre à *ende* qui a facilité son intégration dans ce type de structure, c'est-à-dire sa capacité à se prêter à une anaphore mentale diffuse et à rappeler un propos posé dans l'antériorité.

**La particule *ende* participe à l'expression de la déduction, mais dans un type de structure très particulière, où le lien logique s'est déjà opéré mentalement quand elle intervient.**

Nous avons vu que la structure s'inscrivait dans un enchaînement de faits qui avaient très souvent comme origine la connaissance récente d'une

situation ou de circonstances susceptibles d'émouvoir de quelque façon que ce soit le locuteur.

La structure, en même temps qu'elle est tournée vers l'avant, est aussi tournée vers la suite, puisque le sentiment entraîne une réaction et fait ainsi rebondir la narration.

*Ende* s'intègre dans cet avant et cet après parce qu'il porte en lui l'idée de provenance, spatiale ou mentale, du fait de sa **rétrospectivité inhérente**. La provenance est mentale : *ende* rappelle un fait resté imprimé dans la mémoire du locuteur. L'enchaînement des faits n'est possible que grâce à cette mémoire du locuteur dans laquelle *ende* va puiser. Mais c'est cette mémoire du locuteur qui permet d'établir le lien entre la cause et l'effet pendant que le discours se déroule, et cela sans *ende*. La disposition spatiale de la phrase est un reflet du déroulement temporel du discours : la *place* de *ende*, toujours si près de sa cible, fait que la cible de *ende* est toujours très présente en mémoire quand il intervient.

Le fait qui est à l'origine du sentiment est toujours très près de *ende*, ou plutôt, *ende* intervient très peu de temps (très peu de discours) après qu'ait été posée l'information entretenant avec le procès du verbe une relation de cause à effet.

Comme dans le cas de la partition, **la valeur causale que l'on est tenté d'attribuer à *ende* n'est due qu'à sa combinaison avec des éléments convoquant des notions qui inscrivent le discours dans un contexte déductif**. *Ende* n'a pas plus de valeur causale ici qu'il n'a de valeur partitive ailleurs.

2-b. Ser ende + adjectif.

Jusqu'à la *Primera Crónica*, nous avons relevé 19 occurrences réparties ainsi :

Berceo : 8  
*Fuero de Santo Domingo de la Calzada (Crestomatía)* :1  
*Primera Crónica* I : 4  
 III : 6

Dans l'expression de la déduction, cette formule fonctionne de la même façon que *aver ende + substantif*. En effet, quel que soit l'adjectif associé à *ende*, elle exprime également un état d'esprit résultant du fait qui vient d'être évoqué, état d'esprit également susceptible de provoquer ensuite une réaction.

Comme tous les substantifs des exemples précédents, tous les adjectifs associés à *ende* admettent la préposition *de* :

*ser alegre, ser maravillado, ser enojado, ser çierto (certero, certano), ser porfazedo, ser preçiado, ser espantado, ser tenuto, ser despechado, ser plazentero, ser alevoso, ser liedo, ser sannudo, ser pagado.*

A ces occurrences s'ajoute la formule correspondant à notre «Dieu soit loué» : *Dios sea ende **servido**, Dios sea end **laudado**, Dios sea ende*

**loado** :

- (139) «Quando ovo la Gloriosa el sermón acabado,  
 desamparó la alma al cuerpo venturado,  
 prisiéronla de ángeles, un conuento onrrado,  
 leváronla al Cielo, ¡ Dios sea end laudado ! »  
 (Berceo, *Milagos*, 138 d, p. 68)

Dans 6 exemples de la *Primera Crónica*, on retrouve la formule au

sein d'une proposition temporelle introduite par *quando*.

Comme avec *aver + ende + substantif*, l'idée de conséquence découle d'un fait posé dans l'antériorité discursive, introduit par *quando* ou un gérondif. Comme dans *aver ende pesar*, interviennent également les verbes de perception :

(140) « El rey don Alfonso **quando vio** los mandaderos et **oyo** lo quel dixieron, plogol mucho et fue *ende* muy alegre... »  
(*Primera Crónica*, III, p. 537)

(141) « Los mandaderos **oyendo** estas palabras del rey don Sancho tan bravas et tan fuertes, fueron *ende* muy espantados... »  
(*Primera Crónica*, III, p. 496)

Ces exemples illustrent la capacité de *ende* à servir une anaphore diffuse.

Dans le premier exemple, *ende* réactualise tout un dialogue et les circonstances qui y sont attachées. La présence de *ende* rattache l'expression de ce sentiment à quelque chose de circonstanciel : ce qui vient d'être évoqué. Ce sentiment est provoqué par ce qui vient d'être dit dans le dialogue, et son expression n'est pertinente que dans la mesure où elle se rattache au dialogue. **Sans *ende*, le lien causal entre le dialogue et le sentiment n'est qu'implicite, mais cependant fort clair.** La présence de *ende* ne fait que renforcer le lien causal existant entre deux informations très distinctes pour le lecteur : 1- les informations contenues dans le dialogue,

2- le sentiment du roi.

Dans le second exemple, le point de départ ou embrayeur, *oyendo*, place le lecteur en situation d'attente d'un fait ou d'une réaction presque

simultanée avec ce qu'il vient d'apprendre.

Les deux exemples seraient parfaitement compréhensibles et fluides sans *ende*.

*Ende* est toujours placé entre *ser* et l'adjectif sauf dans deux cas :

(142) «... sono por la villa et por todos los pueblos de sus terminos los buenos fechos que el Campeador fazie, et **fuieron ende espantados** et temieronse *ende*. »  
(*Primera Crónica*, III, p. 535)

Mais :

(143) «... les farie por esto prender la muerte. Quando esto oyeron los moros, **fuieron espantados ende** et ovieron *ende* muy grand pesar.» (*Primera Crónica*, III, p. 440)

(144) «Et bien sabedes, et **çiertos somos ende**, en commo el rey Bucar viene sobre nos, et dizen que trae consigo treynta et seys reyes...» (*Primera Crónica*, III, p. 634)

En dehors de ces deux exemples, la collocation de *ende* entre le verbe copule *ser* et son attribut confirme ce que nous avons déjà observé en **I-A-2-b.** et **I-A-3-a.** : le fait de placer *ende* en dehors du groupe copule-adjectif relève d'une volonté d'insistance sur un lieu déjà posé dans l'antériorité discursive et toujours présent à l'esprit au moment où s'élabore le nouvel entier verbal . Dans l'exemple **(144)**, l'antéposition de l'adjectif trouve une conclusion logique dans la postposition de *ende* : la visée du discours étant d'insister sur la certitude, la logique veut que l'on insiste aussi sur l'origine de cette certitude.

**Conclusion sur *ende* associé à *aver* ou à *ser*.**

*Ende* est toujours intégré au sein d'une formule récurrente entre l'auxiliaire et le nom ou l'adjectif.

On sait que l'on est dans le circonstanciel : la phrase qui pose l'état après qu'ait été évoquée une suite de faits ne peut que se rattacher à ce qui vient d'être évoqué. Le substantif et l'adjectif sont attendus, parce qu'après *aver ende* ou *ser ende*, on sait que ce qui précède va être mis en relation avec l'expression d'un sentiment ou d'un état d'esprit.

L'enchaînement des faits pose le problème de l'utilité de *ende* : on peut comprendre sans *ende*. Pourquoi a-t-on davantage cette impression d'inutilité de *ende* avec *aver* et *ser* + *adjectif* ou *substantif* (3 éléments) qu'avec un verbe «simple» (2 éléments) ?

L'observation de ces exemples vise à montrer que la particule *ende* rend **explicite** un lien logique ou causal qui était **implicite**.

Dans le cas du lien causal implicite entre deux énoncés, *ende* relie le premier énoncé au second qui en est la conséquence logique : ainsi, on prête à *ende* une valeur causale. Se pose le problème de l'emploi entre *por ende* et *ende*. Dans tous les exemples du corpus où *ende* participe à l'expression d'une déduction, l'emploi de *por ende* est tout à fait possible. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette remarque au moment de l'étude de *por ende*.

### 2-c. Ende + verbe exprimant un sentiment.

*Ende* peut être associé à un verbe exprimant un **sentiment** ou / et

portant un **jugement** sur ce qui vient d'être dit.

*arrepentirse ende*  
*reçelarse ende*  
*quexarse ende*  
*vengarse ende*

*sonreirse ende*  
*dolerse ende*  
*reirse ende*

Hormis 6 occurrences tirées de la *Primera Crónica* et une occurrence dans *Estoria de España* (1270) et dans la *Gran Conquista de Ultramar* (1295), ces exemples concernent surtout les textes à partir de la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle et jusqu'au XV<sup>ème</sup> siècle, et en particulier les oeuvres de Don Juan Manuel (9 occurrences).

Dans ces exemples, l'anaphore est parfois si diffuse qu'on pourrait se heurter à deux difficultés liées à l'emploi du *en* français :

1° retrouver dans l'antériorité discursive et délimiter le propos ensuite réactualisé par la formule.

2° le problème de l'ambiguïté. Ce problème n'est apparu dans aucun exemple, parce que *ende* est intégré dans une sorte de formule qui intervient immédiatement après un propos. Comme nous le verrons un peu plus loin, cette impression se confirme avec d'autres verbes récurrents à partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle.

(145) «Et el cardenal rogol quel consentiese que oviesse aquel obispado un su tio, hermano de su madre, que omne bueno ançiano ; mas que, pues el cardenal era, que se fuesse con el para la corte, que asaz avia en que le fazer bien.  
 Et don Yllan quexosse *ende* mucho, pero consintio en lo que el cardenal quiso, et fuesse con el para la corte.»  
 (DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XI°, p.101)

En concluant sur les formules *aver ende* + *substantif* et *ser ende* + *adjectif*, nous avons soulevé le problème de l'utilité de *ende* dans la mesure

où, au sein de ces structures, **ende ne fait que rendre explicite une relation de cause à effet fort claire**. D'ailleurs, dans tous ces exemples, l'emploi de *por ende* serait tout à fait possible :

- (146) «Y echando el escudo del cuello y la espada de la mano, hincó los inojos ante ella ; y Gandales fue *ende* mucho maravillado ; y ella dixo al cavallero que ante sí tenía...» (*Amadís*, I, p. 255)  
Note : ende = por ello

La différence entre *ende* et *por ende* se situe au niveau de l'insistance sur la cause que l'on veut marquer ou non dans le discours :

- (147) «Mientre Castiella et Leon et Navarra eran corrudas et maltrechas de los moros, veno un cavallero del condado de Bigorra, que de su ninnez era muy usado en armas et en cavalleria ; et era muy famado *ende*, et llamavanle Yennego. » (*Primera Crónica*, III, p. 467)

*Ende* est rejeté en fin de proposition en position tonique, comme si le groupe verbe copule-attribut ne devait pas être séparé et former ainsi une unité bien séparée de *ende*. Le retour sur l'origine de la renommée qu'implique la présence de *ende* intervient de façon à ce que l'insistance porte sur un lien de cause à effet déjà existant mentalement.

Ce temps de retard de *ende* par rapport au processus mental que nous avons déjà évoqué marque la volonté d'achever le propos par un mouvement rétrospectif, et ainsi d'insister sur l'origine de la renommée.

Cette collocation inhabituelle de *ende* dans le cadre de la structure *ser + adjectif* fait porter à *ende* le « poids » causal, alors que c'est la visée du discours qui, dès le départ, met en place un lien de cause à effet. C'est l'ensemble des notions convoquées et combinées dans le propos qui crée ce lien de cause à effet.

Jusque-là, *ende* était associé à des verbes fonctionnant avec la



préposition *de*, parce que leur sémantisme les rattache à l'idée de départ, de provenance, d'extraction, etc... De l'idée de provenance, on glisse rapidement à l'idée de cause, et inversement. Ainsi, certains verbes admettent tant la préposition *de* que la préposition *por*, et en français tant la préposition *de* que la préposition à cause *de* : on dit *sourire de quelque chose* et *sourire à cause de quelque chose*, **à cause de** ne marquant que plus fortement l'idée de provenance toujours présente dans *de*. On peut dire que *à cause de* dit la provenance avec une nuance causale très forte.

- (148) «... et Abeniaf entrosse en la cidat. Et la detenencia que el Çid fizo por que non quiso venir fue por veer lo que dirian los de la villa, et si se *quexarian por ello*. Et assy fue que se quexaron *ende* mucho los fijos de Abuegib et todo el pueblo, et quisieronse alçar contra Abeniaf...»  
(*Primera Crónica*, III, p. 573)

S'il fallait attribuer une nouvelle «valeur» à *ende*, l'analyse classique de cet exemple conduirait à poser que *ende* a ici une valeur causale, comme l'on pose que le *en* français a une valeur causale dans une expression telle que *j'en suis bouleversée*.

En réalité, c'est l'ensemble du discours qui se donne les moyens d'expression de cette cause. Le but du discours était, au départ, de déclarer une relation de cause à effet. Ce que Gustave Guillaume appelle le «but de pensée» s'est donné les moyens d'une déclaration en convoquant pour cela les notions combinées dans la phrase.

*Ende* remplit toujours le même contrat : rendre explicite un lien causal implicite. La présence dans la phrase précédente de *se quexarian por ello* confirme l'idée que le sémantisme de ce verbe permet le glissement de

l'idée d'origine à l'idée de cause. Ce glissement n'a rien de surprenant si l'on pose que l'idée de cause est au mental ce que l'idée d'origine, de provenance ou de départ est au spatial.

Dans cet exemple, *ende* rattache au procès du verbe un lieu géographique ou mental qui est à l'origine de l'emploi du verbe.

En annexe figurent plusieurs occurrences de *ende* où l'on peut effectivement le remplacer par *por ello*, et insister sur la cause.

On verra plus loin ce qu'il advient de *ende* dans cette structure avec l'exemple du verbe *maravillarse*. En ce qui concerne la relation *ende / por ende*, l'observation de quelques occurrences de *por ende* montrera que, si l'on peut remplacer *ende* par *por ende* dans le cadre de l'anaphore mentale diffuse, le contraire n'est pas vrai.

### **3- La cause, la conséquence : du spatial au temporel.**

Nous avons évoqué l'idée de provenance morale ou mentale au moment d'aborder le grand nombre d'exemples où *ende* ne renvoie plus à un lieu, mais à une chose précise et surtout à une proposition.

Dans les exemples suivants, et quels que soient le verbe, le substantif ou l'adjectif associés à *ende*, la phrase ou la formule contenant *ende* apparaît comme une conséquence de tout le discours qui précède.

Pourtant, l'observation de quelques occurrences montre que la

participation de *ende* au système déductif en espagnol médiéval s'inscrit dans un cadre précis : celui des formules lexicalisées, figées.

### 3-a. Venir *ende bien*, *seguir ende daño*.

Les occurrences tirées d'oeuvres des XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles dominant très largement. Nous n'avons relevé aucune occurrence dans les oeuvres antérieures à la *Primera Crónica* et, dans la *Primera Crónica*, les occurrences se situent presque en totalité dans la troisième partie :

*Fragmento de la Leyenda del Santo Grial*, 1313 : 1  
*DLE*, Plasencia, 1335 : 1  
 DJM, *El Conde Lucanor* : 4  
 DJM, *Libro de los Estados* : 6  
 DJM, *Libro del Cavallero* : 6  
 DJM, *Libro de la Caza* : 1  
*Gran Crónica de Alfonso XI*, II : 2  
*Amadís*, I, II : 2  
*El Victorial* : 3

C'est la **combinaison de *ende* avec des verbes impliquant déjà l'idée de provenance** qui lui donne une valeur causale.

*Ende* est toujours placé entre le verbe et le substantif, et les conséquences pouvant être positives ou négatives, on peut classer les formules en deux catégories selon le substantif. Le contexte étant plutôt celui d'un avertissement ou d'un conseil, les substantifs sont négatifs dans la plupart des exemples :

(149) «Sennor, si lo tu por bien toviesses et lo mandasses, matariemos nos estos cristianos que son aqui contigo, ca muy ayna assi como sirven agora a ti, assi serviran oy o cras a otro

rey, et **venirte a ende periglo et crebanto.**»  
(*Primera Crónica*, III, p. 456)

A partir du relevé des structures, on peut faire trois remarques : les verbes convoquent tous l'idée de provenance ou de départ (*crecer*), et les substantifs admettent tous la préposition *de*.

La dernière remarque concerne la collocation de *ende* : comme pour les formules *aver ende + substantif* ou *ser ende + adjectif*, *ende* est généralement placé aussitôt après le verbe, qui joue ici le rôle d'auxiliaire en attente d'un apport de matière.

<i>venir ende periglo (et crebanto)</i>	<i>venir ende aventuras</i>
<i>venir ende mal</i>	<i>venir ende onra</i>
<i>venir ende danno</i>	<i>venir ende mucho bien</i>
<i>venir ende pesar</i>	<i>venir ende pro</i>
<i>venir ende dubda</i>	
<i>seguir ende danno</i>	<i>crecer ende enojo</i>
<i>seguir ende pecado</i>	
<i>seguir ende bien</i>	<i>recibir ende danno</i>

Dans le système déductif, *ende* joue son rôle de joncteur mémoriel intégré dans une formule qui fonctionne comme toutes celles que nous avons observées : *ende*, placé après le verbe copule, est engagé dans un mouvement prospectif qui s'achèvera avec l'énonciation du substantif. Le mouvement de pensée rétrospectif qui vise à rappeler la cause du phénomène évoqué intervient au milieu du mouvement prospectif, entre l'insatisfaction du verbe auxiliaire et le complément que constitue l'apport placé en fin de proposition.

(150) «Capítulo CCXIX : En que habla de como fue finado el rey Aboçayde e de lo que *ende* avino.»

(*Gran Crónica de Alfonso XI*, II, p. 208)

Dans une présentation de chapitre annonçant un enchaînement d'évènements, le verbe *avenir* ne manque pas d'intérêt : le lien se fait immédiatement avec le verbe français impersonnel *advenir*, présenté ainsi dans le *Dictionnaire Historique de la Langue Française* :<sup>24</sup>

«*Advenir*, verbe intransitif, est la réfection étymologique de *avenir* (1ère moitié du IXème siècle). Ce verbe, comme la variante *aveindre*, *avoindre* (XIIème-XVIème siècle), provient du latin *advenire*, de *ad* et *venire*.»

C'est dans la locution proverbiale *advienne que pourra* que la préposition *ad* prend tout son sens : «qu'il en résulte ceci ou cela, j'accepte toutes les conséquences »<sup>25</sup>

Quel que soit le substantif (positif ou négatif), c'est le sémantisme du verbe qui convoque l'idée d'un avant : *venir* implique un avant, et que la provenance soit géographique ou mentale, on dit *venir de*. Dans *seguir* s'impose immédiatement l'idée de quelque chose qui vient **après**.

La définition des verbes *suivre* et *s'ensuivre* dans le dictionnaire *Robert* illustre le glissement de la provenance géographique à la provenance morale :

**Suivre** : «I. Venir après. **A-** Avec mouvement. *Suivre quelqu'un de près* ; *passer derrière, après quelqu'un* ; *aller derrière pour*

<sup>24</sup> P. Robert, *Dictionnaire Historique de la Langue française*, 1994.

*rejoindre, rattraper, aller avec quelqu'un qui a l'initiative d'un déplacement, etc...*

**B-** Sans mouvement. *Etre placé ou considéré après dans un ordre donné ; pour annoncer, présenter ce qui va venir ; (1549) venir, se produire après dans le temps ; (1640) venir après comme effet, être produit par ; (voir conséquence, résultat , suite)».*

On en arrive ainsi au verbe **s'ensuivre** qui nous ramène à *seguir ende* :

«Verbe pronominal, infinitif et troisième personne seulement (1265 ; *ensuivre*, XIIème ; latin *insequi*) 1- (En locution). *Et tout ce qui s'ensuit, et tout ce qui vient après, accompagne la chose.*

2- Survenir en tant qu'effet naturel ou en tant que conséquence logique (voir découler, résulter). *Condamné à être roué jusqu'à ce que mort s'ensuive.»*

La provenance existe pourtant bien, quoi qu'en dise la définition du verbe *suivre*, mais elle est d'ordre discursif. Retrouver l'origine dans *venir ende daño* (ou *pro*) implique deux processus :

- retrouver un **lieu** du discours : la notion de provenance géographique est d'autant plus pertinente que, dans tous les exemples, on peut remplacer *ende* par *de ahí*, les déictiques permettant ce glissement du spatial au mental.

«... cómo el Rey vuestro padre y el Emperador de Roma con muchas gentes son venidos contra Amadís de Gaula, y así mesmo él, con su padre y otros Príncipes y cavalleros de gran

---

<sup>25</sup> P. Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue française*, 1988.

estado, va a les dar batalla. **Lo que de aquí se puede seguir** quien quiera lo conocerá...» (*Amadís*, II, p.1493)

- faire intervenir la notion de **temps** : comme le souligne la définition, succède à un déplacement géographique un **déplacement temporel**, qui apparaît dans les mots *effet*, *conséquence*, *résultat*, *suite*, et que l'on peut résumer ainsi :

Temps 1 : donnée, situation (**cause**)

Temps 2 : état produit par cette donnée ou situation (**effet**)

= *venir ende daño*

Entre le Temps 1 et le Temps 2 s'installe un lien de cause à effet qui commence dès l'énonciation du verbe *venir*.

*Ende* ne relie pas le Temps 1 au Temps 2 puisqu'il intervient **au moment où la déclaration de l'effet est déjà engagée**. La visée rétrospective qu'implique *ende* intervient au moment où le Temps 2 est en train de se construire, après le verbe auxiliaire et avant le substantif qui informera du côté positif ou négatif des conséquences. La présence du verbe *venir* est la preuve que le lien logique entre la cause et l'effet est déjà établi mentalement.

Au moment de l'énonciation de la donnée ou de la situation (Temps 1), rien n'indique que cette donnée du discours s'inscrit dans une relation de cause à effet, rien n'indique que cette donnée va avoir une conséquence énoncée plus loin dans le texte. La volonté d'exprimer une relation de cause à effet est préexistante au discours.

La présence de *venir* résulte de la volonté du locuteur d'engager le discours dans l'expression d'une relation de cause à effet : *ende* ne fait que servir cette volonté, du fait de la rétrospectivité qu'il porte en lui. Mais la relation de cause à effet est déjà en place mentalement, comme si chaque élément posé dans le discours ne visait qu'un but : exprimer cette relation. Cela expliquerait l'inutilité flagrante de *ende* dans un contexte déductif.

Les implications temporelles d'une relation de cause à effet sont particulièrement marquées dans l'exemple suivant, où *después* se trouve exactement à la même place que *ende* :

«De cómo Amadís y Galaor y Baláis se vinieron al palacio del rey Lisuarte, y de lo que **después** les avino.»  
(*Amadís*, I, p. 523)

Toujours dans l'*Amadís*, les conséquences peuvent être associées à une insistance, non sur l'enchaînement temporel, mais sur le lieu du déroulement des faits :

«Y contó allí por cuál razón la batalla fuera, y lo que **en ella** les avino...» (*Amadís*, I, p. 536)

Les verbes *seguir*, *venir*, *recibir*... servent d'auxiliaires comme *aver* et *ser* suivis de substantifs ou d'adjectifs, parce qu'ils sont subduits : ils sont descendus en dessous d'eux-mêmes sémantiquement, et ont ainsi perdu la matière qu'ils récupèrent dans le substantif. De la même façon, *ende* intervient entre le verbe auxiliaire en attente et le substantif qui vient clore l'information et donner l'entier du discours.



*Ende* n'est pas indispensable pour que s'établisse le lien logique.

*Ende*, placé entre le verbe et le substantif, rend plus clair le lien logique entre la cause et la conséquence. Mais ce lien existe sans lui : pour preuve cet exemple tiré d'une oeuvre du XIVème siècle, *El Conde Lucanor* :

- (151) « Agora, Sennor conde Lucanor, vos he respondido a esta pregunta que me feziestes et con esta respuesta vos he respondido a çinquenta preguntas que me avedes fecho. Et avedes estado en ello tanto tienpo, que so çierto que son *ende* enojados muchos de vuestras conpannas, et sennaladamente se enojan *ende* los que non an muy grand talante de oyr nin de aprender las cosas de que se pueden mucho aprovechar. »  
(*El Conde Lucanor*, Exemplo L°, p. 421-422)

La combinaison d'une structure de phrase particulière contenant le verbe *enojarse* avec *ende* convoque l'idée de provenance et fait que *ende* est perçu comme causal.

### 3-b. Morir ende.

Le verbe *morir* porte en lui, comme *venir* ou *seguir*, l'idée de provenance morale :

- (152) «E aquella cibdat fue destroyda **por el grant pecado** que fazien, e murieron *ent* todos los omnes que y eran.»  
(*Fazienda*, p. 207)

Dans l'antériorité, une cause éventuelle de la mort introduite par la préposition *por* est évoquée. Une fois de plus, on est tenté d'attribuer une valeur causale à *ende*, puisqu'on peut le remplacer par *por ello* ou par la cause de la mort : *murieron, por el grant pecado que fazien, todos los omnes que y eran.*

*Ende* met en relation le verbe et la cause. *Ende* contient *de*, et de fait de cette rétrospectivité inhérente, il implique un retour dans le discours. Ce retour est lié au procès du verbe. *Ende*, associé au verbe, cherche la cible, (ce qui peut être associé au verbe et à *de*) qui a justifié sa présence. *Ende* n'est pas un adverbe en tant qu'unité modifiant le procès évoqué dans le verbe (*lentement, hier, bien* etc...), mais il est fondamentalement attaché au verbe : il relie le verbe à du déjà connu. En cela il ne modifie pas le procès du verbe, puisqu'il lui associe des circonstances posées antérieurement, auxquelles le verbe est explicitement lié, étant donné son signifiant et la proximité discursive.

*Ende* semble d'autant plus inutile dans les exemples où le dénouement est enclenché par des locutions telles que *fasta que, tanto... que, assi que, de guisa que* (5 exemples sur 8) :

- (153) «En esse xxi anno murio otrossi el papa Johan, et la su muerte fue en esta guisa... quel dio el diablo una gran ferida en la sien, assi que murio *ende* ante que recibiesse el cuerpo de Nuestro Sennor Dios.» (*Primera Crónica*, III, p. 431)

### 3-c. *Ende*, équivalent de *por ende* ?

Quelques occurrences permettent d'interpréter l'emploi de *ende* dans le même sens que la définition du dictionnaire de Corominas :

«El simple *ende*, partiendo de la ac. *de eso*, pudo también significar *por eso*. »<sup>26</sup>

Nous allons voir que cet emploi de *ende* est lié à une collocation

particulière, mais très rare dans l'ensemble du corpus.

La description a montré que *ende* est presque toujours placé aussitôt après le verbe auxiliaire en attente de substantif, selon le modèle récurrent *venir **ende** daño*.

Cependant, en comparaison avec tous les autres exemples du corpus, on constate que c'est dans ce contexte causal que *ende* est le plus mobile et qu'il tend à se «libérer» de l'auxiliaire pour se rapprocher de l'adjectif ou du substantif.

Dans ce passage de la *General Estoria*, *ende* n'est pas attaché à un verbe et joue le rôle d'un adverbe complètement indépendant pouvant moduler une phrase entière ou un adjectif. Il est placé en position tonique après l'adjectif et clôt la proposition. Dans cette nouvelle aptitude, *ende* pourrait être l'équivalent de *à cause de cela*, c'est-à-dire *à cause de tout ce qui s'est passé et que je viens d'évoquer* :

- (154) « Et empos esto, llegando su madre, e en logar de tender ell contra ella los braços que non avie ya, mostrol los lugares dellos e las llagas, e dixol : «Madre, toma lo que comecest.» Agave quando aquello vio, dio muy grandes voces, e gritos e alaridos, e alañço la su arma que traye ella otrossi, e diol el el cuello e descabesçol, e fizol volar la cabeçça por ell aer, e desi tomo essa cabeçça del fijo en sus manos **sangrientas ende**, et llamo a las otras, e dixo...» (*General Estoria*, II, p.192)

Il va de soi que l'auxiliaire *être* est supposé dans cette phrase, ce qui aurait pu conduire à reformer la structure *ser ende + adjectif* avec une nuance causale moins forte, du fait de l'intégration de *ende* dans la structure *ser ende sangrientas*.

---

<sup>26</sup> J. Corominas, J. A. Pascual, *ibid.*, artículo ENDE.

*Ende* rappelle par anaphore les circonstances explicatives qui viennent juste d'être évoquées dans le discours, et qui sont évidemment encore très présentes en mémoire. Deux cas se présentent :

- soit *ende* est intégré dans la structure qui insiste sur le résultat (l'entier du discours) formé du verbe auxiliaire *être* et de l'adjectif (*ser ende sangrientas*). Dans ce cas, *ende* sert d'aide-mémoire rappelant des circonstances et un lien de cause à effet évidents.

- Soit *ende* est postposé à l'adjectif *sangrientas*, l'auxiliaire *ser* étant supposé. On se retrouve alors dans la situation où l'insistance porte sur la cause rappelée par mouvement rétrospectif après la déclaration du résultat, *sangrientas*.

Au moment de la déclaration de *sangrientas*, le lien logique avec les circonstances tout juste évoquées est déjà établi. Ce temps de retard de *ende* par rapport au lien logique déjà existant mentalement ne peut que créer l'insistance sur l'origine de ce *sangrientas*, et conforter le discours dans un contexte causal qui était de toute façon très clair sans *ende*.

Comme on a vu que *ende* placé après le participe passé crée l'insistance sur le lieu rappelé par anaphore, dans *ser echado ende*, *ende* placé après le résultat attendu et contenu dans l'adjectif ou le substantif, crée l'insistance sur la cause du résultat.

Avec les 34 exemples qui figurent en annexe, en dehors de la structure *Auxiliaire + ende + substantif* (21 occurrences), on peut opérer la classification suivante, en fonction de la place qu'occupent le verbe, *ende*, et le substantif :

- *Substantif + ende + auxiliaire* : 7

- (155) «Et commo quier que me es grand perdida en lo de lla villa, vien vos digo que me tengo por mas ocasionado por la mengua que tomo et por **la onra** que a el **ende viene**, que aun por la perdida. »  
(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XVIII°, p.139-140)

Dans le cadre d'une complétive, *la onra que...*, *ende* se retrouve en position atone entre le verbe et le substantif. C'est donc l'auxiliaire qui clôt la proposition. Cependant, dans 2 exemples, *ende* est en position tonique (*substantif + verbe + ende*) :

- (156) «... enfermo esse rey don Garcia de Navarra ; et el rey don Fernando quando lo sopo, con **el grand pesar** quel **veno ende**, fuelo ver.» (*Primera Crónica*, III, p. 484)

- *Adjectif + substantif + ende* : 1

- (157) «... recibio el sagrado et muy sancto cuerpo de Jhesu Cristo, pero fecha antes su confession muy general et muy cumplida, et recebida la penitencia *ende*, et librado todo su fecho de quantas cosas devie...» (*Primera Crónica*, III, p. 645)

Comme dans l'exemple de la *General Estoria*, *ende* apparaît comme l'équivalent de *por ello* ou *a causa de ello*, parce qu'il se trouve en position tonique après le substantif et loin du verbe.

- *Ende + substantif + auxiliaire* : 1

- (158) «Só ferido e llagado, de un dardo só perdido,  
en el corazón lo trayo ençerrado e ascondido ;  
non oso mostrar la llaga, matarme á si la olvido,  
e aún dezir non oso el nombre de quien me ha ferido.  
La llaga non se me dexa a mí catar nin ver,  
**ende mayores peligros espero** que an de seer :  
reçelo he que mayores dapños me podrían recreçer ;  
física nin melezina non me puede pro tener.»  
(*Libro de Buen Amor*, p.151)

La place de *ende* surprend par son côté exceptionnel : non seulement *ende* est très loin du verbe, mais il est placé en tête de proposition.

*Ende* en tête de proposition reprend à son compte tout le discours précédent et en prépare les conséquences. Cette collocation exceptionnelle fait de lui un joncteur temporel aussi bien qu'un joncteur discursif.

Au fond, *ende* ne déclare rien de plus que d'habitude, mais le fait de rappeler par anaphore, en tête de vers (ou de proposition), les circonstances évoquées dans l'immédiate antériorité discursive, conduit inmanquablement à voir ces circonstances comme l'origine d'un fait qui va être évoqué aussitôt après *ende*. L'insistance sur la cause trouve un répondant logique dans l'insistance sur l'effet : l'antéposition de *mayores peligro* avant le verbe *esperar*, prouve la volonté de poser effet / cause avant le verbe et le sujet.

Cela est très clair dans cet exemple du *Libro de Alexandre* (1249), où *ende* placé en tête de vers dans le manuscrit du XIV<sup>ème</sup> siècle est remplacé par *por eso* dans celui du XV<sup>ème</sup> siècle :

(159) «De ssi mismo los arvoles || dan tan buena olor  
que non avrie ant ellos || forçia nulla dolor  
*ende* son los ombres || de muy buena color  
bien a una iornada || sienten el buen odor»  
(Ms. O, XIV<sup>ème</sup> siècle, p. 259)

De sy mismos los arboles tanto han buen olor  
non avrie ante ellos fuerça ningund dolor  
*por eso* son los onbres sanos et de buena color. »  
(Ms. P, XV<sup>ème</sup> siècle, p. 258)

Dans le cadre de la structure *dar ende galardón*, l'édition de l'*Amadís* pose à deux reprises *ende* = *por ello* :

(160) «- Este cavallero quiere la batalla por vos ; ¿ otorgáisle vuestro derecho ? -Otorgo- dixo ella , y Dios le **dé *ende* buen**

**galardón.»** (*Amadís*, I, p. 370)

Note : ende = por ello

(161) «- ¡ Ay, amigo señor! -dixo ella-, el plazer que con vuestra venida mi coraçón siente, aquel señor que todo lo sabe es dello testigo ; que siendo vos de mí absente, no podría aver bien ni vicio ahunque todas las cosas del mundo oviesse a mi voluntad. Yo cuido que no venistes a esta tierra sino por mí ; y yo devo trabajar de vos **dar ende el galardón.**»

(*Amadís*, I, p. 481)

Note : debo intentar recompensaros por ello.

En réalité, *ende* ne se comporte pas différemment ici des autres occurrences : il rappelle par mouvement rétrospectif, placé entre le verbe *dar* et le substantif, l'origine du don. Une fois de plus, *ende* intervient au moment où le mouvement prospectif est engagé avec le procès du verbe *dar*. Imputer à *ende* la seule responsabilité de la nuance causale effectivement contenue dans le propos, c'est ne pas tenir compte du sémantisme particulier et de la connotation morale de l'expression *dar el galardón* : la récompense est à la hauteur de l'action forcément exceptionnelle.

#### **4- De l'origine spatio-temporelle à l'origine discursive.**

##### **4-a. Ende a : du point de départ au point d'arrivée.**

De joncteur spatial à joncteur temporel il n'y a qu'un pas, de joncteur temporel à joncteur discursif également.

Nous avons relevé 14 occurrences où *ende* apparaît comme un

joncteur temporel ou discursif.

La répartition chronologique des occurrences laisse à penser que cette capacité de *ende*, très présente au début du XIIIème siècle (surtout chez Berceo), a été délaissée pour réapparaître très discrètement fin XIVème siècle, début XVème siècle, au moment où la disparition de *ende* est bien amorcée :

Berceo : 7	<i>Libro de la Caza</i> : 1
<i>General Estoria</i> : 2	<i>Libro de los Gatos</i> : 2
<i>Crestomatía, Lapidario, 1272-1279</i> : 1	<i>Amadís</i> : 1

Chez Berceo, dans 6 occurrences sur 7, *ende* est intégré dans une formule temporelle lexicalisée systématiquement placée en début de vers, marquant ainsi l'origine temporelle :

- (162) «**Ende al día terzero** vinieron los parientes  
vinieron los amigos e los sus connocientes»  
(Berceo, *Milagros*, 151 a, p. 71)
- (163) «**End a poccus de días**, Dios lo quiso guiar»  
(Berceo, *Milagros*, 732 a, p. 207)

La traduction de ces indications temporelles pourrait être *trois jours plus tard* et *quelque temps après*. Le point de départ, désormais temporel, est toujours présent, mais *ende* s'inscrit surtout dans une **continuité** temporelle et discursive. Cette continuité est aussi permise par l'adjonction de la préposition *a*. La traduction rendant compte à la fois du point de départ contenu dans *ende* et du point d'arrivée annoncé par *a* serait la suivante : *de là à trois jours, de là à peu de jours*.

En annexe figurent deux occurrences où *ende* forme une locution temporelle avec *adelante*. *Ende* marque là aussi le point de départ temporel



suivi de la nouvelle destination : *a- delante*.

Après avoir rendu compte des emplois de *ende* adverbe, R. J. Cuervo fait état d'un emploi de *ende* comme conjonction ayant pour équivalent *pues*, *por lo tanto*, *por eso*, et cite en exemple : «*Ende ¿ de qué estas penoso ?* (Lope, *Las Batruecas*, 23) »<sup>27</sup>. Nous n'avons relevé qu'une occurrence où *ende* peut être perçu comme un équivalent de *pues* :

(164) «*Ende, quando Abolays fallo este libro, fue con el muy liedo...*»  
(*Crestomatía, Lapidario*, 1272-1279, p. 202)

Dans cet emploi, le rôle de *ende* est surtout de faciliter la continuité du discours. En position aperturale et séparé de la suite du discours par une virgule, *ende* permet de marquer une pause discursive tout en assurant la transition entre tout ce qui précède et ce qui suit. L'idée de provenance est plus effacée : *ende* n'apparaît plus comme une particule anaphorique mais comme une particule conjonctive.

#### 4-b. Dessende, desend, dessent, desent.

Parallèlement à ces quelques occurrences apparaît la volonté de marquer davantage **l'origine temporelle** en joignant à *ende* l'ancienne préposition *des-*, et de former **dessend, desende** (45 occurrences).

Comme pour les occurrences de *ende* dans un emploi temporel, la répartition des occurrences de *desende* laisse apparaître une coupure encore plus nette entre la période faste correspondant au milieu du XIIIème

<sup>27</sup> R. J. Cuervo, *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, París, Roger & Chernovitz, 1946, artículo ENDE.

siècle, et la période marquant une réapparition timide (milieu du XIVème siècle) :

*DLE* (1188, 1225) : 2  
*Berceo* : 27  
*Libro de Alexandre* :10

*Crestomatía, Gran Conquista de Ultramar*, 1295 :1  
*Primera Crónica*, IV :1  
*Crónica de 1344* : 3  
*Crestomatía, Libro de Miseria de Omne*, 1375 :1

L'article DESDE du Dictionnaire de Corominas et Pascual signale que l'ancienne préposition *des* peut former diverses combinaisons :

«DESDE. Combinación de la antigua preposición *des*, sinónima de *desde*, con la preposición *de* ; *des* procede a su vez de la combinación latina DE EX, *desde dentro de*. Primera documentación, *Cid*. Cuervo, *Dicc.II*, 1031-6. La combinación *desde* se halla también en portugués y es normal en el catalán moderno (escrita ahí *des de*, porque también existe *des que*) ; la aglutinación con *-de* es ya casi general desde el S.XII, a excepción de las combinaciones *desí* (*desde allí*, *después*), *des-ende* (íd), y *des que* (*desde que*) ; ésta subsistió bien viva hasta el S.XVI, aunque Juan de Valdés ya censura su uso con el valor de *cuando*.»<sup>28</sup>

Le glossaire de *La Vida de San Millán de la Cogolla* de Berceo pose effectivement l'équivalence : *desend*, *desent* (adverbio) = *después*.<sup>29</sup>

La première occurrence de *desend* date de 1188 et marque le point

<sup>28</sup> J. Corominas, J. A. Pascual, *ibid.*, artículo DESDE.

<sup>29</sup> G. de Berceo, *La Vida de San Millán de la Cogolla*, in *Obras Completas*, I, London, Tamesis Books Limited, 1984, p. 267.

de départ temporel dans la locution *desend arriba* :

- (165) «Et esta terra que sea la media oganno posta y que lo labren lo doganno si maes non puderen duas vices, et lo al que remanecere que sea posto logo otro anno, y *desend* arriba que lo labren cadanno tres vices.»  
(DLE, Burgos, 1188, p. 201)

Cet emploi de *desend* cohabite chez Berceo avec l'emploi temporel de *ende* évoqué un peu plus haut. Le point de départ temporel a glissé vers un point de départ discursif : *desent* permet la jonction entre deux données comme le ferait la conjonction *y*.

- (166) «diéronli quatro grados al santo confessor,  
*desent* las otras órdenes de dignidad mayor.»  
(Berceo, *Cogolla*, 91d, p.102)

*Des-ent* et *des-pues* ont en commun la préposition *des* en position aperturale et marquant le départ (*desde dentro de*). Du fait de son origine latine (*post*, *après*), *pues* est une particule consécutive. *Des-pues* est donc la combinaison du point de départ, *des*, et de ce qui suit, de ce qui vient après, *pues*. *Des-ent* (*des-en-de*) fait l'effet d'une redondance : au point de départ évoqué par *-des* (*de ex*) est associée une origine contenue dans *ende*. C'est pourtant bien un rôle de conjonction consécutive que remplit *dessent*, comme le prouve l'exemple suivant, où à la place de *dessent* *qe* on pourrait avoir *despues qe* :

- (167) «Disso el falso Jácob : «Esti es el juicio :  
qe te cortes los miembros qe facen el fornicio ;  
*dessent* qe te degüelles : farás a Dios servicio,  
qe de tu carne misma lifarás sacrificio.» »  
(Berceo, *Milagros*, 192 c, p. 82)

#### 4-c. Ende joncteur discursif.

Au sein d'un raisonnement, *ende* sert de **joncteur discursif** pour indiquer que l'on passe non d'un lieu à un autre, mais d'une étape à une autre. Le parcours est à la fois discursif et temporel :

- (168) « Et los gentiles, veyendo este saber tan noble, tanto entendieron e escodrinaron enel, que fallando los unos un poco e los otros, enpos essos, otro poco, assi fasta cabo que lo fallaron todo, e lo ayuntaron en uno los de despues, e ovieron la scientia de la astrologia, que es el saber de las estrellas, e **ende a la astrologia este nombre**, de astris que dizen en el latin por estrellas, e logos en griego por razon ; **onde** astrologia tanto quiere dezir como razon o scientia del saber delas estrellas. » (*General Estoria*, I, p. 66)

Et *de là* à l'astrologie... Cet emploi de *ende* justifie l'appellation de joncteur que nous avons employée à plusieurs reprises : dans l'anaphore spatiale, il s'agit de passer d'un lieu à un autre, dans l'anaphore temporelle, d'un moment à un autre, et dans l'anaphore mentale discursive, d'un propos à un autre.

A partir de la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, la réapparition de *ende* dans cet emploi temporel intervient dans un contexte différent, que nous observerons plus loin dans le cadre de l'étude de *dende*.

- (169) «Estos son los bueyes que conpro Habranhan, e non quiso que fuesen a -lla çena perdurable. *Ende* diçe san Matheo : « El que bueno es, derecho es commo palma, entre los monjes espina»...» (*Libro de los Gatos*, 1350-1400, p.128)

D'ores et déjà, il convient de signaler cette occurrence de *ende* comme reflet du partage qui s'établit entre *dende* et *ende* à partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle :

- (170) «El Rey, como era muy cuerdo, ahunque su necesidad fuesse grande, bien vio que don Galvanes tenía razón, embióle a dezir que quedasse, que, ahunque en aquella jornada no le sirviesse, **ende vernía tiempo en que** se pudiesse emendar. Pues *dende a pocos días* llegó Filispinel del rey Gasquilán de Suesa, y dixo al Rey cómo le havía recebido muy bien...» (*Amadís*, II, p.1418)

note : **después** vendría tiempo en el que se podría emendar

### Conclusion de la première partie.

De l'observation de *ende* des débuts de l'espagnol jusqu'au milieu du XIVème siècle, se dégagent trois phénomènes éclairant la nature de *ende*.

On ne peut pas parler de pronominalisation de *ende* au cours de cette période, puisque *ende* dit une anaphore mentale diffuse dès le *Cid*. Mais il ressort de façon évidente que *ende* sert une anaphore mentale de plus en plus diffuse au fur et à mesure que l'on s'approche du milieu du XIVème siècle. *Ende* est perçu comme inutile, d'autant plus qu'il est rapidement et systématiquement intégré dans des formules conclusives, déductives figées.

On a observé l'intégration de plus en plus systématique de la particule dans des formules figées, alors que quelques exemples prouvent sa capacité d'«autonomie». Ce phénomène est frappant dans l'expression de la cause.

L'analyse de la collocation de *ende* a posé le problème de son utilité, puisque la particule rappelle une information restée en mémoire, ayant

mentalement un lien avec le procès du verbe avant que n'intervienne *ende* : ***ende* déclare linguistiquement l'existence d'un déjà pensé qui entretient avec le verbe un rapport mental implicite.** Ainsi s'explique la collocation de *ende* dans les structures récurrentes du type *aver ende + substantif*, *ser ende + adjectif* ou *verbe modal ende + verbe à l'infinitif*. *Ende* intervient au moment où le discours est engagé dans un mouvement prospectif, voulu et pensé bien avant *ende*, et posé dès la déclaration du verbe.

*Ende* n'est ni pronom ni adverbe et n'a pas de double ou de triple capacité référentielle. C'est la nature des éléments «anaphorisés» qui fait apparaître *ende* tantôt comme un pronom, tantôt comme un adverbe, tantôt comme un partitif. La particule pose matériellement un lien existant entre le verbe engagé dans une vision prospective et l'élément anaphorisé. Quel que soit le contexte, quel que soit son référent, *ende* se comporte comme un joncteur, selon le cas, spatial, temporel, discursif, causal.

## II- Disparition de *ende* à partir du milieu du XIVème siècle.

A partir du milieu du XIVème siècle, l'étude du corpus permet de dégager une évolution très nette dans l'emploi de *ende* à partir du *Conde Lucanor* (1328-1329), dans la *Crónica de 1344*, puis dans la *Gran Crónica de Alfonso XI* (1376-1379), et jusqu'au *Victorial*, au XVème siècle. L'association de *ende* à des verbes au sémantisme différent va coïncider avec le début de son effacement.

*Ende*, en tant que particule anaphorique, ne connaît pas d'évolution. La seconde moitié du XIVème siècle ne marque pas de changement dans la capacité référentielle de *ende* : des débuts de l'espagnol jusqu'à sa disparition, *ende* n'évolue pas. De son usage qui lui, évolue, on peut tirer des conclusions concernant les choix de la langue.

Constater une baisse très nette, voire une disparition presque complète du nombre d'exemples où *ende* montrait jusque-là une réelle aptitude, ne permet pas de conclure que le mot a changé. Le phénomène déjà sensiblement remarquable dans la *Primera Crónica* concerne un usage de l'anaphorique de plus en plus circonscrit à l'anaphore mentale diffuse dans le cadre de formules figées.

En effet, *ende* va être cantonné dans une aptitude que nous avons sentie s'étendre dans le corpus, l'anaphore mentale diffuse, et en même temps, de façon très curieuse, retrouver dans de nombreuses occurrences

une aptitude peu marquante au XIIIème siècle : rappeler un lieu statiquement.

#### **A- *Ende* au sein de formules lexicalisées.**

*Ende* est désormais réduit à l'anaphore discursive diffuse, et uniquement à cela (sauf rares exceptions) dans toutes les oeuvres du XIVème siècle dépouillées, au sein d'expressions figées du type : *tomo ende muy grand pesar, ovo ende muy grand plazer, pesoles ende mucho, plugole ende mucho.*

Qu'il s'agisse d'un verbe, d'un adjectif ou d'un substantif exprimant un sentiment, ces formules apparaissent comme des conclusions, des états résultant d'un fait posé antérieurement : l'idée d'origine et de provenance est toujours bien présente dans l'association de ces verbes avec *ende*.

Mais ces formules récurrentes sont à tel point liées à un même contexte que *ende* se fond au milieu de la formule.

C'est donc cet emploi de *ende* qui va disparaître peu à peu, l'espagnol se passant finalement d'un simple joncteur peu utile à la compréhension de la phrase.



### 1- Disparition de *ende* dans la formule *aver ende + substantif*.

A propos de cette structure récurrente dans les textes datés des débuts de l'espagnol jusqu'à la *Primera Crónica*, nous avons conclu en montrant qu'elle intervient toujours en conclusion d'un enchaînement de faits découlant les uns des autres (**I-D-2-a.**). Cela implique une lexicalisation de la formule, et pose le problème de l'utilité de *ende*, en particulier dans *aver ende pesar*.

L'observation de la formule après la *Primera Crónica* donne confirmation de l'évolution amorcée dans la troisième partie, à savoir la place grandissante qu'occupe *ende* dans des expressions figées, dès le début du XIV<sup>ème</sup> siècle.

La structure *aver ende + substantif* regroupe 36 occurrences, dont 13 *aver ende pesar* dans des textes postérieurs à la *Primera Crónica* jusqu'au *Victorial*.

Pour apprécier la disparition de *ende* au sein de ces formules, l'étude des variantes de manuscrits se révèle fort utile.<sup>30</sup>

Dans le cas du *Conde Lucanor* (1328-1329), le manuscrit retenu pour l'édition est celui de la Biblioteca Nacional de Madrid (S, XV<sup>ème</sup> siècle).

---

<sup>30</sup> En dehors du Manuscrit S adopté pour l'édition, les manuscrits ordonnés chronologiquement sont les suivants :

- P : Real Academia Española de la Lengua, siglo 15.
- M : Biblioteca Nacional de Madrid, segunda mitad siglo 15.
- H : Ac. de la Historia, siglo 15.
- G : Gayangos, siglo 16.
- MP : Marcelino Menéndez y Pelayo, siglo 16.
- A : Argote y de Molina, 1575.

S est le manuscrit le plus fiable.

- (171) « **Et quando** la buena duenna lo **vio** assi ser triste, ovo *ende* muy grand pesar, et tanto le afinco fasta quel ovo a dezir que sintia mucho por quel fazian escarnio por el ojo que perdiera.» (DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XLIII<sup>o</sup>, p. 359)

M : om. de ende  
G, A : om. de ende  
P, H : om. de muy

- (172) « Et descendio del cavallo et finco los hinojos en el suelo e adoro el cuerpo de Dios ; e la hostia, que estava del alongada, salto del lodo donde estava en la falda de don Lorenço Suarez. **Et quando** los moros esto **vieron**, ovieron *ende* grande pesar e **metieron** mano a las espadas e a palos e piedras e binieron contra don Llorenço Suarez por lo matar.» (DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XXVIII<sup>o</sup>, p.247)

M : ovieron muy grande pesar, omission de ende  
H : om. de [ovieron...pesar]

Ces exemples rappellent ceux étudiés en **(I-D-2-a.)** : proposition temporelle introduite par *quando*, constatation visuelle d'un fait, et rebondissement narratif après l'expression du sentiment, le lien réunissant ces évènements étant de cause à effet.

*Ende* ne figure plus dans le manuscrit de la seconde moitié du XV<sup>ème</sup> siècle, et pour le second exemple, c'est l'ensemble de la structure qui a été supprimé dans un autre manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle.

Dans la *Gran Crónica de Alfonso XI*, deux manuscrits sont utilisés, avec parfois l'introduction de manuscrits antérieurs.<sup>31</sup>

---

P, H, M ont été « modernisés », tout comme G et A, mais dans une moindre mesure.

<sup>31</sup> « Conocemos solamente dos manuscritos de la *Gran Crónica*, uno puro (Ms. P), otro con adiciones basadas en el conocimiento de otros textos de la *Crónica* (Ms. A) : el Manuscrito P, o de París, letras de fines del siglo XV o comienzos del siglo XVI ; el Manuscrito A, o de Madrid, letra de finales del siglo XVI.

- (173) «E quando el rrey de Granada vio el mensaje del ynfante ovo  
\*ende\* muy grand pesar, e dixo...»  
(*Gran Crónica de Alfonso XI*, Ms. M, I, p. 310)  
Ms. P, A<sup>32</sup> : omission de ende.

La disparition de la particule *ende* dans les variantes de manuscrits postérieurs au XIV<sup>ème</sup> siècle, alors que la structure de phrase reste inchangée, prouve qu'au moment où elle intervient, le lien s'est déjà fait mentalement entre l'information rappelée par *ende* et le verbe. Rappeler cette information, c'est faire le choix d'énoncer explicitement une information implicite mais restée en mémoire.

Comme il apparaissait déjà dans de nombreux exemples de la partie précédente de l'étude, rendre explicite cette information n'est pas nécessaire pour la compréhension de la phrase. Au mieux, *ende* peut servir **d'aide-mémoire**.

Le problème de l'utilité de *ende* se pose d'autant plus que, dès le *Cid* et chez Berceo (9 occurrences), nous avons relevé des passages où *ende* ne figure pas dans la formule ; la phrase est cependant fort compréhensible.

«llegaron las nuevas al conde de Barcelona  
que mio Cid Ruy Díaz que.l'corrié la tierra toda ;  
ovo *grand pesar* e tóvos'lo a grand fonta.»  
(*Cid*, 960, p.158)

Note : lo consideró como un gran ultraje.

«Pusiéronlo en tierra cubierto con so manto,  
ca quando lo vedién *avién muy grant qebranto*. »  
(Berceo, *Cogolla*, 350 d, p.148)

---

Sólo para un número de pasajes muy limitado podemos remontar a un texto anterior. El Manuscrito M... nos proporciona algunos fragmentos tomados de la *Gran Crónica* en lección más antigua que la de P, A. El Manuscrito M, letra del siglo XVI.»

<sup>32</sup> «Tomo como base el texto de M pero lo corrijo con P, A »

Dans l'*Amadís*, la structure *aver gran pesar* est employée sans *ende* mais avec le maintien de *gran*. Autant la formule *aver ende pesar* a été relevée plusieurs fois, autant la formule *aver pesar* sans *ende* et sans adjectif n'a pas été relevée, comme si *ende* une fois disparu, l'adjectif était d'autant plus indispensable :

«... y nosotras venimos con Guilán a esta parte donde venimos, y bien ha cuatro días que llegamos a esta fuente, y cuando Guilán vio el escudo por quién preguntáis, **ovo gran pesar**, y descendiendo de su cavallo dixo que...»  
(*Amadís*, I, p.714)

A plusieurs reprises, la formule est introduite par *de que* ou *de lo cual*, comme s'il fallait marquer le lien avec la proposition précédente :

«... Abiseos falleció de su golpe, y cuando tornó el cavallo, vio a su fijo Dramis muerto, que no bullía, **de que ovo muy gran pesar**, pero no cuidava que ahún del todo era muerto...»  
(*Amadís*, I, p.638)

«... mas después que a pie fueron, don Guilán començó a mejorar mucho, **de que Ladasín ovo muy gran plazer** y sus escuderos que lo miravan...» (*Amadís*, I, p.724)

«... legó a la Ínsola Firme al tiempo que el rey Perión y toda la gente era ya partida para la batalla, **de lo cual mucho pesar huvo**.» (*Amadís*, II, p.1492)

Même si *ende* est encore très présent dans cette structure dans les principaux textes du XIVème siècle et jusqu'à l'*Amadís*, l'omission de *ende* dans des manuscrits postérieurs au milieu du XIVème annonce sa disparition. C'est ce que va confirmer l'étude des manuscrits pour les autres structures figées.

## 2- Disparition de *ende* dans la formule *plogol ende mucho*.

Cette formule apparaît déjà dans la *Primera Crónica*, où l'on constate que sur 11 occurrences, 8 figurent dans la partie III et 1 dans la partie IV, qui, comme nous l'avons vu, constituent les parties les plus modernes de l'oeuvre :

- (174) «Çid, yo non tengo que vo contra mandamiento de mio padre, ca el non podie de derecho partir el regno, nin lo consenti yo quando lo el fizo, nin me plogo *ende*, mas luego lo contradixe.»  
(*Primera Crónica*, III, p. 498)

Une variante de cette formule, mais sans *ende*, apparaît à trois reprises dans le *Cid* : «El moro, **cuando** lo sopo, *plógol' de coraçón*» (2648, p. 260)

«**Cuando** lo oyó el rey, *plógol' de coraçón*» (3019, p. 280)

«Lo que dixo el Cid al rey *plogo de coraçón*.» (3120, p. 285)

Ce verbe semble devoir être forcément accompagné, comme si un complément de matière sémantique lui était nécessaire. D'où le rôle de *muy* et de *mucho*, qui disparaissent et réapparaissent ou changent de place selon les manuscrits :

- (175) «Et desque los christianos llegaron al puerto, mataron muchos de los que pudieron alcançar et fueron muy bien andantes, et fizieron dese camino mucho serviçio a Dios. Et todo este vien vino por aquel salto que fizo el rey Richalte de Inglaterra. Quando el hermitanno esto oyo, *plogol ende* mucho et entendio quel fazia Dios muy grant merçed...»  
(*El Conde Lucanor*, Exemplo tercero, p. 58)

P, G, A : plogol mucho

Dès le manuscrit P (XVème siècle), *ende* est supprimé, alors que *mucho* est maintenu dans les trois manuscrits. Dans l'exemple de la *Primera Crónica*, *ende* intervient dans une phrase négative rythmée par *nin... nin*, ce qui exclue *muy* ou *mucho*. Dans l'exemple du *Conde Lucanor*, *ende* est parfaitement inutile, ce qui n'est pas le cas de *mucho* puisqu'il est maintenu dans trois manuscrits postérieurs.

En annexe, on trouvera de nombreuses occurrences de cette formule dans d'autres oeuvres de Don Juan Manuel.

### **3- Ende dans *pesar ende mucho, plazer ende mucho, fallarse ende bien, fallarse ende mal.***

L'intégration de *ende* dans ces formules, et leur utilisation de façon récurrente en guise de conclusion, est surtout le fait d'un auteur du XIVème siècle, Don Juan Manuel, et plus particulièrement d'une de ses oeuvres, *El Conde Lucanor*.

Le verbe *pesar* dans cet usage conclusif est déjà récurrent dans le *Cid*, et comme *plazer* dans l'expression *plogole ende mucho*, il nécessite un appui sémantique, même si celui-ci est redondant avec le contenu du verbe :

«en la carrera do iva *doliól' el coraçón*» (*Cid*, 2767, p. 268)

«**Cuando** elle lo **oyó**, *pesól' de coraçón*» (*Cid*, 2815, p. 270)

«**cuando sabién** esto, *pesóles de coraçón*» (*Cid*, 2821, p. 271)

Dans un seul exemple, extrait de la *Crónica de 1344*, le verbe *pesar* conclut seul. Le procès du verbe n'est modifié ni par *mucho*, ni par *de coraçon*.

«E quando los otros ovieron dado çima a su guerra, venieronse para Tomar e, despues que sopieron el mal que el fiziera, mataronlo. Vasallos de Mirabomelin, **quando** esto **vieron**, *pesoles*.» (*Crónica de 1344*, Ms. M, p.173)

Dans la *Primera Crónica*, on peut apprécier l'importance grandissante de ces structures figées qui figurent toutes (11 occurrences) dans la partie III, à l'exception d'une seule dans la dernière partie :

(176) «... quiero fazer una entrada a tierra de moros ; et correr fastal campo de Almenar, et si vos lo tovieredes por bien de yr comigo, plazerme a *ende* mucho...»  
(*Primera Crónica*, III, p. 436)

Dans le *Conde Lucanor*, *ende* est omis à deux reprises dans les manuscrits postérieurs, et parfois, seul le verbe est modifié. Mais force est de constater que *ende* résiste bien dans cette formule :

(177) «Quando el omne oyo dezir que era el Diablo, tomo *ende* muy grande reçelo...»  
( DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XLV°, p. 369)

A : tuvo *ende* muy grande reçelo  
P, H : tomo *ende* grande reçelo

#### **4- Ende et l'anaphore diffuse dans *El Conde Lucanor*.**

Comme aboutissement de l'intégration de *ende* dans des formules figées, l'emploi de *ende* dans *El Conde Lucanor* mérite d'être signalé.

On recense 56 occurrences où *ende* dit une anaphore diffuse, auxquelles s'ajoutent les conclusions des chapitres qui figurent en annexe, soit 25 *et falloze ende bien*. Il s'agit de formules figées qui sont l'expression d'un sentiment. Ce sentiment apparaît comme le résultat d'une action, d'un fait tout juste précédemment évoqué.

*Ende* est intégré dans les formules conclusives suivantes : *se maravillaba ende mucho, fallavasse ende bien (mal), plogol ende mucho, pesol ende mucho, ovieron ende grand pesar*.

La formule **ovieron ende grand pesar** se décline : *aver ende envidia, aver ende vergüenza, tomar ende muy grande reçelo, seguir ende muy grant danpno*.

La formule **ser ende + adjectif** est peu présente (2 occurrences) : *ser ende çiertos, ser ende enojados*.

La majorité des occurrences est réunie dans une formule incluant un **verbe exprimant un sentiment** : *se enojan ende, començol de affincar ende, me reçelo ende, quel pesaria ende, quexosse ende mucho, quel plazria ende mucho, arripintieronse ende mucho*.

Sur 56 occurrences, 38 font l'objet d'une variante dans les manuscrits postérieurs au manuscrit S retenu pour l'édition :

omission de *ende* : 21  
*dende* : 3  
*dello, desto* : 10  
 changement de structure avec maintien de *ende* : 2  
 changement de structure avec suppression de *ende* : 2

*Ende* est supprimé le plus facilement dans les structures *aver ende +*



*substantif et verbe exprimant un sentiment + ende*, ce qui confirme nos conclusions concernant l'inutilité de *ende* dans ces formules «sentimentalo-déductives».

On trouvera en annexe la totalité des fins de chapitres du *Conde Lucanor*. Don Juan Manuel fait le même usage de ces formules dans *El Libro Enferido*.

*El Conde Lucanor* compte 51 *exemples (exemplos)* qui s'achèvent par une formule conclusive exprimant la satisfaction du *conde Lucanor* après sa conversation avec Patronio. Dans 25 *exemples*, la formule conclusive est la suivante :

- (178) «Exemplo III<sup>o</sup>  
Al conde plogo mucho del consejo que Patronio le dava. Et fizo lo asi, et fallose *ende* bien.» (p. 68)

Dans cette formule, *ende* est remplacé à 8 reprises par *dello* dans le manuscrit S. Mais, à 8 reprises, *ende* est réintroduit dans au moins un manuscrit, et parfois dans 5 manuscrits :

- (179) «Exemplo XVI<sup>o</sup>  
Al conde plogo mucho desto que Patronio le conseio, et fizo lo assi, et fallosse dello muy bien.» (p.133)

P, H, M, A : fallosse *ende* muy bien  
G : fallosse *ende* mui bien

Signalons cet *exemple*, où la formule conclusive *fallarse ende bien* est remplacée par *fallarse en ello muy bien* :

- (180) «Exemplo XXXI<sup>o</sup>  
El conde se tovo desto por bien aconseiado et fizolo assi, et fallose en ello muy bien.» (p.263)

P, G, A : en ello muy bien] *ende* bien

H : en ello muy bien] **ende** bien **dello**

*Ende* est bien réintroduit dans le manuscrit H (XVème siècle), mais la formule *fallarse ende bien* est à tel point lexicalisée que le rétablissement de *ende* n'exclut pas l'apparition de *dello*.

La formule *fallarse ende bien* forme un tout : soit elle figure à la suite d'une phrase conclusive ou d'une proposition commençant par *et fizo lo assi...* soit elle ne figure pas du tout. *Ende* n'est jamais supprimé seul. Dans les deux exemples qui suivent, la formule est réintroduite ou supprimée :

- (181) «Exemplo quinto  
Al conde plogo mucho de lo que Patronio le dixo, et fizolo assi.  
Et con su consejo fue el guardado de yerro.» (p.73)

M : et fallose *ende* bien

- (182) «Exemplo XXI°  
Al conde plogo mucho deste consejo que Patronio le dio, et fizo lo assi, et fallose *ende* bien.» (p.162)

G, A : omission de [et fallose *ende* bien]

Dans un exemple, la phrase conclusive du manuscrit S jugée trop elliptique, est remplacée par une phrase conclusive récurrente contenant la formule *fallarse ende bien* :

- (183) «Exemplo XXIX°  
El conde tovo este por buen conseio. » (p.253)

M : *El conde tovo*] Et al conde plogo mucho de lo que Patronio, su consejero, le dixo, et fyzolo ansy et fallose *ende* bien.

Dans *El Conde Lucanor*, la particule anaphorique *ende* est totalement absorbée dans une formule figée récurrente intervenant dans une phrase conclusive rythmée par la conjonction *et* ou *e*, sur le modèle : *al conde plogo*

*mucho... et fizo... et falloose ende bien. Fallarse ende bien* en position finale, est incompatible avec la formule *et rogo a Dios*, puisque dans les quatre exemples où elle apparaît, la phrase prend une tournure qui exclut *fallarse ende bien* :

- (184) «Exemplo Tercero  
Al conde Lucanor plogo mucho del consejo que Patronio le dio,  
**et rogo a Dios** quel guisase que lo pueda fazer commo el  
lo dizia et commo el conde lo tenia en coraçon.» (p.59)

### Conclusion.

A partir du début du XIVème siècle (si l'on tient compte du découpage de la *Primera Crónica*), *ende* se fait une spécialité au sein de formules récurrentes dans l'anaphore diffuse, *non faga ende al*, *aver ende pesar*, *ser ende + adjectif*, *plogol ende mucho*. Dès le *Cid*, ces formules existent, mais sans *ende* : tout se passe comme s'il avait fallu assigner une spécificité à une particule anaphorique ayant certaines aptitudes non exploitées et s'apprêtant à perdre dans la seconde moitié du XIVème siècle un certain nombre d'aptitudes.

- (185) «Mando quanto otro dia || oviessen a mover  
fuego fuesse por sino || deviangelo entender  
de noche las almenaras || por mas çiertos seer  
otorgaron lo todos || ovieron grant plazer »  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O , p. 275)

«de noche almenaras por çerteras seyer  
otorgaron lo todos ovieron *ende* grant plaser» (Ms. P, p. 274)

Dans cet exemple extrait du *Libro de Alexandre*, *ende* ne figure pas dans le manuscrit du XIVème siècle. Ceci ne laisse pas de surprendre, dans la mesure où la structure de la phrase est précisément celle où, de façon

récurrente, *ende* s'intègre parfaitement, même si effectivement le XIV<sup>ème</sup> siècle marque une évolution nette et le début du déclin pour *ende*.

Sans *ende*, nous comprenons parfaitement le lien de cause à effet entre *otorgaron lo todos* et *ovioron grant plazer*. Aucun mot ne fait le lien entre les deux propositions parce que la relation entre les deux s'impose à l'esprit.

L'apparition de *ende* dans le manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle peut également surprendre : d'une part, le XV<sup>ème</sup> siècle correspond à une période où *ende* disparaît peu à peu, comme nous essayons de le montrer ; d'autre part, on constate que la structure de phrase n'a pas changé.

On peut donc conclure que l'intervention de *ende* dans un manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle, période où il s'efface de plus en plus, est la manifestation d'une insatisfaction au sein de la phrase telle qu'elle était sans lui. On a l'impression d'une réintroduction et non d'une introduction, comme si au XV<sup>ème</sup> siècle avait été rétabli ce qui aurait dû être au XIV<sup>ème</sup>, compte tenu de ce qu'était la phrase. Cette résistance de *ende* motive son introduction dans un manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle. Bien qu'il ne soit pas utile pour établir un lien de cause à effet déjà existant, sa présence s'impose dans certaines structures de phrases. L'emploi de *ende* est lié à l'emploi de structures bien précises et récurrentes. A partir du moment où *ende* disparaît, parce qu'il est senti comme inutile pour établir un lien logique, se pose le problème de savoir ce qu'il advient de la formule elle-même. **Si *ende* participe à «l'échafaudage» sémantique de la structure, on ne sera pas étonné de voir disparaître, dans le sillage de *ende*, ce type de structure.**

## B- Disparition de *ende* au sein de formules lexicalisées.

### 1- *Ser ende + adjectif.*

#### 1-a. Disparition de *ende* au sein de la formule.

Avec l'étude de *ende* dans *El Conde Lucanor* et ses variantes, nous avons vu que l'une des formules où *ende* était le plus facilement supprimé, parce que perçu comme inutile, était *ser ende + adjectif*. Cette formule continue d'être très présente dans le corpus dans les oeuvres du XIVème siècle et jusqu'à l'*Amadís*.

Déjà dès les premières occurrences, *ende* n'est pas indispensable pour la compréhension. Ainsi dans la *Primera Crónica*, les deux possibilités cohabitent : on pourra se reporter aux occurrences de *ser ende + adjectif* dans la *Primera Crónica*, en **I-D-2-b.**. Dans l'exemple suivant, la structure de phrase introduite par *quando* (selon le modèle récurrent dans la *Primera Crónica*) est très proche des exemples où figure habituellement *ende* :

«**Quando** los castellanos estas nuevas **oyeron, fueron muy alegres** et gradescieronlo mucho a Dios que tan grand merced les avie fecho en darles assi su sennor sin lazeria dellos, et tan grand era el gozo que *ende* avien que lo non podien creer.»  
(*Primera Crónica*, III, p. 415)

L'hypothèse selon laquelle *ende* n'a pas été intégré dans *fueron muy alegres* parce qu'il figurait dans *tan grand era el gozo que ende avien*, et que

cela évitait une répétition disgracieuse, est tout à fait plausible. Pourtant, nous avons relevé dans la *Primera Crónica* des passages où *ende* figure à deux reprises dans des contextes différents :

- (186) «**Quando oyo** el Çid el juyzio que avien dado, fue *ende* muy pagado ; et quan grant pagamiento el Çid ovo, tan grant despagamiento ovieron *ende* los infantes de Carrion contra quien era dado el juyzio. » (*Primera Crónica*, III, p. 619)

Dans le premier exemple, *ende* n'est indispensable ni dans  *fueron muy alegres*, ni dans *el gozo que ende avien*. Cependant, il a été perçu comme plus utile dans le second cas que dans le premier.

Dans *fueron ende muy alegres*, la cible de *ende* eût été très proche, comme c'est le cas de ces exemples récurrents dans le corpus (*Quando...oyeron, vieron...*), et comme c'est le cas dans le second exemple. *Ende* est probablement perçu comme plus utile dans *el gozo que ende avien*, parce qu'il permet d'insister sur l'origine du grand plaisir ressenti. Il ne met pas en relation l'origine du plaisir et l'expression de ce sentiment, car le lien de cause à effet existe sans lui, il permet de marquer l'insistance sur les circonstances attachées à ce grand plaisir tellement inattendu : *tan grand era... que lo non podien creer*.

Dans le second exemple, *ende* n'est utile dans le premier cas que dans le cadre de l'expression lexicalisée *ser ende pagado* que nous allons étudier un peu plus loin. Dans *tan grant despagamiento ovieron ende los infantes*, il fonctionne comme dans l'exemple précédent pour insister sur le sentiment qui découle de circonstances posées antérieurement. L'insistance est d'autant plus justifiée qu'elle s'inscrit dans le cadre d'un contraste ayant

pour origine les mêmes circonstances : ce qui est très positif pour l'un est ressenti comme très négatif par l'autre.

**Au départ** se trouve le jugement, **à l'arrivée** s'expriment deux sentiments, aussi intenses l'un que l'autre, l'un positif, l'autre négatif. Les deux substantifs *pagamiento* et *despagamiento* apparaissent comme les deux faces d'une même réalité, celle du jugement, la marque privative *des-* d'une notion au départ positive ne faisant que renforcer cette impression.

*Ende* n'est indispensable dans aucun cas, mais il se justifie plus facilement dans ce dernier cas. Tout se passe comme si *ende* offrait une **possibilité** (sans être indispensable) d'insistance sur un lien qui, de toute façon, existe sans lui mentalement.

*El Libro de Alexandre* compte 4 occurrences de *ende*, dans lesquelles l'anaphorique est systématiquement supprimé dans le manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle :<sup>33</sup>

(187) «Con omes y con bestias avedes campeado,  
nunca fustes vençidos, **Dios sea ende loado.**»  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O, p. 453)

«Con omes y con bestias avedes canpeado  
nunca fuestes vençidos **Dios se laudado.**» (Ms. P, p. 452)

Nous avons déjà rencontré ce type d'exemples en **I-D-2-b.**, notamment chez Berceo. *Ende* n'est pas indispensable pour rappeler un lien de cause à effet évident : *Dieu soit loué pour cela, c'est-à-dire pour ce qu'il a fait, pour ses actions.*

<sup>33</sup> Ms. O = letra del siglo 14, Ms. P = letra del siglo 15.

Dans les trois exemples suivants, la suppression de *ende* entraîne systématiquement l'apparition d'un nouvel élément :

(188) «Progo con estas novas || al natural guerrero otorgo la bataia y fu **ende** plazentero »  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O, p. 381)

«Plaçiol con estas nuevas al natural gerrero Otorgo la batalla e fue **muy** plasentero » (Ms. P, p. 380)

Rien ne change dans la phrase du manuscrit du XVème siècle, si ce n'est l'apparition de *muy* exactement à la même place que *ende*. Cela ne signifie pas que *muy* remplace *ende*. A cela deux raisons : tout d'abord, *ende* et *muy* cohabitent souvent dans une même structure, comme nous l'avons vu de nombreuses fois. Ensuite, et c'est là une raison très importante qui peut nous aider à comprendre la nature de *ende*, *muy* (ou *mucho*) et *ende* n'ont pas le même rapport au verbe. *Muy* est un adverbe au sens où il est incident au procès du verbe ou de l'adjectif : il apporte au verbe une nuance correspondant à son contenu sémantique, mais le verbe peut être nuancé par tout autre adverbe, ou ne pas être nuancé du tout.

*Ende* ne modifie pas le procès du verbe, mais entretient cependant avec lui une relation très étroite qu'illustre sa collocation dans le discours et que justifie la visée du discours.

(189) «Fue luego el roydo || en la tierra entrado que era Alexandre || pora India levantado non plogo al rey Poro || fu *ende* espantado sobo *ende* el message || fu lampero y pesado»  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O, p. 343)

«que era Alixandre en la tierra entrado nol plasio a Poro fue **muy mal** espantado supole el mesaje aspero y pesado » (Ms. P, p. 342)



*Ende* n'a été préservé dans aucun cas.

Dans le dernier vers du manuscrit O, la structure de la phrase est modifiée : les deux adjectifs ne forment plus une proposition indépendante avec le verbe, celui-ci ayant été supprimé. La pause a disparu et les deux adjectifs (*lampero* remplacé par *aspero*) s'appliquent directement au substantif. La phrase est plus courte et plus concise, autrement dit plus efficace.

Dans l'avant-dernier vers, la structure de phrase est conservée avec les deux verbes, et la suppression de *ende* entraîne l'apparition de deux éléments, *muy* et *mal*. A la différence de l'exemple précédent, la cohabitation de *ende* avec *muy mal* dans un même exemple aurait rendu la phrase très lourde, et posé le problème de la place de *ende* :

- *nol plasio a Poro fue **ende** muy mal espantado* ou

- *nol plasio a Poro fue muy mal **ende** espantado.*

La première version a notre préférence au vu de ce que l'on a rencontré le plus souvent dans ce type de structure à trois éléments : auxiliaire *être* ou *avoir* + *ende* + *participe passé* ou *adjectif*. Lorsqu'un adverbe intervient, *ende* est toujours placé après l'auxiliaire, et cela à quelques rares exceptions près. La formule peut, dans le cadre d'un dialogue, constituer la réponse ou le sentiment d'un interlocuteur :

(190) « -Demándoos, señor, que me otorguéis que yo vaya a defender a la Reina mi tía.

-Yo lo otorgo -dixo él-, y te embiaré lo más honradamente y más apuesto que yo pudiere.

El rey Perión fue *ende* muy alegre.» (*Amadís*, I, p. 274)

Dans l'exemple suivant, l'adverbe a changé et se trouve en tête de phrase pour porter sur l'ensemble de la phrase, et reprendre à son seul compte toute l'importance qu'ont les circonstances évoquées juste avant dans l'expression de ce sentiment très fort. *Ende* reste toujours attaché à l'auxiliaire, placé entre cet auxiliaire et l'adjectif :

- (191) «- Cavallero, si vos yo quisiesse tomar por amigo y quitar desta prisión, ¿ dexaríades por mí la compañía del rey Lisuarte y diríades que por mí la dexávades ?  
-Sí -dixo Galaor-, y dello vos haré cualquier pleito que demandades. Assí lo hará aquel otro mi compañero, que no salirá de lo que yo mandare.  
- **Mucho** soy *ende* alegre, y agora me otorgad lo que decís ante todos estos cavalleros...» (*Amadís*, I, p. 555)

Dans l'*Amadís*, c'est plutôt la formule sans *ende* qui domine :

«- Quedad con esse que está a pie, y dexad a mí este de cavallo.  
Quando landín esto vio, **mucho fue alegre**, y no pudo entender...» (*Amadís*, II, p.1684)

Pour revenir à *ende* éventuellement associé à *muy mal*, on a l'impression que «l'ordre» doit être : *fue* avec *ende*, *muy mal* avec *espantado*. *Muy mal* s'applique à l'adjectif *espantado* qu'il nuance comme il le ferait pour un verbe. *Espantado* est le résultat final, ce à quoi aboutit la phrase en même temps que ce à quoi aboutissent les circonstances posées juste avant.

De même que l'auxiliaire *être* est dans une position «d'incomplétude» puisqu'il attend un complément de matière qui va venir après, *ende* est plutôt rattaché au passé, du fait de sa rétrospectivité inhérente. ***Ende* tient lieu de**

**transition spatio-temporelle entre le mouvement prospectif entamé par *ser*, en attente d'attribut, et l'achèvement de ce mouvement et de cette attente par l'attribut.**

Le problème de l'utilité de *ende* tient au fait que l'origine du mouvement prospectif engagé par *ser* vient d'être posée dans l'antériorité discursive (le plus souvent immédiate).

Quel que soit l'adverbe, quelle que soit la nuance apportée par l'adverbe, *ende* reste toujours immédiatement après l'auxiliaire, parce que l'information qu'il véhicule doit intervenir à ce moment-là et à aucun autre :

- (192) « Si algo por ventura de mí te fuere mandado de lo que mi marido te ovo aconsejado, serás *ende* más çierto, irás más asegurado : mejor es el consejo de muchos acordado.»  
(*Libro de Buen Amor*, p.155)

Quand aucun adverbe ne vient s'adjoindre à la structure, *ende* peut exceptionnellement être placé avant l'*auxiliaire* + *adjectif*, mais ce cas est très rare :

- (193) « Et vos, sennor conde, commo quier que cuydades que vos es mengua de sofrir esto que dezides, esto seria verdat de que fuessedes çierto de la cosa ; mas fasta que *ende* seades çierto, conseio vos yo que...»  
(*El Conde Lucanor*, Exemplo XXXVI°, p. 300)

M : omission de *ende*  
M : çierto] çierto de la cosa

Cet exemple du *Conde Lucanor* pourrait à première vue contredire la démonstration précédente.

Dans le manuscrit S de l'édition, *ende* est placé avant *seades çierto* que rien ne sépare ni ne suit, si ce n'est une virgule qui marque la fin de la

proposition, avant que ne rebondisse l'action avec *conseio vos yo que...* *seades çierto* est une reprise de la proposition précédente, où figure également *ser çierto* sous la forme *fuessedes çierto* à la même personne et suivi de *de la cosa*. *De la cosa* est anaphorique des circonstances évoquées précédemment.

Dans le manuscrit M, datant de la seconde moitié du XV<sup>ème</sup> siècle, *ende* est supprimé et *seades çierto* suivi également de *de la cosa* :

M : *esto seria verdat de que fuessedes çierto de la cosa ; mas fasta que seades çierto de la cosa, conseio vos yo que...*

Ces changements suggèrent deux remarques :

- Le manuscrit M fait le choix d'une double répétition qui rendrait la phrase maladroite sans la perspective temporelle introduite par *fasta que*. En effet, *fasta que* accorde du même coup une plus grande importance à *la cosa* en instaurant un balancement entre les deux choses qui ne constituent qu'un seul et même élément moteur : *vous devez avoir la certitude de cette chose, et en attendant que vous ayiez la certitude de cette chose, voilà ce que je vous conseille...*

L'élément moteur est *la certitude de cette chose*. *Ende* ne remplit que son rôle habituel d'anaphorique sans permettre l'insistance et le balancement parfait. De plus, *de la cosa* étant déjà anaphorique, la présence de *ende* donnerait l'impression d'une double anaphore, et donc rendrait le raisonnement plus compliqué. C'est donc un choix de clarté qui a motivé la suppression de *ende* et le choix stylistique : l'insistance presque grossière.

- Dans les deux manuscrits, *fuessedes çierto* forme une unité suivie de *de la*

*cosa* placé en position tonique. L'introduction de *de la cosa* exclut la collocation entre l'auxiliaire et l'adjectif. Il eût été curieux de séparer *seades çierto* par *ende*, et d'avoir ainsi, d'un côté une unité syntaxique à 2 éléments + 1, et de l'autre une unité formée de 3 éléments. Si nous appelons *fuessedes çierto de la cosa* l'unité syntaxique à 2 éléments + 1, c'est pour bien différencier *ende* de *de la cosa*. *De la cosa*, placé en position tonique, s'applique à une unité formée par *auxiliaire + verbe*.

Le rapport entre *fuessedes çierto* et la préposition *de* est un rapport d'origine, de provenance. Tout se passe comme si, dans les deux cas, *ser çierto* avait besoin nécessairement d'un complément, et devait être accompagné d'un élément rappelant les circonstances justifiant l'emploi de *ser çierto*.

*Ende*, placé avant *seades çierto*, permet de maintenir le parallèle *fuessedes çierto / seades çierto*, de rattacher l'ensemble *seades çierto* au passé discursif qui justifie la présence de *seades çierto*.

*Ende* rend plus claire une transition spatio-temporelle entre le passé du discours et l'information nouvelle, *çierto*. Mais du fait de la répétition, l'auxiliaire ne crée pas vraiment de situation d'attente. *Ser çierto* ayant déjà été posé, l'adjectif est attendu sans surprise dans la proposition suivante.

Tout ce que nous avons dit sur la suppression de *ende* et ses incidences, dans le cadre de la structure *ser ende + adjectif*, peut s'appliquer à la structure *aver ende + substantif*, comme le montre cet autre exemple du *Libro de Alexandre* :

(194) «Sobre quantos hy avie || encargo seles tanto

que tal danno lles fizo || de que avien grant quebranto  
 los que estavan bien luenne || avien **ende** espanto  
 non semeiava todo || depuerto de su sancto.»  
 (*Libro de Alexandre*, Ms. O, p. 253)

«Sobre quantos y eran encargoseles tanto  
 que tal daño les fiso que avjen grant crebanto.  
 los que estaban lueñe avjan **grant** espanto.» (Ms. P, p. 254)

L'adjectif *grant* se substitue à l'anaphorique. Le complément de matière apporté à l'auxiliaire *aver* n'est plus *espanto*, mais *espanto* nuancé par l'adjectif *grant*. Pourquoi le manuscrit ne propose-t-il pas simplement *avjan espanto* ? La présence de *ende* dans sa fonction anaphorique n'étant pas nécessaire pour que s'établisse le lien de cause à effet, il est supprimé.

L'arrivée de *grant* n'ayant pas d'autre fonction que de moduler le contenu sémantique du substantif, et son intervention ne découlant que de la suppression de *ende*, on est obligé de conclure que *ende*, en disparaissant, crée un vide ou un manque au sein de la structure de la phrase. Ce manque ne correspond pas à sa fonction, sinon il serait remplacé par *de esto* par exemple. Mais ce n'est pas la fonction anaphorique qui manque, elle n'était pas indispensable puisque *ende* a disparu.

Après la suppression de *ende*, le besoin de la phrase n'est pas d'ordre anaphorique. De quel ordre est-il ? Il est visiblement d'ordre sémantique puisque le besoin se ressent de nuancer le substantif qui était déjà là pour compléter le verbe subduit.

On peut raisonnablement envisager l'idée que la disparition de *ende* a obligatoirement impliqué la disparition de certaines structures de phrases. *Ende* ne peut intervenir que dans une catégorie de phrases très particulières

: *quando... vieron..., ovieron ende* + *substantif*, ou dans des expressions lexicalisées qui ont disparu avec lui.

### 1-b. L'exemple de *ser ende pagado*.

Pour illustrer la façon dont *ende* disparaît au sein d'une formule qui se lexicalise, il nous semble intéressant de prendre l'exemple d'une structure récurrente dans le corpus : ***ser ende pagado***.

Dans cette étude, il s'agit d'observer la capacité qu'a *ende* de s'adapter au nouveau contexte et ainsi de pouvoir rester intégré dans une formule qui ne dit plus du tout la même chose selon le contexte et selon l'époque :

- (195) «... fo manifiesto que devo dar y pagar a vos don Pero Gonzalvo, por la gracia de Dios magistro de la cavallerja de Sancto Jacobo, o a todo omne que por vos esta present carta me demostrara, mil .c.l. morabedis alfonsis, los quales jo ou y pris de vos, y **fo ent bien pagado** a toda mi propia voluntat y fo *ent* manifesto agora y a todos tiempos...»  
(DLE, Cuenca, 1228, p. 424)

La cible de *ent* est une somme d'argent précisée juste avant, *mil .c.l. morabedis alfonsis*, censée satisfaire toute personne devant être payée. La satisfaction est ici d'ordre financier, comme dans cet exemple tiré du *Cid* :

«Estas arcas prendámoslas amos,  
en logar las metamos que non sea ventado.  
Mas dezidnos del Çid, ¿ de qué será *pagado*  
o qué ganancia nos dará or todo aqueste año ?»  
(*Cid*, 127-129, p.112)

Dans ces deux exemples, l'emploi du verbe *pagar* se justifie par le

contexte matériel de l'exemple, qui correspond au sens premier du verbe *pagar* : donner une somme d'argent en échange de quelque chose.

Mais la satisfaction d'ordre financier peut être une satisfaction d'un tout autre ordre, exprimée cependant avec le même verbe *pagar*, et on obtient ainsi une lexicalisation de la formule, où *ser ende pagado* va exprimer non seulement un échange d'ordre financier, mais aussi toute sorte de satisfaction ou de contentement, par exemple dans le *Cid* :

«Mucho era pagado del sueño que soñado á.» (*Cid*, 412, p.127)

Dans cet emploi de *ser pagado*, il n'est pas question de paiement, mais d'un simple contentement, comme le précise la note : *estaba muy satisfecho, muy contento* .

La double capacité référentielle du verbe *pagar* implique que les deux emplois de la structure *ser ende pagado* cohabitent. Autrement dit, la lexicalisation de *ser pagado* implique la lexicalisation de *ser ende pagado*.

*Ende* a hérité de *inde* une capacité référentielle lui permettant de renvoyer à du précis aussi bien qu'à du diffus, ce dont les textes rendent compte dès les débuts de l'espagnol. En effet, si la formule *ser ende pagado* est récurrente chez Don Juan Manuel, on la trouve déjà chez Berceo. Cela implique pour le verbe *pagar* que dans Berceo, il offrait déjà cette possibilité de dire une satisfaction en général :

(196) « Adussieron el ninno en el yermo criado,  
de los días qe era era bien ensennado ;  
plógoli al obispo, fo *ende* muy pagado,  
mandó.l poner a letras con maestro letrado.»  
(Berceo, *Milagros*, 577 c, p.169)



- (197) «Et desque lego aqui, fiz le quanto serviçio et quantos plazerres pudi, en guisa que fue el *ende* muy pagado...»  
(DJM, *Libro de las Armas*, p.135)

*Ende* a pu être effectivement intégré au sein de la structure *ser pagado* grâce à sa capacité référentielle, mais aussi parce que *ser pagado* ne renvoyait déjà plus uniquement à une satisfaction financière, mais avait évolué vers une autre capacité référentielle.

Dans la *Primera Crónica*, aucune occurrence (*pagarse ende*, *ser ende pagado*) ne fait référence à une satisfaction financière. Les exemples se situent dans les parties II (2 occurrences) et III (4) de l'oeuvre, dont deux intégrés dans une phrase introduite par *quando* ou présentant une accumulation de faits, exactement comme l'était la majorité des occurrences de *ende* dans *aver ende pesar* :

- (198) «... vino estonces el rey Recaredo al concilio, **et** oyo tod aquello que pusieran, **et** tovoló por bien **et** pagosse *ende* et confirmolo...» (*Primera Crónica*, II, p. 264)

Au XIV<sup>ème</sup> siècle, la lexicalisation de la formule aboutit à la disparition de *ende*, dans une variante de *ser ende pagado*, *tenerse por pagado* :

- (199) «... et si quieres cavallos et mulas, et aves et canes para caçar et tomar plazer, et joglares para te fazer alegria et solaz, et muy buena posada, mucho aposada de camas et de estrados et de todas las otras cosas que so y mester, de todas estas cosas a ti non te mengua nada ; et pues tu as tanto bien et non te tienes *ende* por pagada nin puedes sofrir el bien que tienes...» (DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo IIII°, p. 68)

M, G, A : te tienes por pagada

On peut faire ici les mêmes remarques que nous avons faites

concernant l'utilité de *ende* : l'étude de la disparition de *ende* dans les structures figées du *Conde lucanor* a confirmé que *ende* est plus facilement supprimé, parce que ressenti comme inutile, dans *ser ende + adjectif*.

## **2- Ende + verbe exprimant un sentiment : l'exemple de *maravillarse ende mucho*.**

Hormis une occurrence dans le *Libro de Alexandre* et deux occurrences dans la *Primera Crónica* (dont une dans la troisième partie), cette structure est surtout le fait d'un auteur, Don Juan Manuel.

L'intérêt de cette formule est triple : elle fait partie des formules où *ende* disparaît dans des manuscrits postérieurs, et elle accorde une place importante à l'adverbe *mucho*. Enfin, elle confirme les remarques que nous avons faites concernant la collocation de *ende* dans un contexte causal.

Dans le *Libro de Alexandre*, *ende* résiste bien dans le manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle :

(200) «Ector con el sabor || que avie de lidiar  
nol nembrava la muerte || que avie de tomar  
tan affirmes querie || la fazienda buscar  
cuemo se fuesse çierto || que la avie a rancar  
**Fazie se ende Achilles || mucho maravijado**  
por ome mortal || ser tan esforciado»  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O, p.127)

«**Fasies mucho Achilles ende maravillado.**» (Ms. P, p.126)

Le sujet, *Achilles*, étant placé en milieu de vers dans une symétrie parfaite, il fallait trouver un équilibre dans la distribution des 4 éléments : le

verbe *fazerse* servant d'auxiliaire, et l'adjectif le complétant ; l'anaphorique *ende* et l'adverbe *mucho* pouvant s'appliquer au verbe, à l'adjectif, ou à la phrase entière.

*Ende* et *mucho* ont échangé leur place : la situation n'ayant pas été jugée satisfaisante avec l'ordre habituel (*auxiliaire + ende ; mucho + adjectif*), on passe à : *auxiliaire + mucho ; ende + adjectif*.

La première situation est celle déjà rencontrée et commentée pour *ser ende muy alegre* par exemple.

La seconde situation renvoie aussitôt aux rares occurrences où *ende* est associé à un adjectif dans un contexte causal ((**I-D-3-c.**), dans l'exemple **(154)** en particulier), où il peut faire preuve d'une certaine autonomie par rapport au verbe.

Cette version ne contredit pas notre démonstration concernant le fait que *ende* est presque toujours placé après l'auxiliaire, sauf dans de rares exceptions qui créent un effet particulier.

Du fait de sa nature, *ende* est placé après l'inachevé de l'auxiliaire en attente. Dans les exemples où *ende* est placé après un adjectif ou un participe passé, il intervient après de l'achevé. Sa présence matérielle ne peut créer qu'une insistance, puisqu'elle convoque une information préexistante qui, mentalement, participe de la construction du groupe *auxiliaire + participe passé* ou *copule + attribut*. Qu'un adverbe se glisse ou non, la place de *ende* par rapport à l'inachevé ou à l'achevé va déterminer, dans le discours, l'importance que l'on veut accorder à la cause, à l'origine, au lieu de départ etc... selon le contexte. *Ende* n'est pas un adverbe, au

sens où il n'est pas incident au procès du verbe : il rappelle une information qui motive le procès du verbe. En cela, il est un aide-mémoire.

*Ende* rappelle que quelque chose dans le passé discursif a été posé, qui aide à comprendre la situation à laquelle on aboutit dans le présent. *Ende* ne rappelle pas l'élément, il rappelle que cet élément a fait l'objet d'une pensée dans l'antériorité discursive.

La distinction entre l'anaphore qu'offre *ende* et l'anaphore qu'offre un pronom est fondamentale. *Ende* ne se décline pas comme un pronom : pourtant, tel un pronom, il fait ressurgir un élément resté imprimé dans la mémoire du locuteur. Un pronom se décline selon le référent. La seule variation possible avec *ende* est liée à sa collocation : la collocation de l'anaphorique peut avoir une incidence sur l'insistance donnée ou non à l'idée d'origine.

Selon l'importance que l'on voudra accorder à ces circonstances, *ende* s'adaptera. Si on veut donner de l'importance à ces circonstances, comme c'est le cas d'un contexte causal (une cause n'étant qu'une origine plus marquée), *ende* pourra se rapprocher de l'adjectif ou du substantif, parce qu'ils marquent le terminé, l'achevé. *Ende*, dans ce cas, est associé au résultat final, ici *maravillado*. L'effet d'insistance sur la cause de cet état d'esprit est immédiat : on associe forcément *maravillado* à l'origine de cet état qui se trouve dans l'antériorité discursive. L'insistance ne porte plus sur l'intensité de l'état d'esprit, comme c'était le cas avec *mucho maravijado*.

Dans la première version, *ende* joue son rôle habituel d'anaphorique collé à l'auxiliaire, parce que l'auxiliaire ne dit pas l'achevé. Au contraire, il

est en attente et installe de fait la phrase dans une sorte de tension qui va s'achever avec l'apport matériel de l'adjectif. *Ende* rattache l'auxiliaire au passé. L'auxiliaire pose dans le présent de l'élocution qu'il y a quelque chose (*aver*), mais d'inachevé. Ce quelque chose attend son complément (achevé). *Ende* se loge entre les deux, mais du côté du verbe copule en attente de son complément (ici un substantif), du fait de sa rétrospectivité inhérente. Quand *ende* applique sa rétrospectivité inhérente à l'adjectif ou au substantif, c'est pour donner à sa cible une dimension particulière, par exemple insister sur l'aspect causal.

*Ende* est presque toujours du côté de l'inachevé, en dehors du choix qui est fait d'insister sur la cause. Quand le syntagme verbal est formé de deux verbes, l'un conjugué et l'autre à l'infinitif, *ende* est placé entre les deux :

- (201) «- Et vos, conde Lucanor, sennor, en esto que me dezides que queredes fazer et que reçelades que vos travaran las gentes en ello, et si non lo fazedes, que esso mismo faran, pues me mandades que vos conseje en ello, el mi consejo es este : que ante que començedes el fecho, que cuydedes toda la pro o el dapno que se vos puede *ende* seguir, et que non vos fiedes en vuestro seso...»  
(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo II°, p. 47-48)

G, A : ende se puede  
H : puede rrecrecer en el  
M : puede seguir dende

La relation entre le verbe modal *poder* et *seguir* est du même ordre que celle entre l'auxiliaire et son complément de matière. *Poder* est en attente du complément que va lui apporter *seguir*. *Ende* se place entre l'inachevé et l'achevé parce qu'il rappelle le passé, et que le passé est un

lien entre *puede* et *seguir*. *Puede*, parce qu'il est inachevé, en même temps qu'il aspire à un futur (il tend à être complété), est encore dans le passé, parce qu'il en découle.

En même temps, *puede* pose un procès dans le présent. *Puede* est en attente comme tout verbe modal. Si *puede* et *seguir* sont réunis, *ende* est placé en position tonique après *seguir*. L'insistance porte alors sur l'origine du procès *puede seguir*. Dans ce contexte, l'origine est une cause. C'est ce que fait *dende* dans le manuscrit M : *puede seguir dende* ou ce que ferait *de* + *déictique* (*de ahí*, par exemple).

Comme nous le verrons, *d-ende* insiste sur la provenance, parce que l'on a rétabli dans *d-ende* la préposition *de* un peu effacée dans *ende*.

Dans le *Conde Lucanor*, *ende* est supprimé, au moins dans un des manuscrits, dans la structure *maravillarse ende mucho* :

(202) «Et desque nuestro señor Dios lo vio asi estar, eniol dezir con el su angel que non se quexase nin se marabillase de lo quel dixiera, ca çierto fuesse que mas seruiçio fiziera a Dios et mas meresçiera el rey Richalte en un salto que saltara, que el hermitanno en quantas buenas obras fiziera en su vida. El hermitanno se marabillo *ende* mucho, et preguntol commo podia esto seer.»

(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo tercero, p. 57)

P, G, A : se marabillo mucho

La suppression de *ende* n'est pas très étonnante, puisque dès la *Primera Crónica* (partie I), on trouve le verbe *maravillarse* tout seul :

«Ellos, quando lo oyeron, tornaronse a aquella parte, e desque vieron la lumbre del sol, **maravillaronse**, e dixieron que este seso ni este entendimiento non serie dombre siervo...»

(*Primera Crónica*, I, p. 32)

«El Rey salió dél muy ligeramente, tanto que don Florestán fue maravillado...» (*Amadís*, II, p.1017)

(203) « El conde envio mandar a la condessa et a sus parientes que casassen su fija con aquel que Saladin les mandara. Et commo quier que se marabillaron mucho *ende*, enviaron por aquel fijo de aquel rico omne et dixieron le lo que el conde les envio mandar.»

(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XXV°, p.194)

M : maravillaron desto mucho la condessa et sus parientes...

P : ende mucho

Comme si *ende* n'était pas à sa place dans *marabillaron mucho ende*, le manuscrit P (XVème siècle) rétablit *ende* au milieu, entre le verbe et ce qui vient le compléter sémantiquement.

*Ende* disparaît également dans la structure *ser ende maravillado* dans l'*Amadís*, et en même temps, c'est la structure de la phrase entière qui se modifie :

«... y cuando ellos assí andavan, no pensando sino en se matar, oyeron sonar un cuerno encima de la torre, **de que Gandalod fue maravillado**, y acuitóse de dar fin a su batalla por saber lo que sería...» (*Amadís*, I, p. 723)

### 3- De foras end à fuera.

Cette occurrence de *ende* associé à *foras* est la première que nous

ayons trouvée. Dans cette locution, *foras* est une préposition associée à la particule *end*.

Donc, dès les débuts de l'espagnol, on constate que *ende* peut être associé à autre chose qu'à un verbe. C'est le cas aussi dans *por ende* que nous étudierons juste après. *Ende* se présente ici, en 1191, comme une particule anaphorique associée à ce qui fut un adverbe, *foras*, devenu préposition, l'association *foras end* pouvant être traduite par *en dehors de*, *sauf*, *excepté*.

*Foras* et *foris* font partie de ces nouvelles prépositions qui apparaissent en latin vulgaire tardif. Suivies de l'accusatif, elles signifient *hors de*. Au départ, *foras* et *foris* étaient deux adverbes qui signifiaient *dehors*, *foras* donnant l'idée de mouvement (*foras projicere* : jeter dehors), et *foris* répondant à la fois à la question *ubi* (*dehors*) et à la question *unde* (*de dehors*). En latin, *foris*, *is* désigne la porte d'une maison ou d'une chambre, surtout au pluriel (*fores*).

«L'usage des prépositions a été une invention collective de la première latinité ; la dynamique de la langue poussait à cette innovation, qui était pourtant considérable. En effet, à partir du moment où l'adverbe, initialement ajouté de manière facultative en latin archaïque à des cas jusqu'alors employés seuls, s'est transformé en préposition obligatoire, c'est cette dernière qui a conquis souvent la primauté de la rection morphologique.»<sup>34</sup>



Avec l'exemple qui suit, nous nous proposons de regarder ce que dit *foras* et surtout ce que dit *ent* dans cette association, et ainsi de trouver la justification de cette association, le rôle que joue *end* ici, dès les débuts de l'espagnol, ne pouvant que nous éclairer sur sa nature et confirmer ce que nous avons vu dans le classement des occurrences du corpus.

***Foras end : Documentos Lingüísticos de España, Toledo, 1191 :***

«Villa Algariva era una alquería de Toledo...»  
(DLE, p. 353)

- (204) «*Don Pedro Alpollechen da a poblar la aldea Villa Algariva a Juan Domínguez.*  
... et doles **solar** en ke fagan casas y en ke moren, y ke moren **hi** con suas mulleres y con los fillos, y non cambien la **morancia** en otro lugar, *foras end en Toledo* dentro. E assi cumo va la carrera de Toledo ad Arcicolla, de diestro, quanto **hi** plantaren **de vinna**, aian ellos la medietad et den a mi la otra medietad ; y quando a mi ploguiere de partir, ke partamos, y si non, kem den el sesmo de las uvas y kelo lieven al lagar a Villa Algariva ; et de quanto lavraren en el reganno, kem den el quarto. Et si cambiaren la morancia de Villa Algariva **foras de Toledo**, ke perdan quanto **hi** lavraren en Villa Algariva.»  
(DLE, p. 352)

Deux lieux apparaissent clairement délimités :

- *Toledo dentro* désigne la ville de Tolède, et pas au-delà. Tolède se pose comme une limite à ne pas franchir. De l'autre côté de la limite se trouvent tous les autres lieux, autrement dit le reste du monde, ce «reste» étant désigné par *en otro lugar*.

- A l'intérieur de Tolède se trouve *la alquería* qui fait l'objet du don, c'est-à-

---

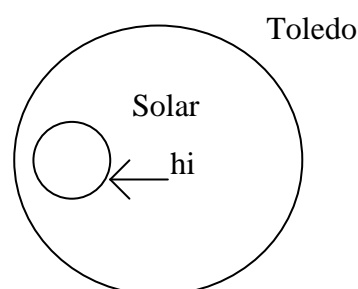
<sup>34</sup> Michel Banniard, *Du latin aux langues romanes*, Nathan Université, éd. Nathan, p. 22.

dire l'ensemble du bien immobilier ainsi délimité : la terre et tout ce qu'il y a dessus.

Ce bien sera le *solar* de la famille qui s'y constituera, *con suas mulleres y con sus fillos*. Le *solar* sera à la fois lieu de travail -*plantaren de vinna, lavraren en el reganno*-, puisqu'on rentabilisera la terre, et lieu de vie, puisqu'on y vivra -*casas, la morancia* -.

Dans *ke moren hi, hi* désigne Villa Algariva en tant que lieu d'habitation établi sur la terre en question : *qu'ils y vivent avec leurs femmes...* *Hi* montre l'endroit où il doivent vivre : le *solar* que constitue Villa Algariva, à l'intérieur de Tolède. *Foras end* intervient au moment d'émettre une restriction : ils peuvent vivre à un endroit autre que le *solar*, et continuer d'exploiter la terre pourvu que ce soit à l'intérieur de Tolède :

1° Situation idéale.



2° Toledo, un lieu parmi une infinité de lieux habitables.

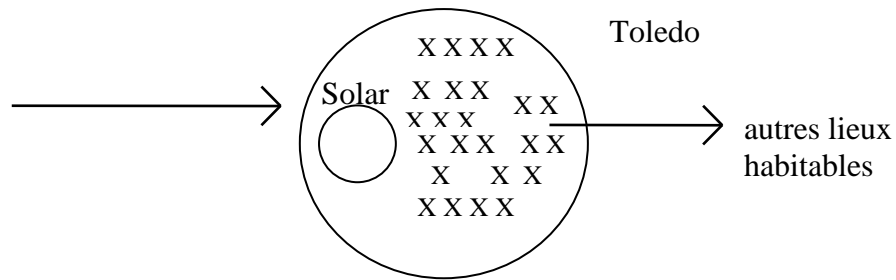
X X X X X  
Toledo

*foras end en Toledo dentro*

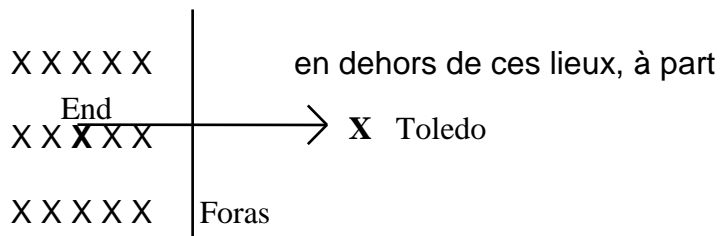
X X X X X

X X X X X

3° *En Toledo dentro.*



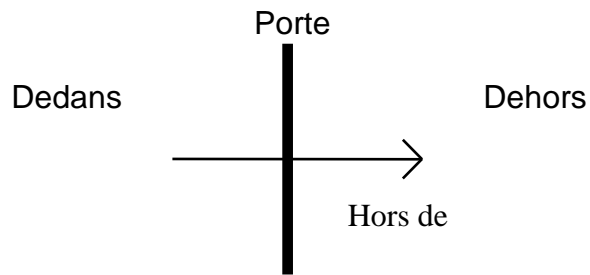
4° *Foras end* : l'exception à partir d'une infinité de lieux habitables.



*Foras* donne l'idée de mouvement, mais à la différence de *foris*, qui dit aussi *dehors*, *foras* ne répond pas à la question *unde* (*d'où*), donc il ne dit pas *de dehors*, mais seulement *dehors*. *Foras* dit la sortie, le mouvement vers quelque chose ou quelque part, mais il n'emmène pas avec lui la provenance du mouvement, ce que fait *foris*. *Foris* (la porte) convoque l'idée d'un dedans et d'un dehors, la porte constituant la limite, le seuil. *Foris* franchit cette limite alors que *foras* part de cette limite. L'un emmène

l'intérieur dans son déplacement, l'autre ne dit que le départ à partir d'une limite :

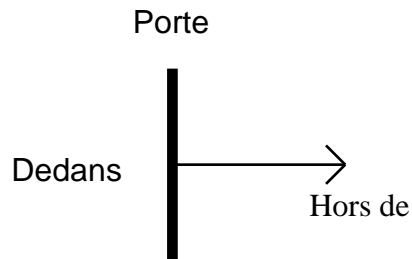
1° FORIS



3 éléments :

- Dedans
- Porte
- Dehors

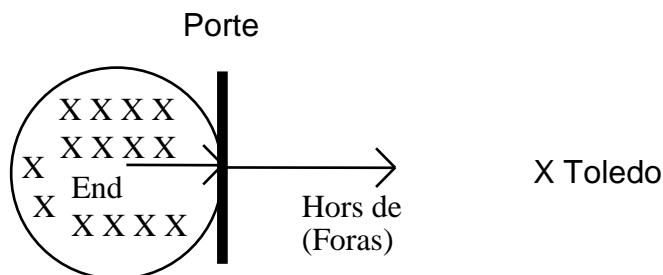
2° FORAS



2 éléments :

- Porte
- Dehors

3° FORAS END



X X X X

Tous les lieux  
habitables  
*en otro lugar*

De l'association de *foras* et de *end*, on peut tirer deux conclusions :

1° Compte tenu de la nature de *foras* par rapport à *foris*, on peut penser que *end* est venu apporter l'élément manquant, c'est-à-dire l'idée d'une intériorité, ici un tout infini, mais cependant considéré comme un tout, dont on peut extraire un élément. *Foris* emporte dans son contenu sémantique l'idée d'intériorité, ce que nous avons résumé en notant 3 éléments. *Foras* dit le départ à partir d'une limite (deux éléments). L'idée d'intériorité n'est pas contenue dans *foras* comme elle l'est dans *foris* : avec *foras*, l'idée d'intériorité est implicite, présupposée. Soit on la rend explicite (*foras end*), soit on la laisse dans l'implicite (*foras* seul puis *fuera, salvo, excepto*).

*Foris* emporte trois éléments explicites dans son contenu sémantique, parce qu'il répond à la question *unde*. *Foras* emporte deux éléments explicites et en présuppose un, que *ende* rend explicite.

*Foras* fait sortir un élément du lot, à cause de l'idée de mouvement qu'il véhicule. *End* rappelle que si l'on peut poser *en Toledo dentro*, c'est parce que dans l'antériorité discursive, un tout dont on pouvait prélever quelque chose a été posé.

Un peu plus bas dans le texte, nous avons souligné *et si cambiaren la morancia **foras de** Toledo...* *Foras* n'est plus associé à *end*, mais à *de* suivi de la ville, Toledo. *Foras* joue ici son rôle de préposition, *hors de*, dans un

contexte géographique. L'idée d'intériorité est plutôt inutile, mais en revanche il faut mettre l'accent sur **un mouvement à partir d'une limite**. C'est surtout l'idée de limite à ne pas dépasser, la ville de Tolède, qui prime sur l'idée d'un endroit dont on s'extrait. *Foras* associé à *de* dit bien ce départ à partir d'une limite bien précise, au-delà de laquelle les conditions du don changent. *Fuera de* peut s'appliquer aussi au processus mental. Suivi de *ende*, le processus ne peut être mental et s'accompagne de l'idée d'un ensemble duquel on extrait.

2° La différence entre *hi* et *end* apparaît déjà très nettement dans cet exemple de la fin du XII<sup>ème</sup> siècle : *hi* montre un endroit précis évoqué dans le discours et il se contente de le montrer, autrement dit l'adverbe anaphorique *hi* sert une deixis *ad oculos*.

*End* ne montre et ne renvoie à aucun endroit. Dans *foras end*, il ajoute à l'idée de mouvement et de départ contenue dans *foras*, l'idée d'un tout posé dans l'antériorité discursive. *End* contient l'idée d'intériorité, *en*, pour s'en extraire à la fois, *de*. Mais *end* ne désigne pas ce tout : ***end* pose et rappelle qu'une donnée de l'antériorité discursive, quelle que soit cette donnée (un lieu, une infinité de lieux, une chose, un propos, des circonstances...), dans laquelle l'anaphorique peut pénétrer (*en*) et sortir (*de*), entretient un rapport avec le verbe ou la préposition (*foras, por*) énoncés par le locuteur.**

L'idée de porte contenue dans *foras* renforce cette idée de limite, au-delà de laquelle passe *end* pour désigner le lieu et ce qu'il contient, et

derrière laquelle il se place pour rappeler ce lieu.

Comme *end* convoque à la fois l'idée d'intériorité et d'extraction, il en résulte une impression d'anaphore beaucoup plus diffuse par rapport à *hi*.

*End* apparaît dès les débuts de l'espagnol comme une particule plus complexe que *hi*, bien qu'ils soient tous les deux des anaphoriques. Cette combinaison hybride qu'est *ende* et que fut *inde* peu avant pose le problème du rapport entre l'intérieur et l'extraction : faut-il que l'un soit posé de façon explicite pour que l'autre existe, ou l'extraction peut-elle être posée seule, l'intérieur demeurant seulement dans l'implicite. La notion d'extraction renvoie implicitement à la notion d'intériorité. Autrement dit, l'intérieur pourrait rester «dans l'ombre» parce qu'il est préexistant à l'extraction.

L'emploi de *ende* illustrerait alors une volonté de clarté, en associant à la préposition *de* ce qui lui est premier, *en*, c'est-à-dire un tout dans lequel il est possible de puiser pour exprimer une origine, une provenance, une extraction...

Le *en* français, qu'il est impossible de classer dans la catégorie *adverbe* ou *pronom*, serait une tentative pleinement réussie de poser ce rapport intériorité-extraction, en ne gardant que *en* et en laissant dans l'ombre *de*. Le français aurait fait le choix de mettre en valeur l'aspect «intériorité» de *inde*, parce que la soudure de deux prépositions n'était pas viable. Cela revient à poser que le *en* français a une capacité référentielle particulière car il est un croisement de *in* et de *inde*, ce qui lui permet aussi d'être préposition : le «croisement» entre *in* et *inde* ne pouvait aboutir qu'à *in* donc à *en*.

De reste dans l'ombre jusqu'au moment d'établir le rapport entre *en*, le verbe, et la cible de *en* : *Gervais, j' en veux = je veux **de** Gervais, je veux **de** cela.*

De plus, le rapport intériorité-provenance n'est pas vraiment plus simple en français qu'en espagnol si l'on considère la complexité de la locution ***en dehors de*** !

Entre *ende* qui a disparu et *en* qui a survécu, il faut tirer la conclusion que la forme hybride n'était pas viable, et que le *en* français a non seulement survécu, mais a continué d'évoluer ainsi, parce que seule la forme *en* a été conservée. C'est donc la notion d'intériorité qui était fondamentale à signifier et la notion de provenance qui pouvait se déduire.

Ce que déclare *foras end* dans cet exemple de 1191 montre que *foras* a déjà connu une évolution à cette époque : de l'adverbe signifiant *dehors*, *foras* est passé d'un mouvement, au départ simplement géographique, à un mouvement également mental. Faire sortir un élément, une ville par exemple, d'un tout est une démarche géographique certes, mais qui s'apparente davantage à un procédé mental : Tolède est extraite mentalement de tous les endroits possibles, pour des raisons personnelles au donateur. Se poser *en dehors* d'une généralité ou d'un tout est une adaptation mentale d'un procédé, au départ concret et géographique (rappelons que *foris* signifie *porte*). Quant à *end*, il est déjà capable de s'adapter à un procédé mental.

C'est la même adaptation que l'on retrouve dans le français *hors*, *hormis* :



«*Hors de* est employé dans des locutions métaphoriques ou figurées dès la fin du XII<sup>ème</sup> siècle, pour indiquer l'exclusion, sans rapport concret au lieu ou au temps : *hors d'état d'agir, de nuire, hors de là (à part cela), être hors de sens, hors de son bon sens* (v.1276, *hors du sens*)»<sup>35</sup>

« **Hormis**, préposition qui apparaît vers 1360, représente la lexicalisation du syntagme *hors mis, étant mis hors*, participe passé de *mettre hors, exclure* (1260, *hors mise*).»

La locution *hormis*, considérée comme vieillie ou d'emploi littéraire, est aujourd'hui couramment remplacée par *excepté, sauf*.

Le dépouillement n'a pas été systématique, mais cependant on trouvera en annexe de nombreuses occurrences de *fueras ent*, avec des variations, de *La Fazienda de Ultramar* jusqu'à *l'Amadís* :

(205) « Cayo el muro de Jerico, e entraron fijos de Israel por ella e metieronla a espada, e destruyeron **todo lo que y era** e quemaronla, fueras *ent la casa de Rab ?* » (*Fazienda*, p. 98)

On retrouve ici la notion d'exclusion qui vise à mettre un élément de côté, en dehors des autres, et la présence d'un tout situé à un endroit précis rappelé par *y*. Ce tout vient d'être évoqué dans l'antériorité discursive, et

<sup>35</sup> «**Hors** apparaît d'abord dans *hors de...* locution prépositive, avec le sens de *en dehors de* (sens local ou temporel d'extériorité)... le mot est employé ensuite (v.1135) comme adverbe de lieu, sorti d'usage, pour *dehors* (*aller hors*).

La préposition *hors à l'extérieur de, au-delà de*, est construite directement avec son régime (mil.XII<sup>ème</sup> siècle, *hors la ville*), cette construction est archaïque sauf dans quelques expressions (*skier hors piste*) ou avec un complément abstrait (*hors catégorie, hors jeu, au propre et au figuré, hors service, etc...*).

c'est de ce tout que va être exclu un des éléments le constituant : tout dans la ville de Jerico est détruit, en dehors d'une maison, sauf une maison. Il ne s'agit pas de n'importe quelle maison, elle a une spécificité : c'est la maison de Rab. *Fueras* met *en dehors* d'un tout, *todo lo que y era*, une maison. La maison est extraite de ce tout de feu et de destruction auquel est réduite la ville. *Ent* rappelle qu'un tout de feu et de destruction a été posé et que c'est de l'intérieur de ce tout qu'a été sortie mentalement la maison de Rab.

Le problème de l'utilité de *ent* se pose dans cet exemple, d'autant plus que, dès 1207, il ne figure pas aux côtés de *foras* :

«E el arcidiagno conomnado en toda sua vita ni omne por el no aia poder de levar ne saccar **nenguna cosa dela heredad**, conombrada, *foras el esquilmo* ; e esto es dicho por que contece en algunos logares, que quando vehen a omne en hora de passamiento, los qui lo an en poder mueven *end* las cosas que pueden mover, lo que no mandaria levar el sennor si fuesse sano y en so seso...»  
(DLE, Toledo, 1207, p. 362)

Il s'agit également ici de mettre un élément, *el esquilmo*, en dehors d'un tout déjà posé, *nenguna cosa dela heredad*, mais cette exclusion se fait très bien sans que le tout dont on sort quelque chose soit rappelé par *ent*. Le procédé est exactement le même. Il est vrai que, par rapport aux deux exemples précédents, la présence d'un lieu géographique n'est qu'implicite : comme nous l'avons déjà vu, le bien immobilier, ici *la heredad* est forcément aussi un lieu, à moins que l'on veuille mettre l'accent sur le bien matériel que l'on couche sur un acte officiel.

Cela ne peut être une explication de la présence ou non de *ende*, car

---

L'emploi de *hors* au sens d'*à l'exclusion de*, courant au XVIIème siècle, est sorti

dans un contexte d'interdiction où un lieu géographique est vraiment difficile à retrouver, *fueras ende* fonctionne très bien :

- (206) «E **no** deven iogar dados, **ni** tablas, **ni** bolver se con los tafures, **ni** atenerse con ellos ; **ni** entrar en tavernas a beber, *fueras ende* si lo fiziessen por premia andando camino...»  
(*Crestomatía, Las Siete Partidas*, 1256-1265, p. 217)

*Fueras ende* peut mettre *en dehors* une personne :

- (207) «Delas razones del diluvio Andados seyscientos annos de Noe e mill e seyscientos e setenta e quatro de quando Adam fue fecho, vino el diluio general que mato **todas las cosas vivas que so el cielo eran**, *fueras ende* Noe e las otras cosas que fueron con el enel arca por mandado de Dios, como diremos.»  
(*General Estoria*, I, p. 25)

Ici, *fueras ende* s'applique à Noé et fait allusion au sort particulier qui lui a été réservé : Noé est tiré *en dehors de* toutes les créations vivantes qui existaient sur cette terre et qui périrent. La référence à un lieu est à la fois explicite et secondaire : *todas las cosas que so el cielo eran*. Le rapport au lieu est moins simple que dans les exemples précédents et pose le problème du rapport lieu explicite / lieu implicite.

On a vraiment l'impression que le lieu est secondaire et que l'idée importante est l'exception du traitement réservé à Noé : lorsque l'on dit *en dehors de Noé, tous périrent*, l'image qui s'impose est celle d'une unité préservée face à un ensemble réuni dans l'anéantissement. Mais il va de soi que toute création et toute chose se trouvent évidemment quelque part. L'insistance porte sur les créations terrestres, en contraste avec le ciel créateur et tout puissant : *so el cielo*.

---

d'usage.», Le Robert, *Dictionnaire historique de la langue française*, 1994, article HORS.

- (208) «... et estido la tierra daquella guisa cubierta delas aguas cient e quarenta dias por que muriessen todas las animalias dela tierra e las aves del cielo, *salvo ende* Noe solo e las otras cosas vivas que eran con el enel arca por mandado de Dios.»  
(*General Estoria*, I, p. 31)

*Salvo ende* est une variante de *fuera ende* qui s'impose très tôt (dès la *General Estoria*) et qui, comme le français *sauf*, pose l'idée d'exception liée à l'idée de survie physique au départ. Dans le cas de Noé, cette idée de survie est bienvenue, mais dans la plupart des exemples, elle en est exclue :

- (209) «... tenemos todas nuestras bestias muy grandes e muy sazonadas, *salvo ende* que estan espantadas por el grant tremer de la tierra...»  
(*Crestomatía, El Caballero Cifar*, 1300-1305, p. 342)

Au XIV<sup>ème</sup> siècle, dans tous les textes de Don Juan Manuel que nous avons dépouillés, nous n'avons repéré que la forme *salvo ende* :

- (210) « Et passando los cuervos tanto danno, vn cuervo que avia entrellos muy sabidor, que se dolia mucho del mal que avia reçevido de los buyos, sus enemigos, fablo con los cuervos sus parientes, et cato esta manera para se poder vengar. Et la manera fue esta : que los cuervos le messaron todo, *salvo ende* un poco de las alas, con que volava muy mal et muy poco. »  
(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XIX<sup>o</sup>, p.146)

A : om. de ende

L'omission de *ende* dans le manuscrit A de Argote y Molina (1575) annonce le choix qui est fait de supprimer *ende* dans ces locutions, mais de conserver *fuera* et *salvo*.

De *foras ent* à *fuera ende* puis à *fuera*, *fuera* a été conservé, alors que *ende* a disparu : la lexicalisation de cette association a provoqué la disparition de *ende*. Comme nous l'avons montré, *fuera* fait référence à un

point de départ présumé : soit il est posé dans le discours quand le lien à un endroit géographique est encore vivace, soit il reste dans l'implicite.

En supprimant *ende*, on ne supprime pas le lieu ou le *tout* dont est extrait un élément -ce lieu ou ce *tout* sont forcément préexistants- , on ne le rappelle pas, car la visée du discours n'est pas le lieu de l'exclusion, mais l'exclusion elle-même. Si *fuera* seul dit *dehors*, *hors de*, il ne dit pas *hors d'un lieu*, *en dehors d'un lieu* : *foras ent* dit explicitement que *foras* implique un lieu, *fuera* seul laisse ce lieu présumé dans l'implicite.

En supprimant *ende*, on a supprimé la référence à ce lieu qui découle de l'utilisation de *fuera*. Le référent de *ende* ne disparaît pas avec lui, il reste dans l'implicite.

#### **4- Lexicalisation de *por ende*.**

Comme nous l'avons dit en introduction à cette étude, *por ende* est la seule réelle survivance de *ende*, à cette nuance près que cette locution intervient dans un contexte philosophique ou juridique. Tout auteur qui ferait le choix d'utiliser *por ende* le ferait par volonté de créer un effet particulier en utilisant un archaïsme. Cet archaïsme considéré comme très littéraire est encore employé chez certains auteurs :

«En su significado propio la locución *por ende* sobrevivió a *ende*, adverbio de lugar, y no sólo se halla en la *Danza de la Muerte* de h.1400 y en Nebrija, sino en autores posteriores, y algunos

arcaizantes lo emplean todavía actualmente.»<sup>36</sup>

C'est le cas de Guillermo Cabrera Infante, puisque nous avons relevé cette occurrence de *por ende* dans *Tres Tristes Tigres*<sup>37</sup>, dans un contexte peu philosophique :

(211) «¡ Cosa más grande ! Una lección de sumar fue lo que fue. Me quedé de piedra picada mirando a la pared. No a al pared, a una litografía que había detrás -detrás de él, no de la pared : soy más Superratón que Supermán. Era un dibujo romántico en que unos tiburones caprichosos (y *por ende* bugas, diría Códac) rodeaban una balsa, bote o barca al deriva...» (p. 48)<sup>38</sup>

Cependant, il semblerait qu'à Cuba et à Puerto Rico, *por ende* fasse partie du vocabulaire usuel et courant. Il serait l'équivalent de *por lo tanto*, *consecuentemente*.<sup>39</sup>

Le dépouillement n'a pas été systématique pour *por ende*, mais on trouvera en annexe un peu plus de 30 pages d'occurrences extraites de tous les textes constituant le corpus.

En étudiant le fonctionnement de *por ende*, son éventuelle évolution, et les raisons de l'effacement de *ende*, nous aurons à revenir sur la notion de cause.

Si *ende* fut associé à *por*, comme il fut associé à *fuera*, ce ne peut être un hasard. C'est le signe, au contraire, que ce que dit *ende* a une relation avec ce que dit *por* qui permet une telle association. On constate

<sup>36</sup> J. Corominas, J. A. Pascual, *ibid.*, artículo ENDE.

<sup>37</sup> G. Cabrera Infante, *Tres Tristes Tigres*, éd. Seix Barral, Barcelona, 1997.

<sup>38</sup> La traduction proposée par Albert Bensoussan est la suivante : «C'était une gravure romantique avec des requins batifoleurs (et par là-même tapettes, dirait Códac) autour d'un radeau...» *Trois Tristes Tigres*, Paris, Gallimard, *L'Imaginaire*, 1970, p. 48.

dans les deux cas que *ende* est placé en seconde position, et qu'il a disparu alors que *fuera* et *por* ont survécu.

*Ende* vient compléter deux unités qui peuvent fonctionner seules : *fuera* (*fuera el esquilmo*), et *por* préposition. Mais *por ende* a été parfois remplacé par *por eso* ou *por esto* (nous y reviendrons dans la dernière partie de cette étude).

De la même façon que l'on peut avoir *por ende* au lieu de *ende*, ce qui aurait pour effet d'insister sur l'aspect causal déjà bien présent, nous avons trouvé des exemples où *ende* suffirait pour rendre une nuance causale de façon satisfaisante.

L'association de *por* et de *ende* peut se comprendre du fait du lien entre la notion de cause immédiatement convoquée par *por* et la notion de provenance convoquée par *ende*. Mais ce qui fut motif de rapprochement a pu être la raison de l'effacement de *ende* et celle du maintien de *por*.

Dans ce cas, l'importance grandissante des déictiques associés à *por* montre que quelque chose dans *ende* associé à *por* et absent dans les déictiques était inutile. De toute façon, *ende* a disparu aussi dans *por ende*, parce que ce qu'il sert à conceptualiser dans cette expression a pu l'être de façon différente (*por eso*, *por esto*), ou ne pas l'être du tout.

Dans son Dictionnaire, Martín Alonso fait état de la cohabitation des deux aptitudes de *por ende* :

- *por end* du XIII<sup>ème</sup> au XV<sup>ème</sup> siècle : *por donde*, *por consiguiente*.

---

<sup>39</sup> «En Cuba, Puerto Rico y otros lugares de Hispanoamérica, sigue formando parte del léxico usual y corriente. Equivale a *por lo tanto*, *consecuentemente*... Es una voz actual.» Lettre en date du 2 juillet 1998 de Carmen Vásquez, Université de Picardie Jules Verne.

- *por ende* du XIV<sup>ème</sup> au XV<sup>ème</sup> siècle : *por esto, por ello, por lo cual*.<sup>40</sup>

La première période qui embrasse trois siècles rend compte de l'emploi de *por end* comme **joncteur discursif** dans le cadre d'une anaphore diffuse. Cette aptitude cohabite, à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle seulement, avec l'emploi de *por ende* comme **locution causale** davantage associée à une origine précise : *por esto, por ello*.

De l'étude des exemples constituant le corpus, on peut aisément distinguer **deux périodes** :

- une période où cohabitent deux usages de *por ende* : *por ende* est présent dans un discours où la cause est associée à une anaphore précise facile à circonscrire. *Por ende* est également présent dans un discours où la cause est associée à une anaphore très diffuse, très difficile à délimiter (parfois un paragraphe entier).

- Peu à peu, l'expression de la cause n'est plus la motivation exclusive de l'emploi de *por ende*. *Por ende* fait de plus en plus figure de joncteur discursif dans un propos où l'essentiel de la visée n'est pas d'exprimer une cause, mais une suite logique. Se dégage cependant, dans la *Primera Crónica*, la volonté de donner à *por ende* un statut de locution causale à part entière.

Mais la restriction de l'emploi de *ende* se confirme à partir de la

---

<sup>40</sup> M. Alonso, *Diccionario Medieval Español desde Las Glosas Emilianenses y Silenses (S.X) hasta el siglo XV*, artículo ENDE, Universidad Pontificia de Salamanca, Salamanca, 1986.



seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, dès *El Conde Lucanor*, et plus tard dans *El Victorial*.

4-a. Aptitude de *por ende* jusqu'à la *Primera Crónica*.

Nous avons relevé 3 occurrences de *por end* dans *Cantar de Mío Cid*, une sous la forme *por end*, 2 sous la forme *por én* : l'anaphore précise et l'anaphore diffuse associées à la cause cohabitent déjà dans le *Cid* :

- (212) «El Campeador por las panias fue entrado,  
grandes averes priso e mucho sobejanos ;  
retovo d'ellos quanto que fue algo,  
*por én* vino a aquesto por que fue acusado.»  
(*Cid*, 112, p. 111)

Note : *por én* = *por ende*, *por eso*, es decir : fue por aquella razón por la que le acusaron.

- (213) «salvest a Daniel con los leones en la mala cárcel,  
salvest dentro en Roma al señor San Sebastián,  
salvest a Santa Susaña del falso criminal ;  
por tierra andidiste treinta e dos años, Señor spirital,  
mostrando los miráculos, *por én* avemos qué fablar :  
del agua fezist vino e de la piedra pan,  
resucitest a Lázaro, ca fue tu voluntad...» (*Cid*, 344, p.123)

Dans le premier exemple, nous sommes dans un contexte causal : *el Campeador*, sujet des verbes actifs *fue entrado*, *priso* et *retovo*, se trouve en position d'accusé, *fue acusado*, dans un vers qui commence par *por én* : dès le début du vers, on sait que des faits précédemment évoqués va découler une conséquence.

La cause est très circonscrite, limitée aux deux vers précédents,

presque redondants. La note confirme qu'un seul fait, *aquella razón*, a entraîné l'accusation. *Por én*, en début de vers, permet deux choses : en premier lieu, transformer des vers qui n'étaient rien de plus qu'une accumulation de faits en un ensemble de circonstances réunies sous le nom *cause* ; en second lieu, annoncer la conséquence qui redémarre l'action avec le verbe *vino*.

Le rôle de *én* consiste à rappeler, aussitôt après l'idée de cause emportée par *por*, que dans l'antériorité discursive et dans la mémoire du locuteur se trouve un ensemble de faits qui entretient avec *por* une relation qui justifie sa présence. *Ende* se comporte ici de la même façon qu'avec *fuera* ou qu'avec tous les verbes auxquels on l'a vu associé : *ende* dit, dans tous ces cas, que juste avant dans le discours a été posé un tout, que ce tout tel qu'il est, peut être mis en relation avec *fuera*, *por* et les verbes *venir*, *sacar*, *escapar*, *ser alegre*...

Dans le second exemple, *por én* est placé en tête de proposition juste avant le verbe qui fait rebondir l'action : *avemos qué fablar*. *Por én* assure un lien entre suite d'actions plus longue que dans l'exemple précédent (*salvest... salvest... salvest... andidiste...*) et l'effet qu'entraîne cette énumération sur le locuteur. La traduction pourrait être : ***c'est pour tout cela qu'il faut que nous parlions***, alors que dans le premier exemple on traduirait plutôt : ***c'est pour cette raison qu'il fut accusé***.

Ce qui précède *por én* est plus long, mais il s'agit d'une énumération placée sous le signe de l'anaphore *salvest*. Il ne s'agit pas d'un enchaînement de faits dans lequel on aurait peine à retrouver celui qui a un

lien avec *por én*. L'anaphore est plus diffuse, mais *ende* opère de la même façon : il pose qu'un tout précédemment évoqué entretient une relation avec *por*. Ce tout est facilement repérable, autrement dit la cause est circonscrite dans un tout formant une unité.

Chez Berceo, *por ent* fonctionne comme dans le premier exemple du *Cid* : placé en tête de proposition, et toujours avant le verbe. La cause de ce qui suit *por ent* est unique, facile à déterminer et évoquée dans le vers précédent comme si la locution n'était qu'une transition causale entre deux faits simples et courts :

(214) «Avié el omne bueno nomne Nepociano,  
avié doble demonio *por ent* non era sano»  
(Berceo, *Cogolla*, 172 b, p.117)

La virgule précédant toujours *por end* ou *por én* dans le *Cid* ne figure pas, et pourtant *por ent* marque une pause très importante dans le vers, en même temps qu'il le redynamise en introduisant l'effet produit.

Nous insistons bien sur ces exemples afin de montrer qu'à la première lecture, retrouver l'explication de la présence de *por ent* est très simple, de même que la volonté d'insister sur la cause dans chacun des exemples peut parfaitement se justifier.

Déjà dans *La Vida de Santa María Egipcíaca* (1215), on constate une évolution qui apparaît d'emblée dans la collocation de *por ende* : toujours placée avant le verbe, la locution est désormais en tête de phrase et non de

proposition, et précédée de la conjonction *E* :

- (215) «**E** vente con ello a la rribera del rriío Jordán, e espérame *ende*. **E** yo yré ay, **e** darne hás el sacramento de vida, ca non lo rresçebí desde que comulgué en la iglesia de Sant Juan Baptista antes que pasase el rriío Jordán **e** viniese a este lugar. **E** *por ende* rruégote que non despreçies lo que te demando con coraçón entrañal...» (*María Egipciaca*, p. 24)
- (216) «Segunt que el angett Rrafael dixo a Tobias despues de la çeguedat de sus ojos e del alunbramiento maravilloso... buena cosa es encobrir el secreto del rey, **mas** cosa es muy loable manifestar las obras de Dios. **Ca** grand peligro es non guardar el secreto del rrey, **e** grant daño es del alma callar las obras gloriosas del señor. **E** *por ende*, temiendo yo de asconder los secretos divinales, e queriendo esquivar la condenación del siervo perezoso... non callaré la vida de aquesta santa muger...» (*María Egipciaca*, p. 3)

Dans les deux exemples, la présence de *por ende* se justifie par l'existence d'un lien causal évident. Mais ce qui précède et ce qui suit *por ende* a changé : nous sommes passés de vers à des phrases et à une vraie narration en prose.

*Por ende* apparaît au sein d'une suite de faits s'enchaînant les uns les autres. Les faits précédents *por ende* sont nombreux et sont eux-mêmes des causes et des effets, ou font partie d'une suite logique : dans le second exemple, *por ende* est précédé d'une démonstration scandée par *mas... ca... e...* *Por ende* ne se justifie plus par un fait, il reprend tout un raisonnement élaboré à partir de faits ou de réflexions (ou les deux) découlant les uns des autres. Rechercher la cible de *ende* revient à reprendre et à englober ce raisonnement. Dans le cas du second exemple, cela signifie remonter le texte jusqu'au début du chapitre !

Quant à la notion de cause exprimée par *por*, elle apparaît secondaire

pour deux raisons : tout d'abord, *e* placé en tête de phrase relègue du même coup *por* au second plan, la priorité étant donnée à l'idée d'enchaînement de faits. *E* est en effet ce que l'on appelle une **conjonction** de coordination, c'est-à-dire un joncteur de faits. Ensuite, l'idée de cause semble s'effacer, parce que considérée comme évidente dans une suite de faits constituant un raisonnement, au profit du rebondissement de l'action.

Comme nous l'avons vu dans les exemples précédents, *por ende* pose que d'une cause surgit un effet, aussitôt exprimé avec un verbe embrayeur. Ici, plus qu'un effet de la cause, on sent que l'action redémarre après une pause causale et que le raisonnement se poursuit. Dans le second exemple, ce que nous appelons l'effet se trouve placé très loin de *por ende*, après une suite explicative au gérondif : «*E por ende, temiendo yo..., e queriendo...., **non callaré la vida de aquesta santa muger...***»

C'est cette aptitude de *por ende* qui cohabite avec une autre aptitude : insister sur le fait que la cause est importante et facilement repérable.

La différence entre les deux sortes d'exemples se mesure très concrètement à la longueur du texte que nous avons du reproduire quand il fallait rendre compte de tout ce qui précédait *por ende* et justifiait sa présence. Parfois, en annexe, nous n'avons pas pu tout reproduire, car il eût fallu pour cela remonter très haut dans le texte.

Dans la IIIème partie de la *General Estoria (Libro de Salomón)*, *por ende* intervient souvent après une suite de considérations philosophiques :

- (217) «Mas la carrera de los justos como luz resplandeciente va, e crece fasta el día acabado ; mas la de los malos de sin piedat llena de tiniebras, que non saben dó caen los que por ella van.

Mio fijo, *por ende* te dó yo estos castigos ; escucha las mis razones, baxa la oreja a las mis palabras...»  
(*GE Salomón*, p. 197)

Parfois, *por ende* fait partie intégrante du raisonnement philosophique :

- (218) «Ca el espíritu d'este Señor finchió de dones de gracia la redondeza de las tierras... ca da el espíritu de Dios este entendimiento a todo aquel que se trabaja de lo entender bien e sanamientre como es meester.  
E *por ende* qui cosas desaguizadas dize de nemiga, non se puede esconder a Dios, nil passará el qui emienda el juizio.»  
(*GE Salomón*, p. 289)

L'importance de *por ende* dans cette oeuvre, où, par ailleurs, le nombre d'occurrences de *ende* est faible (8 occurrences), montre l'aptitude de *por ende* à reprendre à son compte l'ensemble d'un raisonnement, et à permettre ainsi à la démonstration ou à l'enchaînement des faits de repartir.

Dans un tel contexte, *por ende* fait davantage l'effet d'une cheville soutenant la rhétorique (on pourrait traduire par *Et donc...*) que d'une locution à deux éléments insistant sur la cause de la phrase qu'elle démarre.

Dans les textes juridiques, *por end* apparaît souvent après une longue suite de faits qui nécessitent que soit couché par écrit un certain nombre de dispositions :

- (219) « **Et por esta razon** vienen muchas discordias et muchas contiendas entre los omnes, onde conviene al rey, que ha a tener sus pueblos en iusticia et en derecho, que faga leyes pora que los pueblos sepan como an de bevir ; elas desabenencias et los pleytos que nacieren entre ellos, que sean departidos de manera que los que mal fizieren reciban pena et los buenos bivan segura mient. E *por end*, **nos, don Alfonso**, por la gracia de Dios Rey de Castiella, de Toledo... entendiendo que la villa nombrada Sancto Domingo dela Calçada non ovieron fuero fasta enel nuestro tiempo, et... et queles diessesemos fuero... »

(*Crestomatía, Fuero de Santo Domingo de la Calzada*, 1255, p. 259)

On pourrait traduire ici par «*En conséquence...*», puisque le Roi veut mettre en valeur ce qu'il va donner à la ville, et se mettre en valeur lui-même. L'essentiel est ce qui suit, et non ce que fut le passé.

Dans cet exemple, on apprécie la façon remarquable dont un discours parfois très long (nous n'avons pas tout reproduit) devient, à l'énonciation de *por ende*, une unité rendant nécessaire la disposition annoncée. C'est dans ces exemples où *ende* est associé à *por*, que se manifeste de façon surprenante la capacité de *ende* à servir une anaphore très diffuse, et parfois très étendue. Ces exemples rappellent ceux observés quand *ende* rend compte d'un propos **(I-C-3-a.)**.

Nous avons remarqué que, dans de nombreuses occurrences du XIII<sup>ème</sup> siècle, *ende* perd le e final quand il est associé à *por*. Comme dans le *Cid*, où la préposition *de* a disparu, *por ende* est réduit à *por én* dans un exemple du *Libro de Salomón* de la *General Estoria* :

(220) «Non fables ninguna cosa locamientre nin sea el tu coraçón ligero a dezir razón de Dios ; ca Dios es en el cielo e tú en tierra, e *por én* sean pocas las tus razones.»  
(*GE Salomón*, p. 381)

De même, dans cet exemple extrait de la partie écrite dans la langue la plus ancienne des quatre parties de la *Primera Crónica*, *ende* et *por end* cohabitent :

(221) «... e fizo *ende* un libro que traye consigo, por o adevinava muchas cosas de las que avien de seer, e fazie tan grandes maravillas que los que lo veyen tenien que fazie miraglos ; e *por end* vinie toda la gent a el, de manera quel cuytavan tanto,

que fuxo ant ellos.» (*Primera Crónica*, I, p.12-13)

Surtout avec la forme *por èn*, on a l'impression que, la partie «provenance» de *ende* étant inutile avec la présence de *por* placé en première position dans la locution, *por ende* est apparu comme trop riche en prépositions. Il était surtout important de garder *en* dans *ende*, et de le différencier de la préposition *en* en l'accentuant (*én*).

Au moment d'envisager les occurrences où *ende* semble avoir une valeur causale, comme celle que l'on est tenté de prêter parfois au *en* français, nous avons établi le lien indiscutable entre la cause et la provenance, en concluant que l'idée de cause était une sous-catégorie de la vaste idée de provenance, et que la cause pouvait être envisagée comme une adaptation mentale d'un procédé au départ géographique.

Cela pourrait expliquer à la fois l'association *por ende*, et la tentation qui a existé d'exclure *de* et de ne garder que *en*. Qui dit cause dit origine ; cela crée un effet de redondance entre *por* et le *de* de *ende*. En supprimant *de* ou simplement le *e*, *por* est associé non plus à l'idée d'intériorité + origine, mais à la seule idée d'intériorité contenue dans *en*, comme si l'idée de provenance contenue dans *de* n'était pas indispensable, parce que présumée.

Nous avons vu avec *foras ent* le rôle essentiel que joue l'idée d'intériorité convoquée par *ende*, dans le rappel d'un tout posé dans l'antériorité discursive. Avec *por ende*, le rappel d'un tout posé dans l'antériorité est tout aussi essentiel, mais on ne lui applique plus le



mouvement vers l'extérieur (*foras*), on lui applique l'idée de cause (*por*). *Por* et *en* pouvaient suffir logiquement, l'idée d'origine étant sous-entendue dans *por*.

Mais cette explication et l'accent pour distinguer le *en* (*ex ende*) du *en* préposition n'ont pas suffi, puisque c'est *por ende* qui s'est imposé.

Dans l'association *foras ende* et *por ende*, la disparition de *ende* et le maintien de *foras* (*fuera*) et de *por* laissent supposer que *ende* n'était pas satisfaisant ou nécessaire. *Ende* a pu être remplacé parfois dans les deux cas :

- *foras ende* / *fuera de*

- *por ende* / *por esto, por eso, por aquello, por esta razón*

A partir de la *Primera Crónica*, une alternative apparaît clairement entre *E por ende* joncteur discursif qui serait presque traduisible par *Et donc...* placé en tête de phrase ou de proposition, et *por ende* placé après le verbe ou le *verbe copule + attribut*, marquant l'insistance sur la cause. Cette alternative apparaît dès la deuxième partie, et surtout dans la troisième.

Le dépouillage n'a pas été systématique dans la *Primera Crónica* : on s'en est tenu simplement au relevé de toutes les occurrences jusqu'à un nombre arbitraire d'occurrences à partir du début de chaque partie :

Partie I : les 38 premières occurrences.

Partie II : les 34 premières occurrences.

Partie III : les 38 premières occurrences.

Partie IV : ne compte que 2 occurrences.

- Dans la première partie :

..., **e por ende**, ...; **e por ende**,... **et por ende**, **E por ende** en tête de proposition ou en tête de phrase : 36

*Por end* en tête de phrase : 1

*Ser por end* + participe passé : 1

- Dans la deuxième partie :

...; **et por ende** en tête de proposition ou en tête de phrase : 18

..., *por ende* en tête de proposition ou en tête de phrase : 3

*Verbe + por ende* : 13

- Dans la troisième partie :

... *e por ende* en tête de proposition ou en tête de phrase : 15

*Verbe + por ende* : 23

- Dans la quatrième partie :

*Verbe + ende* : 2

(222) «Ya oyestes desuso cuemo Caco **fue vençudo** y Hercules **segudol** fasta Moncayo, o el solie morar, e **andandol buscando** por aquella tierra, **semeiol** muy buena, **e por end poblo** una cibdat, al pie de Moncayo, dunas yentes que vinieran con el de Grecia...» (*Primera Crónica*, I, p.10)

La justification de *e por end* se trouve dans une information particulière de l'antériorité discursive, *semeiol muy buena*, mais cette information elle-même s'inscrit dans l'ensemble d'un discours qui constitue une suite d'événements s'enchaînant les uns après les autres. *E por end*, en tête de proposition, convoque l'idée de cause et en même temps sert de joncteur discursif entre plusieurs actions.

En position aperturale, *E por end* reprend à son compte l'ensemble du discours et introduit la nouvelle information qui en résulte :

(223) «**E por end** Nos don Alfonso, por la gracia de Dios rey de Castiella, de Toledo... mandamos ayuntar quantos libros pudimos aver de istorias en que alguna cosa contassen de los fechos dEspanna...» (*Primera Crónica*, I, p. 4)

Signalons cet emploi de *por ende* dans la structure *ser + participe*

*passé* :

- (224) «De Gomer, fijo de Japhet, vinieron los que poblaron Galacia, e **fueron por ende llamados** gallogreci.»  
(*Primera Crónica*, I, p. 5)

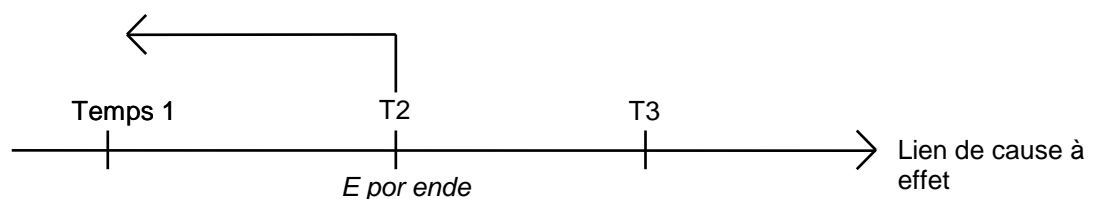
Le mouvement rétrospectif insistant sur l'origine du procès engagé par *ser*, porté par *por ende*, intervient entre le verbe *ser* en attente et le participe passé qui réalise l'entier du verbe. *Por ende* est intégré dans la construction de l'entier du discours *ser llamados*, dans le moment de suspension temporelle où *fueron* attend son complément de matière. L'insistance sur la cause est moindre que dans le cas où *por ende* est exclu du groupe.

Dans la deuxième partie, une place importante est encore accordée à *E por ende* en tête de phrase ou de proposition, et en même temps, *por ende* seul est rejeté en fin de phrase ou de proposition, l'effet produit étant l'insistance sur la cause :

- (225) « E el desterrolo luego, et al cabo levantol falso testimonio de adulterio, et matola *por ende*. » (*Primera Crónica*, II, p.125)

On émet l'hypothèse que le lien de cause à effet à établir est le «but de pensée». La collocation de *por ende* se résume ainsi :

***E por ende ... / ..., e por ende ...***

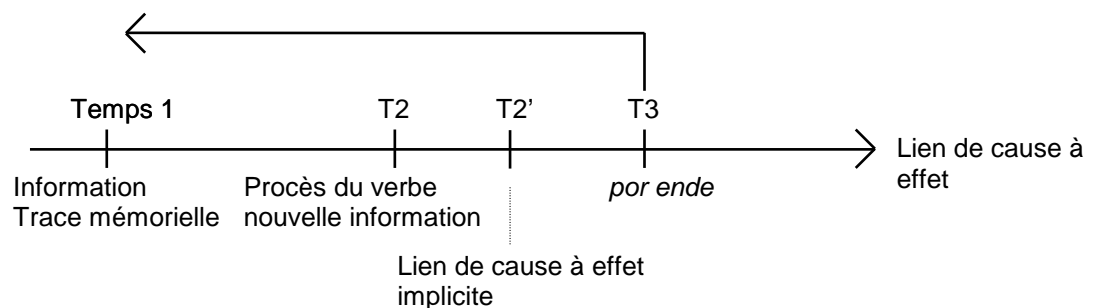


Information = trace  
mémorielle

Procès du verbe  
nouvelle information

*E por ende* poursuit le discours dans le mouvement prospectif en s'y intégrant, puisqu'il est antéposé au procès du verbe introduisant la nouvelle information. Le discours se termine sur le procès achevé.

..., **verbe + por ende.**



Le discours s'achève sur *por ende*. T2' désigne l'intervalle mental et temporel au cours duquel s'établit le lien de cause à effet entre T1 et T2. *Por ende* postposé au verbe ne relie pas T1 et T2, mais porte sur la relation déjà établie mentalement entre T1 et T2. *Por ende* n'est pas incident au procès du verbe, il rend explicite un lien implicite entre le procès du verbe et une information à l'état de trace mémorielle.

On en arrive à l'insistance sur la cause par deux biais opposés : *E por end* en position aperturale marque la cause **avant** le procès du verbe et l'ensemble de l'information qui tient lieu de conséquence. Assurant la

transition discursive entre une situation (à l'origine d'une autre situation) et ce fait-là, il apparaît comme un joncteur discursif suivant la logique temporelle et mentale du discours.

*Por ende* placé en position finale **postposé** au verbe et à la nouvelle information fait intervenir le mouvement prospectif en fin de discours, après que l'enchaînement des faits ait été posé. *Por ende* n'est plus, dans ce cas, un joncteur discursif s'inscrivant dans la logique causale du discours, mais une locution causale à part entière postposée au procès du verbe et produisant l'effet recherché d'insistance sur l'origine du phénomène.

Dans le cadre de la structure *aver muy grand pesar*, et *ser ende + participe passé*, *por ende* désormais toujours postposé confirme, par contraste, ce que nous avons dit à propos de *ende* dans cette structure :

(226) «E los traydores dieronle XXIII feridas, et assi lo mataron ante que huviasse complir los cinco annos del su emperio, quando avie L et seys que nasciera. E quando lo sopo el pueblo de Roma, **ovieron muy grand pesar por ende**, et quisieran quemar el Capitolio...» (*Primera Crónica*, II, p. 96)

(227) «Los maestros del canto et de los estrumentos avien establecido entre si, por fazer plazer a Nero, del enviar todas las coronas et las cantigas de los que vencien et **eran coronados por ende...**» (*Primera Crónica*, II, p.122)

Cette distinction très nette entre les deux emplois de *por ende* s'affirme dans la troisième partie :

(228) «Mas los otros hermanos desse infante don Garcia, quando vieron que el rey assi lo mandara prender, **fueron muy sannudos por ende** et trabaiaronse de toller el regno al padre con conseio de la reyna donna Xemena, que dixiemos que primero oviera nombre donna Amelina ; ca ella non amava al rey como devie, **et por ende** punnava de meter todo mal et

toda contienda en la tierra pora fazer perder el regno al marido...» (*Primera Crónica*, III, p. 382)

### **Conclusion sur *por ende* dans la *Primera Crónica*.**

*Por ende* s'intègre parfaitement dans une narration telle que celle de la *Primera Crónica* : s'il est associé dans un si grand nombre d'occurrences à la conjonction *et* ou *e* en tête de phrase ou de proposition, c'est bien parce qu'il se trouve au milieu d'une suite de faits qui tient le lecteur en haleine, comme s'il rythmait le récit.

Dans ce rôle de joncteur discursif, *por ende* perd un peu de son contenu qui, au départ, marque l'idée de cause. C'est peut-être cette volonté de faire de *por ende* une vraie locution causale qui explique cette tendance à le rejeter en fin de propos. Nous avons vu les implications d'une telle collocation.

Pourtant, c'est le rôle de joncteur discursif, où l'idée de cause s'efface un peu, qui domine dans tous les textes postérieurs à la *Primera Crónica*.

#### **4-b. Restriction de l'emploi de *por ende*.**

*Por ende* est employé, à de rares exceptions près, comme joncteur discursif, placé en tête de phrase (le plus souvent), ou de proposition.

Nous avons relevé 50 occurrences de *por ende* dans *El Conde Lucanor* dans un emploi figé.

*Et por ende* en tête de phrase ou de proposition : 36

*Por ende* en tête de phrase ou de proposition : 14

*Por ende* résiste bien, à la différence de *ende*, puisque dans les variantes de manuscrits *por ende* n'est supprimé qu'à deux reprises :

- (229) «Ca en las cosas en que tan grant mal ha, que se non pueden cobrar si se fazen, ningun omne cuerdo non deve esperar *ende* la prueva. **Et por ende**, desque el rey fue caydo en esta dubda et sospecha, estaua con grant reçelo...»  
(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo I°, p. 34)

A : Et porque el rey fue caydo <sup>41</sup>

- (230) «... un hermitanno era omne de muy buena vida, et fazia mucho bien, et sufria grandes trabajos por ganar la gracia de Dios. **Et por ende**, fizol Dios tanta merçed quel prometio et le aseguro que avria la gloria de Parayso.»  
(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo tercero, p. 56)

P : era omne... Dios tanta] era muy santo e de buena vida, e fizole Dios tanta merçed...<sup>42</sup>

Dans le premier cas, *por ende* n'est supprimé que dans le manuscrit le plus tardif, alors que dans le second cas il est supprimé dès le XVème siècle. A chaque fois, la conjonction *e* ou *et* est maintenue.

Dans les deux cas la suppression de *ende* est motivée par une simplification de tout le propos. La suppression de *ende* s'accompagne d'une modification de toute la phrase.

Dans la *Crónica de 1344*, *E por ende* se maintient dans le Manuscrit M du début du XVIème siècle. Il intervient le plus souvent, comme dans *El Conde Lucanor*, dans un dialogue où il participe à la relance du discours, suivi des verbes *dezir* (*dezimos que*), *pedir* (*pedimos que*), *saber* (*queremos*

<sup>41</sup> Manuscrito A de Argote y de Molina, 1575.

que sepades) :

(231) «**E por ende** vos rruego que me digades... » (Ms. U, p.118)

« -Amigo, quien en conçejo fiere non a que niegue en poridad. E esto vos digo yo por mi e por mi fazienda, que vos ya sabedes. **E por ende** vos rruego que digades commo faga e commo traya mi fazienda...» (*Crónica de 1344*, Ms. M, p.118)

*Por ende* est utilisé dans les *Documentos Lingüísticos de España* (3 occurrences au XIVème siècle, 5 au XVème siècle) en tête de formule conclusive qui achève le document et en justifie l'utilité :

(232) «E nos, sennor, entendiendo que esto non podiemos ffazer sin vos, y quando pudiessemos, terniemos por aguysado delo non fazer sin vuestro consseio, y sin vuestro acuerdo, *por ende* vos enbiamos fazer saber por esta nuestra carta esto todo que aca passado avemos en fecho de las terçias...» (*DLE*, Valladolid, 1318, p. 303)

Au XVème siècle, *E por ende* cède de plus en plus la place à *Por ende* seul le plus souvent en tête de phrase ou en tête de vers :

(233) «Ansí como fazen los bravos leones  
quando el ayuno les da grandes fambres,  
comen las carnes hieladas, fianbres,  
porque las bivas les dan evasiones,  
bien ansí fazen las costelaciones  
quando a sus fados fallan un obstante :  
fartan sus iras en forma semblante  
donde exsecutan las sus impresiones.

**Por ende**, magnífico grand condestable,  
la çiega Fortuna, que havía de vos fambre,  
farta la dextera la forma de alanbre...»  
(Juan de Mena, *Laberinto de Fortuna*, 1444, p. 205)

Un peu plus tard, dans *La Celestina*, *por ende* sert l'art du discours et de la rhétorique, en particulier chez Célestine, dont le but est de démontrer logiquement à l'interlocuteur qu'il suit la bonne voie :

---

<sup>42</sup> Manuscrito P de la Real Academia Española de la Lengua, siglo XV.



- (234) « De los hombres es errar, y bestial es la porfía, **por ende**, gózome, Pármeno, que ayas limpiado las turbias telas de tus ojos y respondido al reconocimiento...»  
(Fernando de Rojas, *La Celestina*, p.128)

Dans tous les exemples tirés de *La Celestina*, *por ende* sert un lien logique et implacable :

- (235) «Y aunque lo que dizes concediesse, Calisto es cavallero, Melibea hijadalgo ; assí que los nascidos por linaje escogidos búscanse unos a otros. **Por ende** no es de maravillar que ame antes a ésta que a otra. »  
(Fernando de Rojas, *La Celestina*, p. 229)

Dans une étude consacrée à l'art de la rhétorique dans *La Celestina*, l'observation de l'emploi de *por ende* a parfaitement sa place.

### **Conclusion.**

On aurait pu supposer que les emplois de *por ende* se figeraient seulement après la disparition de *ende*. Or la restriction apparaît déjà au XIV<sup>ème</sup> siècle et se confirme au XV<sup>ème</sup> siècle. C'est dans ce rôle de joncteur discursif que *por ende* s'est maintenu et que *ende* a survécu, même dans les emplois figés de la langue moderne.

Dès le XV<sup>ème</sup> siècle, l'emploi de *por ende* est déjà figé. Un passage de la Grammaire de Nebrija, intitulé *De la conjunción*, réunit *y*, *por ende* et *ende* :

«Conjunción es una de las diez partes de la oración, la cual aiunta y ordena alguna sentencia, como diziendo : *io y tú oímos o leemos, esta partezilla*. Y aiunta estos dos pronombres *io, tú* ; esso mesmo esta partezilla o aiunta estos dos verbos *oímos, leemos* ; y llama se

conjunción, por que aiunta entre sí diversas partes de la oración. Las figuras de la conjunción son dos, assí como en el nombre : sencilla, como *que, ende* ; compuesta, como *porque, por ende*. Las significaciones de la conjunción son diversas : unas para aiuntar palabras y sentencias, como diziendo : *el maestro lee, y el discípulo oíe*. Otras son para dar causa, como diziendo : *io te enseñó, por que sé, porque* da causa de lo que dixo en la primera cláusula. Otras son para concluir, como diziendo, después de muchas razones : *Por ende, vos otros, bivid casta mente*. »

En conclusion, «...todas las conjunciones se pueden llamar continuativas.»<sup>43</sup>

Cette conclusion qui aboutit à *conjunción continuativa*, s'impose immédiatement dans le cas de *por ende*, compte tenu de tout ce que nous venons de voir concernant l'évolution de son emploi. Elle rejoint également ce que nous avons dit sur *ende* dans son rôle de joncteur mémoriel, qu'il soit géographique, mental, temporel ou discursif. Elle confirme les observations que nous avons faites à propos de la collocation de *ende* dans les structures *ser ende + participe passé, aver ende + substantif, ser ende + adjectif ou substantif, venir (ou seguir) ende + substantif...*

Dans le dernier volet de cette étude, où nous aborderons notamment

---

<sup>43</sup> A. de Nebrija, *Gramática de la lengua castellana*, Editorial Centro de Estudios Ramón Areces, Madrid, 1989, p. 211.

la concurrence des déictiques, nous reviendrons sur *por ende* supplanté dès la *Gran Crónica de Alfonso XI* (1371) par *por eso*, dès lors que son emploi vise à insister sur une cause, qu'elle soit précise (*por esto, por eso*) ou diffuse (*por ello, por aquello*).

### **C- Ende + verbe statique du milieu du XIVème siècle à la disparition de ende.**

Le premier phénomène que nous avons observé à partir du milieu du XIVème siècle, la disparition de *ende* au sein de formules ou d'expressions lexicalisées, se conjugue avec un second phénomène : à partir du milieu du XIVème siècle, les verbes associés à *ende*, dans le cadre de l'anaphore d'un lieu explicite ou implicite, ne sont plus des verbes que l'on pouvait qualifier d'extraction, mais des verbes plus statiques, que *ende* soit anaphorique d'un lieu géographique précis ou non.

On a vu que *ende* était essentiellement associé à des verbes du type *echar, levar, escapar, mover, salir, partirse*, jusqu'au milieu du XIVème siècle.

Désormais, *ende* est associé à des verbes du type *fazer, fallar, yr, murir, estar*, et surtout *aver et ser*, dans *le Victorial* et dans *l'Amadís*. Tout se passe comme si *ende* remplissait le même rôle anaphorique que celui évoqué au tout début de cette étude (**I-A-**), mais de façon statique.

A présent, *ende* est associé à des verbes ne contenant pas l'idée de départ ou de provenance, et n'étant pas régis par la préposition *de*. Aussitôt ressurgissent les mêmes problèmes qui se sont posés (*Ende + verbe statique*) : la distinction des deux anaphoriques *y* et *ende*, la pertinence de *ende* lorsqu'il est associé à un verbe statique, le contenu sémantique du verbe.

Cette aptitude de *ende* à rappeler statiquement un lieu posé dans l'antériorité n'est pas nouvelle, si ce n'est dans l'importance qu'elle occupe désormais dans le corpus. Elle est nouvelle aussi dans l'ampleur qu'elle prend dans deux oeuvres, l'*Amadís* et le *Victorial*.

Ceci dit, le partage n'est pas aussi tranché : nous avons relevé des occurrences où *ende* est encore associé à des verbes de mouvement (8) et d'extraction (8). Dans certaines oeuvres du XIV<sup>ème</sup> siècle, les deux aptitudes de *ende* cohabitent : c'est le cas des oeuvres de Don Juan Manuel, et de la *Gran Crónica de Alfonso XI*. Au XV<sup>ème</sup> siècle le partage est plus clair, l'aptitude de *ende* est encore plus circonscrite en fonction du nouveau contexte.

### **1- Dans la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle.**

1-a. Survivances de *ende* + *verbe de mouvement*.

*Ende* + *verbe statique* cohabite avec quelques occurrences de *ende* + *verbe de mouvement* dans l'oeuvre de Don Juan Manuel :

- (236) «Et pues vio que non avia de quien se catar, tracto con los moros de Murçia que dixiesen al rey don aymes que ellos del rey don Alfonso eran et de su conquista et luego que biniese que se le darian muy de buena mente ; et el rey don Jaymes partiose *ende*.» (DJM, *Libro de las Armas*, p.131)

*Ende* est anaphorique d'un endroit précis explicite, ou d'un endroit implicite, lieu présupposé acquis où se déroule l'action.

- (237) « Et con esta melezina nunca vio falcon a que los echassen que non guaresçiesse, salvo si los güermezes eran llegados **a las orejas** : ca desque **y** llegan, pocos o ningunos son los que *ende* escapan. Et la sennal que los güermezes <sup>44</sup> son **en** las orejas es que el falcon tiene la cabeça tuerta et los ojos çerrados...» (DJM, *Libro de la Caza*, p. 569)

L'association *ende escapar* se poursuit jusqu'au *Conde Lucanor*, et tout ce que nous avons dit sur cet emploi en **I-A-1-b.** est valable ici : le contexte est celui d'une maladie qui apparaît sous la forme de grains se propageant, au point de provoquer la mort s'ils parviennent jusqu'aux oreilles. Dans le cadre d'une deixis *ad oculos*, y rappelle que les oreilles constituent l'endroit auquel ne doit pas arriver la maladie, le lieu qui ne doit pas être atteint, exactement de la même façon qu'il peut désigner la ville-direction comme un but à atteindre avant éventuellement d'y entrer et d'en sortir (**exemples 5 et 17**). A partir du moment où la limite fatale est franchie,

<sup>44</sup> «Enfermedad que padecen las aves de rapiña en la cabeza, tragadero y oidos, y son muchos granos pequeños del tamaño de un grano de mijo, con algunas llaguitas pequeñas, escaldamiento y calor en el lugar en que las tienen.» , *Diccionario de Autoridades*, Editorial Gredos, Madrid, 1990, artículo GUERMECES.

*ende* intervient avec *escapar* pour rappeler le même lieu, mais à présent ce lieu est un lieu d'où l'on sort.

*Las orejas* est posé en facteur commun dans l'antériorité discursive des deux anaphoriques *y* et *ende* qui vont en dire quelque chose, en même temps que les deux verbes auxquels ils sont associés vont déclarer deux procès successifs : dans un premier temps, *y llegar*, dans un second temps, *ende escapar*. A partir d'un même lieu s'enchaînent deux procès qui respectent une logique spatio-temporelle parfaite : l'endroit est **d'abord** un but auquel on arrive, un point à atteindre ; le même endroit est **ensuite** une intériorité dont on s'échappe. Cela suppose que, entre *y llegar* et *ende escapar*, dans un moment qui reste implicite, *las orejas* a été une intériorité de façon statique, c'est-à-dire un lieu d'existence auquel ne s'est appliqué aucun procès d'arrivée ou de départ.

Un peu plus loin dans le texte, *las orejas* apparaît explicitement comme une intériorité (ici un endroit du rapace gagné par la manifestation extérieure de la maladie) : *los güermezes son en las orejas*. Mais cette présence explicite n'était pas nécessaire pour que s'impose à l'esprit du locuteur *las orejas* en tant qu'intériorité : cette précision confirme ce qui est de toute façon sous-entendu.

Le syntagme nominal, *las orejas*, qui ne désigne au départ qu'un organe externe de l'anatomie, est envisagé ici sous un angle particulier qui vise à en faire un lieu stratégique. Un autre angle de vue eût pu être choisi, mais ici gravitent autour du même syntagme nominal des éléments qui, immanquablement, le donnent à voir en tant que lieu :

1- *llegados a las orejas*

*y llegan*

2- **ende** *escapan*

**en** *las orejas*

*Las orejas* apparaît immédiatement comme un lieu, et plus précisément comme la destination du verbe *llegar*. Ensuite, l'anaphorique *y* ne fait que rappeler ce point d'arrivée, en faisant écho à la préposition *a* :

**Temps 1** (explicite) : destination, point d'arrivée.

Avec *ende escapar*, le même syntagme nominal admis d'entrée de jeu comme lieu est désormais un lieu de départ. Ce nouveau statut pose implicitement dans un temps antérieur l'entrée dans ce lieu et le séjour dans ce lieu :

**Temps 2** (explicite) : départ

**Temps 1'** (implicite) : intériorité

Avec *en las orejas*, l'intériorité, posée comme implicite mais nécessaire, est explicite : ce qui apparaît comme un **temps 3** (une aptitude de plus pour le syntagme nominal), n'est que l'explicitation du **temps 1'** :

**Temps 3** (explicite) : intériorité

**Temps 1'** (explicite) : intériorité

*Ende* rappelle le Temps 1' qui est un présupposé resté en mémoire :

c'est à ce présupposé que s'applique le procès *escapar*.

Dans la *Gran Crónica de Alfonso XI*, une seule occurrence de *ende* + *verbe de mouvement* cohabite avec 5 occurrences de *ende* + *verbe statique* :

- (238) «... e non fueron a la **villa de Xerez** por los guardar de daño que los de la hueste les fizieran sy por ay fueran en las huertas e en las viñas y en los olivares ; e otro dia partieron /*ende* los rreyes, e fueron a posar *allende* Guadalete.»  
(*Gran Crónica de Alfonso XI*, II, p. 390)

Cet emploi de *ende* s'inscrit dans le même cadre que ces nombreuses occurrences que nous avons observées dans la *Primera Crónica*, où, dans le cadre d'une narration à rebondissements géographiques, *ende* sert de joncteur entre un lieu d'action (ici explicite) et le suivant.

Nous n'avons relevé aucune occurrence de *ende* + *verbe de mouvement* dans la *Crónica de 1344* pour le XIV<sup>ème</sup> siècle, ni dans *El Victorial*, pour le XV<sup>ème</sup> siècle.

Il faut cependant signaler cette occurrence dans *Amadís de Gaula* :

- (239) «... llegó acaso un cavallero todo armado donde la donzella estava, y como **la batalla** vio, començóse a santiguar diziendo que desde nasciera nunca avía visto tan fuerte lid de dos cavalleros, y preguntó a la donzella si sabía quién fuessen aquellos cavalleros.  
-Sí -dixo ella-, que yo los fize juntar, y no me puedo *ende* partir sino alegre, que mucho me plazería de cualquiera dellos muera, y mucho más de entrambos.» (*Amadís*, I, p. 473)

Ce qui nous autorise à nommer cette aptitude de *ende*, «survivance»

appelée à disparaître, c'est que le nombre d'occurrences où *ende* est associé à un verbe de mouvement est désormais très minoritaire par rapport



au nombre d'occurrences où il est associé à un verbe statique, comme nous le verrons plus loin.

**1-b. Survivances de *ende* + verbe de prélèvement, d'extraction.**

Nous avons relevé 20 occurrences chez Don Juan Manuel (12), dans la *Gran Crónica de Alfonso XI* (3), la *Crónica de 1344* (1), *El Libro de Buen Amor* (2), *El Victorial* (1) et dans un texte de 1434 tiré de la *Crestomatía*. Nous retrouvons deux éléments caractéristiques des nombreux exemples observés en **I-A-2.** :

- Le lieu que rappelle *ende* a toujours été posé de façon explicite dans l'antériorité discursive.
- Les verbes que l'on retrouve ici sont ceux qui constituaient le plus grand nombre d'occurrences : *sacar*, *levar*.

Chez Don Juan Manuel, *ende* apparaît à 3 reprises dans le même contexte, celui des enfers d'où Jésus Christ extrait quelques éléments :

- (240) «Pues a Ihesu Christo, que nunca pecara, non le devio alongar el su resusçitamiento, nin lo fizo, ca del viernes a ora de nona, que murio commo omne la su carnalidat, fasta el domingo que apareçio resusçitado, desçendio a **los infiernos** et **saco ende** los patriarchas et los sanctos que esperavan la su venida...»  
(DJM, *Libro de los Estados*, p. 458)

Tout ce que nous avons observé concernant l'intériorité formant un tout dont on extrait un ou plusieurs éléments déterminés est encore valable chez Don Juan Manuel. Jésus Christ fait sortir des éléments choisis : **los**

*patriarchas et los sanctos que...*

Dans les exemples suivants, il s'agit d'une survivance de l'emploi de *ende* au sein d'une formule figée récurrente dans la *Primera Crónica*, dans un contexte de conquête et de victoire, puis de pillage :

(241) «Dize el cuento que quando el conde don Fernan Gonçalez esto oyo, entro luego al rrei **por la tierra** e corriogela e rrobogela e **levo ende** muy grandes rrobos.»  
(*Crónica de 1344*, p. 429)

(242) «... e entraron al **rreyno de Navarra**, e andu/vieron por do quisieron faziendo mucho mal e daño en los navarros ; e entravan **en los lugares** e quebrantavanlos, e **sacavan ende** muchas rropas e bestias e ganados e omes e mugeres que trayan cativos...» (*Gran Crónica de Alfonso XI*, II, p.114)

Dans le premier cas, *ende* rappelle un lieu vague et indéterminé géographiquement dans lequel on entre : *entro... por la tierra*. L'intériorité se conjugue avec le mouvement et l'indétermination. Dans le second cas, priorité est donnée à l'expression de l'intériorité : *entravan en los lugares...* C'est tout le royaume de Navarre qui fait l'objet d'un pillage, mais sous forme de pillages successifs dans le temps et dans l'espace.

L'article défini *los* participe de cette volonté d'inscrire chaque lieu «visité» dans une succession spatio-temporelle, qui aboutit à réunir dans *el rreyno de Navarra* tous les lieux le constituant qui ont d'abord été pénétrés, puis détruits, enfin pillés : *entrar al rreyno*, qui donne l'ensemble du royaume comme **but** de conquête et de pillage s'oppose à *entravan en los lugares*, qui donne à voir l'**intérieur** d'une multiplicité de lieux dans laquelle il faut pénétrer pour en sortir un butin. Entrer dans le royaume, c'est entrer aussitôt

dans un de ces lieux le constituant.

Comme c'était le cas dans la première partie de cette étude, *ende* rappelle un lieu qui a été préalablement défini. *Ende* reprend tout ce qui a été dit sur ce lieu, comment il a été conçu.

*Ende* disparaît dans un manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle :

- (243) «... et que asi commo de la onra et del bien que el rey obiera, tomara muy grant parte, que asi era muy grant razon que de la lazeria et del desterramiento que el rey queria tomar, que el otrosi tomase *ende* su parte.»  
(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo I°, p. 37)

H : [era muy...su parte] era razon que de la lazeria e el mal quel rrey tomase que oviese otrosi gran parte.

Dans l'un des exemples, on retrouve la dimension morale du verbe de mouvement **(I-C-1.)** :

- (244) «... ca Dios, que es derechurero, le ayudara en cuanto oviera la guerra. Et pues sabe que lo faze con derecho et entiende que mucho amidos de si lo faze et non lo pudiendo escusar, el le guisara que salga *ende* con onra et con pro.»  
(DJM, *Libro de los Estados*, p. 357)

Ce que nous appelons «survivances» de *ende* au XIV<sup>ème</sup> siècle montre que *ende* a toujours la même capacité référentielle au XIV<sup>ème</sup> siècle. On relève dans les textes des occurrences similaires à celles que nous avons déjà commentées et comptabilisées. Ce qui change, c'est le nombre d'occurrences inférieur à celui qui reflète une nouvelle réalité, celle du nouvel emploi qui est fait de *ende*.

1-c. Réapparition de *ende* + *verbe statique* dans la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle.

Cette aptitude de *ende* n'est pas nouvelle puisque nous l'avons déjà évoquée dans la première partie de cette étude en **I-A-4**.

Ces occurrences apparaissent dans trois oeuvres du XIV<sup>ème</sup> siècle :

*El Conde Lucanor*, 1330-1335 : 1 occurrence  
*Libro del Cavallero* : 1  
*Libro de la Caza* : 1  
*Crónica de 1344* : 4  
*Gran Crónica de Alfonso XI*, 1376-1379 : 5

Les occurrences sont très peu nombreuses chez Don Juan Manuel : 3 occurrences, dont une seulement dans le *Conde Lucanor*. On peut supposer que cette aptitude de *ende* existe mais n'est pas encore installée vers 1330-1335, époque de rédaction du *Conde Lucanor* :

(245) «Et dixo al conde don Pero Ançurez que con aquella queria casar. Al conde plogo mucho *ende*. Et fizieron *ende* sus vodas luego.»  
 (DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XXVII<sup>o</sup>, p. 223-224)

P, M : fizieron sus vodas luego.  
 G, A : fizieron luego sus bodas.  
 Y : et fizieron luego sus bodas.

Le lieu signifié par *ende* demeure dans l'implicite : les noces ont lieu au même endroit que celui où s'est déroulé tout le chapitre. L'endroit importe moins que la célérité avec laquelle agit don Pero Ançurez.

*Ende* est supprimé dans tous les manuscrits postérieurs et à partir du XV<sup>ème</sup> siècle, ce qui laisse supposer que même cette aptitude ne le rend pas utile. De même, dans cette occurrence de la *Crónica de 1344*, *ende*

associé à un verbe statique dans le manuscrit datant de 1400 environ, est supprimé un siècle plus tard :

(246) «... salvando el rrey don Alonso de Aragon, que fue tambien señor de Castilla por la rreyna doña Urraca su muger, que **ende** era señor, que non va en esta cuenta...»  
(*Crónica de 1344*, Ms.U, p.199)

«E estos que non fueron rreyes fueron seys. Salvo que fueron condes de Castilla e non fueron rreyes, el rrei don Sancho de Navarra el Mayor, que fue señor de Castilla por la rreina doña Elvira su muger, e salvando el rrei don Jaymes d'Aragon, que fue señor de Castilla por la rreina doña Urraca su muger, que *era noble señor*, que non va y en esta cuenta...»  
(Ms.M, p.198-199)<sup>45</sup>

Comme dans de nombreux exemples que nous avons observés, la suppression de *ende* dans un manuscrit plus tardif s'accompagne de l'apparition d'un nouvel élément, ici l'adjectif *noble*, comme s'il fallait non pas remplacer un départ, mais compenser une absence dans une structure de phrase qui semblerait incomplète avec la suppression d'un élément.

La collocation de *ende* dans ***ende era señor*** est surprenante pour deux raisons : dans les structures de phrase que nous avons observées en **I-A-3-a.b.c.**, puis en **I-D-2-b**, *ende* est placé systématiquement entre la copule et l'attribut.

La collocation de *ende* dans l'exemple de la *Crónica de 1344* laisse à penser que rien ne doit venir s'interposer entre la copule et l'attribut, alors que jusque-là, *ende* a joué son rôle d'anaphorique en s'intercalant entre la copule et l'attribut, c'est-à-dire au moment où la pensée est engagée dans un mouvement prospectif : donner un support à la copule en attente, ici

<sup>45</sup> Manuscrito U : 1ère moitié du XVème (1400).

*princep e sennor.*

On est en droit de conclure que dans le manuscrit U, datant de la première moitié du XV<sup>ème</sup> siècle, la collocation de *ende* est le signe d'un changement dans l'emploi de *ende* : placé avant le groupe copule-attribut au début du XV<sup>ème</sup> siècle, alors qu'il pourrait parfaitement dans cette phrase occuper sa place habituelle, *era **ende** señor*, ne joue évidemment plus le même rôle. La collocation en tête de proposition vise à séparer *ende* du groupe *ser natural*. L'insistance ne porte pas sur l'origine, puisque la collocation de *ende* est conforme à la logique temporelle du discours :

*ende... ser señor*

Lieu explicite... *ser señor*

L'insistance porte sur l'entier du discours constitué par *ser + attribut*. L'insistance eût porté sur l'origine si *ende* avait terminé le discours en disant explicitement un lien d'origine implicite : *era señor ende*. Comme on l'a déjà observé, l'intervention du mouvement rétrospectif après la déclaration de la nouvelle information crée l'insistance sur l'origine :

*Lieu explicite... ser señor... ende* (lieu explicite).

*Ende* intervient quand le lien d'origine est établi mentalement.

Dans les deux exemples suivants extraits de la *Gran Crónica de Alfonso XI*, le contexte géographique est celui d'une ville donnée comme destination, de l'arrivée dans cette ville, et de l'activité qui s'ensuit.

L'intérêt de ces exemples est d'observer la capacité référentielle de *ende* face à ses deux « concurrents », dont nous aborderons l'étude plus loin, *ay* et *dende* :

(247) «E vinose don Joan Nuñez para Cuellar, por ayuntar *ende* los de la Estremadura para fazer **ay** aquel pleyto que fazia con los otros.» (*Gran Crónica de Alfonso XI*, I, p. 281)

A une destination, *Cuellar*, sont appliqués deux procès :

1- *ayuntar ende*

2- *fazer ay aquel pleyto*

*Ayuntar ende* apparaît comme un intermédiaire entre *Cuellar* et *fazer* : *ay* ne désigne pas *Cuellar* au moment où don Joan arrive, mais *Cuellar* comme lieu de réunion de *los de la Estremadura*. Et c'est l'endroit où sont réunis à l'intérieur de *Cuellar* les membres du procès que désigne *ay*. *Ende* rappelle la ville où vont être réunis les membres, l'anaphore peut être diffuse, alors que *fazer ay* montre précisément l'endroit où sont réunis ces membres pour les besoins d'un procès : la désignation doit être précise.

(248) «Estando el rrey don Alonso en la çibdad de Sevilla, aviendo firmado la guerra con los moros, salio *dende* en la quaresma, e començo su camino para Castilla e fue tener el dia de Ramos en la Hinojosa lugar de Cordova, e fue *dende* a Villarreal e llego *ende* Jueves de la Çena ; e tovo **ay** la Pasqua.» (*Gran Crónica de Alfonso XI*, I, p. 79)

Comme nous allons le voir plus loin, *dende* prend à son compte l'idée de provenance. C'est désormais *dende* qui est associé aux verbes de mouvement : *salio dende*, *fue dende a...* *Villarreal* est la destination de *fue...a*, alors que *ende* rappelle le lieu d'arrivée. La différence est très nette

entre *dende* qui marque la provenance, *ende* qui rappelle le lieu d'arrivée et *ay* qui désigne cet endroit de façon précise et l'associe à une activité.

Il nous revient en mémoire immédiatement la dualité *y* / *ende* que nous avons observée au début de cette étude **(I-A-1-a.)** :

- (3) «Yuso al pie de la montanna de Belynares nacio una fontana e a nonbre Jor, e passa delant Safez e por Gué Jacob e caye en el mar de Galylee. Quanto **y** entra tanto *end sale...*» (*Fazienda*, p.115)

Avant : **y** *entra*  
**end sale**

A partir du milieu du XIVème siècle : *llego ende*  
*tovo ay*  
*(salio dende)*

Dans les premiers exemples que nous avons observés, où *ende* est associé à un verbe statique **(I-A-4-a.b.c.)**, il est possible de justifier l'emploi de *ende* par le côté diffus qu'il véhicule (*segudar ende*), et qui se prête à la représentation du lieu qui est offerte, ou par le rappel qu'il permet d'un ensemble, d'une intériorité (*fincar ende*, *matar ende*).

Dans tous ces exemples tirés d'oeuvres de Don Juan Manuel, de la *Crónica de 1344*, ou de la *Gran Crónica de Alfonso XI*, rien dans l'antériorité discursive de *ende* ne permet de retrouver cette capacité référentielle qui faisait jusque-là sa spécificité d'anaphorique par rapport à *y*.

Désormais à l'étroit entre *dende* et *ay*, *ende* se borne à rappeler un lieu. Le verbe auquel se trouve associé *ende* et tout ce qui a été posé dans l'antériorité discursive le cantonnent dans un rôle restreint, celui de rappeler le lieu posé juste avant et de ne rien en dire. A partir du moment où *ende*



n'est associé ni à un verbe de mouvement, ni à un verbe de prélèvement, dès lors qu'il ne peut être associé ni à l'idée de provenance, ni à celle d'intériorité, il est un anaphorique réduit à sa plus simple capacité : rappeler un lieu mais ne rien en dire, puisque sa nature ne le permet pas.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette position inconfortable de *ende* qu'illustre parfaitement l'exemple **(248)** : «coincé» entre l'anaphorique qui a désormais l'exclusivité de l'idée de provenance, *dende*, et le déictique *ay* qui désigne *ad oculos* le lieu où se déroulent les activités.

*Ende* est associé aux verbes auxiliaires *aver et ser* : *aver ende + substantif (2), ende ser*.

(249) «... venieron se acordar de fazer cortes e fizieron en ellas tal ordenamiento porque la tierra non se perdiere. E fue asi que fueron fechas. **E acordaron en ellas** que era bien de tomar un omne que fuese tal que supiese rregir el rregño fasta que los fijos del rrey Costa fuesen tamaños...» (Ms.U, p. 91)

«Pero a la çima juntaronse aquellos que dolian de commo se la tierra perdia. E **ovieron ende consejo** que non fiziesen rrei ninguno de los fijos de Costa...»  
(*Crónica de 1344*, Ms. M, p. 91)

(250) «... en este arroyo ay muchas garças [...] del [...] Cabriel donde nasce fasta do entra en Xucar non **ha ende** ninguna buena **caça**.» (DJM, *Libro de la Caza*, p. 584)

*Ende* est aussi associé à des verbes d'action que l'on peut qualifier de fondamentaux d'un point de vue notionnel : *venir ende, poner ende, fazer ende, llegar ende, ende fallar (2), quedar ende, à part caer ende, ayuntar ende*.

## 2- *Ende* + verbe statique au XV<sup>ème</sup> siècle.

Au XV<sup>ème</sup> siècle, deux oeuvres envahissent le corpus avec un nombre important d'occurrences de *ende* associé à un verbe statique : *El Victorial* et *Amadís de Gaula*.

La nouveauté réside dans la nature des verbes associés à *ende* qui occupent une place très importante dans ces deux oeuvres. Dans le chapitre précédent, nous avons dressé un bilan des verbes associés à *ende* et distingué les trois occurrences où *ende* est associé à *aver* et *ser*, deux verbes posant l'existence des autres verbes d'action fondamentaux.

Cette distinction entre verbes d'existence et verbes d'action amorcée au XIV<sup>ème</sup> siècle peut sembler artificielle, compte tenu du petit nombre d'exemples. Au contraire, au XV<sup>ème</sup> siècle, cette distinction est non seulement pertinente et évidente, mais aussi éclairante sur le nouveau rôle assigné à *ende*. Les exemples se partagent entre deux catégories de verbes:

- Les verbes d'existence : *aver, ser, estar*.
- Les verbes d'action fondamentaux, parmi lesquels on distinguera :
  - les verbes de mouvement : *ir, venir, llegar, entrar, andar, traer*.
  - les verbes statiques : *ver, fallar, fazer, dexar, faltar, morir*.

A ces verbes s'ajoutent des verbes statiques que l'on ne peut pas qualifier de fondamentaux : *provar, amparar, yazer, sentir*.

## 2-a. Les verbes d'action fondamentaux.

Qu'ils soient statiques ou qu'ils évoquent un mouvement, ces verbes sont en plus grand nombre dans l'*Amadís* que dans le *Victorial*. Cependant, dans les deux oeuvres, on retrouve la même capacité référentielle pour *ende* que dans les exemples du XIV<sup>ème</sup> siècle :

- (251) «- A mí semeja -dixo el cavallero- que fabláis **en la Insola Firme**.  
 - Verdad es -dixo Durín.  
 - ¡ Cómo ! - dixo el cavallero -; ¿ ya tiene señor ? ; ¡ Por Dios, pésame !, que **allá** iva yo por me **provar ende** y ganar el señorío.» (Amadís, I, p. 698)

Avec un verbe statique ou de mouvement, dans le cadre d'un dialogue ou d'une narration, *ende* se réfère à un lieu singulier géographiquement défini, dont la représentation est celle d'une intériorité.

Cet emploi de *ende*, qui fait écho aux exemples où il est associé à un verbe de mouvement (**I-A-1-a**), confirme son aptitude, dans un même contexte, à s'adapter au contenu sémantique du verbe (verbe véhiculant ou non l'idée de provenance), et, comme dans la *Primera Crónica*, à être intégré dans une formule récurrente au point d'annoncer un chapitre :

- (252) «Título : Cómo el rey don Enrique vino otra vez sobre **Gijón**, e la çercó ; e de lo que *ende fizo* este donzel Pero Niño.»  
 (*El Victorial*, p. 246)

Dans le *Victorial*, *ende* associé à des verbes d'action fondamentaux se réfère toujours à un lieu géographique explicite, et le plus souvent, il s'agit d'une ville.

Dans l'*Amadís*, le seul exemple où *ende* se réfère à un lieu géographique explicite est l'exemple (251). Dans tous les autres, et cela constitue une nouveauté, le lieu est celui du locuteur, implicite ou explicite.

Ce qui est remarquable dans l'*Amadís*, c'est que toutes ces occurrences de *ende* interviennent dans le cadre d'un dialogue, ou d'une narration à la première personne :

- (253) «... quiero que sepáis la gran virtud **desta fuente**... assí que todas las personas desta comarca vienen **aquí** a guarescer de sus enfermedades.  
-Cierto -dixo don Galaor-, maravilla es lo que dezís, y yo quiero beber de tal agua.  
-¿ Y quién **haría ende** ál ?» (*Amadís*, I, p. 456)  
Note : ende ál = allí otra cosa

- (254) « Assí passaron **cabe el lecho** donde el cavallero muerto yazía ; y cuando la donzella vido los tres compañeros, dixo :  
- ¡ Ay, buen cavallero que *ende* muerto **yazes** !...»  
(*Amadís*, I, p. 487)

Même si un lieu est donné dans l'antériorité discursive, le lieu géographique précis reste dans l'implicite, parce qu'il a été préalablement défini et qu'il est resté en mémoire.

Le premier exemple est d'autant plus intéressant que l'anaphorique *ende* est en concurrence avec le pronom déictique *aquí* pour parler du même lieu : la différence est nettement marquée entre le locuteur qui s'apprête à boire de l'eau bienfaitrice et toutes les personnes qui viennent en boire pour ses bienfaits.

«S'il s'implicite, le lieu spatial est toujours le plus singulier qui

se puisse concevoir : celui même où se tient le locuteur.»<sup>46</sup>

*Ende* se réfère au lieu du locuteur ou de ceux qui l'entourent. Jusque-là, *ende* associé à des verbes de mouvement ou d'extraction intervenait dans un contexte de distance entre le locuteur et le lieu géographique évoqué puis rappelé. Le verbe statique associé à *ende* permet une coïncidence entre le lieu et le locuteur, sans que n'intervienne l'idée de départ ou d'extraction. Le lieu n'est plus une intériorité dans laquelle on a séjourné et de laquelle on va sortir pour en rejoindre une autre, ou une intériorité dont on va extraire un ou plusieurs éléments qui la constituent. **Désormais, le lieu auquel se réfère l'anaphorique est lieu d'action** (*estar, ir, fazer, ver, dexar, andar...*), mais aussi **lieu d'existence** comme nous allons le voir (*aver, ser*).

Dans l'exemple **(251)**, il n'y a pas coïncidence entre le locuteur et le lieu auquel se réfère *ende*. Au contraire, une grande distance les sépare, comme le prouve la présence du déictique *allá*. Mais il y a projet de coïncidence : l'île est un but à atteindre et surtout à pénétrer pour agir à l'intérieur. Maintenant, *ende* se réfère à cette intériorité que nous avons évoquée dans l'exemple **(5)** : celle qui reste dans l'implicite entre *entrar a* et *salir ende*. L'île n'est pas un point à atteindre ni une limite à franchir, mais une intériorité à conquérir.

Dans les exemples **(253)** et **(254)**, comme dans ceux qui se trouvent

---

<sup>46</sup> M. Molho, *SOY - ESTOY - VOY - DOY - Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol*, in *Mélanges de Philologie romane dédiés à la mémoire de J. Boutière*, Liège, Ed. Soledi, 1971, p.65

en annexe, il y a une parfaite coïncidence entre le lieu et le locuteur, comme le montre la présence des déictiques *desta* et *aquí* dans l'exemple (253). Les allusions spatiales (*desta fuente, cabe el lecho...*) ne sont là que pour accentuer l'intimité. Ces allusions ne sont pas nécessaires pour que soit ressentie très fortement la coïncidence entre le locuteur et le lieu.

En effet, dans 6 exemples, aucune indication spatiale n'a été donnée dans l'antériorité discursive. Le lieu signifié par *ende* demeure dans l'implicite : il s'agit du lieu présupposé acquis où se déroule l'action, où se trouve le locuteur. Ces occurrences interviennent dans un dialogue ou une narration à la première personne :

(255) «Pero dígovos que no puedo entender si esto me avino en sueños o en verdad. El rey lo tovo por gran maravilla y dixo :  
- Agora os **dexad** *ende* y no lo habléis con otro.»  
(*Amadís*, I, p. 535)

(256) «Entonces, fecha esta merced, alce los ojos a Dios y a la Virgen Maria, dandole gracias por ello, y *ende* **llego** a mi un criado del Maestre mi Señor y padre...»  
(*Crestomatía, Memorias de doña Leonor Lopez de Córdoba*, 1410, p. 524)

Cet emploi de *ende* peut aboutir à la lexicalisation, comme cela semble être le cas dans un dialogue associé au verbe *ver* (4 exemples dans l'*Amadís*) :

(257) «Amadís... diole tan mortal golpe de toda su fuerza en el malaventurado brazo con que a su hermano el Rey y su señor natural él matara, que cortando junto al ombro todo gelo derribó en tierra. Cuando Amadís así lo vio, dixo :  
- Abiseos, **veis** *ende* el que con traición te puso en gran plazer y alteza y agora te porná en la muerte y fondura del infierno.»  
(*Amadís*, I, p. 641)

(258) «- Mi señor, mucho gradezco a Dios y a vos lo que por mí

havéis hecho, que ciertamente yo estava en gran peligro de mi persona y de mi reino. Él le dixo :

- Mi buena señora, **veis ende** a vuestro enemigo ; mandad d'el hazer justicia.» (*Amadís*, II, p.1390)

Dans le *Victorial*, deux exemples confirment une tendance de *ende* que nous avons observée dans la *Primera Crónica* : la tendance à intégrer des formules figées dans le cadre d'une narration à rebondissements.

(259) «E los portugueses non pasaron de allí adelante, ca heran ya mucho so el poder de la villa; que cada día e después avían con ellos **buenas escaramuças**. En todas ellas hera Pero Niño, e fazia como aquel que *ende* más **fazia**.» (*El Victorial*, p. 266)

Le lieu auquel se réfère *ende* est plutôt la circonstance attachée à ce lieu resté dans l'implicite.

## 2-b. Les verbes d'existence.

La grande nouveauté pour *ende* au XVème siècle, c'est d'être associé, alors qu'il entre en «phase terminale», aux verbes portant la notion fondamentale d'existence : *aver* et *ser*.

**ende aver**, *Amadís* : 6                      *Victorial* : 8

**ende ser**, *Amadís* : 1                      *Victorial* : 5

Dans de nombreux exemples (**I-A-3-a.b.c.**, **I-A-D-2-a.b.**), *ende* est associé aux auxiliaires **aver** et **ser** (c'est-à-dire aux verbes subdits devenus auxiliaires) dans le cadre de structures figées récurrentes (*aver ende* +

*substantif, ser ende + substantif ou adjectif...)*

Jusque-là, nous avons employé les termes d'auxiliaire et de copule pour désigner *aver* et *ser*, selon le cas. Si l'on adopte cette terminologie guillaumienne, *ser* est auxiliaire lorsqu'il est complété par un participe passé (*fuessen ende echados*), et copule lorsqu'il est complété par un adjectif (*fue ende alegre*). Dans les deux cas, le problème se pose de savoir si on les nomme auxiliaire ou copule lorsqu'ils sont complétés par un substantif (*aver ende pesar, ser ende obispo*).

Ce problème de terminologie reflète la nature particulière de ces verbes, que ces différentes désignations font apparaître comme doubles ou triples, alors qu'ils sont chacun **un** seul signifiant. Ces verbes ont la capacité, par une sorte de glissement interne, à apparaître sous un jour différent selon les éléments auxquels ils sont combinés dans le discours. En espagnol médiéval, *aver* déclare encore de manière très forte l'idée de possession, y compris lorsqu'il pose l'existence, ou plutôt la possession d'existence. Au contraire, *ser* apparaît davantage engagé dans son rôle d'auxiliaire.

Au XV<sup>ème</sup> siècle, *ende* associe, par anaphore à l'idée d'existence signifiée par *aver*, un lieu spatial singulier le plus souvent explicite. La conjugaison unipersonnelle (à la troisième personne) seule de *aver* est une des manières de poser l'existence en espagnol médiéval :

«Le propre de AVER est, en effet, de poser l'existence, **au sein de l'infinitude spatiale**, en un lieu quelconque (et d'une quelconque



extension) dont on n'aperçoit que l'intériorité,... »<sup>47</sup>

«...par opposition à HABER, qui apporte, ainsi qu'on l'a vu, la représentation de l'existence par intériorité, SER apparaît signifier, dès les origines de la langue, l'existence par extériorité. »<sup>48</sup>

En observant quelques exemples, nous allons voir ce qu'apporte *ende* à la notion d'existence posée par *aver*.

- Dans les deux oeuvres, ***ende* peut se référer à un lieu spatial explicite ou implicite**, le lieu explicite étant majoritaire dans l'*Amadís* et le lieu implicite étant majoritaire dans le *Victorial* :

**Lieu explicite, *Amadís* : 5                      *Victorial* : 3**

**Lieu implicite, *Amadís* : 1                      *Victorial* : 5**

(260) «Y entrando Lisuarte en sus naos con mucha priessa, **en la Gran Bretaña** arribado fue, y halló algunos que lo estorvaron, como hazer se suele en semejantes casos, y por esta causa no se membró de su hija por algún tiempo, y fue rey con gran trabajo que **aí** tomó, y fue el mejor rey que **ende ovo...**» (*Amadís*, I, p. 269)

note : ende = allí

*Ende* se réfère à un lieu explicite, *Gran Bretaña*, auquel se réfère également le déictique *aí*. *Ende* se comporte avec *aver* exactement de la même façon qu'avec les autres verbes : par anaphore, il associe à l'idée d'existence signifiée par *aver* un lieu singulier géographiquement défini.

(261) «Ella avía fasta diez damiselas de paraxe, muy guarnidas e

<sup>47</sup> M. Molho, *ibid.*, p.73

<sup>48</sup> M. Molho, *ibid.*, p.85

bien endereçadas ; éstas non avían cuydado de ninguna cosa, sinon de sus cuerpos, e de aguardar a la señora tan solamente. *Ende avía* otras muchas camareras.»  
(*El Victorial*, p. 393)

Cette fois, *ende* associe à l'idée d'existence véhiculée par *aver* un lieu implicite : Pero Niño, suite à l'invitation de l'Amiral de France, se rend à Sérifontaine, où se trouvent l'Amiral et sa femme. Ce chapitre offre une peinture idéalisée des moeurs dans la France du début du XVème siècle.

L'association de *ende* à un verbe d'existence tel que *aver* n'entraîne donc pas de modification concernant le lieu rappelé par l'anaphorique.

Le changement notable concerne la **collocation de *ende***, placé systématiquement (à 2 exceptions près) **avant le verbe *aver***. L'association *ende / aver* (verbe d'existence) implique l'antéposition de *ende* :

*Aver* copule :                    *aver ende* + substantif

*Aver* verbe d'existence :    ***ende aver***

Concernant *ser*, les remarques sur *ende* restent valables. Dans le même contexte que l'exemple (261) du *Victorial*, *ende* associe, par antéposition à l'idée d'existence portée par *ser*, un lieu explicite :

(262) «Madama pocas vezes comía de mañana, o muy poco cosa, por fazer plazer a los que *ende heran*. Cavalgavan luego madama e sus damiselas en sus facaneas, las mejor guarnidas e mejores que ser podrían, e con ellas los cavalleros e gentiles-hombres que *ende heran*, e yvan a mirar un rato el campo, faziendo chapeletes de verdura.» (*El Victorial*, p. 393)

On peut comparer cet exemple avec l'exemple (261) où, au même lieu resté dans l'implicite, s'applique *ende aver* au lieu de *ende ser* :

**Exemple (261) : *Ende avía muchas camareras.***

**Exemple (262) :** *fazer plazer a los que **ende heran.**  
los cavalleros e gentiles-honbres que **ende heran...***

Dans les trois exemples, *ende* apporte par anaphore l'image d'une intériorité, celle du lieu implicite où évoluent *Madama* et ceux qui l'entourent. Quand *ende* est placé avant le verbe qui pose l'existence, la pensée accomplit un mouvement rétrospectif vers un lieu resté en mémoire.

*Ende* apparaît comme un aide-mémoire peu utile dans un lien qui, sans lui, s'établit entre :

**Temps 1** : lieu implicite (ou explicite).

**Temps 2** : verbes posant l'existence : *aver, ser.*

*Aver* et *ser* déclarent la notion fondamentale d'existence et donnent la représentation mentale d'un espace dans lequel va se délimiter l'être auquel ils s'appliquent : or cet espace vient d'être posé dans l'antériorité discursive (lieu explicite), ou il est présupposé (lieu implicite).

*Aver* pose l'existence «au sein de l'infinitude spatiale en un lieu quelconque (et d'une quelconque extension) dont on n'aperçoit que l'intériorité». Le verbe *ser* pose l'existence en reconduisant d'instant en instant et sans limite dans l'espace la même idée d'existence.

*Ende* intervient avant *aver* et *ser* pour rappeler que dans l'antériorité discursive a été posé un lieu resté en mémoire, auquel s'appliquent deux verbes d'existence qui, en tant que tels, impliquent déjà un espace préexistant à leur énonciation. *Ende* ne dit rien de ce lieu implicite : il se contente de rappeler que ce lieu a déjà fait l'objet d'une pensée.

Le problème de l'utilité de *ende* est d'autant plus évident avec des verbes posant la notion même d'existence.

Dans cette intériorité, *ser* reconduit d'instant en instant l'existence de plusieurs personnes, celles qui gravitent autour de *Madama*. L'intériorité est circonscrite par *ende* de façon vague et diffuse : l'espace où évoluent *Madama* et ceux qui l'entourent, c'est-à-dire à l'intérieur de la propriété de l'Amiral. On voit se succéder différents lieux au gré des déplacements de *Madama*, et *ende* rappelle à chaque fois que le lieu implicite est celui où elle se trouve pour le moment. *Ende* ne divise pas cet espace, il le pose en tant qu'intériorité diffuse et indéterminée, c'est-à-dire tel qu'il a été défini avant lui.

*Ende heran* dit qu'à l'intérieur d'un lieu implicite est reconduite l'existence, d'instant en instant, de plusieurs personnes. *Ende avía* pose l'existence en un lieu implicite qui donne l'image d'une intériorité, de plusieurs personnes.

Pour jouer son rôle de joncteur, *ende* ne peut être placé qu'entre le lieu qu'il rappelle explicitement ou implicitement, et le verbe déclarant l'existence en ce lieu de personnes ou d'objets. Avec le verbe d'existence, l'objet du discours est uniquement de poser en un lieu l'existence de quelqu'un ou de quelque chose :

«... le verbe SER, reconduisant d'instant en instant et sans limite de clôture la même substance lexicale -la même idée d'existence- interdit toute représentation dynamique de procès et par

conséquent toute idée d'agent.»<sup>49</sup>

Autrement dit, dans les deux cas, deux intériorités se superposent : *ende* rappelle un lieu implicite dont l'image est celle d'une intériorité, et *aver* pose l'existence au sein de l'infinitude spatiale en un lieu quelconque dont on n'aperçoit que l'intériorité. Ce lieu quelconque est rappelé par *ende* sous forme d'intériorité. Pour *ser* comme pour *aver* se pose la question de la pertinence de *ende*.

(263) «E tovo manera cómo, un día que ella ovo de cavalgar **fuera de su posada**, que él llegase **áy**. E los que *ende heran* le rogaron que tomase a ella por la rienda.» (*El Victorial*, p. 488)

L'intérêt de cet exemple réside dans le fait qu'y cohabitent le déictique *áy* et l'anaphorique *ende*, les deux évoquant un même lieu, *posada*.

*Ay* associé au verbe *llegar* désigne le lieu comme un point d'arrivée. *Ende*, placé avant *heran*, rappelle un lieu qui est une intériorité. A cette intériorité s'applique l'existence posée par *ser* : dans ce lieu est reconduite d'instant en instant l'idée de l'existence de ces personnes, quel que soit leur nombre. *Ende*, du fait de son caractère diffus, ne divise pas l'espace, à la différence de *áy* qui opère sur l'espace général une division. De son côté, *ser* ne pose pas de limite à cette reconduction d'existence.

*Ende* ne peut être placé qu'avant les verbes d'existence, puisqu'il déclare par rétrospection l'espace où se circonscrit le procès (lieu explicite ou implicite). Et précisément le procès est de dire l'existence : *aver* et *ser* se définissant par rapport aux notions d'intériorité et d'extériorité, il faut que

---

<sup>49</sup> Y. Macchi, «*Manera* dans *El Conde Lucanor* : un signifiant factotum», in *Actes du colloque de Toulouse* (1995)

**l'intériorité supposée par *ende* les précède linguistiquement puisqu'elle les précède idéellement.** *Ende* postposé créerait l'insistance sur le lieu.

La collocation de *ende* nous entraîne à envisager la collocation des déictiques, ses grands concurrents. Inversement, on verra dans l'étude des déictiques que leur place est en position tonique, puisqu'ils ont la capacité de diviser un espace général préexistant. Ce ne sont pas des joncteurs : une fois que l'existence du lieu a été posée, ils disent quelque chose de ce lieu. De même, dans l'association *aver y*, *y* opère un prélèvement sur l'espace infini qui est préexistant dans *aver*.

L'exemple qui commence par *Ende avía* nous fait immédiatement penser à la possibilité de dire *avía y*. La collocation de *ende* renvoie, par opposition, à la collocation de *y*. Est-ce déjà cette volonté d'antéposer *ende* au groupe *ser* + *substantif* dans cet exemple du XIV<sup>ème</sup> siècle, dont le manuscrit date de 1400 ?

(264) «... salvando el rrey don Alonso de Aragon, que fue tanbien señor de Castilla por la rreyna doña Urraca su muger, que **ende** era señor, que non va en esta cuenta...»  
(*Crónica de 1344*, Ms. U, p.199)

Nous avons vu à maintes reprises que *ende*, dans la structure *ser ende* + *nom ou substantif*, est un joncteur mémoriel dans la mesure où le mouvement rétrospectif de la pensée se place au milieu du mouvement prospectif *ser* + *nom ou adjectif*. L'antéposition de *ende* dans la même structure vise à séparer nettement les deux mouvements, prospectif et rétrospectif, et à antéposer le mouvement rétrospectif. Le verbe copule et son attribut ainsi réunis forment une unité inséparable déclarant un entier de

discours. Le lien entre le lieu posé auparavant et le groupe *ser + nom* ou *adjectif* est implicite.

*Ende* passe de joncteur mémoriel entre la copule en attente d'attribut et l'attribut lui-même, à joncteur mémoriel entre le lieu et la déclaration d'existence. Il semble encore plus inutile dans le second cas.

Autrement dit, *ende* n'est plus intégré dans le mouvement prospectif de la pensée. Il sert de joncteur entre une information et une autre.

- *Ende* est associé dans les mêmes oeuvres, surtout dans le *Victorial*, et en nombre supérieur par rapport à *ser*, au verbe **estar**, et au verbe *ir*. Cette association n'a rien d'étonnant puisque *estar* et *ir* sont deux des «trois verbes situés moins en avant dans la hiérarchie sémasiologique des notions verbales, et qui entretiennent avec la notion d'*être* des rapports idéels étroits» : il s'agit de *ir*, *estar*, *dar*.<sup>50</sup>

Ces verbes apportent en effet trois notions corrélatives de l'être et qui lui sont subordonnées :

«La représentation assignée à ESTAR est celle d'une position acquise. Subséquent au devenir qui a apporté l'être (SER), le propre de ESTAR est de le situer dans la perspective d'un devenir ultérieur qui l'emporte. En d'autres termes, l'être s'insérant en position de seuil entre deux devenirs : un devenir antécédent qui l'a suscité, et un devenir conséquent que l'avenir lui destine...»<sup>51</sup>

---

<sup>50</sup> M. Molho, *ibid.*, p.88

<sup>51</sup> M. Molho, *ibid.*, p.92

Puisque *estar*, «subséquent au devenir qui a apporté l'être», déclare une «position acquise», nous allons voir quelle est la place de *ende* dans cette déclaration :

(265) «**Allí** entró el obispo de Segovia, e los procuradores, al señor rey, donde estava **en el castillo**. E concordóse al presente que, por serviçio del rey, el ynfante se fuese **dende**, e los que **ende estavan** por su mandado. E los que **ende estavan** de la otra opinión, que non viniesen fasta que por su merçed...»  
(*El Victorial*, p. 511)

(266) «... Amadís mandó llamar a Durín por le preguntar nuevas de la corte del rey Lisuarte ; y venido a su mando, y paseando con él por una **huerta** asaz deleitosa, y apartado de sus hermanos una pieça y de todos los otros que **ende estavan**, le fue preguntado si venía de la corte del rey Lisuarte...»  
(*Amadís*, I, p. 679)

*Ende* rappelle le lieu explicite, *huerta*, où se déroule l'action avant que le verbe *estar* ne déclare la position en ce lieu de quelques personnes.

Antéposé au verbe, *ende* pose le mouvement rétrospectif de la pensée avant le verbe qui, lui, «se situe dans la perspective d'un devenir ultérieur qui l'emporte». *Ende* joue toujours son rôle de joncteur, placé après *huerta* et *estar* : *huerta... ende estavan*.

*Estar* déclarant une position acquise, cette position ayant été posée dans une antériorité discursive relativement proche, la question de l'utilité de *ende* se pose, d'autant plus que *ende*, à la différence des déictiques, n'offre aucune autre vision du lieu que celle d'une intériorité.

A partir du moment où l'on pose *estar*, immédiatement s'impose à l'esprit un lieu. Ainsi, en espagnol contemporain, déclarer «*estoy*» pour *je suis là, j' y suis*, c'est laisser dans l'implicite le lieu où l'on est.



- (267) «El conde Piro quisiera responder al duque, mas Dorotea e los que *ende* **estavan** entendieron que sería comienzo de discordia...» (*El Victorial*, p. 326)

Dans le cas où le lieu que rappelle *ende* est implicite, la position acquise que signifie *estar* ne peut être que ce lieu implicite resté en mémoire. *Ende* placé avant *estar* renvoie à un lieu qui, sans lui, entretient une relation avec un tel verbe qui dit une «position acquise».

Les exemples suivants constituent les deux seuls exemples où *ende* est placé après *estar* :

- (268) «Título : Cómo entraron las galeas aván de **Crotey**. **Estuvieron** *ende* muchos días, non pudiendo aver tiempo para salir del puerto.» (*El Victorial*, p. 438)

- (269) «E Pero Niño, desque vio la razón de la reyna, e cómo ella non podía más fazer, partió *dende* e fuese a **Palençuela**, e **estuvo** *ende* algunos días.» (*El Victorial*, p. 495)

Des débuts de l'espagnol jusqu'à la première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, à l'époque où *ende* remplit le rôle qui est celui de *dende* dans le second exemple, *ende* est presque toujours placé après le verbe de mouvement. Sa nature de joncteur lui assigne une place entre le départ d'un endroit et la nouvelle destination.

Dans ces deux exemples où il suit le verbe *estar*, *ende* n'assure aucune jonction, et le lieu qu'il rappelle est placé trop près pour qu'il soit placé avant *estar*, ce qui donnerait :

- ... *Crotey*. **Ende** *estuvieron* muchos días...

- ... *fuese a Palençuela*, e **ende** *estuvo* algunos días...

Le mouvement rétrospectif propre à *ende* porterait sur l'élément du discours le précédant. Sans la présence de *ende* entre le lieu et le verbe

*estar*, le lien entre *Crotey* (ou *Palençuela*) et le verbe déclarant une position acquise dans l'espace se fait automatiquement dans la pensée.

La collocation de *ende* **après** un verbe emportant la notion d'existence crée l'insistance sur le lieu posé dans l'antériorité discursive.

*Ende* est placé là où, dans un cas semblable (volonté de marquer l'insistance), *de aquí* ou *de allí* sont plutôt utilisés.

Avec cette catégorie de verbes posant les notions fondamentales d'existence et de position dans l'espace, *ende* est-il vraiment utile, compte tenu de la concurrence des déictiques aptes à diviser l'espace, aptitude dont *ende* est dépourvu ?

Lorsqu'il ne dit plus le rappel d'un lieu dans un contexte qui marque la provenance, l'origine, l'extraction..., *ende* se retrouve dans une position inconfortable face à la concurrence des déictiques : antéposé au verbe, il est senti comme inutile ; postposé, il crée un effet d'insistance sur un lieu dont il ne dit rien d'autre que ce qui a déjà été posé.

- Le verbe **ir** est l'autre verbe très lié sémasiologiquement aux verbes posant l'existence :

«IR signifie la futurité de l'être, emporté dans un mouvement prospectif qui s'oriente en direction d'une finalité visée, spatiale ou mentale.»<sup>52</sup>

(270) «E después, quando el rey fue **a la Vega de Granada**, e fizo la **batalla**, segund que avedes oýdo, don Juan yva con su padre e con los otros cavalleros que *ende yvan*.»

---

<sup>52</sup> M. Molho, *ibid.*, p.92

(*El Victorial*, p. 529)

*Ende* se réfère à la bataille qui se déroule à la *Vega de Granada*. Ce lieu, dont la représentation donnée est celle d'une intériorité, est posé par anaphore avant le mouvement prospectif apporté par *ir*. *Ende* est placé entre le lieu de l'action et le verbe emportant une prospectivité dirigée vers ce lieu. Au milieu, *ende*, par anaphore diffuse, reproduit le lieu comme intériorité : la bataille dans laquelle don Juan va intervenir.

(271) «Verdad es, e cada día conteçe, que mejor voluntad an de fazer bien los que entran **en la batalla** quando el caudillo va con ellos, demás si va delante, que no quando finca detrás, o que no **va ende**.» (*El Victorial*, p. 308)

Le lieu auquel se réfère *ende* est implicite : il s'agit de l'endroit où se déroule la bataille, le lieu n'étant pas ici pertinent puisqu'il s'agit d'une généralité concernant la motivation des soldats selon le comportement de leur chef. La bataille apparaît comme une intériorité mal délimitée spatialement, **dans laquelle** on entre. Le chef se trouve face à trois possibilités :

- *va delante*
- *finca detrás*
- *no va ende*

Dans les deux premières, l'endroit où se dirige le chef est évident, et pourtant rien ne le précise. En revanche, la démarche adoptée est précisée : en tête des troupes, ou à l'arrière. Cette démarche est seulement supposée avec *va con ellos*. Les deux adverbes *delante* et *detrás* localisent le chef au sein d'un groupe de soldats engagés dans un mouvement prospectif vers la

bataille.

*Ende* placé après le verbe de mouvement (vision prospective) ne précise rien et renvoie (vision rétrospective) à un lieu implicite pourtant évident. Son utilité est avant tout stylistique, puisqu'il participe au rythme ternaire : *va delante, finca detrás, va ende*.

### **Conclusion sur *ende* + verbe statique.**

Avec *ende* + verbe statique au XV<sup>ème</sup> siècle, c'est vraiment la dernière phase de l'existence de *ende* que l'on observe. Si l'on considère d'autres oeuvres du XV<sup>ème</sup> siècle, il n'y a plus aucune trace de *ende* dans : *El Libro de los gatos* (1350-1400), Juan de Mena, *Laberinto de Fortuna* (1444), Diego de San Pedro, *Tractado de Amores...* (1477-1491), *Cárcel de Amor* (1483-1492).

L'association de *ende* à des verbes statiques à partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle peut s'expliquer en abordant l'étude de *dende*. Mais l'association à des verbes déclarant des notions de plus en plus fondamentales, pour culminer avec *aver* et *ser*, résulte peut-être d'une tentative que nous éclairerons avec l'étude de l'évolution de l'anaphorique *y*.

Si dès la *Fazienda de Ultramar*, *ende* a été associé à un verbe statique, cela suppose que l'idée de provenance ne lui était déjà plus si consubstancielle. Cette association a toujours été possible : elle se poursuit dans la *Primera Crónica*, cesse, puis revient de plus belle au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, pour culminer au XV<sup>ème</sup> siècle.

On peut penser que, dès les débuts de l'espagnol, *ende* a perdu un

peu de l'idée de provenance malgré son origine latine et le *de* qu'il en a gardé. Cela expliquerait l'abondance des occurrences où *ende* est associé à des verbes, des noms ou des adjectifs admettant la préposition *de*. Cela expliquerait également l'immédiate association *foras ent* (1ère attestation : 1190), et la très rapide association *por ent*, comme si *ende* avait dû compenser une perte dès les débuts de l'espagnol.

*Ende* ne se présente jamais comme une particule indépendante. Il est toujours associé à un autre élément (*foras* puis *fuera*, *salvo*, *por*, verbe de mouvement, de prélèvement, adjectifs, substantifs...), telle une particule interchangeable que l'on a essayé de souder aux paradigmes **ac-ende** (comme *ac-i*) et **all-ende** (comme *all-i*)

*Ende* a perdu ce qu'avait déjà vraisemblablement un peu perdu *inde* : l'idée de provenance. Une déperdition s'est opérée dans la capacité référentielle de *inde* qui l'a transmise à *ende*. La première occurrence de *ende* dans *foras ent* étant tirée d'un texte juridique donc conservateur, on peut supposer que *ende* a hérité d'un phénomène ancien.

On ne peut pas poser que *ende* = *alli* ou *ende* = *de alli*.

En réalité, *ende* ne fait que rapporter à un verbe l'existence d'un lieu (spatial ou mental) posé dans l'antériorité discursive et resté en mémoire. Si le verbe est régi par la préposition *de* (verbe d'extraction), on posera *ende* = *de allí*. Si le verbe n'est pas régi par la préposition *de* (c'est le cas à partir du milieu du XIVème siècle), on posera *ende* = *allí*.

*Ende* ne change pas, c'est le rôle qu'on lui assigne qui évolue. C'est aussi la représentation mentale du lieu qui varie selon le contexte. Ce

changement se manifeste d'abord par l'association à des verbes différents. Se pose alors la question de la pertinence de *ende* par rapport aux déictiques qui, eux, présentent l'avantage d'offrir une vision trimorphe de l'espace, héritée du latin.

On a l'impression que l'idée de provenance (*en + de*) s'est estompée dans *ende*, réduit progressivement au rôle de *y* tel que le décrit M. Molho aux débuts de l'espagnol.

Trois périodes ont favorisé l'association *ende + verbe statique*.

1° **De *Fazienda de Ultramar* à la 3ème partie de la *Primera Crónica*** : quelques exemples très minoritaires par rapport à la grande quantité d'occurrences avec *ende + verbe de mouvement* ou *de prélèvement*. *Ende* sert une anaphore diffuse (*segudar ende*) et convoque l'idée d'intériorité (*fincar ende, matar ende*). Il semble être l'équivalent diffus de l'adverbe anaphorique *y* qui sert une deixis *ad oculos*.

2° Chez Don Juan Manuel, mais surtout **à partir de la *Crónica de 1344* et dans la *Gran Crónica de Alfonso XI***, *ende* s'installe dans cette aptitude, alors que *dende* récupère l'idée de provenance perdue par *ende*. Les exemples sont peu nombreux, mais l'opposition *ende / dende*, verbe statique / verbe de mouvement ou de prélèvement s'affirme. Rien ne distingue les verbes de la première période de la seconde.

3° Dans ***El Victorial* et *Amadís de Gaula***, les occurrences sont très nombreuses, la nouvelle aptitude de *ende* est clairement définie, toute idée de provenance et d'intériorité a disparu : *ende* est l'équivalent d'un déictique tel que *ay*. Désormais, il est associé à des verbes fondamentaux, et surtout

à *aver*, comme l'est *y*, l'autre anaphorique.

Nous verrons que ce rapprochement avec *aver*, verbe posant avant tout autre verbe la notion pleine d'existence, est un point commun aux deux ce des formes *dend* ou *dent* s'explique par les raisons de la création de *dende* à côté de *ende* : marquer davantage en début de mot, l'idée de provenance perdue dans la forme hybride *en + de*, la préposition *de* étant placée en fin de mot.

Nous avons vu qu'aux débuts de l'espagnol, et tout au long du XIIIème siècle, *ende* est réduit parfois à *end* ou *ent*. La préposition *de* couvre désormais la préposition *en* en début de mot ; la chute du *e* final dans *dende* atténue la répétition de *de*, et permet que l'idée de provenance soit surtout audible en tête de particule.

La présence en tête de particule de la préposition *de* dans *dende*, ne va pas être sans conséquence pour les aptitudes spécifiques à *dende* : l'insistance sur l'origine fonctionnera dans un contexte géographique, mais aussi temporel. Cette dernière aptitude qui n'a été qu'une ébauche avec *ende*, va s'épanouir avec *dende*.

### 1-a. Etat de langue dans le *Cid*.

Dans le *Cid*, les rôles sont clairement définis : *ende* se cantonne à l'anaphore diffuse dans 2 exemples (**I-D-1.**), alors que *dent* a une capacité référentielle plus riche. Il est anaphorique à la fois d'un lieu spatial (4

occurrences) et d'un lieu mental (9 occurrences). Cette préférence de *dent* par rapport à *end* tient surtout à ce qui fait sa spécificité : la préposition *de* placée en tête de particule.

- *Dent* est anaphorique d'un lieu précis. Ce qui est remarquable, c'est que, dès le *Cid*, *dent* assure le rôle de joncteur spatial que nous n'avons observé pour *ende* qu'à partir de la *Primera Crónica* :

(272) «Estonces se mudó el Cid **al puerto de Alucant,**  
*dent* corre mio Cid **a Huesa e a Montalván...**»  
(*Cid*, 951, p.157-158)  
Note : desde allí saquea Huesa y Montalbán

(273) «Otro día mañana métense a andar,  
a cual dizen Medina ivan albergar  
e de Medina **a Molina** en otro día van.»  
(*Cid*, 2880, p. 273-274)

(274) «*Dent* pora **Valencia** adeliñechos van.» (*Cid*, 2884, p. 274)

(275) «Otro dia que el Çid salio de Toledo, sallio *ende* el rey de yda  
pora Carrion...» (*Primera Crónica*, III, p. 625)

*Dent*, placé avant le verbe et en tête de phrase ou de proposition, est anaphorique d'un lieu, et en même temps fait de ce lieu un point de départ vers un autre lieu. Il apparaît comme un **embrayeur spatial** : de l'endroit où se déroulait l'action, on se déplace vers un autre lieu. Cet autre lieu est immédiatement présent, ce qui fait de *dent* un joncteur entre un lieu énoncé dans l'antériorité discursive et le nouveau lieu de l'énoncé, qui devient alors la nouvelle destination.

Ce que nous avons observé avec *ende* concernant le double mouvement prospectif et rétrospectif est sensiblement bouleversé ici pour



deux raisons : la place de la préposition *de* dans *dent* (on passe de *en + de* à *d(e) + ent*), et la collocation de *dent* que nous venons de signaler.

A maintes reprises, nous avons constaté que le mouvement rétrospectif, avec *ende*, intervient au moment où le mouvement prospectif contenu dans le verbe est déjà engagé. Ceci explique la collocation de *ende* presque toujours placé après le verbe de mouvement. Avec *dent*, le mouvement rétrospectif de la pensée vers l'origine intervient **avant le verbe** qui engage le mouvement prospectif. C'est la place de la préposition *de* en tête de particule qui permet l'antéposition et crée ainsi l'insistance sur le lieu de départ, comme le ferait *de + déictique* en tête de vers :

- ***Dent*** *corre a...*
- ***Dent*** *pora... van*

La collocation de *dent* donne l'impression d'une nette coupure entre le passé, l'origine, et le procès du verbe tourné vers l'avenir, alors que *ende*, placé après le verbe, est intégré dans le mouvement prospectif.

*Ende* antéposé au verbe en tête de vers n'apparaîtrait pas comme un joncteur au sein d'un énoncé inscrit dans une prospectivité, ni ne permettrait l'insistance sur la provenance :

- Ent corre mio Cid a **Huesa***
- Ent pora **Valencia** adeliñechos van*

La place de la préposition *de* dans *dent* modifie également la représentation que l'on a du lieu que l'on quitte. Dans *ende*, la préposition *de* étant en fin de particule, l'idée d'intériorité contenue dans *en* placé en tête prime. Inversement, dans *dent*, la représentation de l'intériorité s'estompe au profit de l'idée de provenance, la préposition *de* donnant à voir un point

d'origine :

«Une direction prospective (d'origine vers but) étant donnée, la pensée prend appui sur un instant de cette direction, et la **remonte dans le sens rétrospectif jusqu'au point d'origine.**»<sup>53</sup>

Comme *ende*, *dent* peut être anaphorique du lieu implicite où se déroule l'action :

(276) «La tienda del rey de Marruecos, que de las otras es cabo, dos tendales la sufren con oro son labrados ; mandó mio Cid Ruy Díaz, que en buen hora nasco, que fita soviessa la tienda e non la tolliesse *dent* cristiano.»  
(*Cid*, 1785, p. 211 )

Note : que la tienda permaneciese plantada y que nadie la quitase de allí.

- *Dent* est anaphorique d'un lieu mental et sert à ce titre, comme *ende*, une anaphore diffuse :

(277) «Viniésem' a vistas, si oviesse *dent* sabor.»  
(*Cid*, 1899, p. 217)

Note : que me venga a vistas, si ello le agrada.

En dehors du fait que ces exemples montrent la concurrence de *ent* et de *dend* dans l'expression *aver sabor*, ils confirment que les anaphoriques *ent* ou *dend* se placent entre l'auxiliaire et le nom dans la structure *aver + substantif*. Tout ce que nous avons dit concernant la collocation de *ende* entre l'auxiliaire *aver*, en attente de support, et le support lui-même est valable pour *dent*.

(278) «e si vós comiédedes don yo sea pagado,  
a vós e a dos fijosdalgo  
quitarvos he los cuerpos e darvos é de mano. -  
Cuando esto oyó el conde ya s' iva alegrando :

<sup>53</sup> G. Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, ibid. p.261

- Si lo fiziéredes, Cid, lo que avedes fablado,  
tanto quanto yo viva seré **dent** maravillado. -»  
(*Cid*, 1038, p.163)

Dans la structure *ser* + *adjectif*, *dent* vient aussi se placer entre la copule et l'attribut, tout comme dans la structure *dar* + *substantif* :

(279) « ¡ Afé Dios de los cielos, que vos dé **dent** buen galardón ! -»  
(*Cid*, 2855, p. 272)

Pourtant, dans le cadre de l'anaphore diffuse, *dent* est placé avant le verbe quand il n'est pas intégré dans ces trois structures :

(280) « ¡ A Dios plega e a Santa María que *dent* prendan ellos mal galardón ! -» (*Cid*, 2782, p. 269)  
Note : que reciban una mala recompensa

Dans le cadre de l'anaphore diffuse ou précise lorsqu'il s'agit d'un lieu, *dent* conceptualise les référents de la même façon que *ende*, à la nuance près qu'il permet davantage l'insistance sur la provenance, ce pour quoi il concurrence *ende*. On comprend ainsi que, dans un contexte de cause à effet, *dent* soit préféré à *ende*.

En dehors de cette capacité qui le distingue de *ende*, *dent*, tout comme *ende*, rappelle que dans l'antériorité discursive a été posée une information restée en mémoire, et que cette information peut s'inscrire dans le procès à visée prospective déclaré par le verbe. *Dent* ne dit rien sur cette information, il ne fait que rappeler sa présence inscrite dans la mémoire.

### 1-b. Dende de Fazienda de Ultramar à la Primera Crónica.

On pourra se reporter aux remarques faites sur la collocation de *ende*

+ *verbe de mouvement* ou *ende* + *verbe de prélèvement* dans *La Fazienda de Ultramar* (p.70).

Les verbes associés à *dent* sont les mêmes que pour *ende*. La possibilité qu'offre *dent* c'est d'introduire aussitôt après le verbe de mouvement ou de prélèvement la préposition *de*, ce que fait aussi *ende*, mais seulement après la préposition *en* :

***Salir en + de***

***Salir de + ent***

***Matar en + de***

***Matar de + ent***

Avec *ende*, le verbe est d'abord en contact avec *en* qui pose l'intériorité constituant l'origine, puis avec *de*, qui indique le mouvement de départ de cette intériorité. *Ende*, dans sa composition (*en + de*), reconstitue linguistiquement ce qui se passe chronologiquement en pensée.

Avec *dent*, le verbe est d'abord en contact avec la préposition *de*, qui marque le mouvement. Dès lors que le mouvement est posé, un endroit de départ est forcément supposé. *Ent* vient déclarer après *de* ce qui est implicite. Du point de vue de la collocation des prépositions, *dent* réalise le mouvement chronologique inverse de *ende*.

*Dent* en position tonique rétablit la préposition *de* régissant le verbe, tout en y associant la capacité référentielle de *ent*. Au lieu d'être suivi de *de* + *déictique* (*de allí, de aquí...*), le verbe est suivi de *de + ent*. Donc c'est encore la capacité référentielle de *ent* qui est choisie, associée à la préposition *de*, en concurrence avec la capacité référentielle qu'offrent les *déictiques* dans l'association *de + déictique*.

Ainsi, on comprend pourquoi, dans les exemples où il y a volonté

d'insister sur l'origine, *dent* est plus apte à servir de joncteur spatial :

- (281) «Dixo Balaac : « Anda conmigo a otro logar e maldizlbs d'i ». E prisolo del campo de Sophim, a cabo del otero, e frago .vij. aras, e toro e carnero en cada una.»  
«Caminaronse *dent* a otro otero...» (*Fazienda*, p. 91)

La direction (prospective) est engagée dès la déclaration du verbe, interrompue par une direction mentale rétrospective vers l'origine, *a cabo del otero*, et achevée pleinement avec la déclaration de la nouvelle direction, *a otro otero*. Sans *dent*, l'origine ne serait qu'implicite, mais permettrait néanmoins la parfaite compréhension de la phrase : se mettre en route suppose le départ d'un lieu, et se donner comme destination **otro otero** suppose que, dans ce déplacement, on passe d'une colline à une autre.

Autrement dit, *dent* intervient dans la phrase au moment où, inévitablement dans la pensée, le lien entre l'origine et la nouvelle destination se met en place grâce au contenu du verbe. Placé en tête de proposition -**Dent** *caminaronse a otro otero*-, l'insistance porte sur le lieu de départ, mais placé entre le verbe de mouvement et la nouvelle destination, *dent*, tout comme *ende*, pose linguistiquement un rapport qui, mentalement est évident.

Dans cet exemple et dans ceux qui vont suivre, *dent*, qui est apte à servir une anaphore diffuse, permet de renvoyer à du déjà pensé en rappelant un référent dont l'image est celle d'une totalité :

- (282) «Alli delant Tir, es Beryt, e ovo y una magestad de Christos, e fue y presa e dieronle de una lança por el cuerpo, e salyo *dent* sangre e agua.» (*Fazienda*, p.123)

Le corps apparaît moins comme un lieu que comme un tout d'où

sortent de façon diffuse sang et eau, après une blessure qui le transperce :  
*por el cuerpo.*

(283) «E depues prisieronse los sacerdotes de Obet Ydumea e mostraronlo a Saul. E depues veno Saul a Enop, e priso **estos sacerdotes** e mato *dent* lxxx, revestidos de sacerdotal vestimenta, e destruxo las cibdades e destruxo estos sacerdotes todos e mato.» (*Fazienda*, p.138)

(284) «E salieron **codornizes** de la mar e cayeron en el albergada, e tovieron una iornada a cada part, e tovieron dos cobdos de espeso sobre la tierra. E cogieron**las** el pueblo, e el que menos ovo *dent*, ovo x montones. Por aquello veno sanna del Criador en el pueblo e murio *dent* grant partida.» (*Fazienda*, p. 84)

Le référent de *dent* est un ensemble vague dont la quantité n'est pas précisée. Sur cette quantité, un prélèvement est opéré -*el que menos ovo dent*-, ce qui pourrait conduire, comme pour *ende*, à qualifier *dent* de partitif. Or, le prélèvement est déjà opéré avant que n'intervienne *dent* : *menos* pose d'entrée de jeu un rapport du tout à la partie et implique donc une origine, c'est-à-dire un tout posé dans l'antériorité (*menos* = *menos de algo*). Le verbe *aver* exprime pleinement l'idée de possession, si bien que *dent* arrive pour rendre explicite un rapport déjà implicite mentalement : *el que menos ovo* (supposé : **de las codornizes**).

Dans cet exemple, comme dans le suivant, *dent* rend explicite un rapport d'ordre causal implicite mais évident :

(285) «He ellos que yvan fuyendo ante los de Israel, echo Nuestro Sennor piedras grandes del cielo a la tierra e **murieron dent muchos** ; mas fueron los que murieron de piedras que los que murieron a espada.» (*Fazienda*, p.100 -101)

C'est au XIII<sup>ème</sup> siècle que *dent* intègre une locution temporelle, *dent*

*adelante*, qui apparaît en formule conclusive dans les *Documentos Lingüísticos de España* (6 occurrences entre 1247 et 1293). Cette formule marque un point de départ temporel précis dans ces textes, puisque le point de référence est le texte lui-même datant du jour de la rédaction. La formule récurrente dans ces textes comporte de nombreuses variantes. Nous y reviendrons au moment où se dessine l'évolution de *dende* au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle :

- (286) «... en vida de donna Sancha, que tien la heredad que vos diemos en Calaforra, que vos demos cadanno en nuestro monasterio, el dia de Sant Martin... e donna Sancha finada, que vos entredes vuestra heredad como la fallaredes, e nos que seamos quitos de vos non dar *dent adelante* estos .xl. moravedis...» (*DLE*, Rioja Alta, 1247, p.137)
- (287) «... et en el hebraygo dizen Beth por fijo, onde Bethnum tanto es como fijo de Nun ; mas devesse entender aqui Nun por abuelo, o uisavuello o *dend a arriba* en el linage, segund departen las Estorias...» (*General Estoria*, I, p. 3)

A la différence de *ende*, *dende* s'intègre facilement dans ces locutions à vocation spatiale ou temporelle du fait de sa capacité à insister sur l'origine.

- (288) «... et departen que el cuerpo de la tierra redondo es , e mayor mientre aquello que esta della cubierto de las aguas de la mar Oceano, e *dent a otro tiempo* describe aquellas tierras e crube otras...» (*General Estoria*, I, p.104)

*Dent* peut se comporter dans la phrase comme une locution indépendante, et jouer le rôle d'adverbe en s'appliquant aussi à des noms, ce que *ende*, à quelques rares exceptions près que nous avons signalées, est inhabile à faire :

- (289) «Ley II. Qual deve ser la villa o la çibdat en que fuere

establesçido el estudio y commo *los çibdadanos dende* deven onrrar y guardar a los maestros y a los escolares y a todas sus cosas.» (*Crestomatía, Las Siete Partidas*, 1256-1265, p. 219)

- (290) «... que aquel reyno de Ciliçia ovo este nombre dun omne que era *dent...*» (*General Estoria*, I, p. 82)

Dans l'exemple suivant, tiré du *Libro de Alexandre*, *dent* marque l'insistance sur l'origine en début de vers, comme dans le *Cid* :

- (291) «Es mayor de todas || Asia y meior  
 aun cuemo es buena || devie ser meior  
 devien le dar las otras || reverençia y honor  
 ca **hy** naçio don Bacus || que es nostro redemptor  
**Dent fueron los patriarchas** || ombres de alta guisa  
 otrossi los prophetas || una yent escogida  
 fue del fijo de la virgen || la sangre vertida  
*parent* fue la fallençia || de Adam redemida  
 Toda sancta yglesia || **dent prisol çimiento**  
**dent fueron los apostolos** || un ondrado conviento.»  
 (*Libro de Alexandre*, Ms. O, XIVème, p. 57)

Dans le même ouvrage, *ende* insiste aussi sur l'origine, antéposé au verbe *aver* qui exprime pleinement l'idée de possession :

- (60) En Egipto fuy nado || y vin a tal hedat  
*ende ove* los parientes || y he grant herdat (Ms. O, p.189)

Nous avons vu ensuite que, dans un contexte de profit matériel et dans le cadre de la structure *aver* + *substantif*, la place de *ende* est systématiquement entre l'auxiliaire *aver* et le substantif.

Dans le cadre de la structure *ser dent* + *adjectif* ou *substantif*, on peut observer le même phénomène que nous avons observé pour *ende* :

- (292) «Tus avuelos fiçieron este sancto ospetal,  
 tu **eres padron dende** y sennor natural»  
 (*Crestomatía, Berceo, Santo Domingo de Silos*, p.119)
- (64) «En **essa misma tierra**, d'essa penna real,  
 avié una contrecha, *end* era natural»  
 (*Berceo, Cogolla*, 138 b, p.111)



Dans le *Cid* et chez Berceo, *dende* et *end* jouissent d'une certaine «autonomie» par rapport à la structure : placés avant ou après le verbe copule et son attribut, ils peuvent se démarquer et permettre l'insistance sur la provenance. La séparation entre vision rétrospective et vision prospective engagée par le verbe auxiliaire ou copule le permet.

Ensuite, dès la *General Estoria*, *dent* est intégré au sein de la structure entre le verbe copule et l'attribut. Cette intégration que subit aussi *ende* se confirme dans la *Primera Crónica* :

(293) «... Yahya rey de Cordova ovo su regno assessegado, fuese pora Malaga por que **fuera dend sennor** et morador en otro tiempo.» (*Primera Crónica*, III, p. 454)

Tout se passe comme si *ende* et *dent* avaient disposé d'une certaine autonomie dans les premiers textes leur permettant d'être antéposés au groupe *copule + attribut* et éventuellement d'être en position aperturale en poésie, et qu'ils avaient été rapidement cantonnés dans un rôle de joncteur, placés entre le verbe auxiliaire et son attribut, ou après le verbe qui inscrit la proposition dans une visée prospective (verbe de mouvement, verbe d'extraction).

Dans les exemples suivants, *dent* intègre des structures propres à *ende* : *fazer ende + substantif* et *venir (ou seguir) ende bien (ou daño)*.

(294) «... e fazien carrera a las aguas e a los rios poro corriessen, e allegavan la tierra e amontonavan la, e **fazien dend las grandes sierras** e los grandes oteros...» (*General Estoria*, I, p. 36)

(295) «Et por que avos, maestre ya dicho, y ala vuestra orden este

mio otorgamento y esta mi jura sea durable y mas firme, **fiç dent façer** esta carta en testimonio y seellada del mio siello...»  
(DLE, Cuenca, 1246, p. 432)

Ces exemples montrent que *dent* (tout comme *ende*) est facilement intégré dans des formules conclusives ou des expressions figées, et que dans ce cas, sa place se trouve entre le verbe auxiliaire et son complément.

(296) «... y demas desto, que yo dicho don Alvaro, que peche ala vuestra orden .x. mil poravedis en oro y **quanto danno dent vinese** ala vuestra orden, y que yo lo refaga todo...»  
(DLE, Cuenca, 1246, p. 431)

Dans une structure de type déductif, *dent* insiste davantage sur la cause, et l'antéposer reviendrait à insister sur une origine implicite mais évidente. La place de *dende*, comme celle de *ende*, dans une structure de phrase déductive, permet de dire une origine évidente dès la déclaration du verbe, mais sans insister puisque le propos ne le nécessite pas.

La place de *dende* matérialise un procédé mental qui se réaliserait immanquablement : le retour de la pensée vers l'origine.

A partir de la seconde moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle, *dent* tend de plus en plus à assurer la transition entre un lieu de départ et la nouvelle destination :

(297) «E todos oraron alas creaturas, e creyeron en ellas, e fizieron los sus sacrificios, como estos fazien alli enel monte Palatino ala deessa Pallas, *salvo ende* los padres, e los reyes e los otros omnes buenos que vinieron por la linna de Adam e de Noe a Abraham, e *dend a* Sancta Maria e a Jhesu Cristo...»  
(*General Estoria*, I, p. 72)

(298) «... comiença el primer mojon en la cabeça de Naval Puerco, y *dent al* Avellaneda, y *dent* commo parte con las lavores del Berraco y *va al* fondon delas Porquerisas, y *dent* commo parte con los de la Nueva y *va al* çerro que esta entre maiada del Uarrueco y la Nueva, y *dent al* Resquiello que esta en ssomo de los poyalles de Valde Yusta, y *dent* por ffondon delos

Sarçaleios como **va** derecha mient **ala** cabeça...»  
(*DLE*, Burgos, 1276, p. 258)

Dans ces exemples, *dent* est suivi directement d'une préposition indiquant la direction, *dent a* (2 occurrences), sans qu'intervienne un verbe de départ (3 occurrences).

Dès le début de cette étude, nous avons posé le problème de l'équivalence des dictionnaires ou glossaires : *ende* = *de alli*. Les aptitudes de *dent*, en particulier celle que nous venons d'observer, confirment nos conclusions concernant les premières associations de *ende* à un verbe régi par la proposition *de* : la particule anaphorique *ende*, à la différence de *dent*, est inapte à exprimer la provenance de façon autonome, comme le ferait une locution adverbiale.

En aucun cas *ende* = *de alli*. L'existence de *dent* est une preuve suffisante : on peut poser, au contraire, non pas que *dent* = *de alli*, mais que *dent* = *de* + *ent*, c'est-à-dire, *de* + *l'endroit resté en mémoire*. **Ende ne renvoie donc qu'à l'endroit resté en mémoire**. Ceci explique la possibilité qu'a *ende* d'être associé à un verbe statique, et de rappeler un endroit par anaphore sans qu'intervienne l'idée de provenance, ce que *dende* ne peut pas faire.

Cette aptitude de *dent* d'emporter seul l'idée de provenance existe déjà chez Berceo :

(299) «Passa Estremadura las sierras de Segovia  
hasta la otra sierra qe dizen Araboya  
*dende hasta* la mar qe es allend Vitoria  
todos se subjudgaron en dar esta memoria.»  
(*Cogolla*, 463 c, p.168)

Mais, conjointement avec la même aptitude temporelle, elle occupe une place grandissante dans le corpus à partir de la seconde moitié du XIIIème siècle. L'observation des occurrences de *dend*, *dent*, puis *dende*, dans la *Primera Crónica* (1270-1330-1340), permet de voir si cette impression se confirme.

### 1-c. Amorce d'évolution dans la *Primera Crónica*.

C'est dans les trois premières parties de la *Primera Crónica* que se dessine la spécificité de *dende*, la quatrième partie annonçant clairement ce que sera l'aptitude de *dende* à partir du milieu du XIVème siècle.

*Dend*, *dent* ne prend définitivement la forme *dende* (sans rechute pour *dend*) qu'à partir de la quatrième partie, c'est-à-dire dans la langue la plus moderne, dans la période de rédaction la plus proche du XIVème siècle. Dans les trois autres parties les trois formes cohabitent, avec cependant une fréquence beaucoup plus importante pour *dend*.

- L'anaphore diffuse concerne de moins en moins *dende*, puisque pour l'ensemble de la *Primera Crónica*, nous n'avons relevé que 13 occurrences. L'anaphore diffuse avec *dende* a complètement disparu dans la quatrième partie.

*Dend* peut faire concurrence à *ende* dans des structures figées qui sont surtout l'apanage de *ende*. Dans ce cas, il adopte la même collocation

de *ende* :

- (300) «... e ellos acogieron se a lo que el emperador quiso, et firmaron sus pazes entre si, et otorgo les el emperador que oviessen vendida de viandas. Et plogo *dend* a Theodosio quando lo oyo...» (*Primera Crónica*, II, p. 229)

Dans un contexte discursif déductif, *dend* peut être intégré au sein d'une structure de phrase du type *venir ende daño*, où, là aussi, sa place est entre l'auxiliaire et son complément :

- (301) «Los otros dizien que Carthago estava sennaladamientre puesta contra Roma pora guerrealla e fazelle quanto mal pudiesse... y esto avien ellos visto por los muchos males e **grandes dannos que se les *dend* levantara**, en perder por ellos los amigos et los parientes que avien...» (*Primera Crónica*, I, p. 45)

De la même façon, quand la conséquence s'exprime par la structure *ser + attribut* précédée d'un verbe modal, *dend* est inclu dans la formule entre le verbe modal et le groupe formé par le verbe copule et son attribut, tout comme *ende* :

- (302) «Et maguer que los sus pueblos eran enoyados de lazerias de la hueste en que fueran et de enfermedades, como dixiemos, et el otrossi que **podrie *dend* seer enoyado** et canssado como uno de los otros omnes...» (*Primera Crónica*, III, p. 705)

Dans ces structures figées, où la place des anaphoriques varie peu, l'insistance sur l'origine que marque *dend* lui permet cependant parfois d'échapper au modèle :

- (303) «Estonces el rey don Ffernando, oyendo esto, pesol et **doliosse *dend***, teniendosse por escarnido...» (*Primera Crónica*, III, p. 670)

Alors qu'avec *ende*, on aurait eu *doliosse ende mucho*, *dend* peut clôturer la proposition comme le ferait *de + ello* par exemple, et insister sur

l'origine du sentiment.

Comme on a pu l'observer dès le *Cid*, *dende* a la possibilité de remplir le même rôle anaphorique que *ende* dans de nombreuses structures (*aver dende + substantif, ser dende + adjectif, venir dende + substantif...*) puisqu'il a la même capacité référentielle, avec l'insistance sur l'idée de provenance en plus : *dende* compense la perte de l'idée de provenance dont a hérité *ende* et qu'a probablement subie *inde* avant le passage du latin vulgaire à l'espagnol.

Tout se passe comme si *dende* avait eu dès le départ le même potentiel anaphorique que *ende*, avec l'idée de provenance renforcée, et comme si ce potentiel n'avait été exploité que dans l'anaphore nécessitant le plus l'insistance sur l'origine : l'anaphore spatio-temporelle. C'est cette orientation de *dende*, liée évidemment à celle de *ende*, que l'on voit se dessiner nettement au fil de la *Primera Crónica*.

*Dende* se spécialise dans l'anaphore d'un lieu, le plus souvent explicite, posé dans l'antériorité discursive : inséré dans des formules figées récurrentes servant de transition entre un épisode qui se termine et un autre qui s'annonce, *dend* apparaît comme un joncteur spatial associé à une préposition annonçant un mouvement, une direction : *dend a, dend fasta, dend por...*

- Dans la **première partie** figurent 3 occurrences (sur 16) de *dende*.

*Dende* se trouve soit en position aperturale,

- (304) «... e desi poblo y una cibdat al pie de la sierra, e pusol nombre Ursina, por la caça de los ossos ; y esta es la que agora llaman Ossuna. *Dende* tomaron por essas montannas esquantra

orien fasta que llegaron a una sierra much alta...»  
(*Primera Crónica*, I, p.12)

soit en position finale après un verbe ou un adjectif :

- (305) «... maguer que eran françeses, porque fincaran de morada en aquellas riberas de Ebro et poblaran y, llamavan los çeltiberes, como lo llaman a los naturales *dende*.»  
(*Primera Crónica*, I, p. 70)

En dehors de l'anaphore diffuse, l'emploi de *dend* se limite à deux possibilités :

1- *dende* dans le cadre d'une locution temporelle  
(3 occurrences) :

- (306) «... mas fincaron en so otero que avien tomado et tovieron le ; e quedo la lit entrellos que no lidiaron aquellos dias, e *dend adelant* no lidiaron otrosi por el tiempo fuerte que les fizo segund oyredes.» (*Primera Crónica*, I, p. 71)

2- *dende* est anaphorique d'un lieu implicite ou explicite que l'on quitte (11 occurrences).

Comme nous l'avons vu avec *ende* + *verbe de mouvement*, *dend* peut, dans la même association, être anaphorique du lieu que l'on quitte sans que mention soit faite de la nouvelle destination :

- (307) «... vino este Mitridates a cercar la cibdat de Ciziceno, que era de parte de los romanos ; e fue a el este lucollo, et trabaos de cercar le alli o el tenie cercados a los otros por fazer le yr *dend* o lidiar con el...» (*Primera Crónica*, I, p. 58)

Mais dès la première partie se trouve la confirmation de ce que nous avons observé dans les exemples **(297)** et **(298)** : à la différence de *ende* inhabile dans cette aptitude, *dend* peut être suivi immédiatement d'une préposition introduisant la nouvelle direction (3 occurrences) :

- (308) «E torno Julio Cesar a ellos dalli dEspaña... E dessa se fue pora Italia, e *dend* a Roma.» (*Primera Crónica*, I, p. 65)

- (309) «E estavan alli las compannas de Julio Cesar cercados daquellas aguas que non podien salir *dend a* ninguna parte, e minguaron les las viandas...» (*Primera Crónica*, I, p. 71)

Mais c'est surtout dans les deuxième et troisième parties que cette aptitude de *dend* va prendre toute son ampleur.

En effet, dans la **deuxième partie**, sur 15 occurrences au total, 9 occurrences illustrent cette aptitude de *dend* :

- (310) «Et desque movieron dalli, passaron luego un rio que dizien Tales, et entraron por Armenia, et *dent a* Siria et *a* Ciliçia et *a* Galatia...» (*Primera Crónica*, II, p. 219)

*Dent* est un joncteur entre plusieurs lieux, et son action est reconductible : *dent a... et a... et a...* Le verbe de mouvement, quel qu'il soit, est supposé entre chaque nouveau lieu. *Dent* est un joncteur direct entre le lieu quitté et la nouvelle destination, sans que soit marquée de pause dans la phrase. *Dent a... a...* permet au contraire un enchaînement des lieux les uns après les autres. Ce type de structure elliptique s'adapte parfaitement à la narration de la *Primera Crónica*.

Cette aptitude de *dent* est d'autant plus remarquable que, dans la même oeuvre et dans le même contexte, nous avons observé une structure de phrase différente avec *ende* :

- (311) «... Mahomat ovo estado en Yatrib cinco annos como avemos dicho, saliosse *ende et vinosse pora* Meca.»  
(*Primera Crónica*, II, p. 269)
- (312) «E moro en Roma el rey Genserico catorze dias... e cativo a Eudoxia con dos sus fijas, et mucho del pueblo de Roma. Et desi fuesse *ende, et passo por tierra* de Canpanna...»  
(*Primera Crónica*, II, p. 239)



Au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, *ende* n'est pas capable d'être un joncteur direct entre le lieu que l'on quitte et la nouvelle destination :

- (313) «... e non fueron a la **villa de Xerez** por los guardar de daño que los de la hueste les fizieran sy por ay fueran en las huertas e en las viñas y en los olivares ; e otro dia partieron /*ende* los rreyes, **e fueron a posar** *allende* Guadalete.»  
(*Gran Crónica de Alfonso XI*, II, p. 390)

Dans le cadre de l'anaphore spatiale et dans le même contexte, *ende* associé à un verbe de mouvement rappelle par anaphore, comme *dent*, le lieu que l'on quitte, mais est aussitôt suivi d'un autre verbe de mouvement puis d'une préposition introduisant la nouvelle destination. Avec *dent*, le verbe de mouvement est implicite, ce qui permet de ne pas marquer de pause dans la phrase et d'enchaîner les lieux sans que la phrase ait à redémarrer. Avec *ende*, les deux verbes marquent deux moments distincts : d'abord on quitte un lieu (*salir, irse*), ensuite on se met en route vers un autre lieu (*vinosse **pora**, passo **por***).

*Ende* est lié uniquement au premier moment : du fait de sa rétrospectivité inhérente, il est lié au passé du discours. La conjonction *et* assure la transition entre les deux moments, et parfois une virgule marque nettement la séparation entre les deux mouvements : d'un côté le passé lié à un lieu que l'on quitte (vision rétrospective), de l'autre l'avenir lié à un lieu que l'on va rejoindre (vision prospective).

*Dent*, tout comme *desí*, comme nous allons le voir, est précédé d'une virgule et de la conjonction *e*, mais, suivi directement de la préposition, il participe à la fois de la visée rétrospective et prospective. Les deux visées se

retrouvent associées dans une locution : *dent a*.

Dans la **deuxième partie**, *dende* (3 occurrences) occupe une place particulière qui a pour effet de le mettre en valeur : il est attaché à un substantif en position finale,

- (314) «... depues de la muerte de Theonas, obispo de Alexandria, consagraron a Sant Pedro por obispo *dende*...»  
(*Primera Crónica*, II, p.178)

ou en tête de proposition, dans un contexte d'explication, il participe à une déduction :

- (315) «E los vuandalos que eran llamados silingos, tomaron la provincia Betica, que es toda la ribera de Guadalquivir, ca Betis llamavan entonce a aquel rio, et *dende* ovo nombre Baeça ; e *daquella sazon adelante* fue aquella provincia Betica llamada del nombre daquellos vuandalos...»  
(*Primera Crónica*, II, p. 210)

Le glissement du spatial au mental, une fois de plus, permet de traduire : *et c'est de là qu'il tire le nom de Baeça*. *Dende* placé en tête de proposition déductive permet l'insistance sur l'origine de la dénomination.

Dans le cadre de l'anaphore spatiale, nous avons relevé un exemple, le premier dans toute l'oeuvre, où *dende* prend le relais de *dend* suivi d'une préposition annonçant la nouvelle direction :

- (316) «... assi como va derechamientre a Alva fastall arvol de Quadros, **desi por** ell arroyo de Umana, et *dend a* Luna assi como va derechamientre a Vadavia et a Paredes de Flaziana fasta o llega a los montes Pirineos, e *dend* assi como va derecha a Coyanca et sal a Villa Quexida... *dende a* Gallizia et a Suarna... e *dend al* Paramo fastal rio de Muino...»  
(*Primera Crónica*, II, p.295)

- Dans la **troisième partie**, 54 occurrences de *dend* se répartissent ainsi :

Anaphore spatiale : 40 (dont *dend* + préposition : 16)  
 Locution temporelle : 5  
 Anaphore diffuse : 9

Les occurrences de *dend* se partagent entre deux types d'anaphore spatiale : celles où *dend* est anaphorique d'un lieu (le plus souvent explicite) que l'on quitte, et celles où *dend*, suivi d'une préposition, assure la jonction mentale entre le lieu que l'on quitte et celui que l'on veut rejoindre.

Dans les deux cas, *dende* est de plus en plus présent (14 occurrences) :

(317) «... Carlos con su hueste fue vençido en Ronçasvalles, et luego se torno *dende* con grant danno et grant perdida de su hueste.» (*Primera Crónica*, III, p. 356)

Comme dans cet exemple, *dende* apparaît surtout, dans un contexte de conquête ou de défaite, en conclusion d'un épisode venant de se dérouler, afin de dresser un bilan des opérations.

La présence presque systématique de *desi* dans la même phrase que *dende a* (ou *dende fasta...*) se confirme dans la troisième partie :

(318) «Et el camino que los infantes tomaron fue este : de Valencia fueron por el campo de Quarto, et *dende a* Chiva, et *dende a* Boniol, et *desi a* Requera...» (*Primera Crónica*, III, p. 608)

(319) «... salio el rey luego de alli de Salamanca et fuese para Ledesma et *dende a* Çipdat Rodrigo et *dende a* Alva, et *desi* por las otras partes del regno...» (*Primera Crónica*, III, p. 724)

Les locutions temporelles intégrant *dend* donnent lieu à quelques variantes : *dend a adelante*, *dend a tiempo*, *dend a aca fasta oy*,... Comme dans les *Documentos Lingüísticos de España*, la locution temporelle avec

*dend* est parfois en concurrence avec une locution temporelle comportant un déictique :

(320) «... et *dalli adelant* amo a su mugier donna Helisabet... et onrrola en quantas guisas el sopo et pudo, en quanto amos visquieron ; et *dend a tiempo* quando murio ella, enterraronla en el monesterio de Sant Dionis...»  
(*Primera Crónica*, III, p. 658)

- Comme nous l'avons annoncé, la **quatrième partie** se distingue nettement des trois autres parties, et à ce titre elle reflète ce que va être *dende* à partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle. Ce que montre cette dernière partie est d'autant plus remarquable qu'elle est très courte par rapport aux autres : elle réunit cependant 9 occurrences pour 38 pages.

Tout d'abord, c'est dans la quatrième partie que *dende* s'impose au détriment de *dend* ou *dent*, et c'est sous cette forme qu'il apparaîtra désormais, puis disparaîtra.

Les occurrences de *dende* se partagent désormais uniquement entre les locutions temporelles (2 occurrences) et la formule de transition entre le lieu que l'on quitte et celui que l'on rejoint (7 occurrences). La quatrième partie illustre le résultat de l'évolution de *dende* esquissée à partir du milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle.

La troisième observation ne laisse pas de surprendre tant elle va à l'encontre du phénomène observé jusque-là dans la *Primera Crónica* : la tendance très affirmée, dans la deuxième et troisième partie, de *dent* à former avec la préposition *a* une locution de transition spatiale entre deux lieux, évitant ainsi de répéter le verbe de mouvement embrayeur de l'action.

Dans la quatrième partie, on trouve encore une occurrence de ce type à la page 741 :

- (321) «Et quando Diego Lopez sopo que su fijo don Alfonso fincava alli por frontero, vinose para el, et el levól consigo para Miranda ; et el rey acogiol, et *dende* movieron todos en uno et venieronse para Burgos, et *dende a* Valladolid. Et asy ovo de acaesçer entre tanto que el ovo a salir *ende*, et fue contra Olmedo...» (*Primera Crónica*, IV, p. 741)

Mais dès la page 743 se met en place **la structure qui deviendra récurrente à partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle** :

- (322) «Et el rey don Fernando con la reyna su muger et con su hueste movio lugo *ende*, et fue para Ariona, et taiola toda : panes et huertas et vinnas, que non dexo y cosa ; **et *dende* fue para** Jahen et fizo eso mismo, et Alcandete eso mismo. Et *dende* mando a Nunno Gonçalez et a don Rodrigo... que se tornasen para Ariona...» (*Primera Crónica*, IV, p. 743)

Aux pages suivantes, il n'y a plus aucune trace de *dent a* ou de *dent por* ; en revanche, la nouvelle structure introduisant le rebondissement narratif s'installe :

- (323) «Et luego con toda su hueste que y consigo tovo, dio consigo en Jahen, et corto et taio vinnas et huertas et panes et lo que fallo, que non dexo y cosa enfiesta. **Et *dende* fue para** Alcala de Vençayde, et fizo eso mesmo et priso y pieça de moros. Et movio *de alli* et fue para Yllora...» (*Primera Crónica*, IV, p. 745)
- (324) «Et movio de alli et fue para Yllora... et entro en la villa... cristianos morieron y, et fueron feridos pieça et cortaron et astragaron todo lo al que fuera era, et levaron *ende* ropas de muchas maneras et otras muchas cosas, bestias et ganados et muy grant algo que en ese arraval fallaron, que era muy rico lugar. **Et *dende* fue entrando** ese noble et bien aventurado rey don Fernando con su hueste **por** la vega de Granada adelante.» (*Primera Crónica*, IV, p. 745)

L'accumulation de changements de lieux disparaît pour laisser place à un rebondissement narratif. *Et* en position aperturale démarre une nouvelle

phrase, suivi de *dende* antéposé au verbe de mouvement, *ir para* ou *ir por*. Désormais cantonné dans cet emploi figé, *dende* reste lié à la seule rétrospectivité, alors que dans *dent a*, *dent* était en même temps emporté dans un mouvement prospectif.

Il est probable que la chute du *e* final dans *dend* a favorisé cette association avec la préposition *a*, *dent a* ou *dend a* formant un ensemble phonétique réussi. D'ailleurs, à l'exception d'une occurrence, *desi* est toujours suivi de la préposition *por* et non de *a*.

Il est probable que le passage à la forme rétablissant le *e* final dans *dende* n'a pas favorisé la poursuite de l'association avec *a*.

Dans les locutions temporelles de la quatrième partie, *dende* est aussitôt suivi d'un *a*, mais, précisément parce qu'il s'agit de locutions temporelles, le *e* de *dende* peut de nouveau s'effacer devant le *a*, alors que la volonté de rétablir le *de* de *dende* dans l'anaphore spatiale est incompatible avec l'effacement du *e* devant le *a*.

Le succès éphémère de *dent a* peut s'expliquer par la tentative de créer une particule anaphorique insistant sur la provenance, et servant de préposition comme le fait *desde*. C'est de cette volonté que naissent des particules comme *d-ende*, *des-i*, *des-end*, *des-dende*, pouvant servir à la fois le spatial et le temporel.

#### 1-d. Concurrence *dende* / *desi*.

La nouveauté à partir de la deuxième partie de la *Primera Crónica*,

c'est la concurrence entre *dend* et *desi*.

*Desi* apparaît dès le *Cid* dans un emploi à la fois spatial et temporel :

«Galín García, el bueno de Aragón,  
Félez Muñoz, so sobrino del Campeador ;  
*desí adelante*, cuantos que y son  
acorren la seña e a mio Çid el Canpeador.»  
(*Cid*, 740-743, p.146)

**Note** : *De ahí en adelante, todos los que están allí; desí adelante puede tener sentido tanto local, desde allí, como temporal, a continuación, después.*

Suivi de la préposition *a*, il sert de joncteur et c'est dans cet emploi qu'il concurrence *dende a*. Placé en tête de vers, il marque le point de départ

:

«A menos de lid aquesto no.s' partirá ;  
vayan los mandados por los que nos deven ayudar,  
los unos a Xérica e los otros a Alucad,  
*desí a Onda* e los otros a Almenar,  
los de Borriana luego vengán acá.» (*Cid*, 1106-1110, p.169)

Note : *desí, desde allí, o bien después.*

(325) «E el departimiento que el rey Theodoiro fizo fue este : la seeia de Lugo tenga todas las Asturias fasta los montes Pirenros, ***desi por*** el grand rio que dizen Deva, et ***por*** toda la ribera del mar Occeano fasta Bizcaya, e *dend por* Somo del Rostro de la montanna del Cabrio...»  
(*Primera Crónica*, II, p. 295)

Tout se passe comme s'il y avait concurrence entre le point de départ rappelé de façon précise par *des-i* et l'endroit que l'on quitte rappelé par *des-end*. Cette concurrence n'est qu'une variante de celle qui existe entre *i* et *end*, c'est-à-dire entre une anaphore servant une deixis *ad oculos* qui montre précisément, et une anaphore spatiale qui ne montre pas précisément, et se contente de rappeler un endroit : *end, dende*.

Ainsi, de même que l'on a *des-i*, on aura *des-end* et même *desdend*.

D'ores et déjà, on peut remarquer la volonté de faire cohabiter les deux formes servant deux types d'anaphore, l'une porteuse de *i*, l'autre porteuse de *ende* :

- (326) «E estos son por los montes Pireneos, *desi* por Penna Ruvia assi como va derechamientre a Lesti, et *dend a* Cervera, et a Piedras Negras... et ***desi fastal*** rio de Carrion, et *dend por* la Serna...» (*Primera Crónica*, II, p. 295)

La préposition *des* peut être associée aux deux anaphoriques, *ende* et *y* :

Joncteur spatial : *des-i* = *desi a* + lieu.  
Locution spatiale = *Desi, fue a...*

Joncteur temporel : *des-ende* = *desent aca*.  
Locution temporelle = *Dessende, fue a...*

Les deux types d'anaphore coexistent et se complètent, dans la mesure où *y* sert une anaphore précise et s'adapte parfaitement dans une locution marquant le point de départ géographique. *Ende* met au service de la jonction temporelle ou discursive l'anaphore plus diffuse dont il est porteur du fait de son origine latine, *inde*.

## 2- Evolution à partir du milieu du XIVème siècle.

*Dent* devenu peu à peu *dende* au fil de la *Primera Crónica General*, qui s'échelonne de 1270 à 1340-1345, poursuit une évolution liée à celle de *ende*.

Jusqu'au milieu du XIVème siècle, *dende* fait concurrence à *ende*



pour renvoyer à un lieu géographique précis, et comme *ende*, il est associé à des verbes du type *partirse, salir...*; la préposition *de* (*de + ende = dende*) renforce l'idée de provenance quelque peu perdue dans *ende* : nous avons vu dans quelles conditions *dende* fait concurrence à *ende*.

A partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, la nouvelle aptitude de *ende* consistant à désigner un lieu statiquement est possible car *dende*, de son côté, permet de déclarer la provenance. La première aptitude exige vraisemblablement que l'on se donne la seconde. Les deux phénomènes, ou plutôt les deux directions prises par *ende* et *dende*, sont trop concomitantes pour ne pas être liées l'une à l'autre.

On aboutit à un partage très net des deux aptitudes entre *ende* et *dende*, visible d'une oeuvre à l'autre, et au sein d'une même oeuvre.

### 2-a. Remplacement de *ende* par *dende* dans les manuscrits postérieurs au XIV<sup>ème</sup> siècle.

En guise de prémices à ce partage qui lie étroitement *ende* et *dende* à partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, nous avons déjà relevé, dans la version datant du XV<sup>ème</sup> siècle du *Libro de Alexandre*, la volonté de marquer la provenance en introduisant *dende* là où *ende*, associé à un **verbe de mouvement**, rappelait un lieu explicite :

- (327) «Mando mover las huestes || las tiendas arrancar  
 avie puesto pora Bractea entrar  
 la villa destroyr || a Dario cativar  
*desende* adelantre || su guerra ençerrar  
 Vinol un messagero || luego que fue movido  
 que sopies que Dario era **ende** exido.»

(*Libro de Alexandre*, Ms. O, XIVème, p. 301)

«*dende* adelante su gerra ençerrar  
Vinol un mensaje luego que fue movido  
que supiese que Dario era **dende** sallido.»  
(Ms. P, XVème, p. 300)

(328) «**Ende exio** Xersis || quando Greçia conquiso  
quando en subieçcion || y en sopremio la miso  
solien de los griegos || ser scarnio y riso »  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O, XIVème , p. 283)

«**Dende sallio** Seufis quando Gresçia conquiso»  
(Ms. P, XVème, p. 282)

A deux reprises, *dende* prend la place de *ende*, sans autre modification que le changement du verbe de mouvement. Cette substitution intervenant au XVème siècle, et apparaissant comme une rectification, montre que le partage *ende* / *dende* est déjà bien installé à cette époque.

(329) «E contoles todo en commo pasara, e ellos fueron *ende* mucho maravillados de commo *ende* escapara bivo e sano.»  
(*Crestomatía, El Caballero Cifar*, 1300-1305, Ms. M siglo XV, p. 343)

Ms. P (siglo XIV o XV) : commo *dende* escapara

En partant de deux exemples du *Conde lucanor*, où *ende*, associé à un verbe de mouvement, est anaphorique d'un lieu singulier, et en observant les différents manuscrits, on s'aperçoit que *ende* est remplacé par *dende* dès la seconde moitié du XVème siècle, et d'autant plus au XVIème siècle :

(330) «Et el tomo muchas buenas aves et muchos buenos canes, et fuesse para Saladin, et partio aquellas sus galeas et puso una **en cada puerto**, et mandoles que nunca se partiesen *ende* fasta quel gelo mandasse.»  
(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XXV°, p.195)

H (siglo XV) : partiesen *del*

P (siglo XV) : que non se partiesen *dende* fasta que el  
les mandase

M (2nda mitad del siglo XV) : partiesen *dende*

G (siglo XVI) : partiesen *dende*

A (1575) : partiesen *dende*

- (331) « Et por la manera de la enfermedat que el avia, et por el grant tiempo que se detovo en aquel lugar et por las semejanças que en el paresçieron quando salio de aquel lugar do aquellas mugeres moravan, commo quier que el non sabia que tal compaña alli morava, con todo esso, quando **ende salio**, todas las gentes ayudaron que entrara en aquel logar por otro fecho que era muy desbariado de la vida que el solia et devia fazer.»

(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XLVI°, p. 380)

H : alli...ende] y morava, aun todo esto, quando **dende**  
salio

G, A : esso, quando ende] esto, quando **dende** salio

Dans la *Crónica de 1344*, *ende* survit dans le manuscrit de 1400, mais est remplacé par *dende* dans le manuscrit datant de la fin du XVème siècle :

- (332) U : «E quando se pagava, estando en su casa, ponía su corona en la cabeça, llevo una muger que fuera fija del rrey e estava casada con Çeyed. E quando lo vio asi estar, paresçiole muy fermoso. E tanto que se *ende* partio, dixolo a Azeyte, su marido.» (p.163)

M : «E quando lo vio asi estar, paresçiole muy fermoso. E tanto que *dende* se partio, dixolo a Zeyet, su marido.» (p.163)

Dans la *Gran Crónica de Alfonso XI*, c'est *dende* qui est associé à un verbe de mouvement dans le manuscrit le plus tardif :

- (333) «E, señor, dixistes que el rrey don Alonso no estava en la frontera e que no oso aca venir para nos anparar e nos desçercar; en esto dezides vuestra voluntad, que nos sabemos que esta en Sevilla dando libramiento a los suyos, e bien entendemos que es ya *dende* salido.»

(*Gran Crónica de Alfonso XI*, II, Ms. A, p. 373)

Ms P : es ya *ende* salido<sup>54</sup>

Le remplacement de *ende* par *dende* dans certains manuscrits ne se limite pas à l'anaphore spatiale. Tout au long de l'étude des emplois de *ende*, nous avons pu relever de nombreuses occurrences où *dende* remplace *ende* dans le cadre de l'**anaphore mentale diffuse** :

(334) «- Patronio, a mi dizen que unos mis vecinos, que son mas poderosos que yo, se andan ayuntando et faziendo muchas maestrias et artes con que me puedan engannar et fazer mucho danno ; et yo non lo creo, nin me reçelo *ende* ; pero por el buen entendimiento que vos avedes, quiero vos preguntar que me digades si entendedes que devo fazer alguna cosa sobresto.»

(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo VI°, p. 77)

M : me reçelo *dende*  
G, A : me reçelo en ello  
H : *dende*

Dans le cadre de l'anaphore mentale diffuse, *dende* permet l'insistance non plus sur l'origine géographique, mais sur l'origine mentale, c'est-à-dire la cause.

Enfin, le remplacement de *ende* par *dende* concerne aussi l'emploi temporel, à la nuance près que *dende* ne remplace pas exactement *ende*, mais *desende*. En effet, comme nous l'avons montré en **I-D-4**, *ende* s'est fait précéder de *des-* pour former une locution temporelle et insister davantage sur la provenance.

(327) «Mando mover las huestes || las tiendas arrancar  
avie puesto pora Bractea entrar  
la villa destroyr || a Dario cativar  
**desende adelante** || su guerra ençerrar  
Vinol un messagero || luego que fue movido  
que sopies que Dario era *ende* exido»

<sup>54</sup> Manuscrito A : letra de finales del siglo XVI.

Manuscrito P : letra de fines del siglo XV o comienzos del siglo XVI.

(*Libro de Alexandre*, Ms. O, XIV<sup>ème</sup>, p. 301)

«**dende adelante** su gerra ençerrar  
 Vinol un mensaje luego que fue movido  
 que supiese que Dario era *dende* salido.»  
 (Ms. P, XV<sup>ème</sup>, p. 300)

Nous avons observé en **I-D-4**. la tentative de joindre à *ende* une particule permettant de marquer l'insistance sur l'origine temporelle (**exemples 165, 166, 167**). Cette association est ressentie comme insatisfaisante, puisqu'elle est remplacée par *dende*, beaucoup plus léger que *dessende*.

Il convient de signaler 2 occurrences de la forme particulièrement lourde, *desdende*, l'une au XIII<sup>ème</sup> siècle, l'autre un siècle plus tard :

(335) «Et enlinda deste pedaço de vjinna quel diemos, assi commo drechamjentre al arroyo que salle dela açequia del molino y torna drechamjentre por este arroyo, fasta o fiçemos el mojon entrel y lo que diemos a Iacobo de Luca, y va **desdende** drechamjentre fasta la torre sobredicha...»  
 (*DLE*, Murcia, 1272, p. 485)

(336) «E los de la villa de Lerma tenien un otero çerca de la villa, e tenien puesto *ende* un olmillo, y **desdende** peleavan ; e este lugar era alto e grave de subir, e los cavalleros que estavan con el rrey querian provar armas, e yvan a pelear con los de la villa en aquel lugar que dizen del olmillo ; e si los del rreal subian aquella fortaleza e echavan *dende* a los de la villa, tenien que fazien ardideza en cavalleria.»  
 (*Gran Crónica de Alfonso XI*, II, p. 140)

L'insistance sur l'origine est si forte dans *desdende*, de surcroît antéposé au verbe, que pour traduire, on pense plutôt à **depuis cet endroit**, alors que dans le cas de *desi* ou de *desende* on traduirait plutôt par **de là, de cet endroit**. Plus bas dans l'exemple, *dende* postposé au verbe *echar* insiste «raisonnablement» sur la provenance du mouvement.

La forme hybride *desdende* est d'autant plus déconcertante qu'elle peut être le résultat de deux combinaisons :

- soit *des* + *dende* : la préposition *des* se combinerait avec *dende* comme elle se combine avec *ende* (*desend*) et *i* (*desi*).
- soit *desde* + *ende* : la première occurrence que nous ayons relevée datant de 1272, cette combinaison inclut *ende* avec sa capacité référentielle statique telle que nous l'avons observée en **I-A-4**. *Desde* marque la provenance que ne déclare pas *ende*. Cette hypothèse nous semble la plus probable, d'autant qu'elle confirme l'idée selon laquelle l'anaphorique *ende* n'est associé à l'idée de provenance qu'en fonction des notions convoquées dans la phrase.

A partir de la particule *ende* et selon le degré d'insistance souhaité, l'espagnol offre quatre possibilités d'exprimer l'idée d'origine spatiale, temporelle, discursive : *ende*, *dende*, *desende*, *desdende*.

#### 2-b. Partage *ende* / *dende* dans les textes du XIV<sup>ème</sup> siècle.

Le relevé des occurrences au XIV<sup>ème</sup> siècle permet de dégager le partage suivant :

- ***Dende* + verbe de mouvement, anaphorique d'un lieu précis.**
  - *Dende* dans locution temporelle (quelques exemples).
- ***Ende* dans l'anaphore mentale diffuse :**
  - aver ende pesar, plugole ende mucho...*
  - *Ende* + verbes statiques (quelques exemples).

Ce partage est apparent dans la *Gran Crónica de Alfonso XI* (1376-1379) :

*Dende* est anaphorique d'un lieu singulier et précis précédemment évoqué, aux dépens de *ende*. Il est systématiquement associé à un déplacement à partir d'un lieu de départ explicite ou implicite, et souvent avec un point d'arrivée.

*partieron dende*  
*fuese luego dende*  
*vinose dende para Cordova*  
*dende fuese para*  
*E dende fue a*  
*E dende vino a*

Les exemples qui suivent illustrent le partage apparent dans la *Gran Crónica de Alfonso XI* :

(337) «E los de la villa de Lerma tenien **un otero çerca de la villa**, e **tenien puesto ende** un olmillo, y *desdende* peleavan ; e este lugar era alto e grave de subir, e los cavalleros que estavan con el rrey querian provar armas, e yvan a pelear con los de la villa en aquel lugar que dizen del olmillo ; e si los del rreal subian aquella fortaleza e **echavan dende** a los de la villa, tenien que fazien ardideza en cavalleria.»  
 (*Gran Crónica de Alfonso XI*, II, p.140)

(338) «Estando el rrey don Alonso en la çibdad de Sevilla, aviendo firmado la guerra con los moros, **salio dende** en la quaresma, e començo su camino para Castilla e fue tener el dia de Ramos en la Hinojosa lugar de Cordova, e **fue dende a** Villarreal e **llego ende** Jueves de la Çena ; e tovo ay la Pasqua.» (*Gran Crónica de Alfonso XI*, II, p. 79)

*Dende* est si lié à cette aptitude, que même quand il ne figure pas dans le manuscrit U datant de 1400, il est introduit dans le manuscrit du XVème siècle :

(339) «... porque en todo el año non se parte della la nieve, ca tanto que una nieve se parte, luego viene la otra.» (Ms. U, p. 38)

«El termino d'Elvira es abondado e a y un monte que llaman Xalayr. E tanto quiere dezir Xalayr como monte de Elada, porque en todo el año nunca se parte la nieve, e atanto que, si alguna nueva **se parte dende**, luego otra viene qu'esta sobrel.» (*Crónica de 1344*, Ms. M, p. 38)

(340) «E fizo luego aderesçar diez mill omnes lo mejor que pudo. E ante que se partiese fizo a todos sus vasallos que fiziesen omenaje a un su fijo.» (Ms. U, p.143)

«E desi fizo guisar en Africa diez mill onbres lo mejor qu'el pudo ; e eran tan bien guisados que maravilla era. E el avia un fijo pequeño, e ante que **dende partiese**, fizo a todos los suyos que le fiziesen omenaje como a rrei e a señor.» (*Crónica de 1344*, Ms. M, p.143)

*Dende* remplace aussi *desi*, son concurrent pour le point de départ spatial géographique :

(341) «E *desi* fue sobre Panplona e tomola por fuerça. E **desi vino** sobre Navarra e tomola.» (Ms.U, p.172)

«E *desi* fue luego sobre Panplona e ganola e entrola por fuerça. E **partio dende**, e vinosse para Navarra e ganola toda.» (Ms.M, p.172)

## 2-c. Partage *ende* / *dende* dans les textes du XV<sup>ème</sup> siècle.

Désormais, la situation peut se résumer ainsi :

### - ***Dende* dans une locution temporelle.**

- *Dende* + *verbe de mouvement* anaphorique d'un lieu précis. (quelques exemples)

### - ***Ende* + *verbes d'existence*** (quelques exemples).

- *Ende* dans l'anaphore mentale diffuse (rares exemples).



*Dende* s'installe dans sa valeur temporelle dans des expressions lexicalisées du type *dend a aca fasta hoy, dende a poco tienpo...* jusqu'au *Victorial* où l'on relève des occurrences très variées : *dende a dos dias, dende a poco, dende a pocos dias, dende a poca de hora.*

On peut parler de lexicalisation, dans la mesure où le référent temporel marquant le point de départ, explicite au XIII<sup>ème</sup> siècle, devient peu à peu implicite dans le *Victorial* : le point de départ temporel est supposé par le fait antérieurement évoqué.

(342) « ... otorgamos que despues que los vassallos del electo y dela eglesia de Toledo nos ovieren dadas estas tres ayudas sobredichas, que *dent adelante* no les demandemos ningun seruiçio sin su plazer.» (*DLE*, Burgos, 1276, p. 257)

(343) « Partió el rey de Madrid, e vínose a Toledo ; estando allí, hordenaron los fechos de la guerra. Dióle allí al rey grand dolençia, de que murió *dende a poco tienpo.*» (*El Victorial*, p. 466-467)

L'installation de *dende* dans cet emploi est à ce point acquise au XV<sup>ème</sup> siècle que, pour insister sur l'origine temporelle, *dende a* est introduit dans un manuscrit du XV<sup>ème</sup>, alors qu'il ne figure pas dans celui de 1400 :

(344) «E despues que a dos años que este rrey murio, lidio el rrey don Fernando, su fijo, con el rrey...» (*Crónica de 1344*, Ms. U, p. 206)

«E despues, ***dende a dos años*** que este rrei don Sancho de Navarra morio, ovo guerra el rrei don Fernando su fijo, con el rrei don Vermudo de Leon...» (Ms. M, p. 206)

*Desi* dans un emploi temporel est remplacé par *dende a* dans le manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle :

(345) «E *desi* a poco tienpo fue Abelaazin morar a Sevilla...» (*Crónica de 1344*, Ms. U, p.162)

«E *dende* a poco tienpo fuese Abelaçin a morar a Sevilla...» (Ms. M)

Au XVème siècle, *dende* a supplanté *ende* dans l'expression de l'idée de provenance, et nous avons vu que la préposition *de*, placée en tête de mot, lui permet de marquer l'origine spatio-temporelle dans des locutions et un contexte où *ende* est inhabile à le faire.

A partir de la fin du XVème siècle, un nouveau phénomène apparaît dans plusieurs occurrences du corpus : *dende* est employé là où on attendrait plutôt *desde*. On le trouve remplacé par *desde* dans le manuscrit datant de 1522 dans une oeuvre de Diego de San Pedro :

- (346) «Y de allí puesto, una casa no menos de aposentamiento conplida, que gentil de fechura noté. Y vi que [**dende**] los cimientos hasta la cobertura della, estava de negro cubierta.»  
(Diego de San Pedro, *Tractado de Amores de Arnalte y Lucenda*, 1477-1491<sup>55</sup>)

Ms. M<sup>56</sup> : **desde** los cimientos hasta la cobertura

Ms. B<sup>57</sup> : **de** los cimientos hasta la cobertura

Dans le même texte, *dende* est remplacé par *desde* dans une locution temporelle :

- (347) «Yo seré, tierra, pues tales  
me tomastes los rrehenes,  
[*dende oy*] con ansyas mortales  
muy amiga de los males,  
enemiga de los bienes.»  
(Diego de San Pedro, *Tractado de Amores de Arnalte y Lucenda*, 1477-1491, Ms. A, Burgos, 1491, p. 37-38)

Ms. B, M : **desde oy**

Par ailleurs, *desde* est déjà employé avec cette valeur dans ce texte :

«Y pensándome por aquello que más amor que desconfiança me hizo pensar, **desde** allý adelante más que Elierso su

<sup>55</sup> Manuscrit A : Burgos, Fachique Alemán de Basilea, 1491, p. 37-38.

<sup>56</sup> Manuscrit M : 22021 of the BNM, 1500.

<sup>57</sup> Manuscrit B : Burgos, Alonso de Melgar, 1522.

posada continué, pensando **desde** [allá] a la hermosa Luçenda ver.»

(Diego de San Pedro, *Tractado de Amores de Arnalte y Lucenda*, p. 96)

Au XVIème siècle, cette «confusion» *dende / desde* dans une locution temporelle se confirme dans *Lazarillo de Tormes* :

- (348) «Y aunque yo quisiera asentar mi corazón y perdonalle el jarrazo, no daba lugar el mal tratamiento que el mal ciego *dende allí adelante* me hacía, que sin causa ni razón me hería...» (*Lazarillo*, p. 75)

Elle se confirme également dans le cadre de la préposition suivie de *que* :

- (349) «... esta fiesta era el nacimiento de Uchilobos... y todos cuantos se habían habido en la guerra, los mataban... y a uno le vestían de color azul con cada dos rayas de amarillo, le mataban en la piedra... y ofrecían unos bollos de semillas, y no comían **dende que** el sol salía hasta que estaba puesto, y duraba un día...» (Motolinia, *Fiesta de Panquetzalitli*, p. 30)<sup>58</sup>

La distinction *dende / desde* était en revanche très claire dans *El Libro de Alexandre* et encore un siècle plus tard :

- (350) «Dizen otra façiana || pesada de creer  
que .x. annos duro || la villa en arder  
que conteçio de Elena || no lo podemos saber  
no lo quiso Omero || en su livro poner  
**Desde** fue ardida || ante que **dent** se moviessen  
destruyoron los muros || que nunca proe toviessen»  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O, XIVème, p.137)

- (351) «E **desde** supo que todos eran ydos, ayunto grandes conpañas, e vino a una villa que dizen Viana, que es a dos leguas de Logroño ; e **dende** vino a Logroño.»  
(*Gran Crónica de Alfonso XI*, II, p.116)

On pourra se reporter en annexe aux très nombreux exemples tirés

de la *Gran Crónica de Alfonso XI*, où *dende* et *desque* (en caractère gras) sont associés dans une même phrase. La structure de phrase est toujours la même et les emplois sont nettement définis entre *dende* et *desque*. *Desque* joue toujours le rôle d'embrayeur temporel en début de phrase : *Et desde el rey vio...*

*Dende* a cohabité avec *de que*, *des que*, *desque*, pour finalement se confondre avec *desde*, du fait de leur double proximité sémantique (l'origine, la provenance) et phonique : *desque / dende* puis *desde / dende*, puis *desde que / dende que*, et définitivement *desde que*.

L'article *DESDE* dans le dictionnaire de María Moliner<sup>59</sup> rappelle ce lien et renvoie aux formes anciennes ainsi qu'aux mots ORIGEN, PRINCIPIO, PROCEDER :

«**Desde.** (compuesto con «des», *desde*, del lat. «de ex», y «de»). Preposición que sirve para expresar el tiempo o lugar en que empieza a realizarse la acción de que se habla... (V. *dende*, *des -ant.- desde -ant.-*, *desend*, *desende -ant.-*, *después de*, *desque -ant.-*, *ende -ant.-*.)»

On pourra se reporter à la définition de *DESDE* du dictionnaire de Corominas et Pascual. Concernant la confusion *dende / desde*, on y lit :

«**DENDE.** Juan de Valdés lo admite todavía en poesía, pero ya no en prosa (*Diál. Lengua* 105.13). Vulgarmente se confundió con

---

<sup>58</sup> Motolinia, Fray Toribio de Paredes, *Relación de los ritos antiguos, idolatrias y sacrificios de los indios de la Nueva España y de la maravillosa conversión que Dios en ellos ha obrado*, Manuscrito de la Ciudad de México, por Javier O. Aragón, México, 1979.

*desde*, y así se emplea (entero o reducido a *ende* por vía fonética) en España y América. »<sup>60</sup>

### **Conclusion sur *dende*.**

Jusqu'au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, *ende* et *dende* ont cohabité dans une concurrence plutôt favorable à *ende*.

A partir de la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, la forme *dende* marquant davantage l'idée d'origine a non seulement supplanté *ende* dans un emploi concernant un très grand nombre d'occurrences du corpus, mais s'est imposée dans des emplois où *ende* montrait une nette incapacité, ou du moins une insuffisance. donner les moyens d'exprimer une notion fondamentale d'un point de vue spatio-temporel : l'origine.

La relation *ende* / *dende* peut être mise en parallèle avec une dualité plus ancienne : *onde* / *donde*. *Ende* en vient à désigner un lieu statiquement parce que *dende*, à ses côtés, permet de déclarer la provenance d'un point de vue spatial et temporel. Autrement dit, la première aptitude exige que l'on se donne la seconde.

### **B- Capacité référentielle et évolution de l'anaphorique *y*.**

Dans les raisons qui peuvent expliquer l'abandon progressif de *ende*, et aussi des particules ou prépositions qui en sont issues, il en est une qui touche l'autre particule anaphorique : *y*.

---

<sup>59</sup> M. Moliner, *Diccionario de uso del español*, Gredos, Madrid, 1987.

<sup>60</sup> J. Corominas, J.A. Pascual, *ibid.*, artículo DENDE.

Les emplois de cet anaphorique, son évolution et sa survivance dans *hay* ont fait l'objet d'une étude : l'étude diachronique de *y* faite par Maurice Molho, dans le cadre d'un *Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol*<sup>61</sup>.

En espagnol médiéval, le pronom-adverbe anaphorique *y* s'oppose aux pronoms-adverbes déictiques *acá-aquí / ahí / allí-allá*, lesquels «au même titre que les démonstratifs auxquels ils correspondent (ils se prêtent, comme eux, à l'expression d'une anaphore), ouvrent au regard de la pensée un espace trimorphe, dont ils évoquent une aire, - ce que *y*, inhabile à situer dans un espace divisible et capable seulement (en vertu de sa rétrospectivité inhérente et dont il ne se départ pas) **d'évoquer un lieu préalablement défini**, ne fait point.»<sup>62</sup>

*Ende* partage avec *y* cette aptitude à rappeler, par mouvement rétrospectif, du déjà pensé. Dans cette aptitude, *ende* est, comme *y*, en concurrence avec les déictiques.

**Dès les débuts de l'espagnol jusqu'à 1250 environ**, le pronom anaphorique *y* a pour fonction de rappeler un lieu singulier préalablement évoqué dans le discours, ou, plus généralement, préexistant dans l'arrière-plan de la pensée. «Ce lieu est **tantôt spatial**,

«Daqui qito Castiella, pues que el rey he en ira,

<sup>61</sup> M. Molho, *SOY, ESTOY, VOY, DOY - Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol*, in *Mélanges de Philologie Romane dédiés à la mémoire de J.Boutière*, Liège, Editorial Soledi, 1971.

<sup>62</sup> M. Molho, *ibid.*, p.63.

non sé si entraré y en todos los mios dias» (*Cid*, 220-221),

**tantôt mental :**

«Et tengo que lo fallaredes mas conplidamente en *el dicho libro de los estados* que yo fiz; mas aunque y non lo falledes, tengo que lo que es puesto en este capitulo cunple asaz» (*Libro Infinido*, 54).»<sup>63</sup>

«Le lieu signifié par le pronom anaphorique y demeure parfois dans l'implicite à titre de préalable supposé acquis. Ainsi, dans

Sy llego a la puerta, dizen : «¿ quien esta y ?» (*Rimado*, E426c),

y se réfère à la porte même, toujours présente à la pensée du portier royal dans l'exercice de ses fonctions.»<sup>64</sup>

Dans ces exemples, l'anaphorique y (qui vient de *ibi* = là et qui répond à la question *ubi* ? = lieu où l'on est), renvoie à des lieux précis qui viennent d'être évoqués ou qui sont implicites.

Aux débuts de l'espagnol, y dit une deixis *ad oculos* parce qu'il renvoie à un lieu précis du discours.

Ces valeurs de y se retrouvent aux débuts de l'espagnol dans la construction *aver y*, où la fonction du pronom y est d'«assigner par anaphore à l'idée d'existence signifiée par *aver* un lieu *singulier*, mental ou, plus souvent, spatial (et parfois implicite) où elle se restreint et circonscrit.»<sup>65</sup>

1- Y fait référence à un lieu spatial explicitement évoqué :

« Europa comienza en un río que a nombre Thanays, e de la una parte la cerca el mar Mediterraneo e de la otra el mar Oceano... En el grand mar Oceano de la parte de cierço, ay mucas yslas assi cuemo Inglaterra... » (*Primera Crónica*, I, p. 5)

<sup>63</sup> M. Molho, *ibid.*, p.63

<sup>64</sup> M. Molho, *ibid.*, p.64

<sup>65</sup> M. Molho, *ibid.*, p.65.

Ici *ay* signifie : *il y a en Europe*.

2- Y fait référence à un lieu spatial implicite :

«... De Castiella la gentil exidos somos aca  
si con moros non lidiaremos, no nos darán del pan.  
Bien somos nos seys çientos, algunos *ay* de mas» (*Cid*, 674, p.142)

Ici, le lieu de référence implicite contenu dans *ay* est celui du locuteur et de ceux qui l'entourent.

3- Y fait référence à un lieu mental :

«A essos e a los otros que de buena parte son  
a todos los rogava assi commo han sabor :  
tales / *a* que prenden, tales / *a* que non ;» (*Cid*, 3501, p. 304)

*I a* désigne ceux qui sont de bon lignage exclusivement : *de buena parte son*.

Telles sont les valeurs de *y* pronom-adverbe anaphorique, seul ou dans la construction *aver y*, qui existent en vieil espagnol jusqu'au début du XVème siècle.

**Au cours du XIIIème siècle, surtout après 1250**, le rapport entre *y* et la forme verbale *aver* va subir des modifications :

«...on voit se définir sous *hay*, tandis que perdurent les constructions anciennes dont il a été question ci-dessus, **une concevabilité nouvelle des rapports qui s'établissent, dans la conjugaison du verbe AVER unipersonnel, entre la forme verbale et le pronom**, objet maintenant d'un approfondissement qui en altère



sensiblement la signification originelle.»<sup>66</sup>

Y est désormais capable d'apporter la présence d'un lieu non singulier, sans antécédent discursif et maintenu dans l'indéfini. Il apparaît associé à *aver* sous trois formes : *y (h) a ~ (h) a y ~ ay*.<sup>67</sup>

Y entré en subduction, phénomène que nous avons déjà évoqué concernant les verbes *aver* et *ser*, livre dans l'en-dessous de son plein originel, un sens moins pénétrable. Désormais incomplet sémantiquement, il requiert, pour se maintenir dans le discours, un apport sémantique qui ne peut venir que de l'extérieur, autrement dit d'un autre mot :

«...le vocable, incapable maintenant de persister à l'état de mot, devient morphème et, à ce titre, s'adosse à un support auquel il demeure indissolublement lié.»<sup>68</sup>

**Y subduit ne rappelle plus, par mouvement anaphorique, un lieu singulier, mais un en-dessous de ce lieu, un avant de ce lieu : l'espace, lieu général de tous les lieux particuliers auxquels il préexiste.**

«... y, entré en subduction, n'en continue pas moins d'apporter à l'esprit la représentation d'un mouvement anaphorique (c'est-à-dire orienté en direction d'un en-deçà), dans des conditions telles toutefois qu'à l'anaphore discursive signifiée par le vocable non subduit s'est substituée une anaphore notionnelle, le vecteur de l'opération n'étant

<sup>66</sup> M. Molho, *ibid.*, p.68.

<sup>67</sup> M. Molho, *ibid.*, p.69. Parmi les exemples cités: «...ssegunt algunos de los judíos mostraron en un libro que dizen en ebraico Martala, que...muestra la corte del çielo commo esta e que parece y Dios en ssi, et ffabla destas quatro animalias que estan con el et lievan la ssu cathedra. Pero algunos Y HA que dizen que ffizo aquel libro el rrey Ssalomon... (Setenario, 118).»

<sup>68</sup> M. Molho, *ibid.*, p.71.

autre, dans les deux cas, que la rétrospectivité inhérente à *y*. »<sup>69</sup>

Alors que *aver* pose l'existence à l'intérieur de l'infinitude spatiale, *aver y*, qui forme un nouvel entier de discours, donne l'impression d'évoquer une partie prélevée sur un tout d'existence. La même impression se dégage en français moderne dans *il y en a qui* : «On ne s'étonnera donc pas de voir *AY ~ Y HA* survenir aisément, sitôt que la visée discursive suscite l'expression d'un fait d'existence particulier...»<sup>70</sup>

Devenu suffixe par subduction, le pronom anaphorique *y* ne rappelle plus un lieu déterminé à l'intérieur de l'espace général et préexistant, mais justement cet espace général, lieu de tous les lieux particuliers.

L'approfondissement de *y*, puis sa transformation en morphème suffixal du verbe unipersonnel posant fondamentalement l'existence au présent de l'indicatif, crée un vide dans le système anaphorique tel qu'il se présentait jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle. La forme *HAY* s'institue en castillan à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle et se généralise ensuite au détriment de *HA*.

Si désormais *y* désigne l'espace général et préexistant, qu'advient-il de ce lieu particulier spatial ou mental rappelé par anaphore par *y* avant qu'il ne devienne morphème suffixal ?

Comme l'explique M. Molho au début de son article, dans le système de départ règne une concurrence entre l'anaphorique *y*, inhabile à situer dans un espace divisible, et les déictiques offrant à la pensée un espace

---

<sup>69</sup> M. Molho, *ibid.*, p.72.

<sup>70</sup> M. Molho, *ibid.*, p.74.

divisible, trimorphe, dont ils évoquent chacun une aire. Après la disparition de *y* comme mot anaphorique, les déictiques restent seuls pour rappeler un espace particulier posé dans l'antériorité discursive.

**En réalité, les déictiques restent seuls quelque temps avec *ende* qui, comme on l'a vu, rappelle de façon statique, comme le ferait *y*, à partir de la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, un lieu déterminé posé dans l'antériorité discursive.**

Comme nous l'avons vu en **I-A-4-a.**, d'après Corominas, *ende* serait devenu apte à rappeler aussi un lieu de façon statique, pour remplacer l'anaphorique *y*<sup>71</sup>. Cette aptitude de *ende* était tout à fait possible, puisque la provenance pouvait être prise en charge par *dende* (**III-A-2-a.**).

Cette double aptitude est signalée dans le *Diccionario Medieval* de Martín Alonso et accompagnée d'une périodisation qui correspond à celle que nous avons dégagée de l'étude du corpus :

«ENDE, adv.,1- S.XIII al XV : *ahí, allí*.

2- S.XIII y XIV : *de allí o de aquí.*»<sup>72</sup>

Cependant, comme nous l'avons vu en **I-A-4**, l'aptitude de *ende* à rappeler statiquement un lieu ne couvre pas vraiment toute la période indiquée par M. Alonso : les occurrences sont très peu nombreuses au XIII<sup>ème</sup> siècle, ce qui laisse à penser que cette aptitude, bien que réelle, n'est pas exploitée véritablement avant le milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle. C'est la

<sup>71</sup> «... la desaparición de *ende* fue algo posterior a la de *i* : de ahí que ciertos autores empleen también *ende*, como sustituto de *i*, con el significado *allí*...» in Diccionario de Corominas.

<sup>72</sup> M. Alonso, *Diccionario Medieval español desde las Glosas Emilianenses y Silenses (S.X) hasta el siglo XV*, Universidad Pontificia de Salamanca, Salamanca, 1986, artículo ENDE.

transformation de *y* qui entraîne l'emploi de *ende* dans une aptitude jusqu'à possible, mais délaissée. *Ende* a donc effectivement joué le rôle de l'anaphorique *y*, amené à disparaître après le début de sa transformation à partir du milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle.

Le deuxième moment de la périodisation signalé par M. Alonso marque bien cette baisse de l'emploi de *ende* qui n'est plus associé à des verbes de mouvement ou d'extraction après le XIV<sup>ème</sup> siècle. L'association se fait avec *dende*.

Si *y* entame sa transformation à partir du milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle, l'incidence sur *ende* se fait sentir environ un siècle plus tard, au début d'une période qui correspond à celle que nous avons dégagée en **II-C-1-c.**

A partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, la réapparition dans le corpus d'occurrences où *ende* dit la provenance de façon statique associé à un verbe statique, rappelle une aptitude de l'anaphorique déjà existante un siècle auparavant, mais délaissée au profit de la provenance et de l'anaphore mentale diffuse.

Ainsi peut se justifier le partage *ende* / *dende* à partir de la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle (**III-A-2-a.b.**) : à partir du moment où *ende* est amené à se substituer à *y* entré en subduction et devenu morphème suffixal, un autre anaphorique portant en position première la préposition *de* est amené à «récupérer» l'expression de l'origine, qu'elle soit spatiale, temporelle ou discursive.

Ainsi, *dende* remplace non seulement *ende*, mais aussi les

combinaisons formées à partir de la préposition *des* : *des-í* et *des-ende* (III-A-2-c).

Avec cette aptitude retrouvée de *ende*, rappeler un lieu statiquement, le problème de son utilité se pose d'autant plus qu'il est en concurrence, comme l'était *y*, avec les déictiques. On se reportera aux exemples (247) et (248) tirés de la *Gran Crónica de Alfonso XI*.

Au XV<sup>ème</sup> siècle, l'association systématique de *ende* avec les verbes posant les notions fondamentales d'existence (surtout *aver* et *ser* (II-C-2-b.)), autorise à émettre l'hypothèse suivante, au vu de ce qui s'est passé pour *y* : ***ende* a probablement fait l'objet d'une tentative de transformation qui aurait abouti à sa «survie», comme *y*, en tant que morphème suffixal associé à un verbe d'existence ou à plusieurs verbes liés fondamentalement à la notion d'existence.** Mais comme l'observation de cette association l'a montré, *ende* ne subit pas d'approfondissement au contact de ces verbes d'existence et, placé systématiquement avant ces verbes, il est perçu comme inutile.

**Le bouleversement du système anaphorique médiéval démarre avec la transformation de *y* à partir de 1250 et se répercute sur *ende* un siècle plus tard, à partir de la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle. Il touche également un autre petit mot amené à disparaître peu après *ende* : le *de* partitif.**

### C- Disparition du *de* partitif.

En espagnol médiéval a existé un *de* partitif dans un emploi disparu en espagnol contemporain.

«Aprovecio el Nostro Sennor so espirtu sobre Sanpson, e descendio a Gaza e mato **de** los Phylisteos...»  
(*Fazienda*, p.209)

«mandó qe s assentassen las yentes por el prado, qe lis diessen **del** vino qe li avié sobrado.»  
(*Cogolla*, 246d, p.131)

«Entró enna bodega un día por ventura, bebió mucho **del** vino, esto fo sin mesura»  
(*Milagros*, 463b, p.151)

«... et de las feridas que davan en el, cayo **de** la sangre sobre las tocas et en los pannos de donna Llambla, de guisa que todo finco *ende* enssangrentada.»  
(*Primera Crónica*, III, p. 434)

On distinguera **la partition** qui évoque la division, la mise en morceaux, en parts, du **partitif** qui montre le prélèvement d'une part sur un ensemble.

Le français et l'espagnol ont pris deux directions différentes :

- vieux français : *mangier pain*                      - français moderne : *manger **du** pain*
- espagnol médiéval : *comer **de** pan*            - espagnol moderne : *comer pan*

En espagnol, on est passé du *de* partitif au traitement zéro :

¿ *Quieres pan ?* = *veux-tu **du** pain ?*

En français contemporain, *en* est qualifié de partitif quand sa glose fait intervenir l'article partitif *de*.

En espagnol médiéval, il en va de même, comme nous l'avons vu en **I-A-4-c.**, exemples **(84)**, **(85)** et **(86)**, puis en **I-B-1-**, exemples **(92)** et **(93)**. Comme en français, on est tenté d'attribuer à *ende* la capacité de prélever, alors que l'effet de partition est créé par l'ensemble des notions convoquées dans la phrase.

Ce n'est évidemment pas un hasard si le *de* partitif a cohabité avec *ende* et s'il a disparu à peu près à la même époque.

Au moment où l'emploi de *ende* se modifie, on remarque de façon très soudaine au XV<sup>ème</sup> siècle une **baisse sensible de l'emploi du *de* partitif**. On trouvera en annexe quelques occurrences tirées des textes constituant le corpus.

Présent dès le *Cid*, dans *la Fazienda de Ultramar* (XII<sup>ème</sup> siècle), puis dans Berceo, le *de* partitif est lié à l'emploi de verbes tels que *matar*, *aver*, *dar*, *comer*, *beber*. Ces verbes très souvent associés à *ende* se combinent avec un tout indéterminé qui ne contient pas «une image de forme» pour reprendre la définition de Gustave Guillaume.

Après avoir défini le rôle des articles *le* et *un* dans la langue française, Gustave Guillaume examine les articles *du* et *de la*. Il vient d'expliquer que l'article *un* vise à dessiner puissamment la forme individuelle du nom pour qu'elle paraisse en relief :

«C'est un dessein auquel il suffirait si tous noms étaient également propres à la plus nette objectivité. Il n'en est point ainsi, et nombreux sont ceux dont la forme est virtuellement indéfinie. Rentrent dans ce cas les noms de corps inconsistants, les noms de matière, la

plupart des noms abstraits. Ces noms ne renferment pas en puissance une forme : on a beau se proposer de les représenter nettement, on n'y parvient pas. Dès lors, l'article *un* cesse de convenir, et l'on éprouve le besoin d'un article de même intention et de moindre effet. Ce rôle est dévolu à l'article partitif.

L'article *un* est une forme à laquelle sa matière ne résiste pas ; les articles **du, de la** sont la même forme, mais déformée par la matière qui résiste. Ainsi l'on dira avec un même désir d'objectivité : *un* fromage et *du* beurre. Cause : la notion fromage comporte une image de forme qui n'existe pas dans la notion beurre.»<sup>73</sup>

Dans tous les exemples que nous avons rencontrés, où *ende* s'associe à l'idée de partition, le discours convoque un nom qui ne renferme pas en puissance une forme. On pourra se reporter aux occurrences observées en **I-B-2-a.**, où *ende*, dans un contexte de partition, est associé à des verbes qui convoquent les notions de prélèvement, de possession ou de partage (*levar, tomar, prender...*). *Ende* et le *de* partitif ont donc en commun l'association à un nom qui résiste à la représentation d'une forme et à un verbe favorisant une partition.

Cette impression de prélèvement est surtout sensible dans un contexte alimentaire, lorsque *ende* ou *de* sont associés aux verbes *beber* et *comer*. Avec *matar*, ces deux verbes réunissent l'essentiel des exemples où le *de* partitif est employé.



Dans la *Gran Crónica de Alfonso XI*, le traitement zéro et l'emploi du partitif cohabitent :

«...e el ynfante, con quexa de la muerte, ovo mas sed, e fue quanto mas pudo fasta que llego al arroyo por beber **del** agua, e murio alli.» (*Gran Crónica de Alfonso XI*, I, p.281)

«E con la dolencia non se quiso guardar, e **comia** cada dia **carne** e **bebia bino**.» (*Gran Crónica de Alfonso XI*, I, p.461)

A la lumière de ce qu'explique Gustave Guillaume à propos du processus par lequel le français est passé de *mangier pain* à *manger du pain*, on peut comprendre le processus inverse réalisé par l'espagnol.

Pour les noms de chose sans forme, Gustave Guillaume définit les traitements 0, *de* et *du* qui marquent, en français, trois degrés du nom en puissance :

«Au degré initial, le nom en puissance possède des qualités d'image concrète. On en exprimerait à peu près la valeur lorsqu'il s'agit d'un nom comme *pain*, en disant qu'il éveille dans l'esprit l'idée d'une certaine quantité. Or, c'est précisément l'étendue recherchée dans l'emploi que la langue moderne noterait par : *manger du pain*. On conçoit aisément que dans ces conditions il suffise d'employer le nom tel quel, sans la correction de l'article : *mangier pain*.»<sup>74</sup>

C'est le traitement zéro auquel aboutit l'espagnol avec un certain nombre de noms éveillant dans l'esprit l'idée d'une quantité, comme c'est le

<sup>73</sup> G. Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, ibid., p. 60.

<sup>74</sup> G. Guillaume, ibid., p.78.

cas du second exemple de la *Gran Crónica de Alfonso XI* : *comia carne... bebia bino*.

«Au degré moyen, le nom en puissance est déjà bien moins concret. Pour se faire une idée approximative de sa valeur, il faut le comparer à une idée générale telle que celle que nous exprimons quand nous disons, sans aucune application particulière : *le pain*. Dans une idée de ce degré, il n'existe plus aucun sentiment de quantité.(...)»

Aussi une retouche s'impose-t-elle, qui s'opère par l'article *de*, dont le rôle en ce cas est de marquer la transition entre un nom trop général pour indiquer la quantité et un emploi trop particulier pour que cette indication n'y existe pas.

Le degré final offre un état du nom en puissance encore plus abstrait. Sa valeur n'est plus celle d'une simple idée générale comme le pain, mais celle de quelque chose de plus ample encore, qui, dans le présent ouvrage, est nommé *notion pure* (...).Un premier mouvement, opéré à l'aide de l'article *le*, le portera de la notion pure à l'idée générale, *le pain* ; et un deuxième mouvement, auquel répond l'article *de*, lui servira à réduire cette idée générale aux dimensions de l'idée quantifiée, *du pain*.»<sup>75</sup>

Le passage du traitement *de*, *del* en espagnol médiéval au traitement zéro en espagnol contemporain, ne peut être tenu pour insignifiant. Ce

changement a des incidences sur le nom en puissance qui, dans le traitement zéro, possède des qualités d'image concrète qu'il n'avait pas dans le traitement avec le partitif et l'article. Tout se passe comme si l'article partitif venait compenser cette qualité d'image concrète perdue par le nom à l'état de notion pure, comme si s'était opéré un déplacement de l'idée de quantité déclarée désormais par le *de* partitif.

En espagnol, le processus est inverse : le nom récupère cette qualité d'image concrète qui lui permet de faire apparaître à l'esprit l'idée d'une certaine quantité sans l'intervention de l'article partitif *de*. Autrement dit, le français applique le *de* partitif à une notion pure (devenue idée générale après le traitement de l'article *le*), alors que l'espagnol maintient dans l'implicite l'idée du prélèvement appliquée à un nom qui éveille dans l'esprit l'idée d'une certaine quantité.

Un passage extrait du *Libro de los gatos* est à ce propos éclairant puisque le *de* partitif, amené à disparaître, cohabite avec le traitement zéro dans une même phrase :

«Un ombre **tenia queso** en -el arca, e entro un mur dentro, e començo a **-comer del queso**. El ombre penso en como podria façer que el mur non comiese **el -queso**, e ovo por consejo que posiese dentro en -el arca el gato, e fiçolo ansi. E des-que lo vio el -gato dentro, mato el mur, e **comio el queso**.» (*Libro de los Gatos*, 1350-1400, p.77)

L'espagnol médiéval offre le choix entre

- *comer el queso* : *manger la totalité du fromage qui se trouve là*. L'article *el* permet l'extension anaphorique que nous avons déjà évoquée.

- *comer del queso* : *manger une certaine quantité du fromage qui se trouve*

---

<sup>75</sup> G. Guillaume, *ibid.*, p.78-79.

*là*.

En espagnol contemporain, le choix s'opère entre *comer el queso* et *comer queso*. Dans la représentation mentale qu'il donne, *queso* prend à son compte ce que déclarait *del* (*de + el*) : l'idée d'une certaine quantité. Ce «blanc», ou ce «rien» entre *comer* et *queso*, est ressentie comme une absence par le Français. De même, lorsque l'espagnol dit «¿quieres?», là où le français dit «¿en veux-tu?», l'absence de signifiant personnel après le verbe en dit long sur l'intention du locuteur.

En espagnol contemporain, le locuteur maintient dans l'implicite la représentation mentale de ce qu'induit l'usage du partitif. L'espagnol n'exprime pas de «juste milieu» entre l'idée générale en avant de *comer pan* et la totalité de *comer el pan* (*tout le pain qui est là*).

Pour revenir à l'anaphorique *ende*, il est inexact de lui attribuer une valeur partitive. *Ende* ne peut dire que le renvoi à du déjà pensé, et ne peut donc être qu'anaphorique. En fonction du contexte, le même signifiant, *ende* ou le *en* français, pourra déclarer plusieurs valeurs.

Dans *El Libro de Alexandre*, le *de* partitif est supprimé dans le manuscrit datant du XVème siècle :

«Qual quier de los çapatos || valia una çidat  
las calças poco menos || tanto avian **de** bondat.»  
(*Libro de Alexandre*, Ms O, p.25)

«Qual quier de los çapatos valia una çibdat  
las calças poco menos tanto avjan grant bondat.» (Ms P, p.25)

Nous avons relevé quelques occurrences du *de* partitif dans *El libro*

*de los gatos* (1350-1400) et dans *El Victorial*, mais il n'y a aucune trace de *ende* (utilisé seul) ni du *de* partitif dans *Laberinto de Fortuna* de Juan de Mena (1444), ni dans *Cárcel de Amor* de Diego de San Pedro (1483-1492), ni dans *Tractado de amores de Arnalte y Lucenda* (1477-1491).

#### **D- Les concurrents de *y* et de *ende* : les déictiques.**

##### **1- L'héritage latin : le passage du latin vulgaire aux débuts de l'espagnol.**

La concurrence des déictiques dans le système anaphorique médiéval est un **héritage du latin**. Comme nous l'avons évoqué en introduction au moment de rappeler les origines de *ende*, **le système latin classique des adverbess de lieu établit une distinction très nette entre les adverbess porteurs d'une donnée nouvelle formés sur les démonstratifs, qui, eux, montrent la donnée nouvelle, et les adverbess *ibi, eo, inde, ea*, formés sur l'anaphorique *is*, qui font référence à du déjà pensé.**

L'espagnol médiéval a hérité de cette distinction, comme nous allons le voir dans le *Cid*, et la poursuit jusqu'à la disparition des anaphoriques *y* et *ende*. La disparition de *y* et de *ende* s'inscrit dans un bouleversement considérable dans la langue espagnole puisqu'elle remet en cause tout un système hérité du latin.

Au début de son ouvrage intitulé «les pronoms-adverbiaux *en* et *y*»<sup>76</sup>, Jacqueline Pinchon règle le problème de l'origine de *en* et de son emploi pronominal très rapidement :

«Etymologiquement, l'origine de *en* ne fait aucune difficulté : il vient de l'adverbe latin *inde* qui est formé sur le même thème que l'anaphorique *is* et qui indique le lieu d'où l'on vient. Il est donc l'équivalent de *de là*. Il n'est pas passé dans la seule langue française, mais en Italie et dans la Péninsule Ibérique il est apparu sous des formes diverses.

<i>ne, n', 'n, nde</i>	en italien ancien
<i>ne, n'</i>	en italien
<i>ne, en, -n, -ne, -en, n-</i>	en catalan ancien
<i>en, -ne, n', 'n</i>	en catalan moderne
<i>ende, end, ent, en, dente, dend, dent, den</i>	en castillan ancien» <sup>77</sup>

Dans la *Grammaire latine complète* de Lucien Sausy, *inde* apparaît dans la rubrique «adverbes de lieu» :

«La plupart des adverbes de lieu prennent des formes différentes suivant qu'ils répondent à l'une des questions suivantes :

- |                          |   |
|--------------------------|---|
| 1. <i>Ubi ? Où ?</i>     | (lieu où l'on est, où l'on agit)        |
| 2. <i>Quo ? Où ?</i>     | (lieu où l'on va)                       |
| 3. <i>Unde ? D'où ?</i>  | (lieu d'où l'on vient)                  |
| 4. <i>Qua ? Par où ?</i> | (lieu par où l'on passe)» <sup>78</sup> |

Suit un tableau récapitulant les différentes façon de répondre à chaque question. Une rangée concerne les adverbes de lieu formés sur le

<sup>76</sup> J. Pinchon, *Les pronoms-adverbiaux en et y, leurs emplois et leurs valeurs en français classique et en français moderne*, Paris, Droz, 1972.

<sup>77</sup> J. Pinchon, p.11.

démonstratif de rappel, *is*, et désignant l'**endroit dont on vient de parler** :

*Ibi* (là) : répond à *Ubi* ?  
*Eo* (là, y) : répond à *Quo* ?  
*Inde* (de là) : répond à *Unde* ?  
*Ea* (par là) : répond à *Qua* ?

L'emploi de *ibi*, *eo*, *inde*, *ea*, suppose non seulement le renvoi, mais avant tout l'existence d'une situation antérieurement évoquée sans laquelle ces pronoms n'auraient aucune raison d'être : ils renvoient à une situation évoquée antérieurement dans le discours, c'est-à-dire à du déjà pensé.

En face, l'organisation des démonstratifs latins tourne autour de la notion de locuteur et présente une vision trimorphe de l'espace : zone du *je*, zone du *tu*, zone du *il*.

Les trois démonstratifs qui correspondent aux trois personnes -*Hic* (*celui-ci*), *Iste* (*celui-là*), *Ille* (*celui-là*)-, s'opposent, déjà en latin classique, au seul démonstratif de rappel, *is* (ce dernier).

Les adverbes anaphoriques *ibi*, *eo*, *inde*, *ea* ne précisent pas, ils ne renvoient qu'à l'endroit évoqué et ne divisent pas l'espace en fonction du locuteur, ce que les démonstratifs sont capables de faire.

On peut poser l'hypothèse que *ende* doit sa double capacité référentielle à l'anaphorique *inde* : renvoyer à un lieu précis déjà évoqué dans le discours (anaphore précise), mais aussi à une situation, à l'ensemble d'une proposition (anaphore plus diffuse).

On serait alors en droit de penser que, dans le passage du latin tardif ou vulgaire à l'espagnol médiéval, *ende* a hérité d'un processus déjà

---

<sup>78</sup> L. Sausy, *Grammaire latine complète*, éd. Fernand Lanore, Paris, 1988, p.155.

commencé dans *inde* en latin vulgaire.

D'après J. Pinchon, *en* doit son emploi pronominal à *inde*, en vertu de la «parenté morphologique qui existe dans les langues anciennes, entre les pronoms et certains adverbes de lieu», et de la valeur pronominale qu'elle attribue à *inde* dans les textes des comédies de Plaute et de Térence, «qui doivent être assez proches de la langue parlée courante.»<sup>79</sup>

En dehors des exemples où *inde* renvoie à un lieu précis, J. Pinchon cite deux exemples où *inde*, avec antécédent nominal, évoque un inanimé ou une personne, et correspond soit à un ablatif de moyen, soit à un génitif :

«Cadus erat vini : **inde** implevi hirneam» (Plaute, *Amph.*, v. 429)

«... nati filii duo: **inde** ego hunc maiorem adoptavi mihi»  
(Térence, *Adelph.*, v. 121)

La traduction du premier exemple pourrait être la suivante :

*Il y avait un tonneau de vin ; j'en ai rempli une cruche.*

Dans ce cas effectivement, on sera tenté de prêter à *inde* la valeur pronominale qui est celle de *en* dans la phrase française : j'ai rempli une cruche **de vin**. En effet, dans l'analyse classique, *en* remplaçant *de vin*, est pronom, et toute idée de lieu contenue dans le *en* analysé comme pronom est effacée. La glose entraîne l'apparition du partitif *de*, puisqu'il s'agit de prélever une certaine quantité d'un tout indéterminé posé dans l'antériorité.

Face au texte latin, le traducteur réagit en «Français» disposant d'une unité pouvant à la fois renvoyer à un tout énoncé dans l'antériorité

---

<sup>79</sup> J. Pinchon, *ibid.*, p. 12.



discursive, et prélever une partie de ce tout : *en*.

J. Pinchon attribue donc à *inde* une valeur pronominale avant tout, par effet de glissement, parce qu'elle raisonne par rapport au *en* français. Le référent de *inde* est un nom, *vini*. *Inde* peut signifier simplement que la personne a puisé **dans le tonneau**. *Inde* renvoie tant au contenant qu'au contenu :

*Il y avait un tonneau de vin ; **de ce qui était là** j'ai rempli une cruche.  
à partir de ce tonneau*

Dans le second exemple, la traduction française exclut *en*, puisque sa valeur partitive l'associe à l'expression de la quantité, et non de la qualité. Ainsi on dira *j'en ai adopté deux* mais, comme c'est le cas dans l'exemple :

*... deux fils sont nés : j'ai adopté l'aîné d'entre eux.*

Le référent de *inde* est aussi difficile à déterminer dans cet exemple que dans le précédent : *inde* peut renvoyer à *filii duo*, comme le suggère la traduction, mais peut aussi renvoyer à *nati* : *à partir du fait qu'ils étaient nés, à partir du fait qu'il y avait ces deux fils, j'ai pu en adopter un*. Le référent de *inde* est alors une situation donnée dans l'antériorité discursive.

*Inde* semble fonctionner comme un joncteur permettant de rendre explicite une relation entre une situation donnée et restée en mémoire, et le procès du verbe découlant de cette situation. A cet égard, la place qu'il occupe dans la phrase est éclairante :

*... vini : inde **implevi** (dans)*

*... filii duo : inde **adoptavi** (vers)*

L'idée de provenance contenue dans *inde* lui permet de faciliter un transfert entre ses référents et le procès du verbe, comme si un glissement s'était opéré à partir d'une provenance géographique : *à partir de (depuis) tel endroit, je vers vers tel autre endroit*. Dans ces exemples, *inde* permet la même jonction : à partir de telle donnée, j'opère de telle manière.

Le renvoi discursif est indispensable pour que s'opère la relation entre les verbes, *implevi* et *adoptavi*, et ce à quoi ils s'appliquent, *vini* et *filii duo*.

*Inde* n'est pas pronom, au sens où il ne remplace pas un nom, sa fonction est de **renvoyer à du déjà pensé** et de rendre le lien avec le verbe explicite. Dans les deux exemples, ce sont les deux verbes, associés à la préposition *de*, qui prélèvent, puisque dans *remplir* et *adopter* l'idée de prélèvement ou de choix est présente.

On a dans la préposition *de* l'idée d'extraction présente dans *inde* et dans *ende*.

... **de** ce dont je viens de vous parler (*vini*), **j'ai rempli** une crûche.

... **des** deux fils que je viens d'évoquer juste avant, **j'ai adopté** l'aîné.

Dans ces exemples, *inde* n'est pas pronom, comme dans un autre exemple il pourrait être adverbe ; c'est sa combinaison avec les notions convoquées dans le discours (*du vin*, *des enfants*, à prélever, à adopter) qui lui attribue un rôle plutôt qu'un autre dans la phrase.

L'analyse de ces deux exemples montre la facilité avec laquelle on tombe dans le « piège » de l'analyse classique -*inde* adverbe, *inde* pronom-, et la difficulté de mettre de côté ses propres références -ici les capacités

référentielles étendues du *en* français contemporain- pour éviter d'attribuer à un mot des valeurs qu'il n'a pas.

Ces deux exemples montrent également ce que *ende* doit à *inde* : les deux particules se contentent de rappeler du déjà pensé, et s'apparentent davantage à des aides-mémoire qu'à des adverbes ou des pronoms. *Inde*, pas plus que *ende*, n'est incident au procès du verbe, il facilite la relation entre deux données.

En latin vulgaire, *inde* a la double possibilité de renvoyer à un lieu concret déjà posé dans le discours, et à un moment du discours : non seulement le lieu qui vient d'être évoqué, mais ce dont on vient de parler.

D'après les exemples de J. Pinchon, on retiendra que *inde* peut avoir pour antécédent un syntagme nominal, mais que cela n'en fait pas pour autant un pronom.

On peut donc raisonnablement envisager l'idée que *ende* aurait hérité de *inde*, dès les débuts de l'espagnol, de cette évolution déjà bien avancée en latin vulgaire : de l'adverbe renvoyant à un lieu précis à un adverbe permettant une anaphore discursive précise ou plus diffuse. Nous en avons eu confirmation dès les débuts de l'espagnol, puisque dans la première attestation de *ende* retenue par le Corominas, celle du *Cid*, *ende* est anaphorique d'une situation évoquée dans l'antériorité discursive et sert une anaphore diffuse.

*Ende* a hérité d'un processus déjà enclenché en latin vulgaire avec *inde* : à partir d'une anaphore spatiale, la capacité à servir une anaphore de plus en plus diffuse, au point de devenir un joncteur mémoriel c'est-à-dire la

matérialisation physique d'un lien préexistant mentalement. Ce processus déjà engagé en latin vulgaire a fait de *ende* un simple joncteur, l'empêchant ainsi d'évoluer comme l'a fait le *en* français.

## 2- Premier état de système de la langue : Le *Cid*.

Le système anaphorique, tel qu'on l'observe dans le *Cid* (et ensuite dans *Fazienda de Ultramar*) est hérité du système anaphorique latin, puisqu'il fait apparaître la concurrence de deux types d'anaphore : d'un côté *ende* ou *dent*, de l'autre les déictiques précédés de la préposition *de*.

		<i>Ende</i>	<i>dend, dent</i>	<i>de + pronom personnel</i>	<i>d'aquí de allí de allá</i>	<i>d'ello de aquesto</i>
Anaphore mentale	proposition	X	X			X
	chose			X		
	personne			X		
Anaphore spatiale			X		X	
Devant nom		X	X			X

Devant verbe		X			X
Après nom					
Après verbe	X aver		X	X	

*allent*  
*d'aquén*  
*d'aquend*

*desde allí*  
*desí*

*Ende* offre la vision d'un espace non divisé, et se décline avec des prépositions (*de, des, por*), mais aussi avec les paradigmes *aqu-* et *all-*.

- *Ent* combiné avec *de* = **dent** : provenance
- de* + *hac* = **daquend** : proximité
- de* + *all* = **d'allent** : éloignement
- por* = **por ende** : cause
- des* = *desend*
- desde* = *desdend*

Le point commun à toutes ces combinaisons est la notion d'origine, qu'elle soit spatiale, temporelle ou mentale.

De l'autre côté, les déictiques offrant une vision trimorphe de l'espace, se déclinent également avec les prépositions *de* et *por*, et convoquent également la notion d'origine, spatiale, temporelle ou mentale :

- Déictiques combinés avec **de** : *d'aquí, de allí, de allá* (adverbes)
- d'ello, de aquesto* (démonstratifs)
- desde* : *desde allí*
- por** : *por ello, por aquesto* (cause)

Enfin, la préposition *de* est combinée avec les pronoms personnels (*de él, de ellos*) quand l'anaphore vise des êtres animés.

La préposition *de*, qui porte en elle un mouvement rétrospectif, peut

être associée à deux visions de l'espace bien distinctes dans ce tableau, à travers la concurrence de *ende* et des déictiques : un espace non divisé hérité de *inde*, et un espace trimorphe hérité de la vision trimorphe latine.

Dès les premiers textes espagnols, la possibilité existe de choisir tantôt l'un tantôt l'autre. C'est pour cela qu'il est faux de poser *ende* = *allí* ou *ende* = *de allí*, de même qu'il est faux de poser *y* = *allí*. Ce sont deux visions de l'espace qui sont offertes, et non un système d'équivalence.

En relevant les occurrences de *ende* des premiers textes jusqu'à sa disparition, nous avons pu constater cette concurrence des déictiques. Le fait que *ende* et *y* aient disparu et que les déictiques se soient maintenus n'autorise pas à poser que les déictiques ont remplacé *ende* et *y*. C'est plutôt le choix d'une vision de l'espace qui s'est enclenché avec la transformation de l'anaphorique *y*, et qui s'est poursuivi avec la disparition progressive de *ende* et du *de* partitif.

*Y* subduit survit dans *hay* parce qu'il ne dit plus un lieu singulier mais un avant de ce lieu : l'espace, lieu général contenant de tous les lieux particuliers. On peut voir dans ce processus un paradoxe : la subduction apparaît comme une perte, alors que ce que déclare désormais *y* est un avant du lieu particulier. *Y* subduit désigne désormais un espace fondamental puisque préexistant à tous les lieux particuliers.

Face à ce lieu, espace fondamental et préexistant, les déictiques divisent l'espace en trois aires. C'est donc bien une vision intermédiaire entre ces deux espaces qui a disparu d'abord avec *y*, puis avec *ende*.

Quelle pouvait être la place de *ende* dans ce nouveau système ?

Nous avons vu son incapacité à évoluer au contact de verbes fondamentaux, et notamment au contact de *aver* et de *ser*. A partir du moment où *ende* et, avec lui, une vision de l'espace sont amenés à disparaître, on est tenté de conclure que les déictiques remplacent *ende*. Les déictiques ne remplacent pas *ende* ou *dende* dans la mesure où ils ont toujours cohabité avec ces anaphoriques. Cependant, l'observation des variantes de manuscrits montre, à maintes reprises, que se substitue à *ende* et *dende* la vision trimorphe de l'espace offerte par les déictiques. Parallèlement à ce phénomène, la présence des déictiques dans certaines oeuvres du XIVème siècle est d'autant plus apparente que *ende* et *dende* ont un emploi restreint.

### 3- De l'espace indivisible à l'espace trimorphe.

Notre propos n'est pas de multiplier les exemples où un déictique précédé de la préposition *de* se substitue à *ende* ou *dende* dans un manuscrit postérieur au XIVème siècle. Nous avons choisi néanmoins d'illustrer ce phénomène par quelques exemples caractéristiques, en commençant par le *Libro de Alexandre* :

- (345) «Venimos a tu corte || alegres y pagados  
partir nos emos **ende** || tristes y desarrados»  
(*Libro de alexandre*, Ms. O, p. 457)

«partirnos hemos **de aqui** tristes e desmayados»  
(Ms. P, p. 456)

Dans le manuscrit datant du XV<sup>ème</sup> siècle, *de aqui* se substitue à *ende* dans la même structure de phrase.

Toujours dans le *Libro de Alexandre*, *de alli* se substitue aussi à *dent*, dans un exemple que nous avons déjà observé pour le partage *ende / dende* au XV<sup>ème</sup> siècle :

(292) «*Dent* fueron los patriarchas || ombres de alta guisa  
otrossi los prophetas || una yent escogida  
fue del fijo de la virgen || la sangre vertida  
*por ent* fue la fallençia || de Adam redemida  
Toda sancta yglesia || *dent* prisol çimiento  
*dent* fueron los apostolos || un ondrado conviento.»  
(*Libro de Alexandre*, Ms. O, XIV<sup>ème</sup>, p. 57)

«*Dent* son los patriarchas omes de santa vida  
*ende* fueron las profetas una gente escogida  
fue del fi de la Virgen la su sangre vertida  
**por onde** fue la fallençia de Adam redemida  
Toda santa iglesia *de ally* priso el çimiento  
*de ally* fueron los apostolos un honrrado covento.»  
(Ms. P, XV<sup>ème</sup>, p. 56)

Un peu plus tard, un exemple tiré du *Caballero Cifar* rend compte du parcours *ende / dende / déictique*, dont nous avons rendu compte :

(353) «E contoles todo en commo pasara, e ellos fueron *ende* mucho  
maravillados de commo **ende** escapara bivo e sano.»  
(*Crestomatía, El Caballero Cifar*, 1300-1305, Ms. M siglo XIV o  
XV, p. 343)

Ms. P (siglo XV) : commo **dende** escapara

Ms. S (1512) : lo que le avia acontecido pero ellos  
fueron dello muy espantados e maravillados que saliera  
**de alli**

Dans un premier temps, *dende* se substitue à *ende* dans le cadre de l'anaphore spatiale nuancée par le sémantisme particulier du verbe *escapar*.



Dans un second temps, *de alli* se substitue à *dende*, mais est placé en position tonique après le verbe *salir*. Ce changement dans la collocation illustre le rôle anaphorique des déictiques en général, toujours placés après le verbe, et la vision de l'espace qu'ils véhiculent. La combinaison *de + déictique* intervient après la déclaration du verbe qui implique une provenance, qu'il s'agisse de *escapar* ou de *salir*. A partir du moment où *escapar* ou *salir* est posé, un rapport de provenance avec le lieu explicite ou implicite s'établit aussitôt. Tout anaphorique placé après le verbe n'apporte pas d'information nouvelle, mais permet l'insistance sur ce rapport de provenance. C'est ici que les déictiques se révèlent plus «performants» par rapport aux anaphoriques inhabiles à diviser l'espace : les déictiques sont non seulement anaphoriques, mais ils apportent une information nouvelle concernant le lieu resté en mémoire. La référence au lieu se double d'une division de l'espace héritée du latin.

Cette substitution de *de alli* n'est pas un phénomène aussi marqué que la substitution de *dende* dans des structures propres à *ende*. En effet, nous avons relevé très peu d'exemples où s'opère cette substitution des déictiques. Nous avons vu que *dende* prend à son compte une partie de la capacité référentielle jusque-là propre à *ende*, parce qu'il permet d'insister davantage sur la provenance. On ne peut pas dire que les déictiques remplacent *ende* et *dende*, parce qu'on ne les retrouve pas dans des structures propres aux deux anaphoriques. S'il s'agissait réellement pour les déictiques de remplacer *ende* ou *dende*, les structures de phrases ou expressions figées incluant les deux particules anaphoriques auraient

survécu :

«et el otro, en ninguna guisa non podemos con el que un dia la quiera veer de los ojos, nin entrar en casa do ella sea. Et por que yo *he gran pesar desto*, ruego vos que me digades alguna manera por que podamos y poner consejo.»  
(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XXVIIº, p. 219)

Cet exemple de substitution par *desto* dans la formule *aver ende pesar* est une exception dans le *Conde Lucanor*, comme elle l'est dans la

*Crónica de 1344* :

(354) «- Ca çiertamente, amiga, -dixo Alataba- tal *pesar ende* he, que de mi soy muy maravillada commo ha ya tienpo que non so muerta.» (*Crónica de 1344*, Ms U, p.100)

«- Tal *pesar* tengo en mi coraçon- dixo ella- que maravilla es ; e por esto non puede entrar plazer en mi coraçon. E Alquesa, que **desto** uvo muy gran *pesar* quando gelo conto qu' el coraçon se le queria partir, dixole...» (Ms. M, p.100)

De ces quelques exemples de substitution, on peut conclure qu'a probablement existé une courte période où l'on a essayé de maintenir ces structures figées en y incluant les déictiques à la place de *ende*.

Ainsi, dans le cas de *por ende*, il est tout à fait frappant de n'en relever qu'une occurrence dans les deux volumes de la *Gran Crónica de Alfonso XI* , alors qu'abonde la structure *e por esto*, le plus souvent placée en tête de phrase ou de proposition :

«... e porque vio que aquella çerca le era muy alongada mas tienpo que el cuydava, no rresçelava de otro que le estorvasse e le fiziesse estorvo en ello / sino el rrey de Castilla, *e por esto* cato maneras la mas que podia por ser del seguro...» (*Gran Crónica de Alfonso XI*, II, p.108)

Dans le *Conde Lucanor*, nous avons relevé un exemple où la

substitution par un déictique implique la transformation de toute la phrase dans le manuscrit M datant de la seconde moitié du XV<sup>ème</sup> siècle :

(355) «Et el omne endereço a casa de un mercadero de noche oscura : ca los que mal quieren fazer sienpre aborrecen la lunbre. Et luego que lego a la puerta, el diablo avriogela, et esso mismo fizo a las arcas, en guisa que luego ovo *ende* muy grant aver.»

(DJM, *El Conde Lucanor*, Exemplo XLV<sup>o</sup>, p. 369)

M : avriogela... aver] avriogela el diablo et ansy fizo a todas las otras, en tal guisa que en poco tienpo tovo muy grande aver.

P : que luego... grant] que levo ende gran

Le phénomène plus général est la disparition de ces structures figées ou expressions lexicalisées dans le sillon de celle des anaphoriques. Autrement dit , **la disparition de *ende* et de *dende* a entraîné presque simultanément la disparition de presque toutes les structures de phrases que nous avons observées dans cette étude.**

La disparition de *ende* implique la disparition des expressions figées constituant la plus grosse partie du corpus :

- *quando... vieron (oyeron)... plogoles ende mucho.*
- *non fagan ende al.*
- *ser ende pagado.*
- *los que escaparon ende.*
- *aver ende pesar, plogol ende mucho, fallose ende bien.*

On peut supposer que, dans ces expressions, les déictiques se sont substitués quelque temps à *ende*. Mais ces structures ont rapidement disparu, ce qui prouve que ***ende* n'a pas été remplacé**. La disparition de *ende* n'a pas laissé de vide à «comblé».

Cela confirme l'idée que l'emploi de *ende* et de *dende* était lié à un certain nombre de structures de phrases qui ont disparu avec eux. Il est donc tout à fait inexact de dire que les déictiques se sont substitués aux anaphoriques *ende* et *dende*.

Dans le *Libro de Alexandre*, *hy* est à maintes reprises remplacé par *alli* dans le manuscrit P du XV<sup>ème</sup> siècle : on pourra se reporter à l'exemple **(46)**. Pour *y* comme pour *ende*, cette substitution par les déictiques ne signifie pas que *alli* ou *de alli* sont leurs équivalents. En réalité, c'est une vision de l'espace qui se substitue à une autre vision de l'espace. Les référents de *hy* et de *ende* n'ont pas disparu avec eux, mais désormais, c'est une vision trimorphe de l'espace qui prévaut. C'est bien **une façon de conceptualiser des référents** qui a disparu avec *y* et *ende*.

## Conclusion.

Des débuts de l'espagnol jusqu'au début du XVIème siècle, ont cohabité deux types d'anaphore : d'un côté, le système des déictiques hérité du latin offrant une vision trimorphe de l'espace ; de l'autre côté, les deux particules anaphoriques *y* et *ende* inaptes à diviser l'espace et capables seulement de renvoyer à du déjà pensé. Présenter une étude diachronique de *ende* jusqu'à sa disparition impliquait de lui associer *y* et revenait à montrer que la langue espagnole a éliminé ce type d'anaphore.

Tout au long de cette étude, nous avons évoqué le problème de l'utilité de *ende*, «ce petit mot empli de tant d'esprit»<sup>80</sup>.

Ce problème concerne tout anaphorique. En effet, **l'anaphore** est un renvoi particulier : elle ne rappelle pas un propos posé, **elle rappelle qu'un propos a été posé, a déjà fait l'objet d'une pensée imprimée dans la mémoire**. Que le référent de *ende* soit un lieu, une chose ou une situation, il a déjà fait l'objet d'un traitement, il a un passé. Dans le cas où le référent est un lieu, *ende* rappelle ce lieu tel qu'il a été conceptualisé dans l'antériorité discursive. *Ende* n'apporte rien à ce lieu ni ne le transforme, il le met en relation, tel qu'il a été pensé, avec un verbe.

L'anaphore pose le rapport entre le présent de l'énonciation et une matière restée en mémoire, ce que nous appelons le déjà pensé. Ce rapport inscrit le discours à la fois dans le passé (l'information restée en mémoire),

---

<sup>80</sup> Nous appliquons à *ende* une formule de Gustave Guillaume : «L'article, ce petit mot empli de tant d'esprit, aurait-il jamais existé si le démonstratif avait toujours été intégralement prononcé ?», in *Le problème de l'article*, *ibid.*, p. 41.

dans le présent (l'information restée en mémoire se combine à une nouvelle donnée), et dans le futur (visée prospective du discours).

Quelle attitude adopter face à ce déjà pensé ? Toute langue, au cours de son élaboration, a été nécessairement confronté à ce problème évoqué par Gustave Guillaume dans l'avant-propos à sa théorie sur l'article dans la langue française :

«La démonstration anaphorique dès l'instant qu'elle s'est trouvée dans la langue un point d'appui se développe avec une rapidité extrême.

Le fait surprendrait si l'on n'en apercevait aussitôt la cause : il est de la nature même de la démonstration anaphorique de s'étendre sans rencontrer de limites, car elle s'applique à tout ce qui, dans le moment où l'on parle, fait déjà partie, à un titre quelconque, de la représentation existante dans l'esprit ; c'est-à-dire : 1° aux choses déjà nommées dont la mémoire a conservé le souvenir ; 2° aux choses dont le discours a suggéré le sentiment, ou même moins : l'impression ; 3° aux concepts unitaires, singulier ou pluriel, existant dans l'esprit au titre logique, qu'ils soient obtenus par limitation ou par généralisation.»<sup>81</sup>

Face à ce problème, chaque langue apporte une solution. En éliminant *y* et *ende* de son système, la langue espagnole a essayé de trouver, à un moment donné de son élaboration, une solution. En apportant sa solution, chaque langue fait des choix. Si chaque grammaire de la langue

espagnole à l'usage des Français consacre un chapitre à «la traduction de *y* et de *en*», c'est que les deux langues ont apporté une solution différente au problème que pose le déjà pensé, et ont fait pour cela des choix différents.

Faut-il ou non rappeler linguistiquement (physiquement) ce déjà pensé pour que l'énoncé fasse sens et corresponde à l'intention de signification du locuteur ? La réponse est «oui» dans les deux langues puisqu'il y a nécessité linguistique de produire du sens.

Rappelle-t-on linguistiquement ce déjà pensé lorsque, **sans cette matérialisation**, l'énoncé fait sens et correspond à l'intention de signification du locuteur ? Oui en espagnol médiéval, non en espagnol contemporain (sauf lorsqu'il y a volonté de la part du locuteur d'insister sur l'idée d'origine), oui en français contemporain.

Dans l'enchaînement temporel des informations, *ende* est toujours placé très près de sa cible. *Ende* intervient alors que le locuteur a encore très présent à l'esprit ce à quoi l'anaphorique va renvoyer.

L'espagnol, à la différence du français, a supprimé un élément du discours qui ne fait que raviver un propos resté en mémoire précisément parce qu'il vient d'être énoncé.

Le choix de l'espagnol est le suivant :

- le «blanc» syntaxique quand le propos est encore imprimé dans la mémoire du locuteur. Au nom de la suffisance expressive, rappeler ce déjà pensé linguistiquement n'est pas utile pour que l'énoncé fasse sens.
- *de + déictique* placé en général après le verbe en position tonique quand il

---

<sup>81</sup> G. Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, ibid., p.16.

est nécessaire pour la compréhension de renvoyer linguistiquement à ce déjà pensé, ou quand il y a volonté de marquer l'insistance sur la provenance.

Il est bien difficile de déterminer à quel moment le locuteur fait son choix : au moment de fabriquer sa phrase ou avant toute énonciation ? Le locuteur est sans doute amené à faire une estimation : l'information est-elle encore imprimée ou pas ? Faut-il la rappeler pour la compréhension de la phrase ? Faut-il marquer une insistance ?

Une fois le processus anaphorique défini, il est exclu d'envisager *ende* sous deux ou plusieurs aspects : *ende* pronom, *ende* adverbe, *ende* partitif, *ende* locution causale... En toutes circonstances, *ende* ne peut être qu'un anaphorique, c'est-à-dire une particule renvoyant à du déjà pensé. Ainsi, l'anaphorique pourra s'adapter dans un contexte de partition.

*Ende* associé à *sacar*, par exemple, est perçu comme **partitif** du fait du prélèvement (*il en sortit 1000 prisonniers...*) ou comme **anaphorique** (*de ce qu'il y avait là il sortit 1000 prisonniers...*). Le problème est que **sous un même signifiant** peuvent s'exprimer des valeurs différentes parfois difficiles à distinguer.

**La distinction entre partition et anaphore n'est donc pas pertinente. La partition apparaît plutôt comme une variété contextuelle de l'anaphore.**

Il est également exclu d'envisager une évolution de *ende*, voire une



pronominalisation. Ce n'est pas *ende* qui évolue ou se lexicalise mais les éléments qui lui sont associés dans le discours. Toute nouvelle combinaison incluant *ende* a, au départ, une visée de discours (un «**but de pensée**», dirait Gustave Guillaume) différente. *Ende*, comme tout anaphorique, pose le délicat problème de la genèse du sens de l'énoncé.

Le problème est similaire à celui de l'article zéro : celui d'une absence, qui en dit long sur l'intention de signification du locuteur. Lorsque l'espagnol dit *¿quieres?* là où le français dit *tu en veux?*, «le blanc» syntaxique est en réalité un véritable signifiant, mais le moment de sa genèse est bien difficile à situer.

Avec la transformation de *y* à partir de 1250, puis l'échec de la tentative de faire évoluer *ende* un siècle plus tard, c'est bien tout un pan du système anaphorique et déductif qui s'apprête à disparaître avec eux. Plus que des mots qui disparaissent, c'est une nouvelle façon de conceptualiser les référents auxquels ils renvoyaient qui se met en place. On ne peut évidemment pas envisager l'idée que ce qu'ils servaient à conceptualiser a disparu.

La place de *ende* est difficile à définir de façon viable dans le nouveau système qui se met en place avec, comme coup d'envoi, l'évolution de l'anaphorique *y*. Sa survie comme anaphorique désignant statiquement un lieu préalablement défini paraît compromise dans un système qui se propose de n'offrir que deux possibilités :

- La vision de **l'espace fondamental et préexistant**, lieu général de

tous les lieux particuliers : *y*.

- La **vision trimorphe de l'espace** : les déictiques.

Entre les deux se trouve le lieu particulier, appartenant à la première vision (l'espace fondamental et préexistant), que l'on veut rappeler par anaphore sans le diviser, comme l'est l'espace dans la seconde vision de l'espace.

On peut raisonnablement envisager l'idée que c'est précisément ce qui se trouve entre ces deux visions qui a été éliminé. Comme nous l'avons montré à maintes reprises, *ende* et sa « progéniture » n'interviennent que pour marquer un lien d'origine (spatiale, temporelle, mentale) au sein d'une combinaison d'éléments qui permet d'établir ce lien sans eux. En résumé, le type d'anaphore que suppose *ende* sert d'aide-mémoire pour rendre explicite un lien implicite. **En supprimant *ende*, l'espagnol médiéval a supprimé un simple joncteur ou, pour reprendre les termes de Nebrija, une simple « conjunción continuativa ».**

Cette suppression laisse la possibilité de deux attitudes face au référent de *ende* : ne pas le rappeler et le laisser dans l'implicite à titre de trace mémorielle présumée, ou le rappeler pour insister sur un lien quelconque d'origine au moyen des déictiques placés après le verbe en position tonique et offrant l'avantage d'une division de l'espace.

Ce choix de laisser dans l'implicite et l'indéfini un lieu qui va faire l'objet d'une extraction peut également justifier la disparition du *de* partitif peu après l'effacement de *ende*.

A l'heure de dresser un bilan de ce que l'espagnol a perdu ou gagné

après le bouleversement de son système anaphorique, il est tentant de revenir au français. Tout se passe comme si, au départ dotées des mêmes potentialités évolutives du fait de leur origine latine, les deux langues les avaient exploitées différemment, à des périodes et à des rythmes différents. L'espagnol s'est défait des anaphoriques *y* et *ende* puis du *de* partitif, mais il est doté d'un système déictique riche hérité de la vision trimorphe du latin. Le français a un système déictique pauvre, mais il emploie l'article partitif *de* et possède deux anaphoriques dont un a particulièrement bien réussi, *en*.

L'étude des traductions de *en* et de *y* en espagnol contemporain permettrait l'observation de l'expression de la partition en espagnol contemporain et confirmerait probablement cette asynchronie de l'évolution des deux langues.

## Bibliographie

ALVAR, Manuel, POTTIER, Bernard, *Morfología histórica del español*, Madrid, Gredos, 1983.

BADIA MARGARIT, Antonio, *Los complementos pronominalo - adverbiales derivados de «ibi» e «inde» en la Península Ibérica*, in *Revista de Filología española*, XXXVIII, Madrid, 1947, p.62 -74.

DICCIONARIO DE AUTORIDADES, Real Academia Española, Editorial Gredos, Madrid, 1990.

ALONSO, Martín, *Diccionario Medieval Español desde Las Glosas Emilianenses y Silenses (S.X) hasta el siglo XV*, Universidad Pontificia de Salamanca, Salamanca, 1986.

BANNIARD, Michel, *Du latin aux langues romanes*, Nathan Université, éd. Nathan, 1997.

BAYLON, Christian, FABRE, Paul, *Grammaire systématique de la langue française*, Nathan Université, éd. Nathan, 1995.

BOUET, CONSO, KERLOUEGAN, *Initiation au système de la langue latine du latin classique aux langues romanes*, Paris, Nathan, 1975.

CABRERA INFANTE, Guillermo, *Tres Tristes Tigres*, éd. Seix Barral, Barcelona, 1997.

CABRERA INFANTE, Guillermo, *Trois Tristes Tigres*, Traduction de Albert Bensoussan, Paris, Gallimard, *L'Imaginaire*, 1970.

COROMINAS, J., PASCUAL, J.A., *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Gredos, Madrid, 1984.

- COSERIU, Eugenio, *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, Gredos, 1973.
- CUERVO, R.J., *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, Roger & Chernovitz, 1946, París.
- CHEVALIER, Jean-Claude, *Syntaxe des pronoms compléments*, in *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 1980, p.25-26.
- CHEVALIER, Jean-Claude, *Du système pronominal en espagnol et en français*, in *Travaux de Linguistique et de Littérature*, 1982, p.283-323.
- GREVISSE, Maurice, *Précis de grammaire française*, éd.Duculot, Paris-Louvain-La-Neuve, 1990.
- GUILLAUME, Gustave, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, 1975.
- GUILLAUME, Gustave, *Théorie des auxiliaires et examen de faits connexes*, in *Langage et science du langage*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, 1984.
- GUILLAUME, Gustave, *Existe-t-il un déponent en français ?*, in *Langage et science du langage*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, 1984.
- GUILLAUME, Gustave, *Le Problème de l'Article et sa solution dans la langue française*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, 1975.
- GUILLAUME, Gustave, *Leçons de Linguistique*, 1948/49B, Les Presses de L'université Laval-Québec, Paris, 1971.
- HANSEN, Federico, *Gramática histórica de la lengua castellana*, ediciones Hispano americanas, Paris, 1966.

- KANY, Charles, E., *Sintaxis hispanoamericana*, *Biblioteca románica hispánica*, editorial Gredos, Paris, 1976.
- KENISTON, Hayward, *The Syntax of Castilian Prose, the sixteenth century*, The University of Chicago Press, 1937.
- KESIK, Marek, *La cataphore*, Presses Universitaires de France, Collection Linguistique nouvelle, Paris, 1989.
- LAPESA, Rafael, *Historia de la lengua española*, Madrid, Gredos, 1981.
- MACCHI, Yves, *L'anticipation syntaxique de l'attribut dans «La familia de Pascual Duarte» de C.J. Cela - Esquisse de chronosyntaxe*, in Actes du colloque de Linguistique hispanique, mars 1998, à paraître.
- MACCHI, Yves, « Manera » dans *El conde Lucanor : un signifiant factotum*, in Actes du colloque de Toulouse (1995).
- MENENDEZ PIDAL, Ramón, *Orígenes del español : estado lingüístico de la Península Ibérica hasta el siglo XI*, Espasa Calpe, 1956.
- MOLHO, Maurice, *SOY, ESTOY, VOY, DOY - Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol*, in *Mélanges de Philologie romane dédiés à la mémoire de J.Boutière*, Liège, Editorial Soledi, 1971.
- MOLINER, María, *Diccionario de uso del español*, Gredos, Madrid, 1987.
- NEBRIJA, de, Antonio, *Gramática de la lengua castellana*, Editorial Centro de estudios Ramón Areces, Madrid, 1989.
- LOUDON, Cesar, *Tesoro de las dos lenguas española y francesa*, 1675.
- PINCHON, Jacqueline, *Les pronoms-adverbiaux en et y, leurs emplois et leurs valeurs en français classique et en français moderne*, Paris, Droz, 1972.

ROBERT, Paul, *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, 1994.

ROBERT, Paul, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue Française*, 1988.

SAUSY, Lucien, *Grammaire latine complète*, éd. Fernand Lanore, Paris, 1988.

TOLLIS, Francis, *La description du castillan au XVème siècle : Villena et Nebrija. 7 études d'historiographie linguistique*, L'Harmattan, 1998.

## TABLE DES MATIERES

<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>2</b>
<b>SOMMAIRE</b>	<b>2</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>8</b>
<b>TEXTES POUR L'ELABORATION DU CORPUS.</b>	<b>17</b>
<b>I L'HERITAGE LATIN : LA CAPACITE REFERENTIELLE DE ENDE DES DEBUTS DE L'ESPAGNOL JUSQU'AU MILIEU DU XIVEME SIECLE.</b>	<b>21</b>
<b>A- Ende anaphorique d'un lieu précis explicite ou implicite.</b>	<b>21</b>
<b>1- Ende + verbe de mouvement.</b>	<b>22</b>
<b>1-a. Ende + verbe de mouvement : ende rappelle un lieu explicite.</b>	23
<b>1-b. Du lieu explicite au lieu implicite : escapar de.</b>	33
<b>1-c. Ende + verbe de mouvement : ende rappelle un lieu implicite.</b>	39
<b>2- Ende + verbe d'extraction, de prélèvement.</b>	<b>44</b>
<b>2-a. Ende + verbe de prélèvement, d'extraction (lieu explicite).</b>	45
<b>2-b. Collocation de ende dans ser ende + participe passé.</b>	54
<b>2-c. Ende + verbe d'extraction, de prélèvement (lieu implicite).</b>	58
<b>2-d. Aver ende + nom.</b>	64
<b>3- Ende au sein de formules marquant l'origine.</b>	<b>70</b>
<b>3-a. Ser ende natural.</b>	71
<b>3-b. Ser ende + adjectif ordinal numéral.</b>	74
<b>3-c. Ser ende + nom.</b>	74
<b>3-d. Fazer ende + nom.</b>	76
<b>4- Ende + verbe statique.</b>	<b>77</b>
<b>4-a. Ende équivalent diffus de l'adverbe anaphorique y ?</b>	77
<b>4-b. Fincar ende : lieu explicite, lieu implicite.</b>	83
<b>4-c. Problème de l'ambiguïté : matar ende.</b>	91
<b>B- Ende anaphorique d'un objet animé ou inanimé.</b>	<b>96</b>
<b>1- Ende anaphorique d'une chose : fazer ende + substantif.</b>	<b>98</b>
<b>2- Ende anaphorique d'un butin, d'un ensemble de biens, d'un héritage.</b>	<b>102</b>
<b>2-a. Ende dans un contexte de partition.</b>	103
<b>2-b. La formule conclusive non fagan ende al dans les Documentos Lingüísticos de España.</b>	106
<b>3- Ende anaphorique d'un «tout animé».</b>	<b>109</b>
<b>C- De la provenance géographique à la provenance mentale : le discours comme lieu de prélèvement.</b>	<b>112</b>



<b>1- Ende + verbe de mouvement.</b>	<b>113</b>
<b>2- Ende + verbe de prélèvement, d'extraction.</b>	<b>115</b>
<b>3- Ende anaphorique d'un discours.</b>	<b>117</b>
<b>3-a.</b> L'écrit rend compte d'un propos : <i>fazer ende + substantif</i> .	118
<b>3-b.</b> <i>Ende</i> anaphorique d'un connaissance, d'un savoir particuliers.	121
<b>D- L'anaphore mentale diffuse du Cid au milieu du XIVème siècle.</b>	<b>129</b>
<b>1- L'anaphore diffuse dans le premier état de système de la langue : les deux premières attestations du Cid.</b>	<b>129</b>
<b>2- Ende au sein de formules figées exprimant un sentiment.</b>	<b>132</b>
<b>2-a.</b> <i>Aver ende + substantif</i> .	132
<b>2-b.</b> <i>Ser ende + adjectif</i> .	138
<b>2-c.</b> <i>Ende + verbe</i> exprimant un sentiment.	141
<b>3- La cause, la conséquence : du spatial au temporel.</b>	<b>145</b>
<b>3-a.</b> <i>Venir ende bien, seguir ende daño.</i>	146
<b>3-b.</b> <i>Morir ende.</i>	152
<b>3-c.</b> <i>Ende</i> , équivalent de <i>por ende</i> ?	153
<b>4- De l'origine spatio-temporelle à l'origine discursive.</b>	<b>158</b>
<b>4-a.</b> <i>Ende a</i> : du point de départ au point d'arrivée.	158
<b>4-b.</b> <i>Dessende, desend, dessent, desent.</i>	160
<b>4-c.</b> <i>Ende</i> joncteur discursif.	163

## II- DISPARITION DE ENDE A PARTIR DU MILIEU DU XIVEME SIECLE.166

<b>A- Ende au sein de formules lexicalisées.</b>	<b>167</b>
<b>1- Disparition de ende dans la formule aver ende + substantif.</b>	<b>168</b>
<b>2- Disparition de ende dans la formule plogol ende mucho.</b>	<b>172</b>
<b>3- Ende dans pesar ende mucho, plazer ende mucho, fallarse ende bien, fallarse ende mal.</b>	<b>173</b>
<b>4- Ende et l'anaphore diffuse dans El Conde Lucanor.</b>	<b>174</b>
<b>B- Disparition de ende au sein de formules lexicalisées.</b>	<b>180</b>
<b>1- Ser ende + adjectif.</b>	<b>180</b>
<b>1-a.</b> Disparition de <i>ende</i> au sein de la formule.	180
<b>1-b.</b> L'exemple de <i>ser ende pagado</i> .	190
<b>2- Ende + verbe exprimant un sentiment : l'exemple de maravillarse ende mucho.</b>	<b>193</b>
<b>3- De foras end à fuera.</b>	<b>198</b>
<b>4- Lexicalisation de por ende.</b>	<b>212</b>
<b>4-a.</b> Aptitude de <i>por ende</i> jusqu'à la <i>Primera Crónica</i> .	216
<b>4-b.</b> Restriction de l'emploi de <i>por ende</i> .	229

<b>C- <i>Ende</i> + verbe statique du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle à la disparition de <i>ende</i>.</b>	<b>234</b>
<b>1- Dans la seconde moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle.</b>	<b>235</b>
<b>1-a.</b> Survivances de <i>ende</i> + verbe de mouvement.	236
<b>1-b.</b> Survivances de <i>ende</i> + verbe de prélèvement, d'extraction.	240
<b>1-c.</b> Réapparition de <i>ende</i> + verbe statique dans la seconde moitié du XIV <sup>ème</sup> siècle.	243
<b>2- <i>Ende</i> + verbe statique au XV<sup>ème</sup> siècle.</b>	<b>249</b>
<b>2-a.</b> Les verbes d'action fondamentaux.	250
<b>2-b.</b> Les verbes d'existence.	254
<b>III- LA DISPARITION DE <i>ENDE</i> S'INSCRIT DANS LE CONTEXTE DE L'ELABORATION D'UN SYSTEME.</b>	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<b>A- Capacité référentielle et évolution de <i>dende</i>.</b>	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<b>1- <i>Dend</i>, <i>dent</i>, du <i>Cid</i> jusqu'au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle.</b>	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<b>1-a.</b> Etat de langue dans le <i>Cid</i> .	270
<b>1-b.</b> <i>Dende</i> de <i>Fazienda de Ultramar</i> à la <i>Primera Crónica</i> .	274
<b>1-c.</b> Amorçe d'évolution dans la <i>Primera Crónica</i> .	283
<b>1-d.</b> Concurrence <i>dende</i> / <i>desi</i> .	293
<b>2- Evolution à partir du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle.</b>	<b>295</b>
<b>2-a.</b> Remplacement de <i>ende</i> par <i>dende</i> dans les manuscrits postérieurs au XIV <sup>ème</sup> siècle.	296
<b>2-b.</b> Partage <i>ende</i> / <i>dende</i> dans les textes du XIV <sup>ème</sup> siècle.	301
<b>2-c.</b> Partage <i>ende</i> / <i>dende</i> dans les textes du XV <sup>ème</sup> siècle.	303
<b>B- Capacité référentielle et évolution de l'anaphorique <i>y</i>.</b>	<b>308</b>
<b>C- Disparition du <i>de</i> partitif.</b>	<b>317</b>
<b>D- Les concurrents de <i>y</i> et de <i>ende</i> : les déictiques.</b>	<b>324</b>
<b>1- L'héritage latin : le passage du latin vulgaire aux débuts de l'espagnol.</b>	<b>324</b>
<b>2- Premier état de système de la langue : Le <i>Cid</i>.</b>	<b>331</b>
<b>3- De l'espace indivisible à l'espace trimorphe.</b>	<b>334</b>
<b>CONCLUSION.</b>	<b>340</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>347</b>